TRENTE-TROIS
CONTES ET NOUVELLES

PARGMENT

275
3

Whitworth College Library
Spokane, Washington

DISCARD

Digitized by the Internet Archive
in 2021 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/trentetroisconte0000unse_l8r3

TRENTE-TROIS CONTES ET NOUVELLES

PUBLIÉS
AVEC NOTES, EXERCICES ET VOCABULAIRE

PAR
M. S. PARGMENT
DE L'UNIVERSITÉ DE MICHIGAN

Whitworth College
Spokane, Wn.

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY

COPYRIGHT, 1929,
BY
HENRY HOLT AND COMPANY, INC.

December 1934
February 1936

PRINTED IN THE
UNITED STATES OF AMERICA

CONTENTS

		PAGE
Introduction		v
Contes et Nouvelles:		3
ANATOLE FRANCE	*Le Jongleur de Notre-Dame*	3
	Le Marchand de Lunettes	9
	Comment je devins Académicien	16
JULES LEMAÎTRE	*La Cloche*	26
	Les deux Saints	34
MICHEL CORDAY	*Le petit Carnet*	42
	La Force de l'Amour	46
HENRY BORDEAUX	*Le Violoneux*	52
	L'Inutile	59
PIERRE VALDAGNE	*Pauvre Joie*	67
JEAN REIBRACH	*Parole d'Honneur*	72
PAUL MARGUERITTE	*Les Pistolets*	79
MIGUEL ZAMACOÏS	*Le Journal de Martine*	84
FRANÇOIS COPPÉE	*L'Odeur du Buis*	94
RENÉ BAZIN	*La bonne Nouvelle*	102
ALPHONSE DAUDET	*Les Étoiles*	109
	L'Arlésienne	115
	Le Secret de Maître Cornille	120
	La Chèvre de Monsieur Seguin	127
GUY DE MAUPASSANT	*Un Lâche*	134
	Menuet	143
	Clair de Lune	149
	Le Bonheur	155
	Mon Oncle Jules	163
	La Ficelle	173

8021

		PAGE
	La Parure	182
	L'Aventure de Walter Schnaffs	192
JEAN RICHEPIN	*L'Horloge*	203
ANDRÉ THEURIET	*La Saint-Nicolas*	209
PROSPER MÉRIMÉE	*Mateo Falcone*	225
ROSNY AÎNÉ	*Le Champion*	241
RENÉ BOYLESVE	*Le Paysage admirable*	256
PAUL BOURGET	*Résurrection*	263

Questions 277

Notes 301

Vocabulaire 323

INTRODUCTION

In publishing the accompanying collection of French stories the editor's purpose is to bring together the best stories that can be found, both recent and contemporary, and to make them available to American schools in the covers of a single volume. In the attempt to realize this ambition no effort has been spared. The choice of stories here presented is the result of the perusal of nearly all available volumes, altogether about one hundred and twenty. To obviate somewhat the dangers of a subjective judgment, the editor has secured the opinions of two colleagues. The editor, however, does not presume that all the stories will appeal to all teachers. For this reason the collection has been made large. The instructor may omit any of the stories not fully to his taste and still have abundant material in those remaining.

As a departure from the prevailing tradition no stories have been selected for the sole reason that they are from the pen of a great writer. To gain a place in the collection each story had to possess, *per se*, one or more of the following merits. It must: (*a*) reflect some level, phase, or epoch of French life; (*b*) have literary, aesthetic, or social value; (*c*) be capable of arousing and holding the interest of the students. In addition, the editor has been guided by the desire that the volume represent a wide range of recent and contemporary writers and that it be as varied as possible in subject matter and tone. About one half of the stories are familiar to instructors and have already proved popular with students; the others are entirely new as edited school texts but appear to be of the same calibre.

In the treatment of the editorial matter the following plan has been followed: (1) all notes are in French; (2) phonetic, linguistic, and other notes essential for a correct reading and understanding of the text, appear at the bottom of the page; the others, *i.e.* biographical, historical, geographical, etc., are placed at the end of the book; (3) colloquialisms, provincialisms, incorrect or rare constructions and improperly used words (in the opinion of the editor) are accompanied by a note giving the correct or current equivalent; (4) only such notes are given as are strictly necessary for a fuller and more accurate comprehension of the text or that are likely to prevent the student from making a blunder.

The editor is of the opinion that in French classes of the elementary stage short stories should be preferred to novels. The reasons are several: (1) they permit a more diversified reflection of all phases of French life and character, each author affording a new environment, viewpoint, situation, style, etc.; (2) the student's attention to the plot does not have to be sustained so long as in the case of the novel and thus, in case of absence or delinquency, the thread is not irretrievable; (3) they sustain better the interest of the class by the ever changing characters and situations; (4) they acquaint the students with a larger number of writers.

In spite of the large number of collections of stories that already exist it is the editor's hope that the *Trente-trois Contes et Nouvelles* will prove attractive to the instructors and useful to the students.

The editor wishes to express his gratitude for very valuable help and advice to his colleagues Dr. W. F. Patterson and Mr. H. M. Sewell.

M. S. P.

TRENTE-TROIS CONTES ET NOUVELLES

ANATOLE FRANCE

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME

Au temps du roi Louis, il y avait en France un pauvre jongleur, natif de Compiègne, nommé Barnabé, qui allait par les villes, faisant des tours de force et d'adresse.

Les jours de foire, il étendait sur la place publique un vieux tapis tout usé, et, après avoir attiré les enfants et les badauds par des propos plaisants qu'il tenait[1] d'un très vieux jongleur et auxquels il ne changeait jamais rien, il prenait des attitudes qui n'étaient pas naturelles, et il mettait une assiette d'étain en équilibre sur son nez. La foule le regardait d'abord avec indifférence.

Mais quand, se tenant sur les mains, la tête en bas, il jetait en l'air et rattrapait avec ses pieds six boules de cuivre qui brillaient au soleil, ou quand, se renversant jusqu'à ce que sa nuque touchât ses talons, il donnait à son corps la forme d'une roue parfaite et jonglait, dans cette posture, avec douze couteaux, un murmure d'admiration s'élevait dans l'assistance et les pièces de monnaie pleuvaient sur le tapis.

Pourtant, comme la plupart de ceux qui vivent de leurs talents, Barnabé de Compiègne avait grand'peine[2] à vivre.

Gagnant son pain à la sueur de son front, il portait plus que sa part des misères attachées à la faute d'Adam, notre père.

Encore ne pouvait-il travailler autant qu'il aurait voulu. Pour montrer son beau savoir, comme aux arbres pour donner des fleurs et des fruits, il lui fallait la chaleur du

[1] Voir au Vocabulaire. [2] Façon de parler un peu vieillie; on dit **beaucoup de peine.**

soleil et la lumière du jour. Dans l'hiver,[1] il n'était plus qu'un arbre dépouillé de ses feuilles et quasi mort. La terre gelée était dure au jongleur. Et, comme la cigale dont parle Marie de France, il souffrait du froid et de la faim dans la mauvaise saison. Mais, comme il avait le cœur simple, il prenait ses maux en patience.[2]

Il n'avait jamais réfléchi à l'origine des richesses, ni à l'inégalité des conditions humaines. Il comptait fermement que, si ce monde est mauvais, l'autre ne pourrait manquer d'être bon, et cette espérance le soutenait. Il n'imitait pas les baladins, larrons et mécréants, qui ont vendu leur âme au diable. Il ne blasphémait jamais le nom de Dieu; il vivait honnêtement, et, bien qu'il n'eût pas de femme, il ne convoitait pas celle du voisin, parce que la femme est l'ennemie des hommes forts, comme il apparaît par l'histoire de Samson, qui est rapportée dans l'Écriture.[3]

A la vérité, il n'avait pas l'esprit tourné aux désirs charnels, et il lui en coûtait plus de renoncer aux brocs[4] qu'aux dames. Car, sans manquer à la sobriété, il aimait à boire quand il faisait chaud. C'était un homme de bien, craignant Dieu et très dévot à la sainte Vierge.

Il ne manquait jamais, quand il entrait dans une église, de s'agenouiller devant l'image de la Mère de Dieu et de lui adresser cette prière:

« Madame, prenez soin de ma vie jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que je meure, et quand je serai mort, faites-moi avoir les joies du paradis. »

Or, un certain soir, après une journée de pluie, tandis qu'il s'en allait, triste et courbé, portant sous son bras ses boules et ses couteaux cachés dans son vieux tapis, et cherchant quelque grange pour s'y coucher sans souper, il

[1] **Dans l'hiver** est un peu du style de contes. On dit **en hiver.**
[2] En style plus simple: **supportait ses maux avec patience.**
[3] **Écriture** ou **Écriture sainte,** la Bible. [4] **Le c** ne se prononce pas.

vit sur la route un moine qui suivait le même chemin, et le salua honnêtement.[1] Comme ils marchaient du même pas, ils se mirent à échanger des propos.

— Compagnon, dit le moine, d'où vient que vous êtes habillé tout de vert? Ne serait-ce point pour faire le personnage d'un fol[2] dans quelque mystère? 5

— Non point,[3] mon Père, répondit Barnabé. Tel que vous me voyez, je me nomme Barnabé, et je suis jongleur de mon état. Ce serait le plus bel état du monde si on y mangeait tous les jours. 10

— Ami Barnabé, reprit le moine, prenez garde à ce que vous dites. Il n'y a pas de plus bel état que l'état monastique. On y célèbre les louanges de Dieu, de la Vierge et des saints, et la vie du religieux est un perpétuel cantique au Seigneur. 15

Barnabé répondit:

— Mon Père, je confesse que j'ai parlé comme un ignorant. Votre état ne se peut comparer[4] au mien et, quoiqu'il y ait du mérite à danser en tenant au bout du nez un denier en équilibre sur un bâton, ce mérite n'approche pas du vôtre. Je voudrais bien comme vous, mon Père, chanter tous les jours l'office, et spécialement l'office de la très sainte Vierge, à qui j'ai voué une dévotion particulière. Je renoncerais bien volontiers à l'art dans lequel je suis connu de Soissons à Beauvais, dans plus de six cents villes et villages, pour embrasser la vie monastique. 20 25

Le moine fut touché de la simplicité du jongleur, et, comme il ne manquait pas de discernement, il reconnut en Barnabé un de ces hommes de bonne volonté de qui Notre-Seigneur a dit: « Que la paix soit avec eux sur la terre! » C'est pourquoi il lui répondit: 30

— Ami Barnabé, venez avec moi, et je vous ferai entrer

[1] Poliment. [2] **Fol** est l'ancienne forme de **fou.** On l'emploie encore quelquefois en poésie et dans le langage des contes. [3] Non. [4] A présent on dirait plutôt **ne peut pas se comparer.**

dans le couvent dont je suis prieur. Celui qui conduisit Marie l'Égyptienne dans le désert m'a mis sur votre chemin pour vous mener dans la voie du salut.

C'est ainsi que Barnabé devint moine. Dans le couvent où il fut reçu, les religieux célébraient à l'envi le culte de la sainte Vierge, et chacun employait à la servir tout le savoir et toute l'habileté que Dieu lui avait donnés.

Le prieur, pour sa part, composait des livres qui traitaient, selon les règles de la scolastique, des vertus de la Mère de Dieu.

Le Frère Maurice copiait, d'une main savante, ces traités sur des feuilles de vélin.

Le Frère Alexandre [1] y peignait de fines miniatures. On y voyait la Reine du ciel, assise sur le trône de Salomon, au pied duquel veillent quatre lions; autour de sa tête nimbée voltigeaient sept colombes, qui sont les sept dons du Saint-Esprit: dons de crainte, de piété, de science, de force, de conseil, d'intelligence et de sagesse. Elle avait pour compagnes six vierges aux cheveux d'or: l'Humilité, la Prudence, la Retraite, le Respect, la Virginité et l'Obéissance.

A ses pieds, deux petites figures nues et toutes blanches se tenaient dans une attitude suppliante. C'étaient des âmes qui imploraient, pour leur salut et non, certes, en vain, sa toute-puissante intercession.

Le Frère Alexandre représentait sur une autre page Ève au regard de [2] Marie, afin qu'on vît en même temps la faute et la rédemption, la femme humiliée et la Vierge exaltée. On admirait encore dans ce livre le Puits des eaux vives, la Fontaine, le Lis,[3] la Lune, le Soleil et le Jardin clos dont il est parlé dans le *Cantique*, la Porte du Ciel et la Cité de Dieu, et c'étaient là des images de la Vierge.

[1] L'**x** a le son de **ks**. [2] Voir **regard** au Vocabulaire. [3] L's se prononce.

Le Frère Marbode était semblablement un des plus tendres enfants de Marie.

Il taillait sans cesse des images de pierre, en sorte qu'il avait la barbe, les sourcils [1] et les cheveux blancs de poussière, et que ses yeux étaient perpétuellement gonflés et larmoyants; mais il était plein de force et de joie dans un âge avancé, et, visiblement, la Reine du paradis protégeait la vieillesse de son enfant. Marbode la représentait assise dans une chaire, le front ceint d'un nimbe à orbe perlé.

Parfois aussi il la figurait sous les traits d'un enfant plein de grâce, et elle semblait dire: « Seigneur, vous êtes mon Seigneur ! »

Il y avait aussi, dans le couvent, des poètes, qui composaient, en latin, des proses et des hymnes en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie, et même il s'y trouvait un Picard qui mettait les miracles de Notre-Dame en langue vulgaire et en vers rimés.

Voyant un tel concours de louanges et une si belle moisson d'œuvres, Barnabé se lamentait de son ignorance et de sa simplicité.

— Hélas,[2] soupirait-il en se promenant seul dans le petit jardin sans ombre du couvent, je suis bien malheureux de ne pouvoir, comme mes frères, louer dignement la sainte Mère de Dieu, à laquelle j'ai voué la tendresse de mon cœur. Hélas ! hélas ! je suis un homme rude et sans art, et je n'ai pour votre service, madame la Vierge, ni sermons édifiants, ni traités bien divisés selon les règles, ni fines peintures, ni statues exactement taillées, ni vers comptés par pieds et marchant en mesure. Je n'ai rien, hélas !

Il gémissait de la sorte et s'abandonnait à la tristesse. Un soir que les moines se récréaient en conversant, il

[1] L'l ne se prononce pas. [2] L's se prononce.

entendit l'un d'eux conter l'histoire d'un religieux qui ne savait réciter autre chose qu'*Ave Maria*. Ce religieux était méprisé pour son ignorance; mais, étant mort, il lui sortit de la bouche cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom de Marie, et sa sainteté fut ainsi manifestée.

En écoutant ce récit, Barnabé admira une fois de plus la bonté de la Vierge; mais il ne fut pas consolé par l'exemple de cette mort bienheureuse, car son cœur était plein de zèle, et il voulait servir la gloire de sa dame qui est aux cieux.

Il en cherchait le moyen sans pouvoir le trouver et il s'affligeait chaque jour davantage, quand un matin, s'étant réveillé tout joyeux, il courut à la chapelle et y demeura seul pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-dîner.[1]

Et, à compter de ce moment, il allait chaque jour dans cette chapelle, à l'heure où elle était déserte, et il y passait une grande partie du temps que les autres moines consacraient aux arts libéraux et aux arts mécaniques. Il n'était plus triste et il ne gémissait plus.

Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines.

On se demandait, dans la communauté, pourquoi le frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes.

Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes. Un jour donc que celui-ci était renfermé, comme à son ordinaire, dans la chapelle, dom prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer, à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur.

Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en

[1] Construction archaïque. Aujourd'hui on dirait **dans l'après-midi.**

l'honneur de la sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent et son savoir au service de la sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège.

Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démence. Ils s'apprêtaient tous trois à le tirer vivement de la chapelle, quand ils virent la sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front de son jongleur.

Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles:

— Heureux les simples, car ils verront Dieu!

— *Amen!* répondirent les anciens en baisant la terre.

ANATOLE FRANCE

LE MARCHAND DE LUNETTES

En ce temps-là, le jour était doux à respirer;[1] tous les souffles de l'air apportaient des frissons délicieux; le cycle des saisons s'accomplissait en surprises joyeuses et l'univers souriait dans sa nouveauté charmante. Il en était ainsi parce que j'avais six ans. J'étais déjà tourmenté de cette grande curiosité qui devait faire le trouble et la joie de ma vie, et me vouer à la recherche de ce qu'on ne trouve jamais.

Ma cosmographie — j'avais une cosmographie — était immense. Je tenais le quai Malaquais, où s'élevait[2] ma chambre, pour le centre du monde. La chambre verte, dans laquelle ma mère mettait mon petit lit près du sien, je la considérais, dans sa douceur auguste et dans sa sainteté familière, comme le point sur lequel le ciel versait ses

[1] Voir **jour** au Vocabulaire. [2] Où était située.

rayons avec ses grâces, ainsi que cela se voit dans les images de sainteté. Et ces quatre murs, si connus de moi, étaient pourtant pleins de mystère.

La nuit, dans ma couchette, j'y voyais des figures étranges, et, tout à coup, la chambre si bien close, tiède, où mouraient les dernières lueurs du foyer, s'ouvrait largement à l'invasion du monde surnaturel.

Des légions de diables cornus y dansaient des rondes; puis, lentement, une femme de marbre noir passait en pleurant, et je n'ai su que plus tard que ces diablotins dansaient dans ma cervelle et que la femme lente, triste et noire était ma propre pensée.

Selon mon système, auquel il faut reconnaître cette candeur qui fait le charme des théogonies primitives, la terre formait un large cercle autour de ma maison. Tous les jours, je rencontrais, allant et venant par les rues, des gens qui me semblaient occupés à une sorte de jeu très compliqué et très amusant: le jeu de la vie. Je jugeais qu'il y en avait beaucoup, et peut-être plus de cent.

Sans douter le moins du monde que leurs travaux, leurs difformités et leurs souffrances ne fussent une manière de divertissement, je ne pensais pas qu'ils se trouvassent comme moi sous une influence absolument heureuse, à l'abri, comme je l'étais, de toute inquiétude. A vrai dire, je ne les croyais pas aussi réels que moi: je n'étais pas tout à fait persuadé qu'ils fussent des êtres véritables, et quand, de ma fenêtre, je les voyais passer tout petits sur le pont des Saints-Pères, ils me semblaient plutôt des joujoux que des personnes, de sorte que j'étais presque aussi heureux que l'enfant géant du conte qui, assis sur une montagne, joue avec les sapins et les chalets, les vaches et les moutons, les bergers et les bergères.

Enfin, je me représentais la création comme une grande boîte de Nuremberg, dont le couvercle se refermait tous

les soirs, quand les petits bonshommes[1] et les petites bonnes femmes avaient été soigneusement rangés.

En ce temps-là, les matins étaient doux et limpides, les feuilles vertes frissonnaient innocemment sous la brise légère.[2] Sur le quai, sur mon beau quai Malaquais où Mme Mathias,[3] aux yeux de braise, au cœur de cire, promenait ma petite enfance, des armes précieuses étincelaient aux étalages des boutiques, de fines porcelaines de Saxe s'y étageaient, brillantes comme des fleurs. La Seine qui coulait devant moi me charmait par cette grâce naturelle aux eaux, principe des choses et source de la vie. J'admirais ingénument ce miracle charmant du fleuve qui, le jour, porte des bateaux en reflétant le ciel, et la nuit, se couvre de pierreries et de fleurs lumineuses. Et je voulais que cette belle eau fût toujours la même, parce que je l'aimais. Ma mère me disait que les fleuves vont à l'Océan et que l'eau de la Seine coule sans cesse; mais je repoussais cette idée comme excessivement triste. En cela, je manquais peut-être d'esprit scientifique, mais j'embrassais une chère illusion: car, au milieu des maux de la vie, rien n'est plus douloureux que l'écoulement universel des choses.

Le Louvre et les Tuileries qui étendaient en face de moi leur ligne majestueuse, m'étaient un grand sujet de doute. Je ne pouvais croire que ces monuments fussent l'ouvrage de maçons ordinaires, et pourtant ma philosophie de la nature ne me permettait pas d'admettre que ces murs se fussent élevés par enchantement. Après de longues réflexions, je me persuadais que ces palais avaient été bâtis par de belles dames et de magnifiques cavaliers, vêtus de velours, de satin, de dentelles, couverts d'or et de pierreries et portant des plumes au chapeau.

On sera peut-être surpris qu'à six ans j'eusse une idée si peu exacte du monde. Mais il faut considérer que j'étais à

[1] L's du milieu se prononce. [2] Répétition du début du conte afin d'insister sur la sérénité de l'enfant. [3] L's se prononce.

peine sorti de Paris où le docteur Nozière, mon père, était retenu toute l'année. J'avais fait, il est vrai, plusieurs voyages en chemin de fer, mais je n'en avais tiré aucun profit au point de vue de la géographie. C'était une science très négligée en ce temps-là. On s'étonnera aussi que j'eusse du monde moral une conception si peu conforme à la réalité des choses. Mais songez que j'étais heureux et que les êtres heureux ne savent pas grand'chose de la vie. La douleur est la grande éducatrice des hommes. C'est elle qui leur a enseigné les arts, la poésie et la morale; c'est elle qui leur a inspiré l'héroïsme avec la pitié; c'est elle qui a donné du prix à la vie en permettant qu'elle fût offerte en sacrifice; c'est elle, c'est l'auguste et bonne douleur qui a mis l'infini dans l'amour.

En attendant ses leçons, je fus témoin d'un événement horrible qui bouleversa de fond en comble ma conception physique et morale de l'univers.

Mais il est indispensable de vous dire tout d'abord qu'en ce temps-là un marchand de lunettes étalait ses boîtes sur le quai Malaquais, le long du mur de ce bel hôtel de Chimay qui ouvre avec une grâce si noble, sur sa cour d'honneur, les deux battants sculptés [1] d'une porte à fronton Louis XIV.

J'étais en grande familiarité avec ce marchand de lunettes. Tous les jours, Mme Mathias, en me menant à la promenade, s'arrêtait devant l'étalage du lunetier. Elle lui demandait avec intérêt:

« Eh bien! monsieur Hamoche, comment va? » [2]

Et ils faisaient un bout de causette. [3]

« Eh bien! ça va-t-il mieux, les affaires? » demandait Mme Mathias.

M. Hamoche, les bras croisés, morne, le regard à l'horizon, ne répondait pas.

C'était un petit homme tout à fait chauve, avec un crâne

[1] Le **p** ne se prononce pas. [2] Comment ça va (t-il)? [3] Très familier pour **causer ensemble un moment.**

énorme, des yeux sombres et enflammés, des joues pâles et une longue barbe d'un noir bleu.

A juger par le peu que j'en ai retenu, ses conversations avec ma vieille bonne roulaient sur d'étranges et lointaines aventures. Il y parlait d'une longue navigation sur l'Océan Pacifique, de campements sous les cèdres rouges, et de Chinois fumeurs d'opium.[1]

Il disait comment il avait reçu un coup de couteau d'un Espagnol, dans une ruelle de Sacramento, et comment des Malais lui avaient volé son or. Ses mains tremblaient et il répétait sans cesse ce mot tragique: Or.

M. Hamoche était allé comme tant d'autres en Californie à la conquête de l'or. Il avait fait le rêve de ces placers à fleur de terre et de ce sol prodigieux qui, à peine gratté, découvrait des trésors.

Hélas! il n'avait rapporté de la Sierra Nevada que la fièvre, la misère, la haine, et le dégoût incurable du travail et de la pauvreté.

Mme Mathias l'écoutait, les mains jointes sur son tablier.

Et nous nous en allions, elle et moi, troublés et pensifs, vers les Champs-Élysées. L'Océan Pacifique, la Californie, les Espagnols, les Chinois, les Malais, les placers, les montagnes d'or et les rivières d'or, tout cela évidemment ne pouvait pas tenir dans le monde tel que je le concevais, et les discours du lunetier m'enseignaient que la terre ne finit point, comme je le croyais, à la place St-Sulpice et au pont d'Iéna.

M. Hamoche m'ouvrait l'esprit,[2] et je ne pouvais voir sa mince figure, emphatique et fiévreuse, sans ressentir le frisson de l'inconnu. Il m'enseignait que la terre est grande, grande à s'y perdre, et couverte de choses vagues et terribles. Près de lui, je sentais aussi que la vie n'est pas un jeu et qu'on y souffre réellement. Et cela surtout me

[1] Prononcez **opiomm.** [2] Éveillait mon intelligence.

jetait dans des étonnements profonds. Car enfin, je voyais bien que M. Hamoche était malheureux.

« Il est malheureux ! » disait Mme Mathias.

Et ma mère disait aussi:

5 « Ce pauvre homme ! il est dans la misère ! »

C'en était fait.[1] J'avais perdu ma confiance première dans la bonté de la nature. Et, sans doute, je ne surprendrai personne si je dis que je ne l'ai jamais retrouvée depuis.

10 Tout en m'inquiétant, M. Hamoche m'intéressait beaucoup. Il m'arrivait quelquefois de le rencontrer, le soir, dans mon escalier. Ce n'était point extraordinaire, car il habitait une mansarde dans notre maison. A la tombée du jour, il grimpait les degrés, ayant sous chaque 15 bras une boîte longue et noire, qui renfermait, assurément, les lunettes et les minéraux. Mais ces deux boîtes ressemblaient à deux petits cercueils, et j'avais peur, comme si cet homme de malheur était un croque-mort.[2]

N'emportait-il pas ma confiance et ma sécurité ? Main- 20 tenant, je doutais de tout, puisque, reposant sous notre toit, dans la maison bénie, cet homme n'était pas heureux.

Sa mansarde donnait sur la cour, et ma bonne m'avait dit que, pour s'y tenir debout, il fallait passer la tête par la fenêtre à tabatière. Et, comme je n'étais pas toujours 25 sérieux à cette époque, je riais de tout mon cœur à la pensée que M. Hamoche, dans sa chambre, ne quittait pas son chapeau, que ce chapeau, prodigieusement haut, s'élevait sur le toit au-dessus des tuyaux, et qu'il y manquait seulement une de ces flèches de zinc qui tournent au 30 vent.[3]

A six ans, on a l'esprit mobile. Depuis quelque temps, je ne songeais plus au lunetier, au chapeau, aux deux cercueils, quand un jour — il me souvient que c'était un

[1] Voir **faire** au Vocabulaire. [2] Expression populaire pour **employé des pompes funèbres.** [3] Une girouette.

jour de printemps — il était six heures et demie, et nous étions à table. . . . On dînait de bonne heure, sur le quai Malaquais,[1] dans ce temps-là. Un jour, dis-je, Mme Mathias, qui était très considérée dans la maison, vint dire à mon père: 5

« Le marchand de lunettes est très malade, là-haut, dans sa mansarde. Il a une fièvre de cheval.

— J'y vais, » dit mon père en se levant.

Au bout d'un quart d'heure, il revint.

« Eh bien? demanda ma mère. 10

— On ne peut rien dire encore, répondit mon père, en reprenant sa serviette avec la tranquillité d'un homme habitué à toutes les misères humaines. Je croirais à une fièvre cérébrale. L'excitation nerveuse est très intense. Naturellement, il ne veut pas entendre parler de l'hôpital. 15 Il faudra pourtant bien l'y porter: on ne peut le soigner que là. »

Je demandai:

« Est-ce qu'il en mourra? »

Mon père, sans répondre, souleva légèrement les épaules. 20

Le lendemain, il faisait un beau soleil; j'étais seul dans la salle à manger. Par la fenêtre ouverte, et qui donnait sur la cour, les piaillements vigoureux des moineaux entraient avec des flots de lumière et les senteurs des lilas cultivés par notre concierge, grand amateur de jardins. 25 J'avais une arche de Noé toute neuve, qui poissait les doigts et sentait cette bonne odeur de jouet neuf que j'aimais tant. Je rangeais sur la table les animaux par couples, et déjà le cheval, l'ours,[2] l'éléphant, le cerf,[3] le mouton et le renard, s'acheminaient deux à deux vers l'arche qui devait les 30 sauver du déluge.

On ne sait pas ce que[4] les joujoux font naître de rêves dans l'âme des enfants. Ce paisible et minuscule défilé de

[1] C'est-à-dire dans la famille de l'auteur. [2] L's se prononce. [3] L'f se prononce. [4] Combien.

Whitworth College
Spokane, Wn

tous les animaux de la création m'inspirait vraiment une idée mystique et douce de la nature. J'étais pénétré de tendresse et d'amour. Je goûtais à vivre une joie inexprimable.

Tout à coup, un bruit sourd de chute retentit dans la cour; un bruit profond et comme lourd, inouï, qui me glaça d'épouvante.

Pourquoi, par quel instinct ai-je frissonné? Je n'avais jamais entendu ce bruit-là. Comment en avais-je, instantanément, senti toute l'horreur? Je m'élance à la fenêtre. Je vois, au milieu de la cour, quelque chose d'affreux! un paquet informe et pourtant humain, une loque sanglante. Toute la maison s'emplit de cris de femmes et d'appels lugubres. Ma vieille bonne entre, blême, dans la salle à manger:

« Mon Dieu! le marchand de lunettes qui s'est jeté par la fenêtre, dans un accès de fièvre chaude! »

De ce jour, je cessai définitivement de croire que la vie est un jeu, et le monde une boîte de Nuremberg. La cosmogonie du petit Pierre Nozière alla rejoindre dans l'abîme des erreurs humaines la carte du monde connu des anciens et le système de Ptolémée.

ANATOLE FRANCE

COMMENT JE DEVINS ACADÉMICIEN

L'année scolaire approchait de son terme. C'était pour nous, élèves de Philosophie,[1] la dernière année de collège. Dans les bons esprits, à la joie de devenir enfin libres, se joignait la mélancolie de perdre d'anciennes habitudes. Maxime Denis, excellent dans les vers latins[2] et d'un

[1] De la classe de Philosophie (Voir Notes p. 303). [2] Dans les compositions en vers latins.

naturel affectueux, nous dit un jour, sous les acacias, pendant la récréation de midi:

— Nous allons bientôt entrer dans le vaste monde et nous disperser pour suivre chacun notre carrière. Nous avons formé au collège des amitiés qu'il ne faut pas perdre. Les amitiés de jeunesse doivent durer toute la vie. Les laisser à la porte du collège en le quittant sans retour, ce serait y laisser notre bien le plus précieux. Nous ne ferons pas cette faute. Dès le collège, immédiatement, nous allons créer un centre où nous puissions nous retrouver. Que pourra être ce centre, un club, un cercle, une société, une académie? Camarades, vous en déciderez.

Cette proposition fut bien accueillie. On la discuta tout de suite, et l'on ne tarda pas à reconnaître que la fondation d'une société, d'un cercle, d'un club, exigerait des fonds considérables, un travail d'organisation énorme et la connaissance de la loi, toutes choses que des rhétoriciens [1] et des philosophes ne pouvaient fournir. Fontanet se chargeait, il est vrai, d'organiser, en trois mois, un cercle de premier ordre, mais ses offres séduisantes furent repoussées. Nous nous prononçâmes en grande majorité pour une académie, sans bien savoir ce que ce pourrait être. Mais le mot nous flattait.

Après une longue et confuse discussion, Isambart, élève de Philosophie, nous invita à rédiger des statuts. On l'approuva; mais la tâche parut ingrate et personne ne l'assuma; l'on crut avoir assez fait en décidant que les académiciens se choisiraient entre eux parmi les rhétoriciens et les philosophes, et que les séances, qui auraient lieu à des intervalles irréguliers, seraient consacrées à des lectures [2] et à des conférences agréables, mais sérieuses.

Nous élûmes vingt académiciens, en nous réservant d'augmenter ce nombre s'il en était besoin. Il me serait

[1] Élève de la classe de Rhétorique (Voir Notes p. 303). [2] Voir au Vocabulaire.

difficile de retrouver les noms de ces vingt. N'en soyez pas surpris, car il est, dit-on, par le monde, une académie célèbre dont personne n'est capable de nommer les quarante titulaires.

5 Nous étions pressés de donner un vocable à notre académie. On proposa successivement:

— Académie des Amis.

— Académie Molière. Et l'on jouerait la comédie.

— Académie Fénelon.

10 — Académie de rhétorique et de philosophie.

— Académie Chateaubriand.

Fontanet parla d'un ton pénétré:

— Camarades, un homme doué du génie de la parole a, pendant une longue existence, servi la cause des vaincus. 15 Honorons ce bel exemple, et plaçons notre académie sous l'invocation de Berryer.

Cette opinion fut accueillie par des moqueries et des huées, non qu'un grand avocat nous parût indigne d'honneurs; mais on se souvenait que Fontanet, qui se destinait 20 au barreau,[1] se promettait avec outrecuidance d'y remplacer Berryer.

Maxime Denis cria:

— Donnons tout de suite à notre académie le nom de Fontanet.

25 La voix de Laboriette partit comme un coup de fusil:[2]

— Je propose: Académie Française.

Un grand éclat de rire lui répondit. Il ne comprit pas et se fâcha, car il était d'humeur violente.

La Berthelière, qui avait de l'autorité, dit d'une voix 30 ferme:

— Si vous m'en croyez, vous vous mettrez sous le vocable de Blaise Pascal.

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité avec enthousiasme.

[1] Qui voulait être avocat. [2] L'l ne se prononce pas.

Notre académie avait un nom. Nous nous avisâmes qu'elle n'avait pas de domicile.

Le rustique Chazal nous offrit, pour y tenir nos séances, le grenier d'un marchand de fourrages de la rue du Regard.

— Nous y serons très bien, dit-il, mais il ne faudra pas allumer de lumières, de peur d'incendie.

Ce gîte, plus désirable pour des rats que pour des académiciens, ne plut pas. Fontanet fut d'avis qu'on se réunît dans ma chambre qu'il déclara spacieuse, aérée et située sur le plus beau quai de Paris. Effrayé d'avoir à loger une académie, je jurai que ce qu'il appelait ma chambre n'était qu'un méchant cabinet de toilette où l'on ne pouvait se retourner.

Mouron offrit un atelier de dentelles, Isambart une arrière-boutique de librairie, Sauvigny l'appartement de son oncle Maurice. Il ne leur restait plus qu'à s'assurer si ces différents locaux étaient disponibles. Le lendemain, l'appartement de l'oncle Maurice, l'arrière-boutique de librairie et l'atelier de dentelles avaient disparu par enchantement.[1] Ils s'étaient évanouis comme le palais d'Aladin sous la baguette du méchant enchanteur. Nous désespérions de trouver un logis, quand Sauvigny se fit fort de nous obtenir la chambre de Tristan Desrais.[2] Tristan Desrais était ce camarade que j'avais aimé passionnément pendant trois mois pour son élégance et avec qui je m'étais brouillé parce qu'il ne m'avait pas pris dans son camp, un jour qu'il jouait au ballon. Sa chambre, au second étage d'un vieil hôtel[3] de la rue Saint-Dominique, était séparée de l'appartement de sa famille par un long corridor. Sauvigny, qui avait vu cette chambre, la disait superbe. Desrais engagé à cette heure dans une partie de barres semblait inabordable. Mais Sauvigny osa lui parler. Si Desrais était autant dire Saint-Cyrien, Sauvigny ap-

[1] On dit généralement **comme par enchantement**; c'est-à-dire qu'on n'en parlait plus. [2] Prononcez **Dérai.** [3] Maison privée.

partenait presque à l'équipage du *Borda*. Les paroles qui s'échangèrent, en cette occasion, entre la jeune armée et la jeune marine n'ont pas été conservées. Mais Sauvigny, haut comme une botte et fier [1] comme Artaban, vint nous annoncer que Desrais se fichait [2] de l'Académie Blaise Pascal, mais prêterait volontiers sa chambre aux académiciens. Dès que cette réponse nous fut connue, Sauvigny fut chargé d'exprimer à Desrais les remerciements de l'académie. Je refusai d'y joindre les miens; je ne pardonnais pas à Desrais de l'avoir trop aimé. J'eus le mauvais goût de demander qu'il fût tenu en dehors de notre académie. Mes confrères me répondirent tous d'une seule voix qu'il n'était pas possible de mettre hors de notre académie celui qui la logeait. Je prophétisai que de notre installation dans la rue Saint-Dominique viendrait la ruine d'une si belle institution. Et cette prophétie [3] m'était inspirée par une connaissance profonde du caractère de mon ami d'un jour. On dressa la liste des membres de l'académie et l'on inscrivit en tête le nom de Tristan Desrais.

Noufflard et Fontanet furent désignés pour acheter, dès le premier jour de congé, un buste de Blaise Pascal, destiné à orner notre salle des séances.

Mouron fut nommé président. On décida que je prononcerais le discours d'ouverture. Ce choix flatteur caressa doucement la vanité de mon cœur et me fit trouver à la gloire des délices qu'elle ne devait plus me faire goûter depuis. Je ne touchais plus la terre. Je me mis dès le soir même à composer ma harangue, sur un ton sérieux, mais plein d'agrément. J'y mis des beautés; j'en remis les jours suivants. J'en devais ajouter jusqu'à la dernière minute. Jamais morceau n'en fut à ce point chargé; je n'y laissai rien à l'abandon, rien à la facilité, ni à l'aisance, rien à la simple nature; tout y était ornement.

[1] L'**r** se prononce. [2] **Se moquait** en langage familier. [3] Le **t** a le son d'**s**.

Au jour fixé, les deux délégués trouvèrent chez un modeleur de la rue Racine un buste de Blaise Pascal en plâtre, plus grand que nature, d'expression méditative et d'aspect lugubre, qu'ils firent envoyer à M. Tristan Desrais, rue Saint-Dominique. L'esprit de notre institution s'annonçait grave, austère et même un peu sombre.

Le soir fixé pour l'inauguration, il pleuvait à torrents, les ruisseaux débordés envahissaient les chaussées et les trottoirs, l'eau des égouts refluait dans les rues; sous un vent furieux les parapluies se retournaient. Il faisait si noir qu'on ne savait où poser le pied. Je pressais de mes deux mains mon discours sur ma poitrine pour le sauver du déluge. Enfin, j'atteignis la rue Saint-Dominique. Au second étage, un vieux domestique m'ouvrit la porte et me dirigea en silence sur un long corridor sombre au bout duquel je trouvai le siège de l'académie. Il n'était venu encore que trois académiciens. Mais, plus nombreux [1] où auraient-ils siégé? Il n'y avait dans la chambre que deux chaises et un lit sur lequel Sauvigny et Chazal avaient pris place à côté de Desrais, notre hôte. On voyait sur la haute armoire à glace le buste de Pascal, seul monument qui parlât à l'âme dans cette pièce garnie sur tous les murs de fleurets, d'épées et de fusils de chasse.

Desrais m'interpella d'un ton maussade, et me montrant le buste:

— Si tu crois que c'est rigolo,[2] quand on se met au lit, d'être surplombé par cette tête d'abruti?

En trois quarts d'heure, il arriva deux académiciens, puis un, Isambart, Denis et Fontanet. Et l'opinion générale fut qu'il n'en viendrait plus.

— Et Mouron, notre président! m'écriai-je avec l'émoi d'un orateur qui voit son auditoire réduit à peu de chose.

[1] Construction elliptique pour **s'ils avaient été plus nombreux.**
[2] **Amusant, agréable,** en langage familier.

— Es-tu fou? répliqua Isambart. Tu veux qu'on[1] lâche dans les rues, sous cette pluie, dans ce vent, Mouron qui est poitrinaire![2] Ce serait le tuer.

N'attendant plus un président qui me donnât la parole, je me décidai à la prendre moi-même et commençai la lecture de mon discours que je savais beau, sans me dissimuler toutefois qu'il n'était peut-être pas tout à fait dans le ton qui convenait aux circonstances. Je lus:

— Messieurs les académiciens et chers camarades,

C'est un grand honneur pour moi d'être appelé à exposer les intentions qui vous ont guidés, quand vous avez fondé cette académie littéraire et philosophique, placée sous l'invocation du grand Pascal, dont l'image nous sourit. Deux intentions, s'échappant comme deux fleuves féconds de vos cœurs et de vos esprits, ont jailli . . .

A cet endroit, Desrais, qui avait salué le début de mon discours d'applaudissements ironiques, me dit proprement:[3]

— Ah! ça! Nozière, tu ne vas pas nous raser[4] longtemps comme ça! . . .

Quelques protestations s'élevèrent en ma faveur. Mais combien je les trouvai faibles! Elles firent peu d'impressions sur Desrais qui continua à m'apostropher:

— Range ton laïus[5] et ferme ton bec.[6] D'ailleurs voilà le thé qui s'amène.[7]

En effet, une vieille femme de charge entra en portant un plateau qu'elle posa sur la table. Quand elle se fut retirée, Desrais dit avec une moue dédaigneuse:

— C'est un thé envoyé par la famille.

[1] **On** désigne probablement les parents du jeune Mouron. [2] Le mot **poitrinaire** est du langage populaire et ne s'emploie presque plus. On dit **tuberculeux.** [3] En propres termes, exactement. [4] **Ennuyer,** en langage argotique. [5] L'**s** se prononce. Les collégiens et étudiants emploient couramment ce mot pour **discours.** [6] Tais-toi. [7] Qu'on apporte.

Puis il rit malicieusement:

— J'ai mieux ![1]

Et tirant de l'armoire une bouteille de rhum,[2] il annonça qu'il allait faire un punch,[3] et que, n'ayant pas de bol, il le ferait dans sa cuvette. 5

Il fit comme il avait dit, mit le rhum et le sucre dans la cuvette, et, après avoir éteint la lampe, fit flamber le punch.

Je jugeai alors qu'il fallait renoncer à lire mon discours, dont personne ne réclamait la suite: ce qui me causait une mortification cruelle. 10

Autour du punch, les académiciens dansaient en se tenant par les mains, et, dans la ronde, Fontanet et Sauvigny, pareils à deux nains diaboliques, effrayaient par leur frénésie. Tout à coup une voix s'écria:

— Le buste, le buste ! 15

Sur son armoire, éclairé par la flamme livide, le buste était vert, il était affreux et terrible. Il avait l'air d'un mort qui sort de son tombeau. On ralluma la lampe, et nous bûmes le punch à pleines tasses.

Desrais, tranquille et calme, décrocha des fleurets et 20 demanda qui voulait faire un assaut avec lui.

— Moi, cria Chazal.

N'ayant jamais tenu un fleuret, il attaqua avec furie en poussant des hurlements et toucha rudement Desrais qui l'appela brute, sauvage, animal féroce. Mais ce garçon lui 25 plaisait. Il le défia de soulever une chaise, à bras tendus, par le haut du dossier et de la maintenir horizontale pendant une minute. Chazal tint le pari et le gagna. Desrais en conçut de l'estime pour lui. Ils aimaient tous deux à montrer leur force. 30

— Luttons, dit Desrais.

— Je veux bien, répondit Chazal.

Ils se mirent tous deux nus jusqu'à la ceinture et se

[1] J'ai quelque chose de meilleur. [2] Prononcez **romm.** [3] Prononcez comme en anglais.

prirent à bras le corps. Chazal, osseux et noir,[1] taillé à la serpe, présentait un contraste parfait avec Desrais, fait comme un athlète de Myrrhon, ou comme un fellow de Cambridge ou d'Eton. Celui-ci, toujours de sang-froid, gardait une correction parfaite, tandis que le bon Chazal, ignorant des usages, se livrant sans défiance aux ruses de l'adversaire, portait en toute innocence des coups qui n'étaient pas permis.

C'est ainsi qu'il prit avec les deux mains Desrais par la tête et le fit pirouetter, malgré ses protestations indignées.

— Tu es disqualifié, lui criait Desrais, le coup de collier est une félonie.

— Possible, répliqua avec un sourire ingénu le rustique Chazal, mais c'est toi le vaincu.

Desrais versait immodérément du punch. Il prit des cartes et se mit à jouer à l'écarté avec Sauvigny. Cependant, en proie à un délire soudain, les académiciens outrageaient ce même Pascal que naguère ils avaient pris pour patron. Ils insultaient son buste. Fontanet lançait à ce buste les bottines qu'il avait trouvées dans un placard. Desrais, tout en jouant aux cartes, où il perdait gros, s'en aperçut, pria Fontanet de laisser ses chaussures tranquilles, et lui dit:

— Quant au buste, tu me feras plaisir si tu m'en débarrasses.

L'endiablé Fontanet ne se le fit pas dire deux fois. Il monta sur une chaise et, tirant Blaise Pascal par la base qu'il pouvait seule atteindre, le fit tomber sur le plancher où il se brisa en morceaux avec un bruit horrible. L'académie poussa des hourras en l'honneur de l'iconoclaste. Le tumulte et le désordre étaient à leur comble quand la femme de charge qui avait apporté le plateau parut de nouveau dans la chambre et dit à son jeune maître:

[1] Pas vraiment noir mais approchant de la couleur noire.

— Votre père vous invite à congédier immédiatement vos amis qui font un bruit intolérable, après minuit.

Desrais, malgré son audace, ne protesta pas contre cette injonction et son silence nous troubla. Nous partîmes sans demander notre reste et gagnâmes la rue où nous retrouvâmes le vent et la pluie.

Jamais l'Académie Blaise Pascal ne se réunit plus.

JULES LEMAÎTRE

LA CLOCHE

La petite paroisse de Lande-Fleurie avait une vieille cloche et un vieux curé.

La cloche était si fêlée que sa sonnerie ressemblait à une toux de vieille femme, qui faisait mal à entendre et qui attristait les laboureurs et les bergers répandus dans les champs.

Le curé, l'abbé Corentin, était solide encore, malgré ses soixante-quinze ans. Il avait une figure d'enfant, ridée, mais rose, encadrée de cheveux blancs pareils aux écheveaux que filaient les bonnes femmes de Lande-Fleurie. Et il était adoré de ses ouailles à cause de sa bonhomie et de sa grande charité.

Comme l'époque approchait où l'abbé Corentin devait accomplir la cinquantième année de son sacerdoce, ses paroissiens résolurent de lui offrir un cadeau d'importance pour fêter cet anniversaire.

Les trois marguilliers firent secrètement la quête dans toutes les maisons, et, quand ils eurent réuni cent écus,[1] ils les portèrent au curé, en le priant d'aller à la ville et d'y choisir lui-même une cloche neuve:

— Mes enfants, dit l'abbé Corentin, mes chers enfants . . . c'est évidemment le bon Dieu qui . . . pour ainsi dire . . . en quelque manière . . .

Et il n'en put dire plus long, tant il était ému. Il ne sut que murmurer:

[1] Cinq cents francs. Le mot **écu** ne s'emploie plus qu'à la campagne pour désigner la pièce de 5 francs.

— *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.*

Dès le lendemain, l'abbé Corentin se mit en route pour acheter la cloche. Il devait faire à pied deux lieues de pays, jusqu'au bourg de Rosy-les-Roses, où passait la diligence qui menait à la bonne ville de Pont-l'Archevêque, chef-lieu [1] de la province.[2]

Il faisait beau. La vie des arbres, des oiseaux et des plantes utiles ou agréables bruissait sous le soleil des deux côtés du chemin.

Et le vieux curé, la tête déjà pleine des beaux carillons futurs, marchait allègrement, en louant Dieu, comme saint François, de la gaieté de la création.

Comme il approchait de Rosy-les-Roses, il vit, sur le bord de la route, une voiture de saltimbanques dételée. Non loin de cette voiture, un vieux cheval était couché sur le flanc, les quatre jambes allongées et raidies, les cerceaux des côtes et les os [3] pointus de la croupe crevant la peau usée, du sang aux naseaux, la tête énorme et les yeux blancs.

Un vieil homme et une vieille femme, vêtus de haillons bizarres et de maillots de coton rosâtre étoilés de reprises,[4] étaient assis au bord du fossé et pleuraient sur le vieux cheval mort.

Une fille de quinze ans surgit du fond du fossé et courut vers l'abbé, en disant:

— La charité, monsieur le curé! la charité, s'il vous plaît!

La voix était rauque et douce à la fois et modulait sa prière comme une chanson de zingara.[5] L'enfant, dont la

[1] L'**f** se prononce. [2] **Province** a ici le sens de **région.** [3] L'**s** ne se prononce régulièrement qu'au singulier. [4] Où les reprises paraissaient aussi nombreuses et aussi visibles que les étoiles sur le ciel sombre. [5] Mot italien, féminin de **zingaro.**

peau avait la couleur du cuir fraîchement tanné, n'était vêtue que d'une chemisette sale et d'un jupon rouge; mais elle avait de très larges prunelles noires et veloutées et les lèvres comme des bigarreaux mûrs; ses bras jaunes étaient tatoués de fleurs bleues et un cercle de cuivre retenait ses cheveux noirs, étalés en éventail de chaque côté de son visage maigre, comme cela se voit aux figures égyptiaques.[1]

L'abbé, ralentissant sa marche, avait tiré de son porte-monnaie une pièce de deux sous. Mais, ayant rencontré les yeux de l'enfant, il s'arrêta et se mit à l'interroger.

— Mon frère, expliqua-t-elle, est en prison, parce qu'on a dit qu'il avait volé une poule. C'est lui qui nous faisait vivre et nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

L'abbé remit les deux sous dans sa bourse et en tira une pièce blanche.

— Moi, continua-t-elle, je sais jongler, et ma mère dit la bonne aventure. Mais on ne nous permet plus de faire notre métier dans les villes et dans les villages, parce que nous sommes trop misérables. Et maintenant, voilà que notre cheval est mort. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Mais, demanda l'abbé, ne pourriez-vous point chercher de l'ouvrage dans le pays ?

— Les gens ont peur de nous et nous jettent des pierres. Puis, nous n'avons pas appris à travailler; nous ne savons faire que des tours. Si nous avions un cheval et un peu d'argent pour nous habiller, nous pourrions encore vivre de notre état. . . . Mais il ne nous reste plus qu'à mourir.

L'abbé remit la pièce blanche dans son porte-monnaie.

— Aimes-tu le bon Dieu ? demanda-t-il.

— Je l'aimerai s'il nous vient en aide, dit l'enfant.

L'abbé sentait à sa ceinture le poids du sac où étaient les cent écus de ses paroissiens.

[1] **Égyptiaque** ne se dit que rarement. L'auteur l'a probablement employé pour insister sur l'étrange figure de la fillette. L'adjectif courant est **égyptien.**

La mendiante ne quittait point le saint prêtre des yeux, de ses yeux de tzigane que les prunelles emplissaient tout entiers. Il questionna:

— Es-tu sage ?

— Sage ? fit la tzigane avec étonnement, car elle ne comprenait pas. 5

— Dis: « Mon Dieu, je vous aime ! »

L'enfant se taisait, des larmes plein [1] les yeux. L'abbé avait défait les boutons de sa soutane et ramenait le gros sac plein d'argent. 10

La tzigane attrapa le sac d'un geste de singe et dit:

— Monsieur le curé, je vous aime.

Et elle s'enfuit vers les deux vieux qui, sans bouger, pleuraient toujours sur le cheval mort.

L'abbé continua sa marche vers Rosy-les-Roses, songeant à la grande misère où il plaît à Dieu de tenir beaucoup de ses créatures, et le priant d'éclairer cette petite bohémienne qui, visiblement, n'avait pas de religion, et qui, peut-être, n'avait pas même reçu le saint baptême.[2] 15

Mais, tout à coup, il s'avisa que ce n'était plus la peine d'aller à Pont-l'Archevêque, puisqu'il n'avait plus l'argent de la cloche. 20

Et il revint sur ses pas.

Il avait peine à comprendre, maintenant, comment il avait pu donner à une mendiante inconnue, à une saltimbanque, une somme si énorme — et qui ne lui appartenait point. 25

Il pressa le pas, espérant revoir la bohémienne. Mais il n'y avait plus, au bord du chemin, que le cheval mort et la roulotte dételée. 30

Il médita sur ce qu'il venait de faire. Il avait, sans aucun doute, gravement péché: il avait abusé de la confiance de ses ouailles, détourné un dépôt, commis une espèce de vol.

[1] Tour populaire pour **les yeux pleins de larmes. Plein** joue le rôle d'une préposition. [2] Le **p** ne se prononce pas.

Et il entrevoyait avec terreur les conséquences de sa faute. Comment la cacher? Comment la réparer? Où trouver cent autres écus? Et, en attendant, que répondre à ceux qui l'interrogeraient? Quelle explication donner de sa conduite?

Le ciel se couvrait. Les arbres étaient d'un vert blessant[1] et cru sur l'horizon livide. De larges gouttes tombèrent. L'abbé Corentin fut frappé de la tristesse de la création.

Il put rentrer au presbytère sans être aperçu.

— C'est déjà vous, monsieur le curé? demanda sa servante, la vieille Scholastique.[2] Vous n'êtes donc pas allé à Pont-l'Archevêque?

L'abbé fit un mensonge:

— J'ai manqué la diligence de Rosy-les-Roses. . . . Je retournerai un autre jour. . . . Mais, écoute, ne dis à personne que je suis déjà revenu.

Il ne dit point sa messe le lendemain. Il resta enfermé dans sa chambre et n'osa même se promener dans son verger.

Mais, le jour suivant, on vint le chercher pour porter l'extrême-onction à un malade, au hameau de Clos-Moussu.

— M. le curé n'est pas rentré, dit la gouvernante.

— Scholastique se trompe; me voici, dit l'abbé Corentin.

En revenant de Clos-Moussu, il rencontra un de ses plus pieux paroissiens:

— Eh bien, monsieur le curé, avez-vous fait bon voyage?[3]

L'abbé mentit pour la seconde fois:

[1] D'un vert si intense qu'il blessait la vue. [2] Le **ch** se prononce **k**. [3] **Bon voyage** ou **un bon voyage.**

— Excellent, mon ami, excellent.

— Et cette cloche ?

L'abbé fit un nouveau mensonge. Hélas ![1] il n'en était déjà plus à les compter.

— Superbe, mon ami, superbe ! On la dirait[2] en argent fin.[3] Et quel joli son ! Rien qu'en lui donnant une chiquenaude, elle tinte si longtemps que cela n'en finit plus.

— Et quand la verrons-nous ?

— Bientôt, mon cher enfant, bientôt. Mais il faut d'abord graver dans son métal son nom de baptême, ceux de ses parrain et marraine et quelques versets des saintes Écritures. . . . Et, dame ! cela demande du temps.

— Scholastique ! dit l'abbé en rentrant chez lui, si l'on vendait le fauteuil, la pendule et l'armoire qui sont dans ma chambre, crois-tu qu'on en tirerait cent écus ?

— On n'en tirerait pas trois pistoles,[4] monsieur le curé. Car, sauf votre respect, tout votre mobilier ne vaut pas quatre sous.

— Scholastique ! reprit l'abbé, je ne mangerai plus de viande. La viande me fait mal.

— Monsieur le curé, répondit la vieille servante, tout ça n'est pas naturel, et, pour sûr, vous avez quelque chose. C'est depuis le jour où vous êtes parti pour Pont-l'Archevêque. Que vous est-il donc arrivé ?

Elle le harcela si fort de questions qu'il finit par tout lui raconter.

— Ah ! dit-elle, cela ne m'étonne point. C'est votre bon cœur qui vous perdra. Mais ne vous faites point de mauvais sang, monsieur le curé. Je me charge d'expliquer la chose jusqu'à ce que vous ayez pu ramasser cent autres écus.

[1] L's se prononce. [2] **On la dirait** ou **on dirait qu'elle est . . .** [3] En argent presque pur. [4] Le mot **pistole** ne s'emploie plus.

Et donc, Scholastique inventa des histoires, qu'elle débitait à tout venant: « On avait fêlé la cloche neuve en l'emballant, et il fallait la refondre. La cloche refondue, M. le curé avait eu l'idée de l'envoyer dans la ville de Rome pour qu'elle fût bénie par notre Saint-Père le Pape, et c'était là un long voyage. . . . »

L'abbé la laissait dire, mais il était de plus en plus malheureux. Car, outre qu'il se reprochait ses propres mensonges, il se sentait responsable de ceux de Scholastique, et cela, joint au détournement de l'argent de ses paroissiens, formait, à la longue, une masse effroyable de péchés. Il fléchissait sous le faix, et, peu à peu, une pâleur terreuse remplaçait, sur ses joues amaigries, les roses rouges de son innocente et robuste vieillesse.

Le jour fixé pour les noces d'or du curé et pour le baptême de la cloche était passé depuis longtemps. Les habitants de Lande-Fleurie s'étonnaient d'un tel retardement. Des bruits se répandaient: Farigoul, le maréchal-ferrant, racontait qu'on avait vu l'abbé Corentin en compagnie d'une femme dans les environs de Rosy-les-Roses, et il ajoutait:

— C'est moi qui vous le dis: il a mangé[1] l'argent de la cloche avec des femmes.

Un parti se formait contre le digne desservant. Quand il marchait dans la rue, il y avait des chapeaux qui restaient sur les têtes,[2] et il entendait, sur son passage, des murmures hostiles.

Le pauvre saint homme était accablé de remords. Il concevait toute l'étendue de sa faute. Il en éprouvait la plus douloureuse attrition: et pourtant, il avait beau faire, il ne pouvait arriver à la contrition parfaite.

C'est qu'il sentait bien que cette aumône imprudente,

[1] Dépensé. [2] C'est-à-dire qu'on n'enlevait plus pour le saluer.

cette aumône de l'argent d'autrui, il l'avait faite comme malgré lui et sans avoir même la liberté d'y réfléchir. Il se disait aussi que cette charité déraisonnable avait pu être, pour l'âme ignorante de l'enfant des bohémiens, la meilleure révélation de Dieu et le commencement de l'illumination intérieure. Et toujours il revoyait, si noirs, si doux et tout pleins de larmes, les yeux de la petite saltimbanque. . . .

Cependant, l'angoisse de sa conscience devenait intolérable. Sa faute grossissait, rien qu'en durant.[1] Un jour, après être resté longtemps en prière, il résolut de se décharger de son péché en le confessant publiquement à ses paroissiens.

Le dimanche suivant, il monta en chaire après l'Évangile, et, plus pâle et roidi[2] d'un plus sublime effort que les martyrs dans l'arène, il commença:

— Mes chers frères, mes chers amis, mes chers enfants, j'ai une confession à vous faire. . . .

A ce moment, une sonnerie claire, limpide, argentine, chanta dans le clocher et remplit la vieille église. . . . Toutes les têtes se retournèrent, et un chuchotement émerveillé parcourut les bancs des fidèles:

— La cloche neuve ! la cloche neuve !

Était-ce un miracle ? Et Dieu avait-il fait apporter la nouvelle cloche par ses anges, afin de sauver l'honneur de son charitable ministre ?

Ou bien Scholastique était-elle allée confier l'embarras de son vieux maître à ces deux dames américaines — vous savez ? — Suzie et Bettina Percival, qui habitaient un si beau château à trois lieues de Lande-Fleurie, et ces excellentes dames s'étaient-elles arrangées pour faire à l'abbé Corentin cette jolie surprise ?

[1] Par le seul fait qu'elle durait. [2] **Roidi** ou **raidi.**

A mon avis, la seconde explication souffrirait encore plus de difficultés que la première.

Quoi qu'il en soit, les habitants de Lande-Fleurie ne surent jamais ce que l'abbé Corentin avait à leur confesser.

JULES LEMAÎTRE

LES DEUX SAINTS

Le petit village de Champignol-les-Raisins avait un vieux curé, une vieille église et, dans cette église, un vieux saint.[1]

Le saint, c'était saint Vincent, patron des vignerons. Il était en bois, semblait taillé à coups de serpe, avait un gros ventre, une large face naïvement peinte en vermillon et qui respirait la bonhomie et la gaieté, une trogne[2] de vigneron au temps des vendanges. Il n'était pas joli, joli,[3] mais le curé et ses ouailles étaient habitués à sa figure. Le bon saint jouissait de la plus grande considération dans la paroisse, et il le méritait bien, car il faisait couramment des miracles.

Le vieux curé mourut. Un jeune prêtre tout frais émoulu du séminaire vint s'installer au presbytère de Champignol, avec une vieille fille de trente-cinq ans qui était sa sœur, et un gamin de dix à douze ans qui était son neveu et à qui il montrait[4] le latin.

Lorsque l'abbé Jubal (c'était le nom du nouveau curé) vit la statue de saint Vincent, il la trouva « indécente » — ce fut son mot —, et comme la fabrique de l'église avait justement une centaine de francs d'économies, il

[1] La statue d'un saint. [2] **Trogne** se dit vulgairement d'un visage plein et rouge qui caractérise l'ivrogne. [3] C'est-à-dire pas très joli. [4] **Montrer** ne s'emploie plus dans le sens d'**apprendre.**

résolut de remplacer le vieux saint par un saint tout neuf.

Il se rendit au chef-lieu du département dans le plus grand secret, car il voulait ménager une surprise à ses paroissiens. Là il fit emplette d'un saint Vincent moderne, sorti des ateliers de Bouasse-Lebel: un jeune diacre tout rose, tout blond, frisé au petit fer, avec du doré [1] le long de sa dalmatique; et, la veille de la fête patronale, il le hissa à la place du vieux, dans la niche au-dessus de l'autel. Quant au bonhomme de saint [2] ainsi détrôné, il le déposa sans nul égard dans un coin de l'église, auprès du confessionnal. Il avait d'ailleurs préparé pour cette occasion un fort beau panégyrique du patron de Champignol-les-Raisins, et comptait sur un succès.

L'abbé Jubal se trompait. Quand ses paroissiens s'aperçurent de la substitution, un long murmure courut dans l'église. Et lorsque le curé, monté en chaire, voulut expliquer son coup d'état et osa qualifier de « simulacre inconvenant » l'antique statue vénérée des Champignollais, les bourdonnements redoublèrent. Surtout ce mot de « simulacre » parut une injure insupportable à une partie de l'auditoire. Tant, que l'orateur, décontenancé, s'embrouilla dans une période, et, bredouillant: « c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur, amen, » descendit sans achever son discours.

Il se forma deux partis dans la paroisse. Quelques-uns, séduits par les couleurs tendres et la figure poupine du nouveau saint Vincent, approuvaient monsieur le curé. Mais la plupart des Champignollais n'avaient aucune confiance dans ce joli diacre bien coiffé et restaient attachés au vieux saint rubicond et paterne par les liens de

[1] S'emploie familièrement pour **dorure.** [2] Gallicisme pour le **saint bonhomme. Bonhomme** a ici le sens de vieillard naïf et débonnaire, et exprime le dédain avec lequel on le traite.

la gratitude et de l'accoutumance, et aussi parce qu'ils le sentaient plus près d'eux et plus capable de les comprendre.

Ce fut surtout parmi les jeunes filles du cathéchisme de persévérance[1] que la lutte fut vive. Celles qui tenaient pour le nouveau saint avaient à leur tête Mlle Ursule, la sœur du curé, une personne anguleuse et revêche. Les autres étaient menées par Lucile Mariot, une brunette de vingt ans, lingère de son métier et qui allant souvent en journée chez des bourgeois,[2] y avait pris des petites manières aisées et plus de hardiesse qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les filles de la campagne.

Lucile Mariot, suivie de sa bande,[3] fit auprès du curé, en faveur du vieux saint, une démarche qui resta inutile. L'abbé Jubal les reçut même assez sèchement.

Mais Lucile était une fille de tête.[4] Elle avait un amoureux, Jean-Louis, un fort gars[5] de façons[6] un peu brusques, au reste franc comme l'or, et qu'elle menait par le bout du nez. Elle lui remontra[7] que de bons chrétiens[8] ne pouvaient tolérer l'outrage infligé par l'abbé Jubal au patron de la paroisse et qu'il fallait agir énergiquement.

Jean-Louis n'avait guère de religion et n'allait à la messe que le jour de Pâques. Mais il croyait tout de même un peu au vieux saint, et surtout il croyait aux beaux yeux de Lucile.

— Sois tranquille, ma petite. Moi, d'abord, je ne connais qu'un saint Vincent. Ainsi ! . . .

A quelques jours de là Jean-Louis, revenant des vignes à la nuit tombante, sa pioche sur l'épaule, rencontra le neveu du curé, qui polissonnait sur la place avec d'autres gamins:

[1] C'est l'enseignement religieux donné après la première Communion et qui groupe les jeunes filles de 13 à 20 ans et plus. [2] Gens de la ville. [3] De ses amies. [4] Femme de réflexion et de volonté, qui ne se laisse pas intimider. [5] Prononcez **gâ**. [6] Manières. [7] Représenta. [8] Le **ch** se prononce **k**.

— Germain ! sais-tu où ton oncle met la clef [1] de l'église ?

— Oui, Monsieur.

— Veux-tu gagner deux sous ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, va me la chercher, sans que ton oncle s'en aperçoive, bien entendu.

— Oui, Monsieur.

Germain disait toujours « Monsieur, » étant très bien élevé par son oncle. C'était d'ailleurs un précoce chenapan, comme le sont souvent les neveux de curés et les neveux de papes, par une ironie de la Providence.

L'enfant détala et revint au bout d'un instant, cachant une grosse clef sous sa blouse.

Jean-Louis prit une échelle dans une cour, ouvrit la porte de l'église, enleva le saint neuf, le mit dans un coin en lui tournant le nez du côté du mur, et réinstalla dans sa niche le vrai patron de Champignol-les-Raisins.

Le lendemain, qui était un dimanche, l'abbé Jubal faillit tomber à la renverse. Puis la colère lui monta à la figure et, dans un prône violent, il dit leur fait [2] « aux auteurs inconnus de cet exploit sacrilège. » Il parla d'audace scélérate et d'esprit de révolte et cita l'exemple du juif foudroyé pour avoir touché à l'Arche.

Les deux tiers des assistants s'esclaffaient silencieusement.[3] Jean-Louis, qui était venu à la messe ce jour-là, pour voir, rayonnait de satisfaction. Lucile Mariot baissait les yeux d'un air confit,[4] et Germain, en enfant de chœur,[5] rigolait [6] derrière le lutrin.

Mais Mlle Ursule était blanche de rage et elle dit tout

[1] Prononcez **clé**. On écrit également **clef** ou **clé**. [2] Voir **fait** au Vocabulaire. [3] **S'esclaffer** est un mot de la langue triviale qu'il faut éviter d'employer. [4] Simulant la dévotion. [5] Habillé en enfant de chœur. Le **ch** se prononce **k**. [6] Ne s'emploie que très familièrement. Ici le mot marque l'irrévérence.

haut en sortant de l'église que ceux qui avaient osé faire un coup pareil étaient des révolutionnaires, des athées et des francs-maçons.

Tout de suite après la messe l'abbé Jubal fit remettre par le bedeau le jeune saint dans la niche et le vieux dans le coin du confessionnal. Et parmi ce va-et-vient et tous ces changements de fortune, le vieux saint gardait son sourire indulgent d'ivrogne, comme si sa bonté séculaire le maintenait impassible au-dessus des orages; et le jeune saint gardait son sourire de petit-maître, comme s'il lui suffisait d'être frisé et de se sentir joli homme. Et ces deux saints étaient assurément deux sages.

Cependant les mots aigres de Mlle Ursule, et la réinstallation du petit diacre qui, dans sa niche, semblait les narguer, avaient redoublé l'exaspération des amis du vieux saint. On était en carême. Les filles, deux fois par semaine, se rendaient au salut après l'Angélus.[1] Or, près de la porte de l'église était la « cambuse. » On nommait ainsi une maisonnette assez minable louée par les conscrits de l'année, et où, suivant l'usage, les jeunes gens se réunissaient le soir pour boire du vin du pays et pour s'amuser honnêtement. A l'heure où finissait le salut, ils venaient tous sur la place pour assister à la sortie des filles, et ceux qui avaient des amoureuses les reconduisaient chez elles en prenant le plus long.[2]

Peut-être y avait-il, ce soir-là, quelque chose de particulièrement revêche et provoquant dans les yeux gris et dans le nez pointu de Mlle Ursule quand elle passa devant la rangée des garçons. Toujours est-il [3] que, sans crier gare, Jean-Louis la saisit à bras le corps, l'enleva comme il eût fait d'un cotret de sapin, et, tandis qu'elle se débattait et agitait ses jambes sèches en criant « Jésus ! » il l'emporta dans la cambuse au milieu des rires des conscrits.

[1] L's se prononce. [2] Le plus long chemin. [3] Voir **toujours** au Vocabulaire.

Là on voulut, par plaisanterie, la forcer à boire à la santé du vieux saint Vincent. Elle continuait de se démener, et, Jean-Louis la tenant un peu rudement par ses bras maigres, elle poussait des cris de pie en colère, quand Lucile Mariot entra dans la salle: 5

— Tu n'as pas honte, Jean-Louis? Je ne te croyais pas si mal élevé avec les dames. Écoute, tu vas laisser mademoiselle tranquille, et plus vite que ça!

Jean-Louis, penaud, lâcha la sœur de M. le curé. Avant de franchir le seuil, Mlle Ursule se retourna et dit avec une 10 grande dignité:

— Je vais me plaindre à la justice.

Elle ne se plaignit qu'à son frère qui, craignant le scandale, ne sonna mot [1] de l'aventure. Mais les partisans du vieux saint comprirent qu'ils s'étaient mis dans leur tort et 15 qu'une violence de plus perdrait leur cause. Pourtant ils ne voulaient pas faire leur soumission. Lucile Mariot eut alors une idée. Jean-Louis, stylé par elle, alla trouver l'abbé Jubal, et tout en tournant sa casquette: [2]

— Monsieur le curé, je n'ai pas eu raison [3] l'autre jour. 20 C'était pour rire, c'est vrai, mais je n'ai pas eu raison tout de même.

— J'accepte vos excuses au nom de Mlle Ursule, dit sévèrement l'abbé Jubal.

— Merci bien, monsieur le curé. Entre honnêtes gens 25 on finit toujours par s'entendre, et j'ai quelque chose à vous proposer. Voilà la mère Guezitte qui a pris une pleurésie,[4] et la mère Suzette qui est malade on ne sait pas de quoi, peut-être bien de vieillesse. Elles ont autant dire le même âge, étant à six semaines [5] l'une de l'autre. La mère 30

[1] L'expression courante est **souffler mot.** [2] A la manière des gens timides ou coupables. [3] J'ai eu tort. [4] Qui est atteinte d'une pleurésie. **Prendre** est dans ce sens du langage campagnard. [5] Étant nées à six semaines d'intervalle.

Guezitte a confiance en notre saint Vincent, et la mère Suzette a foi au vôtre. Allumez un cierge pour Suzette, nous en allumerons un pour Guezitte, et celui des deux saints qui guérira sa malade sera le bon et aura droit à la niche. Ça vous va-t-il ? [1]

L'abbé Jubal était au fond un bon homme. Il songeait qu'il avait eu, lui aussi, quelques torts, et puis il savait gré à la promise [2] de Jean-Louis de ce qu'elle avait fait pour Mlle Ursule. Il répondit onctueusement:

— Mon fils, il est à souhaiter que les images des saints répondent autant qu'il se peut à l'éminente dignité dont ils sont investis dans le ciel. Il importe donc qu'elles soient décentes et même agréables aux yeux du corps. Le simulacre antique, cause première de ce regrettable différend, outre qu'il est peu propre à inspirer des sentiments de piété, est fait pour affliger le regard des gens de goût. C'est pourquoi j'avais voulu le remplacer par une effigie plus artistique. Mais enfin ce n'est pas une statue qu'on prie, c'est le saint qu'elle représente. Je consens donc à ce que vous me proposez.

— C'est entendu, fit Jean-Louis. Mais vous avez beau dire,[3] monsieur le curé, c'est bien un peu la statue qui fait les miracles, et plus elle est vieille, plus elle en fait. Parce que, voyez-vous, le saint finit par être dedans. C'est mon opinion.

Chacun des deux partis veilla avec jalousie sur sa malade, ne laissant approcher d'elle que les personnes du même camp. Mlle Ursule se chargea de Suzette, et Lucile Mariot de Guezitte. Quoique Mlle Ursule eût confiance au [4] jeune saint, elle fit boire à sa malade de l'eau de Lourdes; et quoiqu'elle eût foi en l'eau de Lourdes, elle fit venir l'officier de santé. Lucile allait en faire autant;

[1] Voir **aller** au Vocabulaire. [2] Fiancée. [3] Voir **beau** au Vocabulaire. [4] Construction archaïque et un peu précieuse. Aujourd'hui on dirait plutôt . . . **dans le** . . .

Jean-Louis l'en empêcha et fit prendre à Guezitte des rôties au vin[1] et des brûlots[2] à l'eau-de-vie de marc, alternativement.

Et c'est sans doute pour cela que Guezitte mourut un jour après Suzette. 5

En somme, la question n'était pas tranchée. L'abbé Jubal proposa un compromis. Le vieux saint Vincent garderait sa niche; on en creuserait une autre au-dessus pour le nouveau.

— Pourquoi au-dessus? demanda Lucile. 10

— Le vôtre sera plus près des fidèles, répondit le digne prêtre, et le mien plus près de Dieu.

[1] Tranches de pain grillées que l'on trempe dans du vin chaud et sucré; ont dans les campagnes la réputation d'un cordial énergique. [2] Morceaux de sucre que l'on fait flamber après les avoir copieusement arrosés d'eau-de-vie.

MICHEL CORDAY

LE PETIT CARNET

Penchée sur la barre d'appui de la fenêtre, Mme Evry, déjà vêtue et voilée pour la route, attend son fils René. Oh! elle est bien tranquille: à l'heure convenue, l'auto tournera le coin de la rue. René, minutieux[1] et ponctuel, ne sera pas en retard. C'est elle qui est en avance, dans l'impatience de la bonne journée.

C'est une telle joie pour elle, ces sorties dans la voiture de son René! Depuis deux ans qu'elle est veuve, il s'est montré le plus tendre, le plus dévoué des fils. Et aussi le plus vaillant, puisqu'il a repris, dès[2] vingt-quatre ans, l'usine de Saint-Denis, fondée par son père. Mais elle lui sait gré surtout de ces promenades. Elles lui paraissent comme le symbole même des attentions dont il l'entoure.

La veille, ils en étudient ensemble l'itinéraire sur la carte. Et, au matin,[3] il accourt de Saint-Denis, où il habite et où la voiture est remisée. De Compiègne à Fontainebleau, de Mantes à Ferrières, ils ont parcouru la douce Ile-de-France. Souvent, lorsqu'ils s'arrêtaient pour déjeuner, dans quelque ville, lorsqu'elle descendait de voiture, elle surprenait un furtif sourire[4] sur le visage des hôtes accourus. Elle s'expliquait la méprise, sachant qu'elle a gardé une surprenante jeunesse de lignes;[5] mais quand, le voile enlevé, apparaissait le diadème dédoré de

[1] Le t a le son d's. [2] Sous-entendu: dès l'âge de. [3] C'est-à-dire le lendemain matin. [4] On leur souriait comme à l'arrivée d'un jeune ménage. [5] C'est-à-dire la taille mince et svelte.

sa chevelure, le sourire s'attendrissait.[1] On avait compris. Elle ne s'offensait pas de la brève erreur, flattée dans une obscure coquetterie, heureuse que son fils ne parût pas emmener [2] une trop vieille maman.

Un coup de trompe, qu'elle reconnaît [3] au son. La voiture débouche [3] au prochain tournant. René conduit, à côté de son mécanicien. Il stoppe et, selon son habitude, lève la tête, envoie de la main un heureux bonjour. Mme Evry le cueille au vol. Comme son fils est beau! Comme elle en est fière . . . Vite, elle se précipite dans l'escalier, monte à l'arrière du phaéton. La portière claque. En route . . .

Est-il rien de meilleur, après le vacarme de la rue, la marche énervante parmi la foule des voitures, les cahots sur le sol écorché des sorties de Paris, les lèpres [4] de la banlieue, est-il rien de meilleur que de bondir sur le velours de la route dans le bruissement frais du moteur, d'aspirer la senteur vive des arbres, de reposer ses yeux sur le vaste horizon, enfin de s'épanouir à mesure que le site s'élargit et se pare?

Ces fines voluptés, Mme Evry les goûte avidement. Elle veut jouir de l'heure présente. Ce bon temps-là ne durera pas toujours. Il faudra bien, un jour ou l'autre, que son René se marie, fasse son nid. Mais à quoi bon se forger des soucis d'avance, se gâter son plaisir? Elle devrait, au contraire, s'estimer bien heureuse. Car René a des amis, des relations, toute une vie à lui, qu'elle ignore. Et il aurait pu lui faire la part moins belle. . . .

Une autre vie . . . Elle n'y songe jamais, à ce pan caché d'existence, sans un sursaut ombrageux qui la blesse. Mais quoi? Ne doit-elle pas s'incliner devant une loi

[1] On accueillait plus favorablement encore la maman que l'épouse. [2] L'**em** est nasal. [3] Remarquer l'emploi du présent qui donne plus de vivacité au récit. [4] Voir Notes p. 306.

fatale? Elle sait bien qu'elle ne peut pas avoir son fils tout entier à elle seule.

Allons! encore ces idées sombres. Elle en oublie la promenade. Où est-on? Elle tire la carte de la pochette. Mais voilà qu'elle entraîne en même temps un carnet couvert en toile cirée noire, un carnet qu'elle ne connaît pas. Il s'ouvre tout seul à la dernière page écrite. Mme Evry y jette un regard. Ah! c'est bien de ce ponctuel,[1] de ce minutieux René, d'avoir tenu registre de toutes ses sorties, d'en avoir marqué les dates, le but,[2] sans oublier le nombre de kilomètres parcourus, et même la quantité d'essence consommée.

L'étonnant, c'est qu'il ne lui en ait jamais parlé, et surtout qu'elle ne l'ait pas trouvé plus tôt. Tiens . . . Il y a même une colonne, la dernière, réservée aux noms des passagers.[3] Un moment, Mme Evry est tentée de refermer le petit carnet. Une sorte de pudeur, de la discrétion, de la crainte, luttent en elle contre le besoin de savoir. Mais c'est lui qui l'emporte.

Elle revient aux feuillets du début, court tout de suite à la dernière colonne de chaque page. Au premier regard, un mot la frappe, fréquemment répété: « Maman, Maman . . . » Le cher enfant! C'est elle qu'il a le plus souvent emmenée. Puis d'autres noms qui lui sont familiers: Petit, Radenain, Martinet, Gabiraud . . . Des amis intimes, dont il lui a souvent parlé, qu'elle a vus même, des ingénieurs de l'usine. D'autres encore, plus rares, qu'elle ne connaît pas.

Soudain, c'est comme une pointe fine qui lui traverse le cœur. . . . Elle a découvert, de-ci, de-là, une initiale, une

[1] Elle reconnaît bien ce ponctuel . . . [2] On prononce généralement ce t. [3] Le mot **passagers** implique l'idée d'une traversée en mer ou dans les airs. Il convient aux voyageurs des paquebots et des avions. Pour une automobile on dit **voyageurs** ou **occupants**, mais ici il faudrait **invités**.

H. . . . Et désormais elle ne voit plus sur le petit carnet que cette lettre-là.

D'instinct, elle cherche toutes les lignes où la seule initiale figure à la colonne des passagers. Car nul autre n'accompagne René le jour où il sort avec H. . . . Naturellement ! 5

Et elle lit:

« Pierrefonds, 201 kilomètres, 29 litres. H. »

Plus loin:

« Barbizon, 132 kilomètres. 21 litres. H. » 10

Et tout récemment:

« Dieppe, 398 kilomètres. 55 litres. H. »

Mme Evry soupire. Ah ! on ne l'a jamais emmenée jusqu'au bord de la mer, elle. Son record, comme dit René, c'est Rouen . . . 15

Mme Evry a refermé le petit carnet. Comment est-elle faite, cette H., cette rivale inconnue dont elle ne sait rien, sauf la première lettre de son prénom ? Est-elle jolie ? Évidemment. Qui est-ce ? Pourvu qu'elle ne soit pas trop méchante. . . . 20

Et songer qu'elle s'est assise là, dans cette voiture, sur ces coussins, à cette même place. Une affreuse amertume, jaillie du fond de l'être, envahit la pauvre maman. Vainement elle essaye de dompter [1] le flot [2] qui l'étouffe. Elle le sent lui déchirer la gorge, monter jusqu'à ses paupières 25 et lui ternir les yeux.

Pourtant, ne la prévoyait-elle pas, tout à l'heure même, cette existence cachée ? Elle reconnaissait bien que son enfant ne pouvait plus lui appartenir tout entier. Il faut partager son cœur . . . et sa voiture. C'est la vie. 30 Allons, du courage, et tâchons de montrer belle mine. Et, relevant son voile d'un geste résolu, Mme Evry tendit son visage au vent de la course. Rien de tel pour sécher les larmes.

[1] Le p ne se prononce pas. [2] Flot de larmes.

MICHEL CORDAY

LA FORCE DE L'AMOUR

Après déjeuner, au-dessus de la petite table desservie, sous la tonnelle, Paule et Maurice échangeaient des sourires tendres et des regards ardents. Il avait un visage maigre et pur de jeune César. Elle était menue et potelée tout ensemble, fraîche et blonde, rose et or.[1] Elle avait vingt ans, lui vingt-cinq. Ils étaient mariés depuis trois semaines. Se connaissant depuis l'adolescence, ils s'étaient choisis longuement, librement. Ils s'adoraient. Maurice était peintre. Une jolie aisance lui permettait d'attendre sans hâte le plein succès que présageaient ses débuts remarqués. Ils se dirigeaient à petites journées vers les Pyrénées, en automobile, sans autre guide que leur caprice, s'arrêtant quand le site les retenait. Ils avaient fait halte ce matin-là devant l'auberge, dans ce[2] village perdu des Landes. L'hôte, ingénieux et prompt, leur avait composé un déjeuner friand. . . . Au delà du petit jardin tout vibrant de soleil, la forêt de chênes-lièges et de pins se dressait, obscure et dense. Nul bruit. Ils se sentaient loin du monde et plus près que jamais l'un de l'autre. Ils résolurent de rester là jusqu'au lendemain.

Sept heures. Le soir de septembre tombait. Hanche à hanche, soudés[3] l'un à l'autre, ils revenaient d'une promenade en forêt, quand Paule pâlit, frappée d'un soudain malaise. Tout de suite affolé, Maurice l'enveloppait de caresses et de soins, la portait dans sa chambre. Mais à son tour, les mêmes symptômes le terrassaient. Et tout à coup, une atroce pensée l'éclaira: ils étaient empoisonnés!

[1] Ses cheveux rappelaient la couleur de l'or. [2] Ce au lieu d'un pour mieux mettre le village sous nos yeux. [3] Métaphore osée.

Il revit ce plat de champignons, ce monceau de pépites[1] brunes que l'aubergiste triomphant avait posé devant eux, au déjeuner. Une vraie friandise, les premiers présents de la forêt. Il se rappela qu'ils avaient feint la méfiance, à la grande indignation de l'hôte, tandis qu'ils vidaient le plat savoureux, de leur bel appétit de jeunesse.... Empoisonnés!

Déjà leur torture empirait. L'aubergiste effaré courait de l'un à l'autre, se frappait la tête et la poitrine.

Que faire? Six lieues[2] les séparaient du bourg le plus proche, où habitait le médecin. Il irait là-bas, de toute la vitesse de sa carriole, car Maurice était hors d'état de conduire son auto. Il ramènerait le docteur, dans trois ou quatre heures au plus tôt. Mais d'ici là? A qui confier ses deux malades? Ils ignoraient, comme lui, les premiers secours efficaces. Mais une inspiration le traversa:[3]

— Je vais aller chercher M. de Pierlas. Il doit savoir.

C'était un vieil officier de marine, retiré au village natal. Il devait à sa vie nomade une sorte d'aptitude à tous les métiers, d'expérience universelle que l'on consultait volontiers autour de lui. Il accourut. Il était haut et large,[4] de figure imposante, la barbe blanche et farouche, la voix sonore. Tout de suite, il reconnut les signes de l'empoisonnement, s'apitoya:

— Ah! les pauvres petits!

Il cherchait dans sa mémoire. Oui, il avait déjà vu de ces empoisonnements-là. Il ne disposait pas de médicaments actifs. Le docteur seul les rapporterait dans la nuit: l'émétique, les révulsifs... Ah! un seul remède

[1] Les champignons, frits sans doute, ressemblaient à des pépites. [2] Voir note 3 p. 104. [3] Une idée subite lui vint à l'esprit. [4] Ces deux adjectifs sont rarement employés dans ce sens. On dit **grand** et **gros** ou de **haute taille** et **corpulent.**

immédiat pourrait les soulager, leur permettre d'attendre l'arrivée du médecin, en précipitant, en isolant les toxiques dans l'estomac: le lait, le lait à haute dose, encore du lait, toujours du lait[1]...

Il organisa la battue[2] lui-même, une jarre à la main. Mais il n'avait pas grand espoir. Il savait que le bétail[3] était rare au village et qu'un laitier passait vers six heures dans sa carriole, emportant toute la traite. Hélas! c'est à peine si, de porte en porte, fouillant les armoires et fouettant[4] les bonnes volontés, il put récolter deux litres de lait au fond de sa jarre. Et aucun lieu habité, aucune ferme, dans un rayon de vingt kilomètres!

Le vieil officier se hâtait vers l'auberge. Mais l'angoisse plissait sa face rude et grave, car un souci le hantait, imprévu, terrible: cette ration de lait suffirait juste à faire patienter, à sauver une personne!

Comment les avertir? Ah! ma foi, les précautions oratoires n'étaient guère de mise. Dans la chambre, éclairée par la lueur indécise d'une bougie, les deux malades étaient prostrés sur leurs sièges où les avait jetés la douleur. Dès le seuil, M. de Pierlas parla nettement:

— Voilà tout ce que j'ai trouvé pour l'instant. Inutile de vouloir partager, vous entendez. Car la moitié serait inefficace pour chacun, et vous perdriez ainsi le salut de l'un de vous. Ainsi, il n'y a pas à hésiter. C'est dur, mais c'est ainsi. Décidez-vous donc, et vite. Pendant ce temps, j'essaierai de retrouver une nouvelle provision.

Il n'y comptait guère. Mais c'était seulement pour lui un prétexte à s'évader, à fuir le débat affreux que le destin imposait aux deux infortunés.

[1] Parodie d'une phrase célèbre du révolutionnaire français Danton: **de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace!** [2] Expression de chasse. [3] Les vaches. [4] Excitant, implorant.

La porte à peine refermée, Maurice se redressa:

— Vite, vite, bois, Paule.

Blanche et glacée, elle était anéantie, à demi couchée sur un canapé, les vêtements en désordre. Elle secoua sa tête, emperlée de sueur: 5

— Non. Toi.

Maurice se leva, chancelant, s'approcha de la jeune femme:

— Voyons, c'est fou! Tu sais bien que je suis plus fort, plus résistant que toi, que je puis attendre, sans aide, sans secours, le retour de M. de Pierlas et même l'arrivée 10 du médecin. Je t'en supplie . . .

De ses mains agitées de fièvre, il emplit un verre, le tendit à Paule. Elle le repoussa doucement:

— Non, non. Je t'assure, mon aimé, moi aussi, je puis attendre. Je suis plus vite abattue, mais je puis aussi 15 bien résister que toi. Les plus forts sont les plus atteints par ces méchantes choses-là. Je vais bien. Bois.

Il s'agenouilla près d'elle:

— Tu essayes de me donner le change, ma pauvre chérie. Mais je ne suis pas dupe. Voyons, le temps presse. 20 Chaque seconde est précieuse. Je t'en supplie encore. Tu as bien entendu ce qu'a dit cet homme. Prends vite, prends tout . . .

Elle se releva retrouvant dans son agonie des forces pour la lutte: 25

— Oui, je l'ai entendu, et si l'un de nous doit survivre, c'est toi, toi seul. Parce que tu as une tâche à remplir, des œuvres à créer, un nom à rendre illustre. Moi, je ne compte pas, je ne suis rien. Qu'importe!

Il s'écria désespéré, toujours à genoux près d'elle: 30

— Dieu! que de vaines paroles quand le temps fuit, quand le salut est là, tout près, à portée de la main. Paulette, ma Paulette adorée, bois bien vite, que je te sache, que je te voie sauvée. . . . Car tu n'as pas pu penser que j'accepterais ton sacrifice. . . . 35

— Tu me demandes bien d'accepter le tien!

Il gémit:

— Mais parce que je veux, avant tout, que tu échappes à la douleur. Parce que je souffre plus de ton supplice que du mien. Par pitié, Paulette . . . Bientôt, il sera trop tard.

Elle laissa tomber sa tête épuisée:

— Mais tu n'y songes pas, mon pauvre Maurice. Comment! tu voudrais que je vive, sans toi, après avoir acheté mon existence de la tienne?[1] Mais ce serait épouvantable . . . et je n'ai pas de mérite à vouloir mourir.

Il se releva, soudain frappé:

— Oui, tu as raison . . . je n'y songeais pas. Je ne voyais pas si loin. Je voulais te sauver parce que je t'aime plus que ma vie, plus que moi-même. Je ne pensais pas à l'existence qui attend le survivant. C'est vrai. C'est l'inacceptable, c'est l'impossible, pour l'un comme pour l'autre.

D'un nouveau sursaut, elle se redressa, et dans une sorte de délire:

— Oui, n'est-ce pas que j'ai raison, que cela n'est pas possible? Ah! mieux vaut partir ensemble, va, mon adoré. Laissons là le salut, puisqu'il ne pourrait profiter qu'à l'un de nous, et que nous n'en voulons pas l'un sans l'autre. Viens près de moi. Ne me quitte pas. Oui, tout près. Donne-moi ta main. Qu'est-ce que ça nous fait de mourir, puisque nous mourrons ensemble? . . .

Et, des heures,[2] ils subirent côte à côte tous les assauts de la souffrance, tandis que sur la table restait intacte la jarre dont les flancs contenaient le salut, la vie. . . .

Tout à coup, dans le silence nocturne, un tonnerre éclata, le tintamarre d'une voiture entraînée au galop d'un cheval. Un bruit de pas rapides emplit l'escalier. Le médecin

[1] Sous-entendu: au prix de . . . [2] Pendant des heures.

entra, courut aux malades. Et parmi des soins, des ordres, il prononça:

— Oui, oui, il est encore temps. Je les sauverai, tous les deux.

M. de Pierlas était rentré dans la chambre. Il se pencha sur la jarre de lait et la vit telle qu'il l'avait laissée. . . . En trois mots chuchotés, profitant d'un répit, il initia le médecin, lui conta l'histoire. . . .

Alors, ces deux hommes qui avaient vu si souvent le féroce désir de vivre, l'un à travers le vaste monde, l'autre au chevet des mourants, ces deux hommes s'inclinèrent, touchés au plus sensible de l'être par la grandeur et la beauté de l'amour.

HENRY BORDEAUX

LE VIOLONEUX[1]

— Eh ! là ! eh ! là !

Deux paysans cognent[2] à la porte d'une masure isolée, à quelques pas de la route. C'est le matin, au petit jour, un jour d'automne déjà froid.

5 — Eh ! le vieux,[3] répondras-tu ?

La porte s'ouvre avec précaution, et une longue barbe grise apparaît.

— Ne criez pas tant, nom d'un chien ![4] Vous allez la réveiller.

10 — Qui ça ?

— Ma femme. Elle est malade.

— La Louise,[5] et de quoi donc ?

— Un chaud et froid.[6]

— Tant pis, tant pis. Il ne s'agit pas de cela.

15 — De quoi s'agit-il ?

— Le père Trabichet marie sa fille aujourd'hui.

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

— Attends, attends. N'es-tu pas violoneux ?

— Et après ?

20 — On dansera le soir. On dansera la nuit. L'accordéon[7] est au service militaire. Alors il ne reste que ton violon.

— Ma femme est malade pour mourir.[8]

— Une voisine la gardera.

[1] **Violoneux** ou **violoneur.** [2] **Cogner** c'est frapper avec violence. [3] Appellation familière. [4] Juron familier. [5] A la campagne, l'article est souvent employé en s'adressant aux personnes ou en parlant d'elles. [6] Les paysans groupent sous cette expression une quantité de maladies. [7] L'accordéoniste. [8] Ma femme est mourante.

— Je n'ai pas de voisine.
— Eh bien, tu la drogueras [1] et tu l'enfermeras.
— Je n'ai pas le cœur à jouer du violon.
— On ne joue pas avec son cœur, violoneux.
— Je ne peux pas laisser la Louise. 5
— On ne peut rien pour les mourants.
— On peut toujours les assister.
— Ils ne servent plus à la vie. Pense à l'argent, violoneux.
— Je suis forcé d'y penser.
— Le père Trabichet est tout cousu d'or. Il te bail- 10
lera [2] un écu.[3]
— Un écu pour ma douleur ?
— Il te baillera deux écus.
— Deux écus pour toute ma douleur ?
— La douleur ne se paie pas, violoneux. 15
— Alors, c'est le cercueil qui se paie.[4]
— Il te donnera trois écus. C'est un bon pourboire, par le temps qui court. Tu es seul, profites-en. L'accordéon va revenir. Et ce n'est pas tous les jours qu'une belle fille se marie. 20
— On ne reçoit pas la mort tous les jours.
— Viendras-tu ? Ne viendras-tu pas ?
— J'irai, j'irai. Je ne puis pas refuser.
— A cinq heures on t'attend. A minuit tu partiras.
— A cinq heures j'arriverai. A minuit je serai parti. 25
— Au revoir, violoneux, au revoir.

A quatre heures de relevée,[5] la Louise vit encore. Bien confessée et administrée, en règle avec le bon Dieu et sans

[1] Tu lui donneras les drogues (remèdes) prescrites et tu . . . [2] Donnera. Le mot **bailler** ne s'emploie plus dans ce sens que dans certaines campagnes. [3] Cinq francs. [4] Prononcez **cerkeuil.** Le violoneux a déjà dit tout à l'heure qu'il était obligé de penser à l'argent; il prévient ses clients que l'argent gagné à faire danser doit payer le cercueil de sa femme. [5] Quatre heures de l'après-midi.

espoir de guérir, pourquoi tarde-t-elle? Elle n'a déjà plus sa connaissance, mais elle continue de respirer, de respirer *trop fort et trop vite* comme le moulin de la chanson. Il n'y a plus un sou vaillant[1] dans toute la maison fouillée: aux remèdes et aux soins les économies ont passé, et pour l'ensevelir avec décence il faudra racler[2] bien des fois. Pourtant, on n'abandonne pas une mourante.

Le violoneux la regarde, la regarde avec douceur. Mais, c'est triste à dire, il regarde le jour aussi, le jour qui s'en va, et il épie les signes de la mort. Il tient par la main la petite Catherine qui est leur unique enfant. Il s'est marié tard, et c'est lui qui reste, et ce n'est pas juste. Dans leur vie de misère, la jeunesse de sa femme mettait un sourire comme une fleur sur un rocher. Va-t-il s'attendrir là-dessus? Les pauvres n'en ont pas le droit. Il a faim malgré sa peine, la petite a faim bien qu'elle ait mangé plus récemment: pour le pharmacien, il a bien fallu se priver. Et le charpentier, ne faut-il pas y penser? Quel poids lourd sur des épaules de vieil homme!

Voilà que les cinq coups ont sonné au clocher du village. Et la Louise vit toujours. T'endormiras-tu,[3] Louise, dans la paix de Dieu, pour que ton homme[4] aille gagner de quoi t'enterrer? Aujourd'hui, ne le sais-tu pas, le père Trabichet marie sa fille. C'est un gros fermier: il a la main large. Mais tu ne t'en soucies guère à l'heure qu'il est: tu ne sens plus la vie, et la mort retarde.[5] . . .

Là-bas, dans la ferme qu'on a fleurie, on s'impatiente. Car on ne dansera pas sans musique.

— Et ce violoneux de malheur?

— Viendra-t-il? Ne viendra-t-il pas?

— Trois écus, ça ne se refuse guère.

[1] **Vaillant** renforce la négative. [2] Un violoniste **joue** du violon, mais le violoneux en **racle.** [3] Il s'agit là du dernier sommeil. [4] Expression très populaire pour **ton mari.** [5] Tarde à venir.

— L'accordéon est au service: il ne reste que son crin-crin.[1]

Les garçons et les filles vont souvent, à tour de rôle, inspecter le grand chemin qui se perd.[2] Et ils sont en colère, parce que les jambes leur démangent.[3] . . . 5

A six heures, un dernier souffle, puis un autre après un long intervalle, puis un autre encore et c'est le dernier. La Louise est morte. Le violoneux, sans perdre une minute, lui a fermé les yeux. Il lui a donné son plus beau drap. Il n'a pas eu de peine à le trouver: je crois bien que dans 10 l'armoire il ne restait que celui-là. Et sur une table il a placé dans un verre un peu d'eau bénite et une branche de buis.

— Pauvre Louise! Pauvre Louise! Repose-toi, je vas[4] travailler. 15

Et prenant Catherine d'une main et le violon de l'autre, il est parti sur la grand'route,[5] par la nuit qui est venue. Il n'a pas fermé la porte à clé. La mort suffit à garder les maisons. Et il court, et il court, avec l'enfant qui geint, avec le bois qui doit chanter, pour ne pas perdre ses trois 20 écus.

— On ne voit plus rien. On ne voit plus rien.

— La nuit est trop noire.

— A cette heure il ne viendra plus. On ne dansera pas. Mauvaise affaire! 25

— Qu'est-ce qu'une noce où l'on n'a pas dansé?

Les filles et les garçons se disputent. Le père Trabichet est furieux. On a beaucoup bu pour prendre patience, et l'on s'échauffe tout de suite en parlant.

[1] Le mauvais violon du violoneux; ce nom rappelle que l'archet est fait de crins. [2] Qui disparaît dans le lointain et dans la brume. [3] Expression populaire pour **avoir grand désir de danser.** [4] Altération paysanne de **je vais.** [5] **Grand'route** ou **grande route.**

— Le voilà ! le voilà !

— Vous êtes sûr ?

— En place, en place: on va danser.

Le violoneux est arrivé. Malgré la course, malgré la sueur, il est tout pâle comme un meunier.[1]

— Tu n'es pas pressé, violoneux.

— On fait ce qu'on peut, vous savez.

— Tu ne mérites pas trois écus.

— Vous donnerez ce qui vous plaira.

— J'en donnerai deux, et c'est beaucoup.

— J'en prendrai deux, au lieu de trois.

— Un verre de vin, violoneux ?

— J'aime mieux du pain, si vous voulez.

— Voilà du pain et du fromage, et voilà du vin par-dessus.[2] Et pour ta fille, un morceau de gâteau. Il était si grand qu'il en reste.

— Vous êtes bon. Vous êtes généreux.

— Il y a des vivres en abondance. Mais tu n'auras que deux écus.

— C'est bon de manger. C'est bon de boire.

— On dirait que tu as faim, ma parole.

— J'ai marché vite pour venir.

— Et maintenant, prends ton crincrin. On peut jouer la bouche pleine.

Ragaillardi, il a pris son arme, et il a grimpé sur l'estrade. Un coup d'archet: serrons une corde, et puis celle-ci. Maintenant, le violon est accordé, si toutefois l'on n'a pas l'oreille trop fine.

En voulez-vous des polkas, des valses, des bourrées, des quadrilles ? On va vous en donner tant et plus. Ce diable de violoneux, il faut convenir qu'il a du feu dans les doigts.[3]

[1] Qui a le visage tout blanc de farine. [2] L'expression entière est **par-dessus le marché,** c'est-à-dire en plus. [3] Cette phrase exprime de façon pittoresque le contentement des danseurs.

Sa fille est assise dans ses jambes. Elle a mangé de la pâtisserie: c'était la première fois, le croiriez-vous? Il fait chaud dans la salle. Tous ces gens qui tournent sont gais. Elle écarquille les yeux pour les voir. Elle ouvre la bouche pour mieux sourire. Elle ne pense plus à sa maman qui est toute seule dans la maison noire.

— Es-tu fatigué, violoneux?

— Je suis ici pour vous servir.

— Alors, bois ce vin chaud et continue. . . .

Il continue, mais ne s'applique plus. Au commencement il prenait garde, afin de varier les contredanses, et de bien gagner son argent. Mais son répertoire est borné. Il reprend les mêmes ritournelles et c'est à peine s'il y fait attention. Son archet marche tout seul, comme un cheval aveugle sur la route qu'il parcourt tous les jours. Il pense pour son compte [1] maintenant, et pour son compte c'est la Louise qui est en train de se refroidir, sans son mari, sans son enfant.

Il se souvient d'un air, oui, d'un air qu'il a recueilli, sur le grand chemin, de bohémiens qui passaient, qui s'en allaient en chantant. C'était un air de misère, avec des notes qui traînaient comme des bêtes blessées dans les broussailles, et d'autres si violentes qu'elles auraient dû briser les poitrines comme un désir de paradis. Ah! la musique, ça servirait-il [2] à autre chose qu'à la danse? Cette musique-là,[3] c'était son cœur, et toute la peine qui était dedans et qui n'était pas encore venue au dehors. C'est malaisé [4] de sortir ce qui est à l'intérieur d'un pauvre homme. Avec un violon, c'est bien plus facile. De son souvenir, l'air que plusieurs fois il a essayé tout seul descend jusqu'à ses doigts. Il le joue pour son plaisir qui est

[1] Il pense à ses propres affaires. [2] La musique servirait-elle . . . Ce n'est pas le langage de l'auteur mais celui du violoneux qui suit sa pensée. [3] L'air des bohémiens dont il se souvient. [4] Il est difficile.

sa douleur. Et Catherine, qui est dans ses jambes, se retourne, épouvantée.

Car ce n'est pas un air de danse. Les couples qui tournent lancent leurs pieds de travers. Ils tanguent comme des barques chargées sur la mer qui bouge, et peu à peu ils s'arrêtent.

— Violoneux! Violoneux! Tu perds la boule,[1] violoneux!

— Qu'est-ce que cet air de messe des morts?

Mais Catherinette murmure sans y prendre garde:[2]

— Maman!

Le violoneux se secoue. Il avait oublié tout le monde. Il ne gagne pas son argent. Quand on est payé, il faut remplir son métier.

— Pardon, pardon! Que voulez-vous? Je jouerai ce qui vous plaira.

. . . Quand minuit sonne, on le renvoie, avec deux écus seulement: le troisième est pour le retard. Avec l'enfant il se sauve dans la bonne nuit bien noire. Dans la bonne nuit très noire, on ne sait pas qui souffre et pleure. . . .

— Papa, papa, tu vas bien vite.

— Je te prendrai sur mon dos, Catherine.

Et il court, ainsi chargé, vers sa femme qui ne l'attend plus. . . .

La noce[3] qui boit un dernier coup s'entretient du violoneux:

— Il se fait vieux.

— Il racle de travers.

— Il ne vaut plus rien pour la danse.

— On ne l'embauchera plus désormais. . . .

[1] La tête. Tu deviens fou. [2] L'enfant a saisi le sens de la musique sans s'en rendre compte. [3] Les gens de la noce.

HENRY BORDEAUX

L'INUTILE

Quand Pierre Maché débarqua [1] avec un petit détachement de renfort au . . . [2] régiment d'infanterie, il se fit toiser des pieds à la tête — ce qui ne fut pas long — par le colonel.

« Regardez-moi ce qu'on nous envoie. Un mètre cinquante et pas de poitrine. Ils sont tous comme ça dans ton pays ? »

Pierre Maché était beaucoup trop intimidé pour oser répondre; il se raccourcit encore et l'on crut qu'il allait se volatiliser comme une fumée. Mais un de ses compagnons de voyage et compatriote, à la taille plus avantageuse et à la langue mieux pendue,[3] expliqua:

« Oh ! que non, mon colonel. Il y en a [4] des gras, il y en a des roses,[5] il y en a des hauts.[6]

— Où sont-ils ? Je ne les vois pas.

— Ils sont tous secrétaires.

— Où ça ?

— A l'état-major de la région, pardi ! [7] Ils sont si tellement [8] serrés qu'ils ne peuvent seulement pas écrire. »

Chaque nouvel arrivant reçut une affectation en rapport avec ses aptitudes. Lorsque vint le tour de Pierre Maché — le dernier, naturellement, — le colonel, radouci, l'interrogea.

[1] Le sens de ce mot s'est étendu. On ne débarque plus seulement d'un bateau, mais, en langage familier, d'un véhicule quelconque. [2] Les points sont mis à la place du numéro du régiment. [3] On dit **il a la langue bien pendue** pour quelqu'un qui parle avec facilité. [4] Sous-entendu **des hommes** ou **des soldats.** [5] C'est-à-dire au teint rose, bien portants. [6] Grands. Tous ces qualificatifs sont un peu ironiques. [7] Juron familier signifiant **bien entendu.** [8] L'un ou l'autre de ces deux mots est superflu.

« Qu'avez-vous appris au dépôt? Que savez-vous faire? »

De la bouche cousue[1] aucun son ne sortit. Déjà, d'ailleurs, on choisissait pour lui. Mitrailleur? Ce gringalet ne saurait jamais manier un instrument[2] aussi délicat. Fusil-mitrailleur? Pas assez robuste. Grenadier? Il n'y avait qu'à regarder les manches presque vides de sa capote; à quelle distance lancerait-il sa grenade? Agent de liaison? Pas assez dégourdi. Brancardier? Son brancard traînerait par terre. Téléphoniste? On n'entend pas ce qu'il dit. Cuistot?[3] Il se noierait dans la marmite. Décidément, il n'avait aucune aptitude particulière. Il ne connaîtrait pas l'honneur d'être spécialiste. Il serait donc voltigeur.[4] Le voltigeur, c'est le fusilier anobli.[4]

Après quoi, on lui demanda négligemment:

« Que faisiez-vous dans le civil? »

Il parvint enfin à articuler ces syllabes:

« Musicien.

— Musicien? Quel instrument? Clairon, hautbois, tambour, trombone? Ce n'était pourtant pas la grosse caisse? Le triangle peut-être, le triangle sûrement.

— Oh! non, protesta Pierre Maché, indigné.

— Quoi alors?

— Organiste.

— Organiste? Ce bout d'homme organiste! Eh bien, mon vieux, on t'en offrira des orgues dans les tranchées! Tu as bien choisi ta partie. On t'en[5] donnera, des concerts, dans les églises que nous fréquentons. »

Et Pierre Maché comprit, au dédain qui tombait sur

[1] Pour **fermée.** [2] La mitrailleuse. [3] Argot des casernes pour **cuisinier.** [4] Il n'y a plus maintenant de différence entre le service d'un voltigeur et celui d'un fusilier. C'est une boutade pour consoler le nouveau soldat. Les voltigeurs, avant 1870, étaient des soldats de petite taille qui formaient une compagnie d'élite. [5] **On t'en donnera, des concerts** est du style de la conversation. La phrase exprime, ironiquement, la négation.

lui comme une averse, à quel point il était un être inutile. La mine basse,[1] il rejoignit la compagnie où l'interrogatoire recommença, avec les mêmes plaisanteries. Le sergent Mouron, qui en prit livraison,[2] tenta de le protéger:

« On fait ce qu'on peut. Tout le monde ne peut pas être cordonnier ou épicier, bien sûr.

— Du mouron pour le petit oiseau ! » chantonna le long[3] Patrice, qui était l'homme d'esprit de la section.

Ainsi l'organiste fut-il intronisé un soir de novembre. Il avait un équipement tout neuf: cuirs, godillots, brosses, musettes, etc. Le lendemain il avait hérité de tout ce que l'escouade possédait de plus usé et de plus mal tenu, et il voyait reluire sur autrui les différentes pièces de sa panoplie.[4] Résigné, il s'alla[5] terrer dans le coin le plus obscur du cantonnement. Là il s'assit sur la paille et tira de sa poche une petite flûte qu'il avait emportée, et, comme il sentait sa misère, il l'oublia en la confiant à son souffle et à ses doigts.

Quand il sortit de son trou, deux ou trois camarades, dont le long Patrice, s'étaient installés devant la porte de la grange[6] et lui barraient le passage.

« C'est toi qui faisais tout ce bruit ? »

Il baissa la tête comme un coupable.

« Je ne croyais pas faire tant de bruit.

— Oh ! ce n'est pas un reproche. De quoi jouais-tu ?

— De la flûte, mais je joue aussi du violon . . . et du violoncelle . . .

[1] Construction rare. On dit **la tête basse.** [2] On prend livraison des objets, mais pas des individus. L'expression est ici argotique et exprime le dédain. [3] On dit rarement **long** en parlant de personnes, mais ici la construction est correcte, jolie et expressive. [4] Emphatique pour **équipement.** Les soldats, profitant de sa faiblesse, lui avaient pris ses choses neuves et lui avaient donné les leurs usées et mal tenues. [5] Cette construction est vieillie. Aujourd'hui on dirait **il alla se terrer.** [6] La grange où étaient installés les soldats.

— L'homme-orchestre, alors ! »

Le lendemain il s'en fut beaucoup plus loin dans les champs.

Dès qu'il se crut hors d'atteinte, il recommença de jouer sa peine.[1] Mais il vit venir à lui les camarades de la veille, Patrice en tête, qui s'assirent dans l'herbe tout près. Déjà il avait rentré sa flûte, mais ils protestèrent: « Faut pas te gêner pour nous. »[2]

Comme sa misère, il les oublia dans sa musique. Et il pouvait aisément les oublier, tant la troupe se tenait sage et tranquille. Peut-être qu'elle dormait.[3]

Le régiment était au repos, pour quelques jours encore. Chaque jour le manège recommença, mais le cortège se faisait plus nombreux. Le sergent Mouron s'y était joint. Et peu à peu, Pierre Maché, à sa grande surprise, recouvrait les morceaux épars de son équipement: musettes, brosses, godillots, cuirs. De mystérieux échanges nocturnes s'accomplissaient. Quand on partit pour le secteur, il était au complet comme à l'arrivée.

On s'en fut prendre les tranchées.[4] Dans l'abri-caverne où il descendait [5] au sortir de faction, Pierre Maché sortit [5] sa flûte. Il en jouerait [6] si doucement qu'il ne réveillerait pas les dormeurs. Une bougie achevait de se consumer dans un coin. Peu à peu, tous les dormeurs se soulevèrent et s'accoudèrent. Pierre Maché, les voyant éveillés, se tut. Mais Patrice, qui était là, replié en chien de fusil, faute de place pour son grand corps, réclama de la musique et des grognements approuvèrent. A peine le musicien

[1] De traduire sa peine en musique. [2] Il ne faut pas te gêner à cause de nous. [3] L'expression courante est **peut-être dormait-elle.** Mais elle ne dormait pas. **Peut-être qu'elle dormait** exprime l'étonnement du soldat causé par ce silence inaccoutumé. [4] **Prendre les tranchées** est du langage de soldats pour **occuper les tranchées.** [5] Descend**ait**, sort**it**. Où il descend**ait** chaque fois après, etc., il sort**it** une fois. [6] Le conditionnel, parce que c'est seulement une intention.

venait-il de donner un coup de langue que la toile de tente qui masquait l'entrée de l'abri se souleva. Une voix irritée descendit l'escalier comme une boule rebondissant à chaque marche:

« Une fanfare[1] maintenant! Voulez-vous tous vous taire là dedans! »

L'adjudant faisait sa ronde.

Pierre Maché rentra la petite flûte.

« Sais-tu chanter? demanda Patrice.

— Un peu.

— Alors, chante. »

Il chanta à mi-voix de vieilles chansons que l'un ou l'autre reconnaissait, puis des airs que personne n'avait entendus. Il avait une de ces voix sans éclat, mais prenantes et pathétiques, toutes chargées de la tendresse et du désir humains, et qui coulent comme une eau courante en reflétant les douces rives de la vie. Chacun l'entendait en soi et oubliait le chanteur. Pour chacun, c'était son passé qui, le long de l'eau,[2] défilait. Là, c'est la maison. Voici la femme et voici les enfants.[3] Et voici toute notre douleur.[4] Mais elle est devenue douce et légère. Elle ne pèse plus, comme le sac, aux épaules. Au contraire, c'est elle qui nous soulève. On est bien avec elle. Elle nous caresse et nous sourit. Pourquoi t'arrêtes-tu? Chante encore. Quand tu t'arrêtes, on est ici. Quand tu chantes, on ne sait plus où l'on est, mais sûrement pas dans cet abri-caverne plein de rats et de paille pourrie.

Quand il était aux écoutes, Pierre Maché cueillait[5] tous les bruits. Il ignorait tous les calibres de l'artillerie, depuis la lourde jusqu'aux engins de tranchées, mais il savait

[1] Langage militaire pour **musique bruyante.** Le silence était obligatoire dans les tranchées de première ligne. [2] L'auteur a comparé plus haut la vie à un fleuve. [3] Rêves évoqués par la chanson du soldat. [4] L'auteur semble être parmi ces malheureux. [5] Pour **recueillait.**

toutes les notes de leurs départs,[1] de leurs sifflements, de leurs éclatements. Les camarades se chargeaient de les identifier au passage, car ils reconstituaient pour eux l'orchestration de la bataille. Mais sa bataille à lui avait toutes leurs préférences.[2]

L'ordre de relève arriva.

« Donne-moi ton sac, dit Patrice. Tu auras assez à faire à marcher. »

Et même, comme Pierre Maché trébuchait dans les trous d'obus ou s'enlisait dans la boue, le géant le prit par le bras et le maintint sur la piste.

Dans les villages où le régiment cantonnait,[3] chaque soldat de l'escouade fouillait les maisons. L'un rapportait à Pierre Maché un accordéon, l'autre un violon.

« Il y a un piano chez une vieille. »[4]

Et de tous ces instruments, Pierre Maché tirait des histoires de guerre, l'attente et la patience qui sont à l'avant,[5] le paradis qu'on croit à l'arrière.[6]

Dans une église sans toit, aux murailles déchiquetées, les orgues, par miracle avaient été préservées. Pour les atteindre, il fallait grimper le long d'un mur branlant. Pierre Maché y voulut monter.[7]

« J'irai devant,[8] réclama Patrice.

— Justement il me faut un souffleur. »

Vérifié, l'instrument pouvait parler. Tout le jour, Pierre Maché, triomphant, demeura sur son fragile belvédère, les pieds et les mains en folie,[9] arrachant aux orgues dès longtemps muettes leurs derniers accents. Il y[10]

[1] Départ des obus, chacun ayant son bruit particulier. [2] Les soldats reconnaissaient les obus à leur sifflement, et suivant leur fréquence et leur intensité, suivaient la bataille. Les chansons de l'organiste étaient aussi une bataille contre le découragement, la souffrance et l'angoisse. [3] Était au repos. [4] Vieille dame. [5] En première ligne. [6] Au repos, loin de ce danger. [7] Construction un peu vieillie. On dit **voulut y monter.** [8] Je passerai devant. [9] Pleins d'enthousiasme et d'ardeur. [10] Dans l'orgue.

versa[1] du[2] Beethoven, il y versa du Bach, il y versa toute la misère du soldat. Et les ruines peuplées laissaient passer ce chant du cygne qu'aucune voûte ne retenait de monter dans l'azur.

Puis le régiment fut envoyé sur la rive droite de la Meuse, devant Verdun: il fallait reprendre des tranchées perdues. Après un séjour[3] en autobus, dans la poussière et le tumulte, on contourna la ville immortelle et l'on gravit la pente de Froideterre.

« Donne ton sac, ordonna Patrice à Pierre Maché, son voisin.

— Encore ?

— Toujours. »

Une fois en place sur le terrain chaotique[4] où l'on se terrait dans les trous d'obus[5] mal reliés entre eux, le capitaine réclama un agent de liaison,[6] et l'adjudant désigna le musicien.

« Pas lui, réclama Patrice.

— Pas lui,» protestèrent tous les camarades de la section.

Et chacun se proposa. Le sergent Mouron en désigna un autre, qui ne revint pas.

Le lendemain fut le jour de l'assaut.

« Tu marcheras près de moi, déclara Patrice. Je prendrai ta part de grenades, et toi tu chanteras aussi fort que tu pourras, à cause de tout le boucan.[7]

— Je chanterai, promit Pierre Maché.

Il marcha sans armes, mais sa voix était pareille à un clairon. Il entonna le *Chant du départ* d'un tel accent que tous les hommes, baissant leurs fusils, se jetèrent

[1] **Y verser** au lieu de **jouer** pour exprimer que l'artiste répandait son âme dans son jeu. [2] De la musique de. [3] L'auteur emploie **séjour** parce que le trajet semblait interminable. [4] Le **ch** se prononce **k**. [5] Les obus creusaient de larges entonnoirs où les soldats s'abritaient tant bien que mal. [6] Un soldat qui porte des ordres. C'était un service fatal ou presque. [7] Mot populaire pour **vacarme insupportable.**

en avant. Il les poussait, il les lançait, il les précipitait. Comme la voix du rossignol remplit d'amour tout le silence de la nuit, la voix du petit homme remplissait de gloire tout le champ de bataille. Une balle lui coupa le couplet: « Mourir pour la Patrie. » Mais les hommes étaient trop lancés pour s'arrêter. La tranchée ennemie fut conquise.

Patrice vint chercher son corps.

« Il ne servait pas à grand'chose, » dit l'adjudant.

Mais toute la section pleurait, sentant tout à coup le poids de la guerre que le musicien allégeait.

PIERRE VALDAGNE

PAUVRE JOIE

Je n'assure pas que je sois très brave.

(N'ayez pas l'idée que je parle de guerre;[1] j'ignore la guerre, étant né trop tard pour connaître celle de 70, et trop tôt pour prendre ma part dans celle-ci.)

Mon manque de courage, c'est dans certaines conjonctures purement « civiles »[2] que je le constate et, notamment, dans ma répugnance instinctive et presque physique à être le témoin trop proche d'une douleur. L'être souriant et sans souci m'agrée et me rassure. L'être tourmenté, malmené par la vie m'inquiète et me donne l'envie de le fuir. N'allez pourtant pas m'accabler,[3] car il va sans dire que c'est dans le cas seulement où je ne peux pas lui porter secours. Je ne me dérobe pas par égoïsme. Le spectacle d'un chagrin avive, au contraire, ma sensibilité parfois jusqu'à une réelle souffrance; mais à quoi bon m'infliger cette souffrance à moi-même, si ma pitié doit rester inefficace?

Que dirais-je, par exemple, à cette pauvre et charmante Mme La Tardière dont la vue seule me fait la plus grande peine et peut-on m'en vouloir d'éviter, chaque fois que je le peux, de me trouver sur son chemin?

Son sort se résume en quelques mots: son fils, Richard, est sur le front depuis les premiers jours de la mobilisation

[1] Ce conte a été écrit pendant la guerre, c'est-à-dire à une époque où les sentiments de bravoure étaient sans cesse appréciés et discutés. [2] L'auteur a mis ce mot entre guillemets à cause du grand abus qu'on en a fait pendant la guerre où tout, êtres et choses, se classaient en deux groupes: militaire et civil. [3] Pris au sens figuré pour me blâmer.

et elle . . . elle attend la fin de la guerre. C'est tout, et c'est affreux !

Parfois, malgré mes efforts, je suis pourtant forcé de l'aborder. Elle m'a fait part de ses angoisses; je ne peux lui répondre que par de banales paroles. Je l'engage à la patience, à la confiance. Je lui dis bien des choses que je ne pense pas. . . .

— Allons, madame La Tardière ! . . . Ne vous laissez pas aller ![1] Votre fils s'en est bien tiré jusqu'ici. . . . Pourquoi ne continuerait-il pas à s'en bien tirer ! . . .

La pauvre femme hausse les épaules et, tout de suite, mon argumentation m'apparaît dans toute sa pauvreté.

— Croyez-vous me convaincre ? me répond-elle. Mon fils est environné, tous les jours, de dangers nouveaux et renaissants. Et c'est justement parce qu'il a eu de la chance jusqu'à ce jour que je tremble que cette chance ne l'abandonne. Cette guerre dure, comprenez-vous ! Elle dure . . . elle dure . . . elle dure ! . . . Si Richard avait reçu déjà une petite blessure ! . . . S'il avait donné un petit acompte à la mauvaise chance, elle serait peut-être apaisée, elle le guetterait peut-être moins et je serais moins inquiète. Mais . . . rien ! . . . Il n'a rien ! . . . Cela ne veut-il pas dire qu'il va payer d'un seul coup !

Et Mme La Tardière me quitte et s'en va en rasant les murs, car on dirait qu'elle veut se cacher aux yeux de tous. Elle a beaucoup changé depuis la guerre. Une préoccupation de toutes les minutes, l'inquiétude constante, l'affolement quand les lettres ont du retard, tout cela finit par user un organisme.

Mme La Tardière avait de fort beaux yeux, une taille agréable, une allure vive et gracieuse. Son visage est devenu morne et toute sa personne s'est tassée sur elle-même.

Elle passe dans les rues sans rien voir, indifférente, écrasée sous une unique pensée, lourde, impitoyable.

[1] Ne vous abandonnez pas au découragement.

Et, vraiment, puisque je n'y peux rien, je préfère l'éviter et changer de trottoir lorsque je l'aperçois de loin. Elle ne se laisse pas prendre à mes encouragements peu solides et j'ai presque honte de les lui offrir.

Or, il arriva qu'hier j'aperçus Mme La Tardière qui déambulait devant moi, descendant la Grande-Rue de notre ville. D'abord, je ne la reconnus pas. Elle allait vite; sa démarche était légère et souple et, chose remarquable, elle s'arrêtait fréquemment devant les magasins, semblait s'intéresser aux choses de coquetterie exposées derrière les vitrines. Cet aspect[1] nouveau de Mme La Tardière, cet aspect dégagé m'intrigua et je ralentis le pas pour pouvoir examiner plus à mon aise les petites manœuvres de la mère de Richard. Que s'était-il passé?

Je vis bientôt qu'une élégante fourrure enveloppait ses épaules et j'aperçus, sur son chapeau, une touffe de roses qui enlevait de son austérité à cette coiffure de presque deuil et la rajeunissait singulièrement.

Enfin la curiosité me poussa et, allongeant le pas, je rattrapai Mme La Tardière.

Elle se retourna vivement et je restai stupéfait. Ce n'était plus la même femme!

Son visage était détendu et, pour la première fois depuis des mois, je vis dans ses yeux un sourire.

— Bonnes nouvelles toujours, chère madame La Tardière?...

Et, tout de suite, ce fut l'épanchement:

— Oh! oui!... Vous pouvez même dire excellentes! Je suis tellement heureuse!

— Votre fils va venir vous voir?

— Oui, Monsieur! Dans une dizaine de jours, il sera ici; mais vous pensez bien que je n'attendrai pas qu'il arrive! Je vais vers lui!... Je pars ce soir même!...

[1] Prononcez **aspè**.

Je ne comprenais plus. « Je vais vers lui ! » . . . Où ça ? . . . Dans les tranchées ? . . . Je crus que la pauvre femme perdait la raison. Du reste sa parole était fébrile et s'accompagnait de gestes saccadés.

5 Elle dit encore :

— C'est pour cela que vous me voyez si affairée. Je fais des emplettes. . . . J'ai besoin d'emporter une quantité de choses ! . . .

Puis, soudain, devant mon air ahuri, elle se tut, se mit à 10 rire et reprit :

— Vous ne savez donc pas ? C'est vrai ! . . . Il y a longtemps que je vous ai rencontré ! . . . Vous ne pouvez pas savoir ! . . . Richard est sauvé ! . . . Mon fils est sauvé ! . . .

— Sauvé, Madame ? . . .

15 — Oui. . . . C'est fini, fini, maintenant pour lui ! . . . Je ne crains plus rien pour mon cher petit. Il va me [1] revenir dans dix jours et il ne me quittera plus ! . . .

— Expliquez-moi ! . . .

— Oui, dit-elle agitée, exubérante. . . . Je parle, je parle 20 . . . Vous ne devez rien y comprendre ! C'est que je suis si contente ! . . . Je suis soulagée d'un tel poids ! [2] . . . Je peux respirer enfin, au lieu de me sentir le cœur dans un étau. Enfin . . . Voici : je pars ce soir pour Angoulême. . . .

25 — Angoulême ? . . .

— Oui . . . c'est là que mon fils a été transporté il y a douze jours. . . .

Je criai :

— Blessé ! . . .

30 Mais Mme La Tardière toucha ma manche pour m'arrêter :

— Ce n'est rien ! . . . Ce n'est rien ! . . . Il va très bien ! Dans dix jours il pourra voyager et je le ramène.

[1] **Me** (te, etc.) ainsi employé sert à marquer l'intérêt (sentimental) que la personne désignée prend à l'action. **Va me revenir** = va revenir pour mon grand bonheur. [2] **Poids** au sens figuré signifie **angoisse.**

— Mais qu'a-t-il eu enfin, chère amie ?. . .

— C'est un imperceptible éclat de fer qui a pénétré dans l'œil gauche . . . un tout petit éclat d'obus . . . il est enlevé. . . . Richard va très bien !

Je dis, effrayé: 5

— Un éclat de fer ? . . . Il a pénétré dans l'œil ? . . . Mais alors ?. . .

Mme La Tardière me regardait avec pitié, s'étonnant que je fusse si long à comprendre:

— Alors . . . alors, bien sûr, l'œil est perdu. . . . Richard 10 est borgne.

— Borgne, lui ! . . . Le merveilleux garçon . . .

— Hé ! . . . Qu'est-ce que ça fait ? . . . Qu'est-ce que cela peut me faire ? . . . C'est fini pour lui, n'est-ce pas ? . . . Il est réformé, réformé pour de bon ! . . . Il ne me quittera 15 plus ! Le reste . . . est-ce que cela a de l'importance ! . . . Ah ! mon cher ami, mon cher ami . . . Je ne peux pas exprimer à quel point je suis heureuse ! Je me prends parfois en train de chanter !

JEAN REIBRACH

PAROLE D'HONNEUR

Ce n'était encore qu'un enfant de seize ans, et, cependant, on allait le fusiller.

La compagnie de fédérés à laquelle il appartenait venait d'être mise en déroute par l'armée de Versailles. Pris les armes à la main, en même temps qu'une dizaine de ses camarades, il avait été amené avec eux au poste[1] de la mairie du XIe arrondissement.

Frappé de sa jeunesse et de l'étonnante sérénité de sa physionomie, le commandant avait donné l'ordre de surseoir à son égard, et de le garder à vue pendant qu'on allait procéder, au pied de la barricade voisine, à l'exécution de ses compagnons.

Apprenti typographe au moment où le démon de la guerre vint s'abattre sur la France, il vivait tranquille et heureux entre son père et sa mère, de paisibles travailleurs qui ne s'occupaient pas même de la politique.

Dès le début, les Prussiens avaient tué son père. Les privations du siège, les longues stations à la porte des bouchers et des boulangers, les pieds dans la neige et dans la glace, avaient couché sa mère sur le triste lit de misère, où elle se mourait lentement.

Un jour qu'il était allé, comme tant d'autres, au risque de se faire tuer, cueillir[2] des pommes de terre dans la plaine Saint-Denis, en rampant sur la terre profondément durcie par la gelée, une balle prussienne était venue lui fracasser une épaule.

[1] Voir au Vocabulaire. [2] **Cueillir** s'emploie surtout en parlant de fruits et de fleurs. Pour les pommes de terre on dit **ramasser** ou **arracher.**

Plus tard, un peu pour manger, un peu par crainte, il avait cru devoir s'enrôler dans l'armée de la Commune. Comme beaucoup de ses camarades, il n'avait marché qu'à regret. Il n'avait pas du tout le cœur à cette lutte fratricide. Et, maintenant, sur le point de payer de sa vie un concours de fatalités inexorables, il se félicitait au moins de n'avoir pas une seule mort à se reprocher. Il en était bien sûr, et pour cause.[1]

Pourtant, qu'il eût tué ou non, on allait lui ôter la vie. Cela lui donnait une bien triste idée de la logique des choses. Aussi, lui importait-il fort peu maintenant de vivre ou de mourir. Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait souffert en quelques mois, lui causait une réelle épouvante de la vie. Certes, il lui était pénible de quitter, au milieu de ce monde méchant, sa bonne mère qu'il aimait tant; mais il se consolait un peu en pensant que, très probablement, elle n'avait plus elle-même bien longtemps à souffrir. Quand il l'avait quittée, il y avait déjà quatre jours, elle était fort affaiblie. « Mon pauvre enfant, » lui avait-elle dit, « embrasse-moi bien, car j'ai le pressentiment que je ne te reverrai pas. »

Ah ! pensait-il, si on voulait bien avoir confiance en lui, si on consentait à lui donner une heure de liberté; il courrait auprès d'elle, et il reviendrait de lui-même, se remettre aux mains de ceux qui paraissaient avoir soif de son sang. Il en donnerait sa parole d'honneur, et il la tiendrait. Pourquoi manquerait-il à sa parole ?

Il en était là de ses funèbres réflexions quand, soudain, le commandant, suivi de plusieurs officiers, s'approcha de lui.

— A nous deux,[2] maintenant, mon gaillard. Tu sais ce qui t'attend ?

— Oui, mon commandant, et je suis prêt.

[1] Sous-entendu: puisqu'il n'avait jamais tiré. [2] Voir **deux** au Vocabulaire.

— Vraiment ! si prêt que cela ? [1] Tu n'as donc pas peur de la mort ?

— Moins peur que de la vie. J'ai tant vécu depuis six mois, et j'ai vu tant de si vilaines choses [2] que la mort me
5 paraît belle et désirable à côté de la vie.

— N'empêche que si je te donnais tout de suite à choisir, tu n'hésiterais pas un instant. Si je te disais: « Prends tes jambes à ton cou,[3] et fiche-moi le camp,[3] » ce serait vite fait, hein ? mon bonhomme; [4] et l'on ne te reverrait pas ici ?

10 — Eh bien, mon commandant, essayez-en. Pour la rareté du fait, mettez-moi à l'épreuve. La chose en vaut la peine. Un de plus ou de moins à fusiller, peu vous importe. Une heure de liberté, pas plus. Vous verrez si je serai exact au rendez-vous, et si la mort me fait peur.

15 — Oui da ! tu n'es pas bête, mais tu me crois un peu trop naïf. Une fois libre, loin d'ici, tu reviendrais comme ça, bonnement, te faire fusiller, du même pas que tu irais à un rendez-vous d'amour ? Ce serait en effet singulier, mais ce n'est pas à moi que tu feras accroire ça.

20 — Écoutez, mon commandant, vous ne me paraissez pas méchant. C'est que, sans doute, vous avez eu une bonne mère. Cette mère, vous l'aimez certainement par-dessus tout. Si, comme moi, vous étiez sur le point de mourir, votre dernière pensée serait pour elle. Vous béniriez celui
25 qui pourrait vous donner la suprême consolation de la presser sur votre cœur une dernière fois. Eh bien ! mon commandant, faites pour moi ce que vous souhaiteriez qu'on fît pour vous. Accordez-moi une heure de liberté pour aller embrasser ma mère, et je vous donne ma parole
30 d'honneur de revenir ensuite me remettre entre vos mains. . . .

[1] **Que cela?** exprime l'idée de **que tu l'affirmes?** [2] L'expression est un peu lourde. Il faudrait **j'ai vu tant de choses si vilaines.** [3] Expressions très familières. [4] Appellation familière et sympathique.

Pendant que le jeune homme parlait, le commandant allait et venait, en tourmentant sa moustache, et en faisant de visibles efforts pour repousser l'émotion qui l'envahissait. « Ma parole, » murmura-t-il, « ce gamin-là parle comme un chevalier d'autrefois. »

Tout à coup, il s'arrêta en face de son prisonnier, les sourcils [1] froncés, la figure sévère:

— Comment t'appelles-tu ?

— Victor Oury.

— Ton âge ?

— Seize ans le 15 juillet prochain.

— Où demeure ta mère ?

— A Belleville.

— Pourquoi l'as-tu quittée ? Pourquoi as-tu suivi les fédérés ?

— Il fallait bien manger. Puis des camarades, des voisins, menaçaient de me fusiller si je ne marchais pas avec eux. Ils disaient que j'étais assez grand pour faire mon devoir. Ma pauvre mère eut peur et me conseilla, en pleurant, de faire comme les autres.

— Tu n'as donc plus ton père ?

— Il a été tué.

— Où cela ?

— Au Bourget.

— Eh bien ! c'est entendu,[2] dit le commandant d'un air solennel, après avoir un moment réfléchi, tu vas aller embrasser ta mère. Tu m'as donné ta parole d'honneur d'être ici dans une heure. C'est bien. Moi, je te donne jusqu'à ce soir. Allons ! file !

Il partit comme un trait.

Vingt minutes plus tard, il frappait à la porte de sa mère. La voisine qui la soignait vint lui ouvrir. En l'apercevant, elle poussa une exclamation de joyeuse surprise. Tout le

[1] L'l ne se prononce pas. [2] **Entendu** veut dire ici **convenu** (entre nous).

monde le croyait mort. Il voulut se précipiter dans la chambre de sa mère. La femme l'arrêta.

— N'entre pas, lui dit-elle à voix basse. Ta mère repose.

Impatient, il n'entendait qu'à moitié ce que la brave femme lui disait. Il crut percevoir un faible appel de son nom. Aussitôt, il se dirigea, sur la pointe des pieds, vers le lit de sa mère. Il ne s'était pas trompé; la malade avait les yeux grands ouverts.

— Victor ! s'écria-t-elle d'une voix affaiblie.

En même temps, sans proférer un mot, son fils tombait dans ses bras.

Alors, ce jeune homme que nous avons vu jusqu'ici indifférent, impassible, devant la mort, ne peut [1] plus que sangloter. Dans les bras de sa mère, il redevient un enfant, il a peur, il se désespère.

La pauvre femme, à qui le contact [2] de son fils semblait rendre toutes ses forces, essayait en vain de le consoler. « Pourquoi pleurer ainsi, mon enfant bien-aimé ? » lui disait-elle. « Je ne veux plus que tu me quittes. Tu n'as donc plus rien à craindre. Tu vas jeter à la rue ce costume de malheur [3] que je ne veux plus voir. Moi, je vais me dépêcher de guérir. Je me sens déjà beaucoup mieux depuis que tu es là. . . . Tu vas te remettre au travail, et tu ne tarderas pas à être tout à fait un homme. Bientôt, le passé ne sera plus pour nous que comme un épouvantable rêve que le temps finira par nous faire oublier. »

Elle embrassa à plusieurs reprises son cher désespéré, puis elle laissa retomber sa tête fatiguée sur l'oreiller, et s'abandonna à une méditation pleine de confiance en l'avenir.

Immobile, presque honteux de sa défaillance, le malheureux jeune homme s'efforçait silencieusement à se ressaisir.

[1] L'auteur emploie le présent pour rendre plus saisissant le changement moral du jeune homme. [2] Prononcez le **c** et le **t**. [3] Périphrase pour désigner l'uniforme des fédérés.

Quand il releva la tête, se jugeant de nouveau plus fort que la mort, il vit que sa pauvre mère, cédant à la douce réaction qui résultait de la joie et de la quiétude qu'elle éprouvait, s'était endormie profondément. Cela acheva de lui rendre toute son énergie. Peut-être la Providence avait-elle voulu lui faciliter ainsi l'accomplissement de son devoir, et lui éviter une scène de désolation plus déchirante que la première. Il résolut d'en profiter en s'éloignant sur-le-champ. Il effleura d'un long baiser le front de sa bonne mère, la contempla encore quelques instants pendant qu'elle semblait lui sourire, puis il sortit précipitamment de la chambre et s'en alla, aussi vite qu'il était venu, sans regarder autour de lui, sans voir personne.

— Comment ! déjà ? fit le commandant stupéfait.

— Est-ce que je ne vous avais pas donné ma parole ?

— Sans doute, mais il me semble que tu t'es bien pressé. Sans manquer à ta parole, tu aurais pu rester un peu plus longtemps auprès de ta mère.

— Ma pauvre mère ! . . . Après une scène de larmes où j'ai senti un moment mon courage m'abandonner, larmes de joie pour elle, larmes de désespoir pour moi, elle s'est endormie d'un sommeil si profond, si calme, si heureux que je n'ai pas eu la force d'attendre son réveil pour la quitter à jamais. Elle s'était endormie en songeant avec bonheur que je ne me séparerais plus d'elle. Qui sait si, au dernier moment, je n'aurais pas faibli ? Maintenant, mon commandant, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, c'est d'en finir avec moi le plus vite possible.

Le commandant observait ce jeune homme avec étonnement, et malgré lui, ses yeux se mouillaient de pitié et d'admiration.

— Et si je te faisais grâce ?

— Eh bien, mon commandant, je l'accepterais avec plaisir, parce qu'en même temps vous feriez grâce à ma pauvre mère.

— Allons! tu es décidément un brave garçon, et tu ne méritais pas de tant souffrir. Tu peux t'en aller. . . . Auparavant, viens que je t'embrasse. . . . Bien. Maintenant, sauve-toi, et vivement. Va rejoindre ta mère, et aime-la
5 toujours bien.

En même temps, le bon commandant prenait le jeune homme par les épaules, et le poussait doucement dehors.

— C'eût été vraiment dommage,[1] dit-il à ses officiers en se retournant.

10 Victor ne courut pas, il vola [2] à Belleville. Heureusement sa mère dormait toujours, mais d'un sommeil qui semblait péniblement agité. Il n'osait pas la réveiller, pourtant il aurait bien voulu l'embrasser et lui faire partager sa joie.

15 Tout à coup, elle se dressa en criant:

— Victor! . . . mon enfant! . . . grâce! . . . grâce! . . . Ah! tu es là, fit-elle en s'éveillant. C'est bien toi? En même temps elle le palpait et le serrait alternativement dans ses bras tout en le couvrant de baisers. — Ah! mon
20 pauvre enfant! . . . mon cher enfant! . . . finit-elle par dire, je rêvais qu'on allait te fusiller.

[1] **De l'exécuter** est sous-entendu. [2] Métaphore pour exprimer la légèreté et la rapidité de la course.

PAUL MARGUERITTE

LES PISTOLETS

— Ah ! dit le général de L. . . , vous regardez mes pistolets. Ils sont jolis, n'est-ce pas ?

Et avec une vivacité de jeune homme, car soixante-dix ans n'ont émoussé en rien l'étonnante vigueur de ce corps et de cette âme si extraordinairement trempés, le général de L. . . se leva, et de son pas décidé, allant droit au mur, il décrocha, d'un geste prompt,[1] les deux belles armes pendues à la panoplie.

Nous ne pouvions nous empêcher, en le suivant des yeux, d'admirer l'allure de ce soldat, ce que[2] malgré les ans il gardait de souplesse et de force. Et ce fut l'évocation subite d'un passé prestigieux: les chevauchées lointaines d'Algérie, d'Italie, du Mexique, la guerre d'autrefois, gaie, fière, aventureuse, les jours heureux de victoires, tout le soleil trompeur du second Empire, resplendissant des mêmes gloires que l'autre,[3] avant de se coucher et de s'éteindre, comme lui, dans le sang des pires désastres.

— Hein ! reprit le général, vous voyez, ce sont de bonnes armes.

Nous prîmes avec une espèce de respect les pistolets archaïques.[4] Ils avaient une crosse solide et légère, brunie à l'usage, et dont la courbe pleine était bien en main,[5] des canons doubles, dont l'acier froid luisait, et, entre les deux chiens, une couronne d'or impériale.

— Oui, c'est un cadeau de l'empereur. J'étais un de ses aides-de-camp, en Italie, vous savez. Il était très bon; à la fin de la campagne, il m'a donné cela.

[1] Prononcez **pron.** [2] Combien. [3] Le premier Empire. [4] Le **ch** a le son de **k.** [5] Emplissait bien la main.

Tout en parlant, le général faisait basculer un des pistolets, le maniait avec une habitude sûre, où il y avait comme de la joie et de la mélancolie. Il ajouta:

— Système Lefaucheux. C'est tout ce qu'on faisait de mieux alors.

Il y eut un bref instant de silence, et nous vîmes qu'il songeait à des choses anciennes, abolies, qui jadis [1] l'avaient ému. Spontanément, ayant remis les armes à leur clou, il tourna le dos à la panoplie, revint s'asseoir.

— Ces pistolets-là, figurez-vous, je leur dois la plus belle, je puis bien dire, je crois, la seule peur de ma vie. Mais, par exemple, une vraie peur! Il me semble encore la ressentir là.

Le général posa la main au creux de son estomac,[2] et devant notre étonnement incrédule se mit à rire.

— Parfaitement! Et Dieu sait pourtant si ces diables [3] de pistolets m'inspiraient confiance! Après l'Italie, j'étais encore un petit [4] jeune, un peu casse-cou; j'adorais le cheval,[5] je tirais bien. On venait de me nommer capitaine aux spahis de Constantine. Ah! ces années-là, ce sont les plus belles de ma vie! Vous ne savez pas ce que c'était que l'Algérie, alors . . . Quelle libre vie, de chasses, de privations, de dangers aussi! A toute heure, à cheval! et l'on partait, en colonne, à travers des pays vierges. Mes pistolets m'ont joliment servi. Je crois bien que jamais je ne manquais mon coup. J'étais arrivé à tirer à cheval, au galop. Toujours juste.

» Les Arabes — vous savez qu'ils sont bons juges en matière de cheval et de tir — avaient fini par m'avoir en grande estime. Ils ne parlaient de mes pistolets qu'avec vénération. Ce sont des gens simples, dont l'âme primitive se frappe de peu.[6] L'adresse et la force, pour eux, sont les

[1] L'**s** se prononce. [2] Le **c** ne se prononce pas. [3] Expression populaire pour **ces fameux.** [4] Probablement **peu.** [5] Monter à cheval. [6] Est impressionnée et convaincue facilement.

principales vertus; elles emportent et comportent[1] les autres, l'âme leur semblant toujours à l'image du corps. Bref, mes pistolets aidant, j'étais à leurs yeux revêtu[2] d'une auréole. Je leur apparaissais comme un être supérieur, invulnérable. Et, ma foi ! ce que c'est que la suggestion ![3] J'avais fini moi-même par m'en persuader un peu. Aussi, quand le Mexique,[4] puis cette affreuse guerre de 70, survinrent, eh bien ! j'étais tranquille. J'avais mes pistolets.

» Vous comprenez ! A part le hasard bête, la balle perdue qui vous arrive on ne sait d'où, — mais pour cela, à force de fréquenter les Arabes, je m'étais fait une philosophie, je suis comme eux très fataliste, — vraiment, je n'avais peur de rien. Je me disais: ‹Avec mes pistolets je suis toujours sûr de tuer mon homme.› Et je me fiais à cela, je dormais là-dessus.[5]

» Attendez, j'en[6] arrive à ma peur. La veille de[7] Reichshoffen, j'avais dit à mon ordonnance: ‹Tu graisseras mes pistolets, mais sans les décharger. Aie soin de laisser les cartouches.› Et, paisible, je m'étais ensuite fourré[8] sous ma tente, après un joyeux dîner à la popote.

» Dame ! à ce moment-là, nous ne savions pas bien encore. Nous nous croyions toujours les victorieux. J'ai été de ceux — pourquoi ne l'avouerais-je pas ? — qui ont cru que la campagne de Prusse serait une promenade militaire. Quel motif avions-nous d'être enfin battus, ne l'ayant jamais été ! Qu'est-ce que je pouvais craindre, avec un régiment comme celui que je commandais ? Je puis bien dire ça sans fatuité, n'est-ce pas ? mes cuirassiers

[1] Surpassent et englobent. [2] Le mot est impropre; il faudrait **paré.** [3] Tournure familière pour **voyez les effets de la suggestion.** [4] Pour **l'affaire du Mexique.** [5] Plus correctement: **Je me fiais à mes pistolets et j'étais tranquille.** [6] L'**en** est idiomatique. [7] Sous-entendu: de la bataille de. [8] Expression familière pour **entrer, pénétrer, se glisser.**

se sont bien conduits. . . . Et pour moi, eh bien ! j'avais mon talisman, les pistolets. »

Le général se tut un instant, rassemblant ses souvenirs. Nous évitâmes d'élever la voix. Nous écoutions encore religieusement. Certes, il pouvait, sans fatuité, parler ainsi de son régiment. Les cuirassiers de Reichshoffen, comme il disait, s'étaient bien conduits. Et, songeurs, nous imaginions la charge folle, épique, ruée sur le terrain en pente, à travers ressauts et murs, la galopade furieuse de cette trombe humaine, dans le resplendissement des cuirasses et le souffle frénétique des chevaux. Fiers, tristes aussi, nous contemplions le survivant de ces heures héroïques, cet homme au teint rouge et aux cheveux blancs, qui eut l'honneur de mener ses cuirassiers à la mort dans un des plus sublimes élans de sacrifice qu'ait jamais enregistrés l'histoire.

Il reprit, très simplement:

— Une dure bataille. Jusqu'au moment où l'on nous a fait charger, on espérait. Nous ne savions pas que toute l'armée du prince royal était à Wœrth. L'avertissement[1] de Wissembourg, on se disait: « Ce n'est rien, une surprise d'avant-garde, une échauffourrée. » Aussi, quand le général est venu vers nous, en désignant le terrain d'un grand geste, et que les trompettes se sont mises à sonner la charge, on est parti gaiement. Qu'est-ce qui s'est passé alors ? Je ne sais pas bien. Je ne peux pas vous raconter par le menu: c'était comme ci, c'était comme ça. Dans une avalanche pareille, et au milieu d'une bourrasque de projectiles, bien malin qui peut[2] faire de la psychologie[3] et lever le plan du terrain.

» Tout ce dont je me souviens, c'est que je me suis trouvé presque seul, galopant un des premiers, dans la rue d'Elsasshausen. Les coups de fusil claquaient de

[1] C'est-à-dire **quant à l'avertissement,** etc. [2] Il faudrait être bien habile pour. [3] Une étude psychologique.

toutes les fenêtres. Je n'avais pas le sabre à la main, ayant toujours conservé ma badine. Tout d'un coup, je me trouve en face d'un cavalier prussien, qui débouche d'une ruelle, comme un diable d'une boîte, la latte haute. Je n'ai que le temps d'attraper dans ma fonte ouverte un de mes fameux pistolets, j'arme; j'allais tirer . . . lorsque, filant à côté de moi comme une flèche, me bousculant même, un de mes cuirassiers emballés me dépasse. L'animal[1] galopait comme un fou, les yeux hors de la tête, le sabre brandi. Ça s'est passé dans un éclair. Déjà, le Prussien que je tenais au bout de ma ligne de mire faisait le geste d'abattre sur moi sa latte, quand il tombe, la gorge trouée par mon cuirassier, qui, emporté par sa bête, va s'effondrer contre un mur.

» Après ça, je ne vois plus rien, sinon le régiment rallié, — le régiment? hélas! une poignée d'hommes. Puis la retraite . . . »

Le général ferma les yeux, parut chasser une vision odieuse, puis, grave, ajouta, sur notre regard interrogateur:

— Ah! oui, ma peur! m'y voilà. Le soir, visitant mes fontes, je regarde mes pistolets. Non! Ma stupéfaction[2] . . . Ils n'étaient pas chargés! La veille, sans doute, l'ordonnance, en les nettoyant, avait oublié de remettre les cartouches. . . . Alors, à l'idée de la charge de l'après-midi et de la latte du grand diable[3] de Prussien, je me revois à sa merci, mon arme inutile en main, mes pistolets sur lesquels je comptais tant. . . . Et j'ai eu froid dans le ventre, peur, très peur. Une peur rétrospective, si vous voulez, mais abominable, folle, irraisonnée, et c'est alors que j'ai compris, mes amis, que la bravoure, comme bien d'autres vertus, ça demande à ne pas être analysé de trop près.

[1] Il s'agit du soldat. Le mot **animal** s'emploie souvent familièrement comme expression d'amitié ou de satisfaction. [2] Imaginez ma stupéfaction. [3] Le mot est ici employé sans haine ni mépris.

MIGUEL ZAMACOÏS

LE JOURNAL DE MARTINE

Maud[1] entra en coup de vent dans la chambre de son amie Martine:

— Bonjour, Martine. . . . J'ai reçu ton pneumatique[1] hier soir à neuf heures. . . . Qu'est-ce qui arrive ?

5 — Tu es ma meilleure amie, Maud, tu dois tout savoir la première: je vais me fiancer officiellement à Jean Mireuil. . . . Cette cérémonie va se faire à Deauville, chez grand'mère. . . . Jean est à Cabourg chez ses parents, c'est dans le quartier.[2]

10 Maud se précipita, joyeuse, vers son amie:

— Tu hésitais entre Jean Mireuil et René Lormois. Comment et pourquoi t'es-tu décidée ? Raconte ! Je brûle du désir de savoir !

— Eh bien, voilà. . . . Tu sais qu'une demi-douzaine de 15 prétendants s'agitaient autour de moi, et que leurs mérites et leurs défauts se balançant, se ressemblant ou s'équivalant, j'étais fort en peine de faire un choix. . . . Alors l'idée m'est venue, un certain jour, de pratiquer avec la troupe des aspirants à ma main, et à ma dot,[3] tous les 20 sports les uns après les autres, seul moyen de procéder à une élimination au premier degré.[4] . . . Il n'y a rien comme la pratique des sports en commun pour vous permettre de juger le caractère des gens. . . . Au bout d'un mois j'étais fixée sur la valeur respective de ces prétendants. . . . Cela 25 m'a permis de semer le gros du peloton avant le dernier tournant,[5] conservant seulement pour le grand effort de la ligne droite[5] Jean Mireuil et René Lormois. . . . Entre ces

[1] Voir Notes p. 309. [2] C'est-à-dire tous les intéressés sont pour ainsi dire des voisins. [3] Le t se prononce. [4] Écarter les moins méritants. [5] Langage sportif.

deux-là mon cœur balançait. . . . Étaient-ils plus adroits que les autres à dissimuler leurs défauts graves; ou, réellement, étaient-ils mieux pourvus de qualités essentielles[1] que leurs camarades définitivement évincés? C'est ce que je me demandais encore après avoir, en leur compagnie, pratiqué successivement le cheval, le tennis, la natation et les sports d'hiver. Heureusement je disposais encore, réservée pour le choix final, si grave, de l'épreuve automobile!

— L'épreuve automobile? Qu'est-ce que cela?

— Pour l'élimination définitive, pour la décision suprême, il faut, dans les cas difficiles, faire intervenir l'épreuve automobile. C'est la pratique de l'auto qui offre les meilleures occasions de pénétrer la personnalité morale de quelqu'un, et c'est à elle que j'ai eu recours pour juger en dernier ressort le procès des deux prétendants arrivant dead-heat au poteau des fiançailles.

— Je ne comprends pas encore tout à fait.

— Voici. Avec le consentement et la complicité de papa et de maman, j'ai invité successivement à venir passer cinq jours à notre manoir de Vaguerville, Jean Mireuil et René Lormois, et avec chacun d'eux j'ai exécuté en auto le même nombre de randonnées,[2] afin de voir comment chacun d'eux réagissait dans les circonstances à peu près identiques, et de juger chez lequel les réactions impliquaient la meilleure tête et le meilleur cœur. . . . Les postulants à notre main sont hypocrites par définition, comme continuent à l'être la plupart des fiancés; cherchant à plaire, ils se composent naturellement une âme et un visage artificiels en tout ou en partie. . . . Qu'y a-t-il derrière le masque à la bouche en cœur? Et comment le savoir? L'épreuve prolongée et diversifiée de l'auto constitue, à cause des réflexes inévitables, le moyen de soulever le masque au moins partiellement.

[1] Le **t** se prononce **s**. [2] **Exécuter des randonnées** n'est pas du meilleur français; il faudrait **faire**.

— Oh ! que c'est amusant ! Raconte !

— Chaque soir, en rentrant, j'ai noté mes impressions sur ce petit cahier bleu. . . . J'ouvre. . . . Le premier qui fut sur les routes mon cavalier-chauffeur, ce fut — désigné par un « pile ou face » impartial [1] — René Lormois. . . . Je lis:

Lundi 25 juin. — Nous partons seuls, René Lormois et moi, en auto. Naturellement je le mets au volant, ne pouvant le juger que dans l'action. A côté de moi il ne serait qu'un prétendant-colis,[2] n'ayant qu'à continuer le genre de cour habituel, sans heurts et sans risques, celui qui, pour peu que les interlocuteurs aient de la patience, pourrait durer dix ans sans rien révéler de la nature véritable de chacun. . . . D'ailleurs il n'a pas protesté; il aime l'auto jusqu'à la frénésie, et la passivité lui serait odieuse. . . . Donc René Lormois est au volant, et moi, l'air innocent, avec une petite indifférence hypocrite bien jouée, j'observe. . . .

Je ne suis pas longue à remarquer que mon compagnon est un nerveux. . . . Je n'avais pas eu l'occasion de m'en rendre compte au tennis ou au golf. . . . Il fait ses changements de vitesse avec brusquerie, ce qui est une faute pour un automobiliste aussi habile; mais son tempérament violent le mène. . . . Il s'impatiente du moindre obstacle mis à son impétuosité imprudente. . . . Car il est imprudent. A toute allure, il double les voitures, il aborde les croisements; il prend les tournants avec une hardiesse folle. Je n'aime pas à flâner, mais je n'aime pas non plus me sentir dans un rapide sans rails, sans aiguilles, sans disques, et qui prend les passages à niveau par le travers sans être tout à fait sûr que les barrières sont ouvertes.[3]

[1] le **t** a le son d's. [2] Mot fabriqué pour la circonstance: un prétendant qui jouerait le rôle d'un simple colis. [3] Une triple métaphore qui rend le passage obscur. La jeune fille compare l'automobile à un train rapide sans rails, etc., les croisements de routes à des passages à niveau et par **sans être sûr que les barrières sont ouvertes** elle veut dire **sans s'assurer que le passage est libre.**

J'ai bien l'impression que René Lormois veut m'épater.[1] Ce sentiment de la part d'un amoureux est admissible, mais l'instinct de la conservation m'empêche d'en goûter pleinement la saveur. . . . Je préférerais que le souci de ma sécurité lui fût plus cher que celui de m'étonner. 5

Mardi 26 juin. — Mon chauffeur semblant disposé à s'emballer[2] de nouveau, je lui ai dit carrément que j'avais horreur de l'excessive vitesse qui change l'excursion touristique en « circuit, » en match, et en course à la mort. Il m'a semblé que je le décevais. Il a ralenti, et m'a dit, 10 moitié figue, moitié raisin: « Martine, vous n'êtes pas sport. . . . » Je lui ai répondu: « Si, mais jusqu'à la civière, exclusivement. . . . » Il a paru vexé de ma riposte; j'avais l'air de douter de l'habileté dont il est si fier. . . . « Amour-propre exagéré, penchant à l'orgueil et à la violence, » 15 dirait une tireuse de cartes. . . . Un mauvais point . . .

Mercredi 27 juin. — Aujourd'hui René Lormois a refréné son désir d'emballement, mais on sent qu'au fond il ronge son frein. . . . C'est vraiment le cas de le dire![3] . . . J'ai l'intuition que si nous nous épousions à faible allure[4] 20 entre la borne[5] cent soixante-six et la borne cent soixante-sept, il aurait repris sa vitesse désordonnée de casse-cou (même le cou de sa femme) à la borne cent soixante-huit, arguant[6] instantanément de son droit de mari. . . . C'est inquiétant pour l'avenir. . . . 25

Rien à signaler de particulier ce jour-là.

Jeudi 28 juin. — En traversant le bourg de Folleville-en-Auge, nous avons failli écraser un brave gros toutou qui avait la prétention inconcevable[7] de se promener tranquillement dans l'unique rue de son village. Il s'en est fallu de 30

[1] M'étonner par son adresse. Le mot **épater** est un peu argotique. [2] S'emporter. [3] Puisque le jeune homme est vraiment obligé d'user les freins de l'automobile. [4] En allant lentement. [5] Borne kilométrique. [6] L'u se prononce. [7] Ironique.

bien peu que nous n'en fassions de la bouillie à collier. . . . J'ai poussé un grand cri. . . . Heureusement, nous n'avons fait que l'effleurer de notre pare-choc avant. . . . Bousculé légèrement, il a eu plus de peur que de mal et a jeté un glapissement angoissé en se sauvant la queue entre les jambes:

— Sale bête! a dit Lormois. . . . Ça lui apprendra; une autre fois il se méfiera.

— Pauvre bête! ai-je corrigé, la route de son patelin[1] est bien un peu à lui aussi, tout de même?

— Non, ma chère Martine, les routes sont d'abord partout aux automobilistes qui ne peuvent, eux, ni monter sur les trottoirs, ni rentrer dans les maisons.

— Avec ça qu'ils s'en privent.[2]

— Vous n'allez tout de même pas prendre contre moi le parti d'un affreux cabot[3] sans race, comme s'il s'agissait d'un sloughi ou d'un pékinois de cent louis?

J'adore les bêtes, toutes les bêtes. . . . Peut-être plus encore celles qui sont vilaines, et que nul ne cajole et ne soigne. J'ai dissimulé mon mécontentement, désirant conserver mon impassibilité de juge, mais cette brutalité vis-à-vis d'un bon chien, aggravée de snobisme, m'a produit une mauvaise impression; tout cela n'émanait pas d'un bon cœur, ni d'un esprit dégagé des mesquineries et des conventions mondaines.

Vendredi 29 juin. — Aujourd'hui, ce n'est pas un chien que nous avons failli écraser, c'est une vieille bonne femme plus ou moins sourde, qui s'est décidée tout à coup à traverser la route sans la moindre enquête préalable. Grâce à un coup de volant instantané (très adroitement

[1] Argot pour **village, localité.** [2] **Avec ça,** prononcé d'une certaine façon, veut dire, dans le langage populaire, **j'en doute.** Toute l'expression veut donc dire: **je doute qu'ils se privent de ce plaisir.** [3] Argot pour **chien.**

donné, je le reconnais), nous l'avons évitée tout juste. . . . Elle a sursauté, la pauvre, et puis elle a titubé sous l'influence de la peur:

— Vieille toupie ![1] a crié rageusement mon automobiliste, cependant qu'une fureur disproportionnée se peignait sur ses traits et me faisait pénétrer par effraction dans le mystère d'une âme mise à nu l'espace[2] d'un éclair. . . .

Interrompant sa lecture, Martine remarqua:

— Ni le tennis, ni la luge, ni la bicyclette ou la natation ne m'auraient fourni de pareilles occasions d'enquêtes psychologiques; seul, par la nature des incidents, par la multiplicité des complications sérieuses, l'automobilisme oblige les caractères à dévoiler leurs faiblesses. . . . René Lormois nous quitta le lendemain, sans se douter, bien entendu, qu'il laissait une fiche psychologique de prétendant dont je devais faire mon profit, et sans se douter non plus que son rival allait lui succéder sur la sellette de mon journal.

Jeudi 5 juillet. — Jean Mireuil, au moment de démarrer, veut que je me mette au volant. Je décline bien entendu l'invitation. . . . Me mettre au volant, ce serait comme si l'examinateur se mettait au tableau noir pendant que le candidat se carrerait[3] sans responsabilités dans le fauteuil du maître.

— Ce n'est pas de jeu, m'a dit, tendrement boudeur, mon nouveau compagnon. . . . . Il va falloir que je détourne au profit de la route une partie de l'attention que je voulais vous donner tout entière. . . . Et puis, je ne vais pas pouvoir vous regarder exclusivement, ni vous communiquer toutes les douces choses que m'inspirent votre vue et votre voisinage.

— Dites-vous que si je conduisais je ne pourrais prêter

[1] Exclamation injurieuse, déplacée dans la bouche d'un jeune homme bien élevé. [2] **L'espace** ou **pendant l'espace.** [3] Expression argotique pour **s'asseoir confortablement.**

à vos propos qu'une oreille distraite, occupée que je serais à justifier votre confiance.

— Soit, je prends le volant aujourd'hui. . . . Vous prendrez (soyons dix-huitième siècle) [1] le volant de mon cœur quand nous serons mariés. . . .

— Volant et cœur, cela fait cœur-volant. [2] . . . Prenez garde !

J'ai assez aimé ce démarrage à la Florian,[1] et cet engagement spontané de me laisser plus tard la « direction. » Et puis j'ai aimé que Mireuil, qui est aussi un as [3] du volant, ait préféré la séduction à l' « épatage.[4] »

Nous sommes en route. Je consulte le compteur de vitesse; il marque soixante-dix [5] à l'heure. C'est bien . . . Le chauffeur a vu mon regard; il sourit avec une gentille résignation de champion amoureux, et je lui sais gré de ne pas me faire entendre que s'il le voulait il ferait éclater le compteur !

Vendredi 6 juillet. — Ce pauvre Mireuil n'a pas de chance ! Nous avons crevé [6] à dix kilomètres de la maison, et nous n'avions pas de roue de secours. . . . J'aurais préféré que cette mésaventure fût arrivée à Lormois; Mireuil a conservé sa bonne humeur: « Au dancing,[7] a-t-il dit, il arrive que l'on parle les tangos et les fox-trots au lieu de les danser; cette réparation de chambre à air — quel bonheur ! — nous allons la « causer » . . . Vous allez vous asseoir à l'ombre d'un de ces arbres dont on ne sait le nom qu'à la saison des fruits, et moi je travaillerai à l'ombre d'une jeune fille en fleur ! [8] »

[1] Voir Notes p. 310. [2] Mot fabriqué pour la circonstance sur le modèle de **cerf-volant.** Un **cœur-volant** serait un cœur instable, volage. [3] L's se prononce. [4] Le mot n'est pas français. [5] Il s'agit ici de kilomètres et non pas de milles. [6] Argot d'automobilistes. On dirait plutôt **nous avons eu une crevaison,** ou **notre pneu a crevé.** [7] Le mot a été refusé récemment par l'Académie Française, mais il s'emploie de plus en plus. [8] Allusion à un ouvrage de Marcel Proust.

Il a réparé, un peu longuement:

— A un automobiliste solitaire pressé d'aller rejoindre sa bien-aimée, il faut vingt minutes pour réparer un pneu, mais on doit compter au moins une heure et demie quand la bien-aimée est présente et que la halte favorise l'échange des tendres propos. . . . La dissolution se fait complice et ne sèche pas. . . .

Il m'a dit ainsi mille folies. Finalement, prenant de la hardiesse à cause de la solitude, de la beauté du site et du ciel:

— Je vous aime, Martine, et vous? m'aimez-vous?

— Nous sommes en Normandie, ai-je riposté; c'est le pays des réponses ambiguës et provisoires: « P't'être ben qu'oui. . . . P't'être ben que non. . . . »

— Rien que pour la première moitié de la phrase, je bénis l'oasis [1] où nous nous sommes arrêtés; béni soit aussi ce clou de fer à cheval qui a crevé ce pneu, et qui, promu breloque, ne quittera plus jamais ma chaîne de platine!

Samedi 7 juillet. — Chose curieuse, en traversant Folleville-en-Auge nous avons rencontré le bon chien-chien [2] rescapé de l'autre jour, obstiné à traverser la rue nonchalamment. Nous avons presque dû stopper tant il témoignait d'indifférence. J'ai attendu curieusement — ayant encore dans l'esprit la manifestation hostile de Lormois — la réaction de Mireuil. Il a ralenti sans impatience.

— Non, mais alors quoi, mon vieux? a-t-il dit drôlement, on ne s'en fait pas plus que ça? [3] Allons, presse-toi! Les routes ne sont pas faites pour les chiens sans moutons! . . . . Tu n'as même pas l'excuse de conduire un aveugle. . . . Allons, à la maison! Car, comme a dit l'autre,[4] ce qu'il y a de meilleur dans le home,[5] c'est le chien!

[1] L's final se prononce. [2] Terme familier et enfantin.
[3] Expression du langage populaire pour **on ne s'inquiète pas.**
[4] Un philosophe pessimiste quelconque. [5] Calembour. Le philosophe n'a pas parlé du **home** mais de l'**homme.**

Dimanche 8 juillet. — Promenade dominicale paisible . . . Si paisible même que mon amoureux, distrait et tendrement bavard, laisse tout à coup tomber le train à quinze kilomètres à l'heure, comme pour obéir à quelque injonction municipale. . . . Je lui fais observer que nous avons l'air de suivre la file, à la fin de la journée, boulevard Haussman. . . . Incontinent nous passons à quarante, ce qui est, selon mon chauffeur amoureux, l'allure du flirt sur route.

Lundi 9 juillet. — Ce n'est pas une vieille femme, mais un vieux bonhomme que nous avons failli mettre à mal sur la route de Trouville à Honfleur. Cette fois Jean Mireuil s'est arrêté net.[1] Il n'a pas traité le pauvre vieux de vieille toupie mâle; il l'a raisonné et sermonné doucement, assaisonnant sa semonce filiale d'un rien d'accent[2] normand:

— Voyons, papa, lui a-t-il dit presque affectueusement, c'est-y[3] raisonnable de vous balader[4] sur une route où il passe une auto déchaînée toutes les cinq secondes, comme si vous étiez dans votre clos ?. . . Vous ne pouvez t'y[3] pas longer la haie et zyeuter,[5] avant de traverser, s'il n'arrive pas sur leurs sales mécaniques[6] à ennuyer le monde un de ces Parisiens maudits qui vous louent vos bicoques les yeux de la tête,[7] et vous achètent vos poissons et vos légumes leur pesant de francs-or ?[8] »

Et accélérant brusquement, il laissa le bonhomme ahuri à la fois par tant de politesse et tant de franchise.

Ici Martine ferma le livre bleu:

— Quel contraste, n'est-ce pas, Maud, entre la façon d'être, d'agir, de penser, dans les mêmes circonstances, de

[1] Le **t** se prononce. [2] D'un petit accent. [3] C'est du patois normand. [4] Mot populaire pour **vous promener.** [5] Mot populaire et argotique pour **regarder.** [6] Termes de mépris pour **automobiles.** [7] Humoristique, les paysans faisant payer tout très cher aux Parisiens et aux touristes. [8] On dit généralement **leur** (ou **son**) **pesant d'or.**

mes deux prétendants? Ces petits incidents de la route, à peu près identiques, avaient donné à l'un l'occasion de révéler son caractère de « soupe au lait,[1] » irritable, intransigeant, brusque; son manque de douceur vis-à-vis des bêtes, des vieux et des simples, ce qui est une preuve de sécheresse du cœur. . . . A l'autre les mêmes incidents avaient permis de faire apprécier sa bonté, sa patience, sa charité envers les petits et les humbles, et de donner la mesure de sa sensibilité. . . . La bonté, la sensibilité, la patience, c'est le fond des bonnes natures; au seuil de ce ténébreux dédale qu'est l'âme d'un être auquel on va se lier pour la vie, ces qualités sont comme des phares sur la mer inconnue, et il faut les considérer comme les gages les plus plausibles du bonheur escompté. . . .

— Tu as évidemment raison. . . . Alors?

Martine rouvrit le petit registre en maroquin bleu:

— Alors?. . . Alors je lis: *Mardi 10 juillet.* — Jean Mireuil est parti ce matin. Au moment où il est monté dans son auto, retournant à Cabourg, je lui ai dit tout bas « Oui » sans commentaires. . . . Et puis quand il a été parti,[2] je suis montée dans ma chambre et à René Lormois j'ai écrit « Non, » mais avec beaucoup de fioritures autour!

[1] On dit en français **s'emporter comme une soupe au lait,** c'est-à-dire **se mettre facilement en colère.** [2] C'est le Passé Surcomposé. Il s'emploie de plus en plus jouant vis-à-vis du Passé Composé le même rôle que le Passé Antérieur joue vis-à-vis du Passé Simple.

FRANÇOIS COPPÉE

L'ODEUR DU BUIS

« Jamais ! s'écria le père Bourgeuil en se levant avec violence et en jetant sa serviette sur la table. Jamais ! . . . Tu m'entends bien ?. . . Jamais ! . . . »

Et, tandis que le vieux maître maçon arpentait furieusement la salle à manger, avec de brusques volte-face d'ours [1] en cage, en faisant craquer ses lourdes bottes, maman Bourgeuil, tenant baissés sur son assiette ses yeux humides de larmes, épluchait machinalement des amandes sèches.

Depuis deux ans, la même dispute éclatait souvent entre les deux époux, comme cette fois encore, à la fin du repas, au moment du dessert. Car il y avait deux ans qu'ils étaient brouillés avec leurs fils Édouard, et qu'il avait épousé, contre leur consentement,[2] une femme qu'il avait connue au quartier Latin au moment où il faisait ses études de droit. Comme ils l'avaient aimé, gâté dès son enfance, cet Édouard, leur enfant unique, venu après dix ans de ménage ! Tout de suite Bourgeuil, l'ancien compagnon,[3] alors déjà petit entrepreneur, avait dit à sa femme: « Tu sais, Clémence, on est en train de rafistoler [4] Paris de fond en comble. Le bâtiment va fort,[5] et si cela continue, j'aurai fait fortune dans douze ou quinze ans d'ici. Aussi j'espère bien que ce petit paroissien-là [6] n'aura pas besoin de grimper dans les échafaudages, comme son papa, et de rentrer tous les soirs, éreinté, avec des taches de plâtre

[1] L's se prononce. [2] On dit généralement **sans leur consentement** ou **contre leur désir.** [3] Voir au Vocabulaire. [4] **Réparer, reconstruire.** Le mot **rafistoler** est du langage populaire. [5] L'industrie du bâtiment est très prospère. [6] Expression familière pour **individu, garçon.**

sur sa veste grise. . . . Nous en ferons un monsieur,[1] n'est-ce pas, la bourgeoise ? [2]

Et les choses s'étaient passées comme le désirait le père. Édouard fut, au lycée Louis-le-Grand, un brillant élève, et Bourgeuil, le paysan arrivé à Paris, du fond du Limousin, avec une paire de souliers de rechange et deux pièces de cent sous [3] nouées dans un coin de son mouchoir, eut l'orgueil de voir son fils félicité par Monsieur le Ministre [4] à la distribution des prix. Un sujet [5] d'avenir, quoi ! qui passerait en se jouant licence et doctorat,[6] qui pourrait aborder n'importe quelle carrière ! « Et nous laisserons à ce gaillard-là vingt-cinq bonnes mille livres [7] de rentes, » disait le père Bourgeuil, en frappant du plat de sa grosse main l'épaule de sa femme. « Et saperlotte,[8] il s'agira bientôt de le marier, hein ? la mère,[9] et de trouver une jolie fille, bien éduquée [10] comme lui, qui le rende heureux et qui nous fasse honneur. »

Ah ! ils étaient loin, ces beaux projets ! Le jeune homme avait rencontré cette fille [11] et s'était épris d'elle. Et les études n'avaient plus marché. A vingt-cinq ans il n'avait même pas reçu sa licence. Très tristes, très déçus, les vieux parents ne désespéraient encore de rien, pourtant. Ils songeaient: « Cette folie ne durera pas. » Mais un jour l'impertinent a eu l'audace de leur déclarer qu'il adorait son amie et qu'il voulait l'épouser. Oh ! si alors le père Bourgeuil n'avait pas été foudroyé d'apoplexie, c'était une chance, par exemple; car ses oreilles s'étaient

[1] Ici **monsieur** est employé comme opposition à **ouvrier.** [2] Ma femme, mon amie. [3] Expression populaire pour **cinq francs.** [4] Formule cérémonieuse. On dit simplement, lorsqu'on ne s'adresse pas à sa personne même, **le ministre.** [5] Garçon. [6] La licence et le doctorat. [7] Ancien mot pour **franc.** Ne s'emploie plus qu'avec le mot **rentes.** [8] **Saperlotte** ou **saperlipopette,** juron familier. [9] Voir note 5 p. 52. [10] Élevée. [11] Ici **fille,** au lieu de **jeune fille,** marque le mépris des Bourgeuil pour cette jeune femme.

gonflées de sang, à en éclater. Il avait chassé son fils, lui coupant les vivres. « Si tu donnes mon nom à cette femme, s'était écrié le vieux maçon, cramoisi de colère, n'attends pas un sou de nous deux avant notre mort ! » Mais le méchant, l'ingrat enfant, les avait outragés jusqu'au bout, leur envoyant les sommations légales, rompant toutes relations avec eux.

Et maintenant, il s'était marié avec sa poupée et il vivait d'un misérable salaire de commis, au fond d'une banlieue, comme un pauvre.

Certes, depuis deux ans qu'ils ne voyaient plus leur fils, les vieux époux avaient cruellement souffert. Mais, dans les derniers temps, la situation s'était encore aggravée. La faute de la maman, voyez-vous. Elle était trop malheureuse aussi, et elle avait fléchi la première. Sa colère était moins forte que son chagrin. Elle penchait maintenant du côté du pardon. Enfin, elle osa en parler à son mari.

Mais il eut un accès de fureur, lança un « jamais » dont les vitres tremblèrent, défendit à la pauvre femme de dire un mot de plus sur ce sujet.

Elle ne put lui obéir, essaya de plaider encore la cause du coupable. Mais à chaque tentative nouvelle, le père Bourgeuil entrait en rage, faisait une scène terrible. Et ce fut l'enfer [1] à la maison. Ces deux vieilles gens, qui n'avaient pas un reproche à se faire, qui avaient vécu et travaillé côte à côte pendant plus de trente ans et qui s'étaient fidèlement et solidement aimés, devinrent presque des ennemis, vécurent sur le pied de guerre. Chaque soir, à la fin du dîner, les hostilités recommençaient. Et la discussion finissait toujours par des mots qui blessent le cœur.

« Tiens, veux-tu que je te dise, Bourgeuil ? . . . Tu es sans pitié !

[1] L'r se prononce.

— Eh bien, toi, la vieille,[1] sache-le une fois pour toutes. . . . Tu es par trop lâche ![2] »

Et le maître maçon sortait en faisant claquer la porte.

Alors, restée seule auprès de la lampe, dans ce salon cossu où elle gardait ses anciennes habitudes de femme du peuple et ses bonnets de linge, la vieille maman pleurait sur son tricot; et Bourgeuil, qui s'ennuyait[3] chez lui, à présent, en face de cette triste figure,[4] allait rejoindre, au café voisin, quelques habitués qui l'attendaient pour la partie de manille. Là, tout en donnant les cartes, il déblatérait contre les mœurs[5] du temps, où l'autorité paternelle était méprisée par les enfants, où se perdait chaque jour davantage le respect de la famille. Lui, du moins, il donnerait le bon exemple, il serait sévère jusqu'à la fin envers le rebelle. C'était même son unique sujet de conversation, et, malgré le prestige que lui donnait sa fortune, ses compagnons de jeu le traitaient parfois, après son départ, d'ennuyeux[3] personnage et de vieux raseur.[6] Mais en sa présence, on plaignait son malheur et on louait sa fermeté. Il y avait surtout l'employé des contributions — celui dont la pipe sentait si mauvais — qui répondait invariablement aux imprécations du bonhomme contre son fils par cette phrase approbative:

« Bravo ! père Bourgeuil ! . . . Vous êtes un Romain ![7] »

En réalité, le père Bourgeuil était de la Haute-Vienne et ne possédait sur l'antiquité que des notions très confuses. Néanmoins, il connaissait vaguement l'histoire du vieux Brutus,[8] et la pensée qu'il était un homme de cette trempe-là flattait agréablement son amour-propre. Cependant,

[1] Insulte familière. [2] Tu es trop lâche. [3] L'**en** est nasal. [4] **Figure triste** implique l'idée d'une tristesse momentanée; **triste figure** l'idée d'une tristesse qui, à force de durer, a changé la figure elle-même. [5] Prononcez l'**s**. [6] Mot énergique mais trivial pour **importun**. [7] C'est-à-dire un homme aussi énergique que les anciens Romains. [8] L's se prononce.

quand il sortait du café et se trouvait tout seul dans la nuit, il se disait — oh ! tout bas — que ce Brutus avait l'âme bien dure et que c'était affreux de condamner[1] son fils à mort.

Mais voici Pâques-Fleuries, un gai dimanche de vent aigre et de clair soleil.[2] Tout le monde s'est souvenu du proverbe: « En avril, n'ôte pas un fil, » mais Paris a quand même un air de fête. Les femmes, un peu honteuses de leurs toilettes d'hiver, aujourd'hui fanées, reviennent de l'église avec du buis qui sort de leur manchon. Car tout le monde en a, du buis, et les chevaux d'omnibus[3] eux-mêmes portent un petit rameau près de l'oreille.

Le père Bourgeuil, qui s'est attardé la veille au café, et qui a fait sa manille[4] jusqu'à minuit, se réveille tard. Il est d'une humeur massacrante.[5] Hier soir, au dessert, sa femme lui a encore parlé d'Édouard et a tâché de l'apitoyer. Elle avait pris des renseignements. Elle savait que la femme de leur fils — car, après tout c'est leur bru, on ne peut pas dire le contraire — n'était pas aussi mauvaise qu'ils l'avaient cru d'abord. Oh ! une pauvre fille, sans doute, qui avait été corsetière. Mais, voyons, qu'est-ce qu'ils étaient, eux, les parents ? Des ouvriers parvenus, et voilà tout. Ils n'avaient jamais espéré, n'est-ce pas ? établir leur garçon au faubourg Saint-Germain. Est-ce que, vraiment, il ne finirait pas par avoir un peu d'indulgence pour ces malheureux enfants ?

« Car, mon vieux, ils sont dans la misère, oui, dans la misère ! A cette Compagnie d'assurances où il a trouvé un emploi, devine ce que gagne notre Édouard. . . . Deux cents francs par mois, ce que tu dépenses d'argent de poche, pour tes cigares et ton café. Ces choses-là crèvent le cœur. . . . . Oh ! je ne te demande pas de les voir. Mais les aider

[1] L'**m** ne se prononce pas. [2] **Clair** se met généralement après le nom, mais **clair soleil** a une nuance poétique. [3] L's se prononce [4] Qui a joué à la manille. [5] Très mauvaise.

un peu, seulement; quand nous nous gobergeons, est-ce que ce ne serait pas juste? »

Et la pauvre vieille, comme son mari ne répondait rien et tournait pensivement entre ses doigts le petit verre qu'il venait de vider, avait quitté sa place, fait le tour de la table, posé sa main — timidement — sur l'épaule du chef de famille irrité. Vain effort! Papa Bourgeuil s'était tout à coup rappelé qu'il était un « Romain, » avait vomi des malédictions, hurlé son éternel: « Jamais! »

Donc, ce matin, il est singulièrement triste et maussade, le vieux maître maçon. Il est nerveux et s'est coupé deux fois en se faisant la barbe. Fichtre non! il ne sera pas assez jobard[1] pour faire des rentes à monsieur son fils. Un « Romain, » vous dis-je. Est-ce que, à sa place, le vieux Brutus aurait fait des rentes? Dire que, la veille, il avait été sur le point de s'attendrir! Voilà ce que c'est d'écouter[2] les femmes. Pas d'énergie pour deux sous, les femmes.[3]

Et, raffermi dans ses résolutions, le père Bourgeuil met une chemise blanche et son complet gris des jours fériés. Car, bien qu'il ait vendu son fonds depuis quelques années, il a gardé, en homme traditionnel,[4] le costume de sa profession, les habits gris pour aller sur le chantier, qui ne craignent pas le plâtre.

Il descend au salon, ce salon dont il était si fier lorsque les choses l'intéressaient encore, et il regarde la pendule sur laquelle Galilée en bronze doré — pourquoi Galilée? — montre du doigt le cadran qui marque onze heures; et le bonhomme, qui, ce matin, a bon appétit, s'impatiente à la pensée qu'on ne déjeunera qu'à midi.

Alors la mère Bourgeuil revient de la messe, avec un gros paquet de buis, qu'elle pose sur le guéridon et qui, soudain, emplit la chambre de son odeur fraîche et forte.

[1] Nigaud. [2] Voilà ce qui arrive quand on écoute . . . [3] Les femmes n'ont pas la moindre énergie. [4] Gardant ses habitudes traditionnelles.

Ce n'est pas un poète, le père Bourgeuil; il n'a pas une nature très délicate. Mais, tout de même, il a des sensations, comme vous et moi, et, comme chez vous et chez moi, ces sensations évoquent des souvenirs.

5 Et, tandis que la vieille divise les rameaux, afin d'en décorer le logis, leur pénétrant parfum trouble le cœur du bonhomme. Il se rappelle un matin de Pâques-Fleuries — ah! qu'il y a longtemps! — quand il était encore compagnon et quand sa femme faisait des journées comme 10 couturière. Ils étaient encore en pleine lune de miel, car ils s'étaient mariés peu de jours avant le carême. Comme aujourd'hui, elle avait apporté, en revenant de l'église, quelques branches de buis dans leur pauvre et unique chambre. Qu'elle était gentille, et comme il l'aimait! Et, 15 par un rapide effort de mémoire, il revoit, en un instant, leurs longues années de vie commune, pendant lesquelles elle a été si laborieuse, si économe, si dévouée. C'est pourtant cette bonne femme-là qu'il fait souffrir à cause de leur mauvais fils! . . . Mais est-il si mauvais? Sans 20 doute, on doit honorer ses père et mère et leur obéir. Pourtant, ce sont peut-être des excuses pour bien des fautes que la jeunesse et l'amour.[1]

En ce moment, la vieille femme, qu'il suit d'un œil ému, a pris un brin de buis, s'est approchée de la muraille, a 25 levé les bras, et voici qu'elle attache le petit rameau au-dessus de la photographie de leur Édouard, — de leur Édouard en collégien,[2] du temps qu'il avait tous les prix et qu'ils étaient si fiers de lui.

Ma foi, il ne sait plus où il en est,[3] le vieux maçon. La

[1] La jeunesse et l'amour sont peut-être des excuses à bien des fautes. [2] En uniforme de collégien. [3] Ce qui se passe dans son esprit et son cœur.

tête lui tourne; l'odeur du buis le grise, d'une bonne griserie de miséricorde et de générosité. Il va vers sa femme, lui prend les mains, et, après un regard jeté sur le portrait, il murmure, de sa rude voix, soudain rouillée:[1]

« Dis donc, Clémence, si nous lui pardonnions? . . . » 5

Ah! . . . Un cri de joie lui sort des entrailles,[2] à la maman. . . . Et son homme[3] qui l'appelle Clémence, comme dans leur jeunesse! Il y a plus de quinze ans qu'il ne lui a donné ce nom-là! . . . Elle comprend qu'il l'aime toujours, son mari, son vieux camarade! 10

Elle lui saute au cou, lui prend la tête à deux mains, lui parle à l'oreille. Car elle n'a pu y tenir. L'autre dimanche, elle est allée voir leur fils. Il est si malheureux de les avoir offensés! S'il n'est pas venu cent fois leur demander pardon, c'est qu'il n'a jamais osé! 15

« Et tu sais, ajoute-t-elle, — et sa voix se veloute et se fait caressante, — tu sais, j'ai vu sa femme. . . . Il ne faut pas non plus lui en vouloir, je t'assure. . . . Si mignonne, jolie comme une rose! . . . Elle adore notre Édouard, ça se sent tout de suite. . . . Elle tient si bien leur pauvre mé- 20 nage. . . . »

Mais il est oppressé, le père Bourgeuil, il étouffe; et, mettant ses gros doigts tremblants sur la bouche de sa femme:

« En voilà assez, la mère. . . . Fais mettre quatre cou- 25 verts, envoie chercher un fiacre. . . . Tiens, portons-leur un de ces rameaux, en signe de paix . . . et ramenons-les déjeuner ici. . . . »

Et, tandis que la maman, comme assommée de bonheur, défaille en sanglotant sur la poitrine de son mari, le père 30 Bourgeuil — où est-il, le « Romain?, » où est-il, l'ancien Brutus? — se met à pleurer à son tour comme une vieille bête.

[1] Enrouée. [2] Beaucoup plus fort que **part du cœur** qui est l'expression courante. [3] **Son mari,** en langage populaire.

RENÉ BAZIN

LA BONNE NOUVELLE

Marie était rentrée la première, puis Jeanne, puis Cécile. Dans le petit appartement qu'elles occupaient — une cuisine, une salle à manger, trois chambres reliées par un couloir — on pouvait, à la même heure, chaque soir, entendre les mêmes baisers, donnés à plein cœur, et les mêmes mots, que les trois sœurs se disaient l'une à l'autre et que la mère répétait après elles: « Bonjour, chérie! Tu n'es pas trop lasse? Tu n'as pas trop travaillé? Bien sûr? Tu vas te reposer, n'est-ce pas? C'est si bon d'être ensemble! » La mère ajoutait quelquefois: « T'a-t-on payée? »

Marie, l'aînée, était une grande jeune fille blonde, élégante et forte, très réservée et presque froide avec les étrangers, mais très tendre à la maison, lorsque les sourires ne risquaient pas d'être mal interprétés, lorsque le rôle était fini, l'égalité retrouvée, la famille refaite. Comme elle avait ses diplômes, elle enseignait le français. Comme elle était robuste, elle courait toute la journée, d'un quartier à l'autre, sans que jamais la fatigue eût l'air d'entamer sa jeunesse épanouie. La seconde, Jeanne, plus frêle, plus rieuse, plus souple, plus sensible à la louange d'un regard ou d'un mot, donnait des leçons de piano. Elle avait de longues périodes d'anémie et des moments de surabondance de vie. Il avait fallu, l'an dernier, l'envoyer aux eaux,[1] et

[1] Dans une ville d'eau (pour y être soignée).

les économies de toute la maison y avaient passé. C'était la seule qui se soignât. La plus jeune des trois sœurs, celle qu'on appelait justement « la petite, » et qui n'avait ni beauté, ni teint, ni charme féminin, une enfant de dix-huit ans, qui venait de subir l'examen pour le brevet supérieur, ne se plaignait jamais, ne s'arrêtait jamais de travailler, ne semblait pas hantée ni seulement effleurée par le rêve d'une autre existence que celle qu'elle avait menée jusqu'ici. Et cela s'expliquait peut-être par cette raison que, née la dernière, toute jeune encore lorsque le père était mort et que la faillite avait été déclarée, elle avait ignoré la fortune, dont les autres, plus ou moins, se souvenaient.

La nuit venait, une nuit tardive de fin de printemps, où les fenêtres, ouvertes sur la rue, laissent entrer, jusqu'à une heure avancée, un peu de lumière du jour, un peu de poussière, un peu de chaleur molle. Cécile était à peine arrivée, elle enlevait son chapeau et le posait sur son lit, ayant soin de plier la voilette en quatre, lorsque Marie, qui venait d'embrasser sa sœur et, dans l'ombre plus qu'à demi faite la regardait, s'écria:

— Tu as quelque chose!

La mère passa, au même instant, dans le corridor, portant la soupe et un plat qu'elle avait préparés.

— Oui, dit-elle sans s'arrêter, une nouvelle, grande. Venez, que je vous l'apprenne.

La mère, qui était, en réalité, la femme de chambre et la cuisinière du ménage, pauvre femme usée, parcheminée, aigrie par ce qu'elle appelait la malchance: malheurs d'argent d'autrefois, soucis du pain[1] d'aujourd'hui, et incapable de ne plus rien voir au delà, continua, en s'asseyant devant la pile des quatre assiettes où elle devait verser le potage:

— J'ai à vous annoncer, mes enfants, que Cécile est demandée pour être institutrice dans un château.

[1] Soucis matériels quotidiens.

Marie et Jeanne, qui corrigeaient les défauts de symétrie d'un couvert mis à la diable,[1] et, sur la toile cirée, avec la lenteur d'un geste d'art où l'on se complaît, changeaient la place d'une bouteille, d'une salière et de deux assiettes de fruits, se penchèrent en avant. La lumière de la suspension éclata sur les tabliers rouges qu'elles avaient fixés à leurs corsages.

— Institutrice? La petite? Dans un château? demandèrent-elles.

— Et un grand. Elle aura une chambre et un cabinet de toilette dans une tour, séparés des chambres d'enfants, la permission de dîner dans la salle à manger, même quand il y aura des étrangers, deux heures par jour pour lire, la promesse d'être emmenée[2] en excursion autant que cela se pourra, et le droit de me recevoir une fois par mois, le dimanche, la chère mignonne.

— C'est loin d'ici?

— Quinze lieues.[3]

— Combien d'enfants à instruire?

— Une seule, de treize ans. Cécile en a dix-huit. Ça va très bien. Elle a couru les bureaux cet après-midi, pour tâcher de retirer son diplôme. Qu'est-ce qu'on t'a répondu, petite?

— Pas avant six mois, et encore nous aurons de la chance.

— Nous n'en avons jamais eu, excepté aujourd'hui. Car je ne vous ai pas dit que j'avais obtenu quinze cents francs pour votre sœur, moi qui vous parle. Elle n'aurait pas osé demander un chiffre pareil. J'ai osé. J'ai dit: « Madame, il y a institutrice et institutrice. Mais une jeune fille du monde, comme la mienne. . . . »

Elle racontait l'histoire, amplement, tout en servant ses

[1] Sans soin. [2] L'**em** est nasal. [3] Le mot **lieue** est vieilli dans ce sens; on emploie le mot **kilomètre.** Une lieue équivalait à 4 kilomètres.

filles. Marie et Jeanne ne la regardaient pas. Elles considéraient, avec une attention passionnée, troublée, inquiète, la petite qui faisait signe, avec sa tête brune: « Oui, cela est vrai,[1] cela encore, » et qui, toute pâle, interrogeait le visage des aînées, pour savoir: « Dois-je me réjouir? Est-ce vraiment une bonne nouvelle? Est-ce le bonheur? »

Jeanne calculait que les honoraires promis représentaient sept cent cinquante demi-heures de leçons de piano, à deux francs la demi-heure; elle songeait que Cécile n'aurait aucune dépense à faire, si ce n'est pour la toilette, et encore n'avaient-elles pas acheté, voilà quinze jours, leurs trois robes et leurs trois chapeaux d'été?

— C'est superbe! dit-elle.

— Moi, reprit Marie, qui était toujours la seconde à dire son avis, mais la plus écoutée, ce qui me séduirait, vois-tu, ce serait la pensée d'avoir à m'occuper d'une seule enfant, de pouvoir la connaître, me faire aimer d'elle, remplacer la mère. . . . Avec des leçons, si fréquentes qu'elles soient, l'influence est toujours brisée. On touche à peine le cœur, on ne le prend pas. J'ai souffert plus d'une fois, moralement, de ces perpétuelles allées et venues. . . .

— J'en ai souffert physiquement, interrompit la cadette, j'en ai éprouvé des fatigues auxquelles Cécile ne résisterait pas. Car, en soi, le changement de décor me séduirait plutôt; Cécile aura le voyage. . . . Quand doit-elle entrer en fonctions, maman, vous ne l'avez pas dit?

— Dans quatre jours, nous le saurons. . . . Je recevrai une lettre. . . . Il faut le temps de congédier l'ancienne institutrice, de préparer l'enfant à recevoir notre heureuse Cécile. . . .

L'heureuse Cécile, avec ses yeux creusés et dolents de surmenée, ayant interrogé le regard de ses trois juges, comprit qu'elle devait se réjouir, en effet. Elle s'anima;

[1] **Cela est** au lieu de **c'est** parce que la jeune fille confirme chaque point séparément. **Cela** est aussi plus fort que **ce**.

elle fit des projets; elle eut de l'esprit. Entre elle et Jeanne surtout, les deux plus jeunes, la conversation était si vivante et si gaie qu'on ne reconnaissait plus l'étudiante d'hier, toute passive, dont le sourire, rapidement éteint, 5 annonçait seulement qu'une idée d'autrui, un geste, une couleur, un document de plus, s'était enregistré dans la mémoire indifférente et lasse.

Même après que le dîner fut achevé, la bonne nouvelle continua d'exercer son influence sur ces âmes remuées par 10 elle. La mère enlevait le couvert, et, passant d'une pièce dans l'autre, affairée, s'étonnait, chaque fois qu'elle revenait dans la salle à manger, de retrouver ses filles moins silencieuses que de coutume. Marie, Jeanne, Cécile, qui n'avaient que cette heure-là pour raccommoder leurs vête- 15 ments, cousaient, rassemblées dans le cône de lumière de la lampe. Un peu d'air frais soufflait par intervalles et faisait le tour des murs. Les deux aînées parlaient des difficultés de leur métier, non pour s'en plaindre, ni amèrement, mais avec belle humeur, au contraire, et pour mieux établir 20 dans l'espérance et dans la joie cette petite, qui ne donnerait pas de leçons au cachet.[1]

Cependant, tout à la fin, lorsqu'elles se levèrent, dans le silence de la ville à peu près endormie, qui permettait d'entendre, malgré la fenêtre ouverte, le bruit des cassures [1] 25 d'étoffes qui se redressaient, Marie eut la vision, tout à coup, du départ imminent. Elle vit, se détournant pour embrasser la mère, sa jeune sœur, déjà effacée à demi par l'ombre. Elle songea: « Il faudra qu'elle parte. Dans quatre jours, elle s'en ira ainsi pour des années. » Et 30 cette pensée, voisine de son cœur depuis le commencement de la soirée, combattue depuis des heures par la crainte de souffrir et de faire souffrir les autres, s'empara d'elle souverainement. Marie, au coin de ses yeux, essuya deux larmes, les premières.

[1] Voir Notes p. 311.

Le lendemain, en s'éveillant, elle aperçut, elle lut en elle-même, comme une proposition formulée et devenue évidente pendant la nuit: « Cette bonne nouvelle est un malheur. Si l'une des trois s'en va, la maison est morte. » Elle garda pour elle son jugement. Mais, vers le soir, Cécile ayant voulu reprendre la conversation de la veille avec Jeanne, celle-ci laissa tomber [1] les mots de château, de liberté, de promenades, d'attentions, et les autres, comme si elle n'y croyait plus.

Le surlendemain, les trois sœurs se plaignirent d'être souffrantes, et se couchèrent sans avoir veillé ensemble.

Le troisième jour, Marie, qui s'était éveillée et levée de grand matin, afin de pouvoir entendre une messe avant de commencer les leçons, n'était pas agenouillée depuis deux minutes dans l'église voisine, qu'elle reconnut, en arrière, un pas qui glissait sur les dalles. « Oh ! pensa-t-elle, c'est Jeanne qui souffre comme moi. » Et Jeanne passa, en effet. Et, bien peu de temps après, Cécile entra aussi. Elles évitèrent de se rencontrer et de s'expliquer.

Enfin, le quatrième jour arriva. Marie et Jeanne avaient retardé leur départ, pour être à la maison quand la concierge monterait les lettres. Il était huit heures du matin. Un petit coup de sonnette retentit. La mère dit: « La voilà ! » Et aussi émue, et de la même manière qu'au premier instant, lorsqu'elle avait entrevu pour sa fille un avenir et pour soi même une diminution de charges, elle alla ouvrir, et prit la lettre. Il faisait trop sombre pour qu'on pût lire dans le corridor. Elle se dirigea vers la fenêtre de la salle à manger, et, en marchant, avec un doigt, elle essayait de rompre l'enveloppe. Les enfants la suivaient, muettes, pâles, sans hâte.

Aux premières lignes, la mère eut un sursaut:

— Jamais de chance, dit-elle. L'ancienne reste !

Elle allait se plaindre encore. Elle allait lire tout haut

[1] Elle les prononça sans enthousiasme.

la lettre. Mais ses trois filles, jusque-là séparées, s'étaient unies dans un embrassement fou. Elles sanglotaient, elles riaient, elles se serraient l'une contre l'autre, et leurs joues, redevenues roses, étaient mouillées de larmes et de baisers.
5 Bientôt Marie parla et dit:

— Quelle joie infinie!

Jeanne répondit:

— Si la petite était partie, j'en serais morte!

La petite dit à son tour:

10 — J'étais décidée à refuser!

Toutes trois, avec des mots différents, elles venaient de prononcer l'arrêt de leur vie: « Nous ne nous séparerons pas! » Et, ce jour-là, elles pleurèrent de joie jusqu'au soir, parce que le secret de la pauvreté heureuse leur était
15 apparu.

ALPHONSE DAUDET

LES ÉTOILES

Récit d'un Berger Provençal

Du temps que[1] je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles.[2] De temps en temps l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit miarro,[3] ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes,[4] les mariages; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle,[5] Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux galants, et à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la

[1] Plus ordinairement **au temps où . . .** [2] Le mot est vieilli dans ce sens. On dit **moutons.** [3] Garçon de ferme. [4] Le **p** ne se prononce pas. [5] A la campagne on dit **demoiselle** pour une fille de naissance bourgeoise.

montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin je me disais: « C'est la faute de la grand'messe »; puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pas pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures,[1] le ciel étant lavé,[2] la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi[3] l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques.[4] Mais ce n'était pas le petit miarro, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était . . . devinez qui ! . . . notre demoiselle, mes enfants ! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route; mais à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature ! Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière. . . . Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi; n'était-ce pas à en perdre la tête ?

[1] Vers trois heures. [2] S'étant éclairci. [3] A travers. [4] L'attente prolongée a doublé le plaisir du berger et les sonnailles lui semblent plus joyeuses que les fois précédentes.

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le parc,[1] voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse, mon fusil à pierre. Tout cela l'amusait.

— Alors c'est ici que tu vis, mon pauvre berger ? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul ! Qu'est-ce que tu fais ? A quoi penses-tu ? . . .

J'avais envie de répondre: « A vous, maîtresse, » et je n'aurais pas menti; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante[2] prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices:

— Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois ? . . . Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes. . . .

Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition.

— Adieu, berger.

— Salut, maîtresse.

Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps; et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller[3] mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au parc, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre de-

[1] Le **c** se prononce. Voir au Vocabulaire. [2] Ici **méchante** implique l'idée d'un reproche amical. [3] Évanouir.

moiselle, non plus rieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, de mouillure. Il paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la Sorgue grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force
5 elle avait risqué de se noyer. Le terrible,[1] c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait plus songer à retourner à la ferme; car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et moi je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur
10 la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux:

— En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse. . . . Ce n'est qu'un mauvais moment.[2]

Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et
15 sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromageons; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

20 Cependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le parc. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je
25 lui souhaitai la bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte. . . . Dieu m'est témoin que, malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint; rien qu'une grande fierté de songer que dans un coin du parc, tout près du troupeau curieux qui la regar-
30 dait dormir, la fille de mes maîtres, — comme une brebis plus précieuse et plus blanche que toutes les autres, — reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes. . . . Tout à coup, la

[1] Ce qu'il y avait de terrible . . . [2] Ce ne sera pour vous qu'un mauvais moment à passer.

claire-voie du parc s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile,[1] vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument des[2] petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur. . . . Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda Stéphanette à voix basse.

— Une âme qui entre en paradis, maîtresse; et je fis le signe de la croix.

Elle se signa aussi, et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit:

— C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres ?

— Nullement, notre demoiselle.[3] Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe mieux que les gens de la plaine.

[1] Voir **étoile** au Vocabulaire. [2] **De** serait plus correct, mais on voit souvent **des**. [3] Expression campagnarde de politesse.

Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main, entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste:

— Qu'il y en a![1] Que c'est beau! Jamais je n'en avais tant vu. . . . Est-ce que tu sais leurs noms, berger?

— Mais oui, maîtresse. . . . Tenez! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de saint Jacques*.[2] Il va de France droit sur[3] l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins. Plus loin, vous avez le *Char des âmes*[4] avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les *Trois bêtes*,[5] et cette toute petite contre la troisième c'est le *Charretier*.[6] Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent? Ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui. . . . Un peu plus bas, voici le *Râteau* ou les *Trois rois*.[7] C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. . . . Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*,[8] le flambeau des astres. Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'une nuit *Jean de Milan*, avec les *Trois rois* et la *Poussinière*,[9] furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poussinière*, plus pressée,[10] partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-la, là-haut, tout au fond du ciel. Les *Trois rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent; mais ce paresseux de *Jean de Milan*,[11] qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. Mais la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est l'*Étoile du berger*,[12] qui nous éclaire à l'aube

[1] Comme elles sont nombreuses! Quelle multitude! [2] La voie lactée. [3] Dans la direction de. [4] La grande Ourse. [5] L'attelage. [6] Le conducteur. [7] Dans la constellation d'Orion. [8] Sirius. [9] La Pléiade. [10] Sous entendu: que les autres. [11] Mais Jean de Milan, le paresseux. [12] Vénus.

quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle Maguelonne qui court après *Pierre de Provence* [1] et se marie avec lui tous les sept ans.

— Comment ! berger, il y a donc des mariages d'étoiles ? 5

— Mais oui, maîtresse.

Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement 10 de rubans, de dentelles et de cheveux ondés. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette claire nuit qui ne m'a jamais 15 donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau; et par moments je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir. . . . 20

ALPHONSE DAUDET

L'ARLÉSIENNE

Pour aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un mas [2] bâti près de la route au fond d'une grande cour plantée de micocouliers. C'est la vraie maison du ménager [3] de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façade brune irrégulièrement percée, puis tout en 25 haut la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meules et quelques touffes de foin brun qui dépassent.[4]. . .

[1] Saturne. [2] Provençal pour **ferme.** L's se prononce. [3] Expression locale pour **métayer.** [4] Qui dépassent les ouvertures du grenier.

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé? Pourquoi ce portail fermé me serrait-il le cœur? Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid.[1] Il y avait trop de silence autour.... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier.... A l'intérieur, pas une voix! Rien, pas même un grelot de mule.... Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des toits, on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village, et, pour éviter le soleil, je longeais les murs de la ferme, dans l'ombre des micocouliers.... Sur la route, devant le mas, des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin. Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé, — la tête dans ses mains, — sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste trop courte et des culottes[2] en lambeaux.... Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas:

— Chut! c'est le maître.... Il est comme ça depuis le malheur de son fils.

A ce moment une femme et un petit garçon, vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés, et entrèrent à la ferme.

L'homme ajouta:

— La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils y vont tous les jours, depuis que l'enfant s'est tué.... Ah! Monsieur, quelle désolation!... Le père porte encore les habits du mort; on ne peut pas les lui faire quitter.... Dia! hue![3] la bête! »

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, qui voulais en savoir plus long, je demandai au voiturier de monter à

[1] L'aspect du logis causait une impression de froid, de malaise.
[2] Le vrai mot est **la culotte,** au singulier. Mais en langue paysanne ou très familière on dit **les culottes.**
[3] Cris des charretiers pour faire avancer leurs chevaux.

côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire. . . .

Il s'appelait Jan.[1] C'était un admirable paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient; mais lui n'en avait qu'une en tête, une petite Arlésienne, toute[2] en velours et en dentelles, qu'il avait rencontrée sur la Lice d'Arles, une fois. Au mas, on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille[3] passait pour coquette,[4] et ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait:

— Je mourrai si on ne me la donne pas.

Il fallut en passer par là. On décida de les marier après la moisson.

Donc, un dimanche soir, dans la cour du mas, la famille achevait de dîner. C'était presque un repas de noces. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps. . . . Un homme se présente à la porte, et, d'une voix qui tremble, demande à parler à maître[5] Estève, à lui seul. Estève se lève et sort sur la route.

— Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine. Ce que j'avance, je le prouve: voici des lettres! . . . Les parents savent tout et me l'avaient promise; mais, depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi. . . . J'aurais cru pourtant qu'elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

— C'est bien! dit maître Estève quand il eut regardé les lettres; entrez boire un verre de muscat.

L'homme répond:

[1] Provençal pour **Jean.** [2] Sous entendu: habillée toute en velours, etc. Le costume des Arlésiennes est renommé pour sa richesse et son élégance. [3] **La fille,** pour **la jeune fille,** est péjoratif; on pressent la mauvaise réputation de l'Arlésienne. [4] Pour être coquette. [5] A la campagne on donne souvent le titre de **maître** à des hommes respectés et d'un âge un peu avancé.

— Merci ! j'ai plus de chagrin que de soif.

Et il s'en va.

Le père rentre, impassible; il reprend sa place à table; et le repas s'achève gaiement . . .

Ce soir-là maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

— Femme, dit le ménager, en lui amenant son fils, embrasse-le ! il est malheureux. . . .

Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant, et même plus que jamais, depuis qu'on la lui avait montrée [1] dans les bras d'un autre. Seulement il était trop fier pour rien dire; c'est ce qui le tua, le pauvre enfant ! . . . Quelquefois il passait des journées entières seul dans un coin, sans bouger. D'autres jours, il se mettait à la terre [2] avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers. Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui [3] jusqu'à ce qu'il vît monter [4] dans le couchant les clochers grêles de la ville. Alors il revenait. Jamais il n'alla plus loin.

De le voir ainsi, toujours triste et seul, les gens du mas ne savaient plus que faire. On redoutait un malheur. . . . Une fois, à table, sa mère, en le regardant avec des yeux pleins de larmes, lui dit:

— Eh bien ! écoute, Jan, si tu la veux tout de même, nous te la donnerons. . . .

Le père, rouge de honte, baissait la tête. . . .

Jan fit signe que non, et il sortit. . . .

A partir de ce jour, il changea sa façon de vivre, affectant d'être toujours gai, pour rassurer ses parents. On le revit au bal, au cabaret, dans les ferrades. A la vote [5] de Fonvieille, c'est lui qui mena la farandole.

[1] Exagération pour **représentée.** [2] C'est-à-dire à travailler la terre. [3] Sans but, pour se distraire ou se fatiguer. [4] Paraître petit à petit. [5] Pour **fête votive.**

Le père disait: « Il est guéri. » La mère, elle, avait toujours des craintes et plus que jamais surveillait son enfant. . . . Jan couchait, avec Cadet, tout près de la magnanerie; la pauvre vieille se fit dresser un lit à côté de leur chambre. . . . Les magnans [1] pouvaient avoir besoin d'elle, dans la nuit.[2]

Vint la fête de saint Éloi, patron des ménagers.

Grande joie au mas. . . . Il y eut du châteauneuf [3] pour tout le monde et du vin cuit comme s'il en pleuvait. Puis des pétards, des feux [4] sur l'aire, des lanternes de couleur plein les [5] micocouliers. Vive saint Éloi! On farandola à mort. Cadet brûla sa blouse neuve. . . . Jan lui-même avait l'air content; il voulut faire danser sa mère; la pauvre femme en pleurait de bonheur.

A minuit, on alla se coucher. Tout le monde avait besoin de dormir. . . . Jan ne dormit pas, lui. Cadet a raconté depuis que toute la nuit il avait sangloté. . . . Ah! je vous réponds qu'il était bien mordu,[6] celui-là.

Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment:

— Jan, c'est toi?

Jan ne répond pas; il est déjà dans l'escalier.

Vite, vite la mère se lève:

— Jan, où vas-tu?

Il monte au grenier; elle monte derrière lui:

— Mon fils, au nom du ciel!

Il ferme la porte et tire le verrou.

— Jan, mon Janet, réponds-moi. Que vas-tu faire?

[1] Mot par lequel on désigne les vers à soie dans les contrées méridionales de la France. [2] Explication donnée par la mère. [3] Du vin de Châteauneuf (Voir Notes p. 313). [4] Des feux de joie. [5] Expression familière pour **à profusion.** **Plein** est ici une préposition. [6] Sous-entendu: au cœur, par l'amour.

A tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche le loquet. . . . Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout. . . .

Il s'était dit, le pauvre enfant: « Je l'aime trop . . . Je m'en vais. . . . » Ah! misérables cœurs que nous sommes! C'est un peu fort[1] pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour!

Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi, là-bas, du côté du mas d'Estève. . . .

C'était, dans la cour, devant la table de pierre couverte de rosée et de sang, la mère toute nue qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

ALPHONSE DAUDET

LE SECRET DE MAÎTRE[2] CORNILLE

Francet[3] Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans renom comme il est aujourd'hui. Autre temps[4] il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des mas nous apportaient leur blé à moudre. . . . Tout autour du village, les collines

[1] C'est incroyable. [2] Voir note 5 p. 117. [3] Pour **François** (Voir Notes p. 313). [4] Autrefois.

étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche[1] on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia hue!*[2] des aides-meuniers . . . Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient[3] le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit[4] on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau![5] Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre!*[6] ils furent tous obligés de fermer. . . . On ne vit plus venir les petits ânes. . . . Les belles meunières vendirent leurs croix d'or. . . . Plus de muscat! plus de farandole! . . . Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles. . . . Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces masures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

[1] **De droite et de gauche** ou **à droite et à gauche.** [2] Voir note 3 p. 116. [3] Nous offraient. [4] En style habituel: **nuit noire.** [5] On dit plutôt **tout nouveau, tout beau.** Voir **beau** au Vocabulaire. [6] Exclamation provençale de pitié et d'attendrissement.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours,[1] on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu. . . . » Et il trouvait comme cela une foule[2] de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de mâle rage,[3] le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand*[4] au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les mas, pour la moisson, les magnans[5] ou les olivades.[6] Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses[7] quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au mas où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant. . . .

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des baïles[8] et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille,

[1] En français on dit souvent **huit jours** pour **une semaine** et **quinze jours** pour **deux semaines.** [2] Beaucoup, une quantité. [3] De colère et d'entêtement. [4] Grand-père. [5] Les vers à soie. [6] Cueillette des olives. [7] Le **ses** sert à donner plus de force à l'idée. [8] Chefs de bergers.

et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole [1] en lambeaux . . . Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres [2] les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant.[3]. . . Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vêpres,[4] maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie.

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable [5] pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement: « Motus! [6] je travaille pour l'exportation.» . . . Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas. . . .

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser [7]

[1] Large ceinture de laine avec laquelle les paysans provençaux fixent leur pantalon. [2] **Nous autres, vous autres** sont des gallicismes pour **nous, vous.** [3] Auparavant. [4] Bonsoir. [5] Dans le langage familier on ajoute souvent le mot **diable** pour donner de l'énergie à la pensée. [6] Ne dites rien à personne. L's se prononce. [7] Causer, bavarder.

le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment: En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux [1] l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, je voulus régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots [2] au grand-père. . . . Ah ! le vieux sorcier ! il faut voir de quelle manière il me reçut ! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à travers le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie. . . . Pensez [3] que le sang me montait [4] d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue. . . . Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père. . . . Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt ! [5] voilà mes amoureux partis.

[1] On dirait plus correctement **étaient devenus amoureux.** [2] Pour en parler. [3] Vous pouvez bien deviner. [4] La colère m'envahissait. [5] Imitation du bruit que ferait un couple d'oiseaux s'envolant.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin. . . .

Chose singulière, la chambre de la meule était vide. . . . Pas un sac, pas un grain de blé; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée. . . . On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins. . . . L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus.

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon: un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine. . . . Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé [1] de les entendre. . . . Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons. . . . Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là!

Le moulin était grand ouvert. . . . Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête

[1] Déchiré.

dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi![1] disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir. . . . Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers:

— Ohé! du moulin![2]. . . Ohé! maître Cornille!

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés. . . . Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois:

— C'est du blé! . . . Seigneur Dieu! . . . Du bon blé. . . . Laissez-moi, que je le regarde.

Puis, se tournant vers nous:

— Ah! je savais bien que vous me reviendriez. . . . Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village:

— Non, non, mes enfants; il faut avant tout que j'aille donner à manger à mon moulin. . . . Pensez donc! il y a longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent!

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre: à partir de ce jour-là jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours

[1] Que je suis donc malheureux! [2] Les gens du moulin.

cette fois. . . . Cornille mort, personne ne prit sa suite.[1] Que voulez-vous, monsieur! . . . tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs. 5

ALPHONSE DAUDET

LA CHÈVRE DE MONSIEUR SEGUIN

A M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire!

Comment! on t'offre une place de chroniqueur[2] dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser. . . . Mais regarde-toi, malheureux garçon! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre 10 qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo.[3] . . . Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile! fais-toi chroni- 15 queur! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette. . . .

Non? Tu ne veux pas? Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout. . . . Eh bien, écoute un peu l'histoire 20 de la *chèvre de M. Seguin.* Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon: un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, 25 et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était,

[1] Ne lui succéda. [2] Le **ch** se prononce **k**. [3] L'orthographe courante est *Apollon* (Voir Notes p. 313).

paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait:

5 « C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une. »

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune,

10 pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houp-

15 pelande! C'était[1] presque aussi charmant que le cabri[2] d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre . . .

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré

20 d'aubépines. C'est là qu'il mit la nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin

25 était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne:

30 — Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou! . . . C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos! Les chèvres,[3] il leur faut du large.

[1] **C'était** pour **la petite chèvre était.** [2] Mot familier pour **chevreau.** [3] **Aux chèvres il faut . . .** serait plus correct.

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit; son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê!* . . . tristement. 5

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. . . . Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

— Écoutez, monsieur Seguin, je languis chez vous. 10 Laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu! Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre:

— Comment, Blanquette, tu veux me quitter! 15

Et Blanquette répondit:

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh! non, monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que 20 j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup 25 dans la montagne? . . . Que feras-tu quand il viendra? . . .

— Je lui donnerai des coups de cornes, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement[1] encornées que toi. . . . Tu sais 30 bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc.[2] Elle s'est battue avec le loup toute la nuit . . . puis, le matin, le loup l'a mangée.

[1] Beaucoup mieux. [2] Le c se prononce.

— Pécaïre ![1] Pauvre Renaude ! . . . Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine ! . . . dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres ?[2] Encore une que le loup va me manger. . . . Eh bien, non . . . je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla. . . .

Tu ris, Gringoire ? Parbleu,[3] je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin. . . . Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

— Tu penses,[4] Gringoire, si notre chèvre était heureuse ! Plus[5] de corde, plus de pieu . . . rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise. . . . C'est là qu'il y en[6] avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes ! . . . Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. . . . C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc ! . . . De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux ! . . .

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans

[1] Voir note 6 p. 121. [2] Voir **faire** au Vocabulaire. [3] Exclamation familière d'approbation. [4] Tu peux t'imaginer. [5] Il n'y avait plus. [6] Gallicisme très commun. C'est du style de la conversation animée.

les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes. . . . Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. . . . On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.[1]

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil. . . . Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit ! dit-elle; comment ai-je pu tenir là dedans ?

Pauvrette ! de se voir [2] si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde. . . .

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche,[3] elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants. . . . Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois [4] une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir. . . .

[1] Blanquette n'avait peur de rien. [2] **De se voir** ou mieux **en se voyant.** [3] Voir note 1 p. 121. [4] Plus correctement: **dans le bois.**

— Déjà ? dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste. . . . Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit. . . . Puis ce fut un long hurlement dans la montagne.

— Hou ! Hou !

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. . . . Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou ! hou ! . . . faisait le loup.

— Reviens ! reviens ! . . . criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire[1] à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus. . . .

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. . . . C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment:

— Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin ! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.[2]

Blanquette se sentit perdue. . . . Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite;

[1] S'habituer. [2] Semblables à l'amadou.

puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était. . . . Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude. . . . 5

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.[1]

Ah! la brave chevrette,[2] comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant 10 ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine. . . . Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait: 15

— Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube . . .

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents. . . . Une lueur pâle parut dans l'horizon.[3]. . . Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie. 20

— Enfin! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang. . . .

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire! 25

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de *la cabro de moussu Seguin, que se battégue touto la neui emé lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé.*[4] 30

Tu m'entends bien, Gringoire:

E piei lou matin lou loup la mangé.

[1] Voir **entrer** au Vocabulaire. [2] Diminutif de **chèvre.** [3] Plus correctement: **à l'horizon.** [4] La chèvre de M. Seguin qui se battit toute la nuit avec le loup et puis, le matin, le loup la mangea.

GUY DE MAUPASSANT

UN LÂCHE

On l'appelait dans le monde: le « beau Signoles. » Il se nommait le vicomte Gontran-Joseph de Signoles.

Orphelin et maître d'une fortune suffisante, il faisait figure, comme on dit. Il avait de la tournure et de l'allure, 5 assez de parole pour faire croire à de l'esprit, une certaine grâce naturelle, un air de noblesse et de fierté, la moustache brave et l'œil doux, ce qui plaît aux femmes.

Il était demandé dans les salons, recherché par les valseuses, et il inspirait aux hommes cette inimitié souriante 10 qu'on a pour les gens de figure énergique.[1] On lui avait soupçonné quelques amours capables de donner fort bonne opinion d'un garçon. Il vivait heureux, tranquille, dans le bien-être moral le plus complet. On savait qu'il tirait bien l'épée et mieux le pistolet.

15 — Quand je me battrai, disait-il, je choisirai le pistolet. Avec cette arme, je suis sûr de tuer mon homme.

Or, un soir, comme il avait accompagné au théâtre deux jeunes femmes de ses amies, escortées d'ailleurs de leurs époux, il leur offrit, après le spectacle, de prendre une glace 20 chez Tortoni. Ils étaient entrés depuis quelques minutes, quand il s'aperçut qu'un monsieur assis à une table voisine regardait avec obstination une de ses voisines. Elle semblait gênée, inquiète, baissait la tête. Enfin elle dit à son mari:

25 — Voici un homme qui me dévisage. Moi, je ne le connais pas; le connais-tu?

Le mari, qui n'avait rien vu, leva les yeux, mais déclara:

[1] C'est-à-dire qu'il n'était pas aimé, mais craint.

— Non, pas du tout.

La jeune femme reprit, moitié souriante, moitié fâchée:

— C'est fort gênant; cet individu me gâte ma glace.

Le mari haussa les épaules:

— Bast![1] n'y fais pas attention. S'il fallait s'occuper de tous les insolents qu'on rencontre, on n'en finirait pas.

Mais le vicomte s'était levé brusquement. Il ne pouvait admettre que cet inconnu gâtât une glace qu'il avait offerte. C'était à lui que l'injure s'adressait, puisque c'était par lui et pour lui que ses amis étaient entrés dans ce café. L'affaire donc ne regardait que lui.

Il s'avança vers l'homme et lui dit:

— Vous avez, monsieur, une manière de regarder ces dames que je ne puis tolérer. Je vous prie de vouloir bien cesser cette insistance.

L'autre répliqua:

— Vous allez me ficher la paix, vous.

Le vicomte déclara, les dents serrées:

— Prenez garde, monsieur, vous allez me forcer à passer la mesure.

Le monsieur ne répondit qu'un mot, un mot ordurier qui sonna d'un bout à l'autre du café, et fit, comme par l'effet d'un ressort, accomplir à chaque consommateur un mouvement brusque. Tous ceux qui tournaient le dos se retournèrent; tous les autres levèrent la tête; trois garçons pivotèrent sur leurs talons comme des toupies; les deux dames du comptoir eurent un sursaut, puis une conversion du torse entier, comme si elles eussent été deux automates obéissant à la même manivelle.

Un grand silence s'était fait. Puis, tout à coup, un bruit sec claqua dans l'air. Le vicomte avait giflé son adversaire. Tout le monde se leva pour s'interposer. Des cartes[2] furent échangées.

[1] Exclamation d'indifférence et de dédain. [2] Cartes de visite.

Quand le vicomte fut rentré chez lui, il marcha pendant quelques minutes à grands pas vifs, à travers sa chambre. Il était trop agité pour réfléchir à rien. Une seule idée planait sur[1] son esprit: « un duel, » sans que cette idée éveillât encore en lui une émotion quelconque. Il avait fait ce qu'il devait faire; il s'était montré ce qu'il devait être. On en parlerait, on l'approuverait, on le féliciterait. Il répétait à voix haute, parlant comme on parle dans les grands troubles de pensée:

— Quelle brute que cet homme!

Puis il s'assit et se mit à réfléchir. Il lui fallait, dès le matin, trouver des témoins. Qui choisirait-il? Il cherchait les gens les plus posés et les plus célèbres de sa connaissance. Il prit enfin le marquis de La Tour-Noire et le colonel Bourdin, un grand seigneur et un soldat, c'était fort bien. Leurs noms porteraient[2] dans les journaux. Il s'aperçut qu'il avait soif et il but, coup sur coup, trois verres d'eau; puis il se remit à marcher. Il se sentait plein d'énergie. En se montrant crâne, résolu à tout et en exigeant des conditions rigoureuses, dangereuses, en réclamant un duel sérieux, très sérieux, terrible, son adversaire reculerait probablement et ferait des excuses.

Il reprit la carte qu'il avait tirée de sa poche et jetée sur sa table et il la relut comme il l'avait déjà lue, au café, d'un coup d'œil et, dans le fiacre, à la lueur de chaque bec de gaz, en revenant. « Georges Lamil, 51, rue Moncey. » Rien de plus.

Il examinait ces lettres assemblées qui lui paraissaient mystérieuses, pleines de sens confus: Georges Lamil? Qui était cet homme? Que faisait-il? Pourquoi avait-il regardé cette femme d'une pareille façon? N'était-ce pas révoltant qu'un étranger, un inconnu vînt troubler ainsi votre vie, tout d'un coup, parce qu'il lui avait plu de fixer

[1] Il faudrait plutôt **dominait** ou **occupait** ou **demeurait dans.**
[2] Attireraient l'attention quand les journaux les citeraient.

insolemment les yeux sur une femme? Et le vicomte répéta encore une fois, à haute voix:

— Quelle brute!

Puis il demeura immobile, debout, songeant, le regard toujours planté sur la carte. Une colère s'éveillait en lui contre ce morceau de papier,[1] une colère haineuse où se mêlait un étrange sentiment de malaise. C'était stupide, cette histoire-là! Il prit un canif ouvert sous sa main[2] et le piqua au milieu du nom imprimé, comme s'il eût poignardé quelqu'un.

Donc il fallait se battre! Choisirait-il l'épée ou le pistolet, car il se considérait bien comme l'insulté. Avec l'épée, il risquait moins; mais avec le pistolet il avait chance de faire reculer son adversaire. Il est bien rare qu'un duel à épée soit mortel, une prudence réciproque empêchant les combattants de se tenir en garde assez près l'un de l'autre pour qu'une pointe entre profondément. Avec le pistolet il risquait sa vie sérieusement; mais il pouvait aussi se tirer d'affaire avec les honneurs de la situation et sans arriver à une rencontre.

Il prononça:

— Il faut être ferme. Il aura peur.

Le son de sa voix le fit tressaillir et il regarda autour de lui. Il se sentait fort nerveux. Il but encore un verre d'eau, puis commença à se dévêtir pour se coucher.

Dès qu'il fut au lit il souffla sa lumière et ferma les yeux.

Il pensait:

— J'ai toute la journée de demain pour m'occuper de mes affaires. Dormons d'abord afin d'être calme.

Il avait très chaud dans ses draps, mais il ne pouvait parvenir à s'assoupir. Il se tournait et se retournait, demeurait cinq minutes sur le dos, puis se plaçait sur le côté gauche, puis se roulait sur le côté droit.

[1] **Carton** serait plus correct. [2] Qui se trouvait proche de sa main.

Il avait encore soif. Il se releva pour boire. Puis une inquiétude le saisit:

— Est-ce que j'aurais peur?

Pourquoi son cœur se mettait-il à battre follement à chaque bruit connu de sa chambre? Quand la pendule allait sonner, le petit grincement du ressort qui se dresse lui faisait faire un sursaut; et il lui fallait ouvrir la bouche pour respirer ensuite pendant quelques secondes, tant il demeurait oppressé.

Il se mit à raisonner avec lui-même sur la possibilité de cette chose:

— Aurais-je peur?

Non certes, il n'aurait pas peur, puisqu'il était résolu à aller jusqu'au bout, puisqu'il avait cette volonté bien arrêtée de se battre, de ne pas trembler. Mais il se sentait si profondément troublé qu'il se demanda:

— Peut-on avoir peur, malgré soi?

Et ce doute l'envahit, cette inquiétude, cette épouvante; si une force plus puissante que sa volonté, dominatrice, irrésistible, le domptait, qu'arriverait-il? Oui, que pouvait-il arriver? Certes, il irait sur le terrain, puisqu'il voulait y aller. Mais s'il tremblait? Mais s'il perdait connaissance? Et il songea à sa situation, à sa réputation, à son nom.

Et un singulier besoin le prit tout à coup de se relever pour se regarder dans la glace. Il ralluma sa bougie.

Quand il aperçut son visage reflété dans le verre poli, il se reconnut à peine, et il lui sembla qu'il ne s'était jamais vu. Ses yeux lui parurent énormes; et il était pâle, certes, il était pâle, très pâle.

Il restait debout en face du miroir. Il tira la langue comme pour constater l'état de sa santé, et tout d'un coup cette pensée entra en lui à la façon d'une balle:

— Après-demain, à cette heure-ci, je serai peut-être mort.

Et son cœur se remit à battre furieusement.

— Après-demain, à cette heure-ci, je serai peut-être

mort. Cette personne en face de moi, ce moi que je vois dans cette glace, ne sera plus. Comment ! Me voici, je me regarde, je me sens vivre, et dans vingt-quatre heures je serai couché dans ce lit, mort, les yeux fermés, froid, inanimé, disparu. 5

Il se retourna vers la couche et il se vit distinctement étendu sur le dos dans ces mêmes draps qu'il venait de quitter. Il avait ce visage creux qu'ont les morts et cette mollesse des mains qui ne remueront plus.

Alors il eut peur de son lit, et pour ne plus le regarder il 10 passa dans son fumoir. Il prit machinalement un cigare, l'alluma et se remit à marcher. Il avait froid; il alla vers la sonnette pour réveiller son valet de chambre; mais il s'arrêta, la main levée vers le cordon:

— Cet homme va s'apercevoir que j'ai peur. 15

Et il ne sonna pas, il fit du feu. Ses mains tremblaient un peu, d'un frémissement nerveux, quand elles touchaient les objets. Sa tête s'égarait; ses pensées troubles devenaient fuyantes, brusques, douloureuses; une ivresse envahissait son esprit comme s'il eût bu. 20

Et sans cesse il se demandait:

— Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ?

Tout son corps vibrait, parcouru de tressaillements saccadés. Il se releva et, s'approchant de la fenêtre, ouvrit les rideaux. 25

Le jour venait, un jour d'été. Le ciel rose faisait rose la ville, les toits et les murs. Une grande tombée de lumière ténue, pareille à une caresse du soleil levant, enveloppait le monde réveillé; et, avec cette lueur, un espoir gai, rapide, brutal, envahit le cœur du vicomte. Était-il fou de 30 s'être laissé ainsi terrasser par la crainte, avant même que rien fût décidé, avant que ses témoins eussent vu ceux de ce Georges Lamil, avant qu'il sût encore s'il allait seulement se battre ?

Il fit sa toilette, s'habilla et sortit d'un pas ferme. 35

Il se répétait, tout en marchant:

— Il faut que je sois énergique, très énergique. Il faut que je prouve que je n'ai pas peur.

Ses témoins, le marquis et le colonel, se mirent à sa disposition, et après lui avoir serré énergiquement les mains, discutèrent les conditions.

Le colonel demanda:

— Vous voulez un duel sérieux?

Le vicomte répondit:

— Très sérieux.

Le marquis reprit:

— Vous tenez au pistolet?

— Oui.

— Nous laissez-vous libres de régler le reste?

Le vicomte articula d'une voix sèche, saccadée:

— Vingt pas, au commandement, en levant l'arme au lieu de l'abaisser. Échange de balles jusqu'à blessure grave.

Le colonel déclara d'un ton satisfait:

— Ce sont des conditions excellentes. Vous tirez bien, toutes les chances sont pour vous.

Et ils partirent.[1] Le vicomte rentra chez lui pour les attendre. Son agitation, apaisée un moment, grandissait maintenant de minute en minute. Il se sentait le long des bras, le long des jambes, dans la poitrine, une sorte de frémissement, de vibration continue; il ne pouvait tenir en place, ni assis, ni debout. Il n'avait plus dans la bouche une apparence de salive, et il faisait à tout instant un mouvement bruyant de la langue, comme pour la décoller de son palais.

Il voulut déjeuner, mais il ne put manger. Alors l'idée lui vint de boire pour se donner du courage, et il se fit apporter un carafon de rhum[2] dont il avala, coup sur coup, six petits verres.

[1] Ils partirent pour aller consulter les témoins de l'adversaire.
[2] Prononcez **romm.**

Une chaleur, pareille à une brûlure, l'envahit, suivie aussitôt d'un étourdissement de l'âme. Il pensa:

— Je tiens le moyen. Maintenant ça va bien.

Mais au bout d'une heure il avait vidé le carafon, et son état d'agitation redevenait intolérable. Il sentait un besoin fou de se rouler par terre, de crier, de mordre. Le soir tombait.

Un coup de timbre lui donna une telle suffocation qu'il n'eut pas la force de se lever pour recevoir ses témoins.

Il n'osait même plus leur parler, leur dire « bonjour, » prononcer un seul mot, de crainte qu'ils ne devinassent tout à l'altération de sa voix.

Le colonel prononça:

— Tout est réglé aux conditions que vous avez fixées. Votre adversaire réclamait d'abord les privilèges d'offensé, mais il a cédé presque aussitôt et a tout accepté. Ses témoins sont deux militaires.

Le vicomte prononça:

— Merci.

Le marquis reprit:

— Excusez-nous si nous ne faisons qu'entrer et sortir, mais nous avons encore à nous occuper de mille choses. Il faut un bon médecin, puisque le combat ne cessera qu'après blessure grave, et vous savez que les balles ne badinent pas. Il faut désigner l'endroit, à proximité d'une maison pour y porter le blessé si c'est nécessaire, etc.; enfin, nous en avons encore pour deux ou trois heures.

Le vicomte articula une seconde fois:

— Merci.

Le colonel demanda:

— Vous allez bien? Vous êtes calme?

— Oui, très calme, merci.

Les deux hommes se retirèrent.

Quand il se sentit seul de nouveau, il lui sembla qu'il devenait fou. Son domestique ayant allumé les lampes, il s'assit devant sa table pour écrire des lettres. Après avoir tracé, au haut d'une page: « Ceci est mon testament, » il se releva d'une secousse et s'éloigna, se sentant incapable d'unir deux idées, de prendre une résolution, de décider quoi que ce fût.[1]

Ainsi, il allait se battre! Il ne pouvait plus éviter cela. Que se passait-il donc en lui? Il voulait se battre, il avait cette intention et cette résolution fermement arrêtées; et il sentait bien, malgré tout l'effort de son esprit et toute la tension de sa volonté, qu'il ne pourrait même conserver la force nécessaire pour aller jusqu'au lieu de la rencontre. Il cherchait à se figurer le combat, son attitude à lui et la tenue de son adversaire.

De temps en temps, ses dents s'entrechoquaient dans sa bouche avec un petit bruit sec. Il voulut lire, et prit le code du duel de Châteauvillard. Puis il se demanda:

— Mon adversaire a-t-il fréquenté les tirs? Est-il connu? Est-il classé? Comment le savoir?

Il se souvint du livre du baron de Vaux sur les tireurs au pistolet, et il le parcourut d'un bout à l'autre. Georges Lamil n'y était pas nommé. Mais cependant si cet homme n'était pas un tireur, il n'aurait pas accepté immédiatement cette arme dangereuse et ces conditions mortelles?

Il ouvrit, en passant, une boîte de Gastinne Renette posée sur un guéridon, et prit un des pistolets, puis il se plaça comme pour tirer el leva le bras. Mais il tremblait des pieds à la tête et le canon remuait dans tous les sens. Alors, il se dit:

—C'est impossible. Je ne puis me battre ainsi.

Il regardait au bout du canon ce petit trou noir et profond qui crache la mort, il songeait au déshonneur, aux chuchotements dans les cercles, aux rires dans les salons,

[1] Voir être au Vocabulaire.

au mépris des femmes, aux allusions des journaux, aux insultes que lui jetteraient les lâches.

Il regardait toujours l'arme, et, levant le chien, il vit soudain une amorce briller dessous comme une petite flamme rouge. Le pistolet était demeuré chargé, par hasard, par oubli. Et il éprouva de cela une joie confuse, inexplicable.

S'il n'avait pas, devant l'autre, la tenue noble et calme qu'il faut, il serait perdu à tout jamais. Il serait taché, marqué d'un signe d'infamie, chassé du monde! Et cette tenue calme et crâne, il ne l'aurait pas, il le savait, il le sentait. Pourtant il était brave, puisqu'il voulait se battre! . . . Il était brave, puisque . . . — La pensée qui l'effleura ne s'acheva même pas dans son esprit; mais, ouvrant la bouche toute grande, il s'enfonça brusquement, jusqu'au fond de la gorge, le canon de son pistolet, et il appuya sur la gâchette. . . .

Quand son valet de chambre accourut, attiré par la détonation, il le trouva mort, sur le dos. Un jet de sang avait éclaboussé le papier blanc sur la table et faisait une grande tache rouge au-dessous de ces quatre mots:

« Ceci est mon testament. »

GUY DE MAUPASSANT

MENUET

A Paul Bourget

Les grands malheurs ne m'attristent guère, dit Jean Bridelle, un vieux garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près: j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au

cœur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes.

La plus violente douleur qu'on puisse éprouver, certes, est la perte d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme.[1] Cela est violent, terrible, cela bouleverse et déchire; mais on guérit de ces catastrophes comme de larges blessures saignantes. Or, certaines rencontres, certaines choses entr'aperçues,[2] devinées, certains chagrins secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde douloureux de pensées, qui entr'ouvrent devant nous brusquement la porte mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles semblent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse, un goût d'amertume, une sensation de désenchantement dont nous sommes longtemps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en moi comme de longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cafés bruyants, les camarades braillards. Je me levais tôt; et

[1] Plus ordinairement: **est, pour une mère, la perte de son enfant; pour un homme, la perte de sa mère.** [2] Le mot courant est **entrevues,** mais **entr'aperçues** indique une vision encore plus vague.

une de mes plus chères voluptés était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille.[1] Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillages taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces cloisons de branches; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers [2] magnifiques ou des régiments d'arbres à fruit.[3]

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille,[4] savamment espacées sur des planches, ouvraient au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches [5] bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez,[6] au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à

[1] **Vieille** tout seul est plus expressif que **vieille femme** ou que **vieille dame.** [2] **Sociétés de rosiers** et, plus loin, **régiments d'arbres** sont des métaphores. [3] On écrit indifféremment **à fruit** ou **à fruits.** On dit plus souvent **arbres fruitiers.** [4] Les ruches ancien modèle. [5] Il s'agit des abeilles ou **mouches à miel.** [6] Ne faites pas de liaison.

Whitworth College

pont,[1] une redingote tabac d'Espagne,[2] une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.[3]

5 Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

10 Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se 15 mit à faire des mouvements singuliers: quelques petits bonds d'abord, puis une révérence; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des 20 grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était fou, lui ou moi.

25 Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

30 A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue; et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

[1] Boutonnant sur les côtés. Cette forme est encore celle du costume national breton. [2] Couleur tabac d'Espagne. [3] C'est-à-dire très vieux.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué, je lui dis:

— Il fait bien bon aujourd'hui, monsieur.

Il s'inclina.

— Oui, monsieur, c'est un vrai temps de jadis.[1] 5

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait été maître de danse [2] à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder. 10

Or, voilà qu'un jour il me confia:

— J'ai épousé la Castris,[3] monsieur. Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt.[4] Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous 15 ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons toutes nos après-midi.[5] Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure. 20

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce 25 siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'amour.

[1] L's se prononce. [2] **Maître de danse** est vieilli. On dit **professeur de danse,** lorsqu'il s'agit d'enseignement des danses courantes et **maître de ballet** lorsqu'il s'agit de l'artiste qui enseigne et dirige un groupe de danseurs professionnels. [3] Cette forme, qui laisse l'article devant le nom propre, était fort courante, il n'y a pas longtemps, pour les noms d'actrices célèbres. On ne l'emploie plus. [4] Expression vieillie. Aujourd'hui on dirait **sur le soir.** [5] Ce mot est invariable.

Nous nous assîmes sur un banc. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées proprettes; un bon soleil glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris
5 semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.[1]

— Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet.

10 Il tressaillit.

— Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de rois, il n'y a plus de menuet.

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithy-
15 rambique auquel je ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique[2] compagne,
20 toujours silencieuse et grave:

— Élise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à monsieur ce que c'était?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

25 Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier
30 fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le cœur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une apparition lamentable et comique, l'om-

[1] Des voitures à cheval, remplacées aujourd'hui par les taxi-autos. [2] **Antique** est un peu ironique.

bre démodée d'un siècle. J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante; puis ils s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais, trois jours après, pour la province. Je ne les ai point revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans espoir? Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière, le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi? Je n'en sais rien.

Vous trouverez cela ridicule, sans doute?

GUY DE MAUPASSANT

CLAIR DE LUNE

Il portait bien son nom de bataille,[1] l'abbé Marignan. C'était un grand prêtre maigre, fanatique, d'âme toujours exaltée, mais droite. Toutes ses croyances étaient fixes, sans jamais d'oscillations. Il s'imaginait sincèrement connaître son Dieu, pénétrer ses desseins, ses volontés, ses intentions.

Quand il se promenait à grands pas dans l'allée de son petit presbytère de campagne, quelquefois une interrogation se dressait dans son esprit: « Pourquoi Dieu a-t-il fait

[1] Voir Notes p. 315.

cela ? » Et il cherchait obstinément, prenant en sa pensée la place de Dieu, et il trouvait presque toujours. Ce n'est pas lui qui eût murmuré dans un élan de pieuse humilité: « Seigneur, vos desseins sont impénétrables ! » Il se disait: « Je suis le serviteur de Dieu, je dois connaître ses raisons d'agir, et les deviner si je ne les connais pas. »

Tout lui paraissait créé dans la nature avec une logique absolue et admirable. Les « pourquoi » et les « parce que » se balançaient toujours. Les aurores étaient faites pour rendre joyeux les réveils, les jours pour mûrir les moissons, les pluies pour les arroser, les soirs pour préparer au sommeil et les nuits sombres pour dormir.

Les quatre saisons correspondaient parfaitement à tous les besoins de l'agriculture; et jamais le soupçon n'aurait pu venir au prêtre que la nature n'a point d'intentions et que tout ce qui vit s'est plié, au contraire, aux dures nécessités des époques, des climats et de la matière.

Mais il haïssait la femme,[1] il la haïssait inconsciemment, et la méprisait par instinct. Il répétait souvent la parole du Christ: « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » et il ajoutait: « On dirait que Dieu lui-même se sentait mécontent de cette œuvre-là. » Elle était le tentateur[2] qui avait entraîné le premier homme et qui continuait toujours son œuvre de damnation,[3] l'être faible, dangereux, mystérieusement troublant. Et plus encore que leur corps de perdition, il haïssait leur âme aimante.

Souvent il avait senti leur tendresse attachée à lui[4] et, bien qu'il se sût inattaquable, il s'exaspérait de ce besoin d'aimer qui frémissait toujours en elles.

Dieu, à son avis, n'avait créé la femme que pour ten-

[1] C'est-à-dire les femmes, la race des femmes. [2] **Le tentateur** au lieu de **la tentatrice** parce que le prêtre pense ici au démon qui tente les hommes. [3] Prononcez **danation.** [4] **L'envelopper** serait plus simple.

ter l'homme et l'éprouver. Il ne fallait approcher d'elle qu'avec des précautions défensives, et les craintes qu'on a des pièges.

Il n'avait d'indulgence que pour les religieuses que leur vœu rendait inoffensives; mais il les traitait durement quand même, parce qu'il la sentait toujours vivante au fond de leur cœur enchaîné, de leur cœur humilié, cette éternelle tendresse qui venait encore à lui, bien qu'il fût un prêtre.

Il la sentait dans leurs regards plus mouillés de piété que les regards des moines, il la sentait dans leur docilité même, dans la douceur de leur voix en lui parlant, dans leurs yeux baissés, et dans leurs larmes résignées quand il les reprenait avec rudesse.

Et il secouait sa soutane en sortant des portes du couvent, et il s'en allait en allongeant les jambes comme s'il avait fui devant un danger.

Il avait une nièce qui vivait avec sa mère dans une petite maison voisine. Il s'acharnait à en faire une sœur de charité.

Elle était jolie, écervelée et moqueuse. Quand l'abbé sermonnait, elle riait; et quand il se fâchait contre elle, elle l'embrassait avec véhémence, le serrant contre son cœur, tandis qu'il cherchait involontairement à se dégager de cette étreinte qui lui faisait goûter cependant une joie douce, éveillant au fond de lui cette sensation de paternité qui sommeille en tout homme.

Souvent il lui parlait de Dieu, de son Dieu,[1] en marchant à côté d'elle par les chemins des champs. Elle ne l'écoutait guère et regardait le ciel, les herbes, les fleurs, avec un bonheur de vivre qui se voyait dans ses yeux. Quelquefois elle s'élançait pour attraper une bête volante,[2] et s'écriait en la rapportant: « Regarde, mon oncle, comme elle est

[1] Du Dieu qu'il avait imaginé et qu'il croyait connaître.
[2] Plus poétique qu'insecte.

jolie; j'ai envie de l'embrasser. » Et ce besoin d'« embrasser » des mouches ou des grains de lilas inquiétait, irritait, soulevait le prêtre, qui retrouvait encore là cette indéracinable tendresse qui germe toujours au cœur des femmes.

5 Puis, voilà qu'un jour l'épouse [1] du sacristain, qui faisait le ménage de l'abbé Marignan, lui apprit avec précaution que sa nièce avait un amoureux.

Il en ressentit une émotion effroyable, et il demeura suffoqué, avec du savon plein [2] la figure, car il était en 10 train de se raser.

Quand il se retrouva en état de réfléchir et de parler, il s'écria: « Ce n'est pas vrai, vous mentez, Mélanie ! »

Mais la paysanne posa la main sur son cœur: « Que Notre-Seigneur me juge si je mens, monsieur le curé. 15 J'vous [3] dis qu'elle y va [4] tous les soirs sitôt qu'votre [3] sœur est couchée. Ils se r'trouvent [3] le long de la rivière. Vous n'avez qu'à y aller voir [5] entre dix heures et minuit. »

Il cessa de se gratter le menton, et il se mit à marcher violemment, comme il faisait toujours en ses heures de 20 grave méditation. Quand il voulut recommencer à se barbifier,[6] il se coupa trois fois depuis le nez jusqu'à l'oreille.

Tout le jour, il demeura muet, gonflé d'indignation et de colère. A sa fureur de prêtre, devant l'invincible amour, 25 s'ajoutait une exaspération de père moral, de tuteur, de chargé d'âme, trompé, volé, joué par une enfant; cette suffocation égoïste des parents à qui leur fille annonce qu'elle a fait, sans eux et malgré eux, choix d'un époux.[7]

Après son dîner, il essaya de lire un peu, mais il ne put

[1] Plus cérémonieux que **femme**, vu les fonctions du mari. [2] **Plein** est ici une préposition. [3] Élision du langage populaire. [4] Qu'elle va voir son amoureux. [5] Expression peu élégante du langage populaire. [6] Familier pour **se raser.** [7] Au temps de Maupassant, les jeunes filles françaises étaient élevées dans une rigoureuse claustration et choisissaient rarement leur mari.

y parvenir; et il s'exaspérait de plus en plus. Quand dix heures sonnèrent, il prit sa canne, un formidable bâton de chêne dont il se servait toujours en ses courses nocturnes, quand il allait voir quelque malade. Et il regarda en souriant l'énorme gourdin qu'il faisait tourner, dans sa poigne solide de campagnard, en des moulinets menaçants. Puis, soudain, il le leva et, grinçant des dents, l'abattit sur une chaise dont le dossier fendu tomba sur le plancher.

Il ouvrit sa porte pour sortir; mais il s'arrêta sur le seuil, surpris par une splendeur de clair de lune telle qu'on n'en voyait presque jamais.

Et comme il était doué d'un esprit exalté, un de ces esprits que devaient avoir les Pères de l'Église, ces poètes rêveurs, il se sentit soudain distrait, ému par la grandiose et sereine beauté de la nuit pâle.

Dans son petit jardin, tout baigné de douce lumière, ses arbres fruitiers, rangés en ligne, dessinaient en ombre sur l'allée leurs grêles membres de bois à peine vêtus de verdure; tandis que le chèvrefeuille géant, grimpé sur le mur de sa maison, exhalait des souffles délicieux et comme sucrés, faisait flotter dans le soir tiède et clair une espèce d'âme parfumée.

Il se mit à respirer longuement, buvant de l'air comme les ivrognes boivent du vin, et il allait à pas lents, ravi, émerveillé, oubliant presque sa nièce.

Dès qu'il fut dans la campagne, il s'arrêta pour contempler toute la plaine inondée de cette lueur caressante, noyée dans ce charme tendre et languissant des nuits sereines. Les crapauds à tout instant jetaient par [1] l'espace leur note courte et métallique, et des rossignols lointains mêlaient leur musique égrenée qui fait rêver sans faire penser, leur musique légère et vibrante, à la séduction du clair de lune.

L'abbé se remit à marcher, le cœur défaillant, sans qu'il

[1] Ou **dans** l'espace. **Par** donne un sens plus étendu.

sût pourquoi. Il se sentait comme affaibli, épuisé tout à coup; il avait envie de s'asseoir, de rester là, de contempler, d'admirer Dieu dans son œuvre.

Là-bas, suivant les ondulations de la petite rivière, une grande ligne de peupliers serpentait. Une buée fine, une vapeur blanche que les rayons de lune traversaient, argentaient, rendaient luisante, restait suspendue autour et au-dessus des berges, enveloppait tout le cours tortueux de l'eau d'une sorte de ouate [1] légère et transparente.

Le prêtre encore une fois s'arrêta, pénétré jusqu'au fond de l'âme par un attendrissement grandissant, irrésistible.

Et un doute, une inquiétude vague l'envahissait; il sentait naître en lui une de ces interrogations qu'il se posait parfois.

Pourquoi Dieu avait-il fait cela? Puisque la nuit est destinée au sommeil, à l'inconscience, au repos, à l'oubli de tout, pourquoi la rendre plus charmante que le jour, plus douce que les aurores et que les soirs, et pourquoi cet astre lent et séduisant, plus poétique que le soleil et qui semble destiné, tant il est discret, à éclairer des choses trop délicates et mystérieuses pour la lumière, s'en venait-il faire si transparentes les ténèbres?

Pourquoi le plus habile des oiseaux chanteurs [2] ne se reposait-il pas comme les autres et se mettait-il à vocaliser dans l'ombre troublante?

Pourquoi ce demi-voile jeté sur le monde? Pourquoi ces frissons de cœur, cette émotion de l'âme, cet alanguissement de la chair?

Pourquoi ce déploiement de séductions que les hommes ne voyaient point, puisqu'ils étaient couchés en leurs lits? A qui étaient destinés ce spectacle sublime, cette abondance de poésie jetée du ciel sur la terre?

Et l'abbé ne comprenait point.

[1] On dit indifféremment **de la ouate** ou **de l'ouate.** [2] Le rossignol.

Mais voilà que là-bas, sur le bord de la prairie, sous la voûte des arbres trempés de brume luisante, deux ombres apparurent qui marchaient côte à côte.

L'homme était plus grand et tenait par le cou son amie, et, de temps en temps, l'embrassait sur le front. Ils 5 aimèrent tout à coup ce paysage immobile qui les enveloppait comme un cadre divin fait pour eux. Ils semblaient, tous deux, un seul être, l'être à qui était destinée cette nuit calme et silencieuse; et ils s'en venaient vers le prêtre comme une réponse vivante, la réponse que son Maître 10 jetait à son interrogation.

Il restait debout, le cœur battant, bouleversé, et il croyait voir quelque chose de biblique, comme les amours de Ruth et de Booz, l'accomplissement d'une volonté du Seigneur dans un de ces grands décors dont parlent les livres saints. 15

Et il se dit: « Dieu peut-être a fait ces nuits-là pour voiler d'idéal les amours des hommes. »

Il reculait devant ce couple embrassé qui marchait toujours. C'était sa nièce pourtant; mais il se demandait maintenant s'il n'allait pas désobéir à Dieu. Et Dieu ne 20 permet-il point l'amour, puisqu'il l'entoure visiblement d'une splendeur pareille ?

Et il s'enfuit, éperdu, presque honteux, comme s'il eût pénétré dans un temple où il n'avait pas le droit d'entrer.

GUY DE MAUPASSANT

LE BONHEUR

C'était l'heure du thé, avant l'entrée des lampes. La 25 villa dominait la mer; le soleil disparu avait laissé le ciel tout rose de son passage, frotté de poudre d'or; et la Méditerranée, sans une ride, sans un frisson, lisse, luisante encore sous le jour mourant, semblait une plaque de métal polie et démesurée. 30

Au loin, sur la droite, les montagnes dentelées dessinaient leur profil noir sur la pourpre pâlie du couchant.

On parlait de l'amour, on discutait ce vieux sujet, on redisait des choses qu'on avait dites, déjà, bien souvent. La mélancolie douce du crépuscule alentissait [1] les paroles, faisait flotter un attendrissement dans les âmes, et ce mot: « amour » qui revenait sans cesse, tantôt prononcé par une forte voix d'homme, tantôt dit par une voix de femme au timbre léger, paraissait emplir [2] le petit salon, y voltiger comme un oiseau, y planer comme un esprit.

Peut-on aimer plusieurs années de suite ?

— Oui, prétendaient les uns.

— Non, affirmaient les autres.

On distinguait les cas, on établissait des démarcations, on citait des exemples; et tous, hommes et femmes, pleins de souvenirs surgissants et troublants, qu'ils ne pouvaient citer et qui leur montaient aux lèvres, semblaient émus, parlaient de cette chose banale et souveraine, l'accord tendre et mystérieux de deux êtres, avec une émotion profonde et un intérêt ardent.

Mais tout à coup quelqu'un, ayant les yeux fixés au loin, s'écria:

— Oh ! voyez, là-bas, qu'est-ce que c'est ?

Sur la mer, au fond de l'horizon, surgissait une masse grise, énorme et confuse.

Les femmes s'étaient levées et regardaient sans comprendre cette chose surprenante qu'elles n'avaient jamais vue.

Quelqu'un dit:

— C'est la Corse ! On l'aperçoit ainsi deux ou trois fois par an dans certaines conditions d'atmosphère exceptionnelles, quand l'air d'une limpidité parfaite ne la cache plus

[1] **Ralentir** est plus commun, mais **alentir** est plus poétique.
[2] **Emplir** est plus correct, mais **remplir** est plus commun.

par ces brumes de vapeur d'eau qui voilent toujours les lointains.

On distinguait vaguement les crêtes, on crut reconnaître la neige des sommets. Et tout le monde restait surpris, troublé, presque effrayé par cette brusque apparition d'un monde, par ce fantôme sorti de la mer. Peut-être eurent-ils de ces visions étranges, ceux qui partirent, comme Colomb,[1] à travers les océans inexplorés.

Alors un vieux monsieur, qui n'avait pas encore parlé, prononça:

— Tenez, j'ai connu dans cette île, qui se dresse devant nous, comme pour répondre elle-même à ce que nous disions et me rappeler un singulier souvenir, j'ai connu un exemple admirable d'un amour constant, d'un amour invraisemblablement heureux.

Le voici.

Je fis, voilà cinq ans, un voyage en Corse. Cette île sauvage est plus inconnue et plus loin de nous que l'Amérique, bien qu'on la voie quelquefois des côtes de France, comme aujourd'hui.

Figurez-vous un monde encore en chaos,[2] une tempête de montagnes que séparent des ravins étroits où roulent des torrents; pas une plaine, mais d'immenses vagues de granit et de géantes ondulations de terre couvertes de maquis ou de hautes forêts de châtaigniers et de pins. C'est un sol vierge, inculte, désert, bien que parfois on aperçoive un village, pareil à un tas de rochers au sommet d'un mont. Point de culture, aucune industrie, aucun art. On ne rencontre jamais un morceau de bois travaillé, un bout de pierre sculptée,[3] jamais le souvenir du goût enfantin ou raffiné des ancêtres pour les choses gracieuses et belles. C'est là même ce qui frappe le plus en ce superbe et dur pays: l'indifférence

[1] Prononcez **colon.** [2] Prononcez **kao.** [3] Le **p** ne se prononce pas.

héréditaire pour cette recherche des formes séduisantes qu'on appelle l'art.

L'Italie, où chaque palais, plein de chefs-d'œuvre, est un chef-d'œuvre lui-même, où le marbre, le bois, le bronze, le fer, les métaux et les pierres attestent le génie de l'homme, où les plus petits objets anciens qui traînent dans les vieilles maisons révèlent ce divin souci de la grâce, est pour nous tous la patrie sacrée que l'on aime parce qu'elle nous montre et nous prouve l'effort, la grandeur, la puissance et le triomphe de l'intelligence créatrice.

Et, en face d'elle, la Corse sauvage est restée telle qu'en ses premiers jours. L'être y vit dans sa maison grossière, indifférent à tout ce qui ne touche point son existence même ou ses querelles de famille. Et il est resté avec les défauts et les qualités des races incultes, violent, haineux, sanguinaire avec inconscience, mais aussi hospitalier, généreux, dévoué, naïf, ouvrant sa porte aux passants et donnant son amitié fidèle pour la moindre marque de sympathie.

Donc, depuis un mois j'errais à travers cette île magnifique, avec la sensation que j'étais au bout du monde. Point d'auberges, point de cabarets, point de routes. On gagne, par des sentiers à mulets, ces hameaux accrochés au flanc des montagnes, qui dominent des abîmes tortueux d'où l'on entend monter, le soir, le bruit continu, la voix sourde et profonde du torrent. On frappe aux portes des maisons. On demande un abri pour la nuit et de quoi vivre jusqu'au lendemain. Et on s'asseoit à l'humble table, et on dort sous l'humble toit; et on serre, au matin, la main tendue de l'hôte qui vous a conduit jusqu'aux limites du village.

Or, un soir, après dix heures de marche, j'atteignis une petite demeure toute seule au fond d'un étroit vallon qui allait se jeter à la mer une lieue plus loin. Les

deux pentes rapides de la montagne, couvertes de maquis, de rocs éboulés et de grands arbres, enfermaient comme deux sombres murailles ce ravin lamentablement triste.

Autour de la chaumière, quelques vignes, un petit jardin, et plus loin, quelques grands châtaigniers, de quoi vivre enfin, une fortune pour ce pays pauvre.

La femme qui me reçut était vieille, sévère et propre, par exception. L'homme, assis sur une chaise de paille, se leva pour me saluer, puis se rassit sans dire un mot. Sa compagne me dit:

— Excusez-le; il est sourd maintenant. Il a quatre-vingt-deux ans.

Elle parlait le français de France.[1] Je fus surpris.

Je lui demandai:

— Vous n'êtes pas de Corse?

Elle répondit:

— Non; nous sommes des continentaux. Mais voilà cinquante ans que nous habitons ici.

Une sensation d'angoisse et de peur me saisit à la pensée de ces cinquante années écoulées dans ce trou sombre, si loin des villes où vivent les hommes. Un vieux berger rentra, et l'on se mit à manger le seul plat du dîner, une soupe épaisse où avaient cuit ensemble des pommes de terre, du lard et des choux.

Lorsque le court repas fut fini, j'allai m'asseoir devant la porte, le cœur serré par la mélancolie du morne paysage, étreint par cette détresse qui prend parfois les voyageurs en certains soirs tristes, en certains lieux désolés. Il semble que tout soit près de finir, l'existence et l'univers. On perçoit brusquement l'affreuse misère de la vie, l'isolement de tous, le néant de tout, et la noire solitude du cœur qui se berce et se trompe lui-même par des rêves jusqu'à la mort.

[1] C'est-à-dire la pure langue française sans aucune addition de mots patois et sans aucun accent étranger.

La vieille femme me rejoignit et, torturée par cette curiosité qui vit toujours au fond des âmes les plus résignées:

— Alors vous venez de France? dit-elle.

5 — Oui, je voyage pour mon plaisir.

— Vous êtes de Paris, peut-être?

— Non, je suis de Nancy.

Il me sembla qu'une émotion extraordinaire l'agitait. Comment ai-je vu ou plutôt senti cela, je n'en 10 sais rien.

Elle répéta d'une voix lente:

— Vous êtes de Nancy?

L'homme parut dans la porte, impassible comme sont les sourds.

15 Elle reprit:

— Ça ne fait rien. Il n'entend pas.

Puis, au bout de quelques secondes:

— Alors vous connaissez du monde à Nancy?

— Mais oui, presque tout le monde.

20 — La famille de Sainte-Allaize?

— Oui, très bien; c'étaient des amis de mon père.

— Comment vous appelez-vous?

Je dis mon nom. Elle me regarda fixement, puis prononça, de cette voix basse qu'éveillent les souvenirs:

25 — Oui, oui, je me rappelle bien. Et les Brisemare, qu'est-ce qu'ils sont devenus?

— Tous sont morts.

— Ah! Et les Sirmont, vous les connaissiez?

— Oui, le dernier est général.

30 Alors elle dit, frémissante d'émotion, d'angoisse, de je ne sais quel sentiment confus, puissant et sacré, de je ne sais quel besoin d'avouer, de dire tout, de parler de ces choses qu'elle avait tenues jusque-là enfermées au fond de son cœur, et de ces gens dont le nom boulever- 35 sait son âme:

— Oui, Henri de Sirmont. Je le sais bien. C'est mon frère.

Et je levai les yeux vers elle, effaré de surprise. Et tout d'un coup le souvenir me revint.

Cela avait fait, jadis, un gros scandale dans la noble Lorraine.[1] Une jeune fille, belle et riche, Suzanne de Sirmont, avait été enlevée par un sous-officier de hussards du régiment que commandait son père.

C'était un beau garçon, fils de paysans, mais portant bien le dolman bleu, ce soldat qui avait séduit[2] la fille de son colonel. Elle l'avait vu, remarqué, aimé en regardant défiler les escadrons, sans doute. Mais comment lui avait-elle parlé? comment avaient-ils pu se voir, s'entendre? comment avait-elle osé lui faire comprendre qu'elle l'aimait? Cela, on ne le sut jamais.

On n'avait rien deviné, rien pressenti. Un soir, comme le soldat venait de finir son temps,[3] il disparut avec elle. On les chercha, on ne les retrouva pas. On n'en eut jamais de nouvelles et on la considérait comme morte.

Et je la retrouvais ainsi dans ce sinistre vallon.

Alors je repris à mon tour:

— Oui, je me rappelle bien. Vous êtes mademoiselle Suzanne.

Elle fit « oui » de la tête. Des larmes tombaient de ses yeux. Alors, me montrant d'un regard le vieillard immobile sur le seuil de sa masure, elle me dit:

— C'est lui.

Et je compris qu'elle l'aimait toujours, qu'elle le voyait encore avec ses yeux séduits.

Je demandai:

— Avez-vous été heureuse au moins?

Elle répondit, avec une voix qui venait du cœur:

[1] C'est-à-dire la province qui garde le culte de ce qui est noble.
[2] Voir au Vocabulaire. [3] Ses années de service militaire.

— Oh! oui, très heureuse. Il m'a rendu[1] très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté.

Je la contemplais, triste, surpris, émerveillé par la puissance de l'amour! Cette fille riche avait suivi cet homme, ce paysan. Elle était devenue elle-même une paysanne. Elle s'était faite à[2] sa vie sans charmes, sans luxe, sans délicatesse d'aucune sorte, elle s'était pliée à ses habitudes simples. Et elle l'aimait encore. Elle était devenue une femme de rustre, en bonnet, en jupe de toile. Elle mangeait dans un plat de terre sur une table de bois, assise sur une chaise de paille, une bouillie de choux et de pommes de terre au lard. Elle couchait sur une paillasse à son côté.

Elle n'avait jamais pensé à rien, qu'à lui! Elle n'avait regretté ni les parures, ni les étoffes, ni les élégances, ni la mollesse des sièges, ni la tiédeur parfumée des chambres enveloppées de tentures, ni la douceur des duvets où plongent les corps pour le repos. Elle n'avait eu jamais besoin que de lui; pourvu qu'il fût là, elle ne désirait rien.

Elle avait abandonné la vie, toute jeune, et le monde, et ceux qui l'avaient élevée, aimée. Elle était venue, seule avec lui, en ce sauvage ravin. Et il avait été tout pour elle, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend sans cesse, tout ce qu'on espère sans fin. Il avait empli de bonheur son existence d'un bout à l'autre.

Elle n'aurait pas pu être plus heureuse.

Et toute la nuit, en écoutant le souffle rauque du vieux soldat étendu sur son grabat, à côté de celle qui l'avait suivi si loin, je pensais à cette étrange et simple aventure, à ce bonheur si complet, fait de si peu.

Et je partis au soleil levant, après avoir serré la main des deux vieux époux.

[1] **Rendue** serait préférable mais **rendu** n'est pas incorrect.
[2] Voir **faire** au Vocabulaire.

Le conteur se tut. Une femme dit:

— C'est égal, elle avait un idéal trop facile, des besoins trop primitifs et des exigences trop simples. Ce ne pouvait être qu'une sotte.

Une autre prononça d'une voix lente: 5

— Qu'importe! elle fut heureuse.

Et là-bas, au fond de l'horizon, la Corse s'enfonçait dans la nuit, rentrait lentement dans la mer, effaçait sa grande ombre apparue comme pour raconter elle-même l'histoire des deux humbles amants qu'abritait 10 son rivage.

GUY DE MAUPASSANT

MON ONCLE JULES

Un vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous.[1] Je fus surpris. Il me dit:

— Ce misérable[2] m'a rappelé une histoire que je vais 15 te dire, et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici:

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau, et ne gagnait pas grand'chose. J'avais deux 20 sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main 25 ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa

[1] **Cent sous** est du langage parlé; autrement, **cinq francs.** C'était à l'époque de Maupassant une aumône fastueuse. [2] Le mot a ici son sens étymologique: celui qui vit dans la **misère.**

douleur impuissante. On économisait sur tout; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à [1] le rendre; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient
5 de longues discussions sur le prix d'un galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant,[2] paraît-il; j'aurais préféré autre chose.

10 On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée [3] en grande tenue. Mon père, en redingote, en grand chapeau,[4] en gants, offrait le bras à ma mère,
15 pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ; mais, au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de
20 benzine.[5]

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fût terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope et ôté ses gants pour ne les pas [6]
25 gâter.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montre en ville.[7] Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait
30 la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres

[1] On dit plus souvent **pour ne pas avoir.** [2] Appréciation des parents gênés. [3] Pour: **notre promenade à la jetée.** [4] C'est probablement une expression locale pour **chapeau de soie.** [5] Prononcez **binzine.** [6] Aujourd'hui on dirait **pour ne pas les.** [7] **Faire montre** est plus expressif que **montrer.** Voir Notes p. 315.

parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue. 5

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles:

— Hein ! si Jules était là dedans, quelle surprise !

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir 10 de la famille, après en avoir été la terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien 15 qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse [1] fait des bêtises. Il est ce qu'on 20 appelle, en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle !

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité 25 de l'acte.

Enfin, l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père, après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait 30 alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'ar-

[1] **S'amuser** a ici le sens de **s'adonner aux plaisirs.**

gent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien,[1] devint tout à coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit, en outre, qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait: « Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble. . . . »

Cette lettre était devenue l'Évangile[2] de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde. Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles; mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait; et ma mère aussi disait souvent:

— Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire!

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle:

— Hein! si Jules était là dedans, quelle surprise!

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mouchoir et crier:

— Ohé! Philippe?

On avait échafaudé mille projets sur ce retour assuré; on

[1] Expression ironique signifiant **rien du tout.** [2] Ici, une source d'enseignement et d'espérance.

devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne près d'Ingouville. Je n'affirmerais pas que mon père n'eût point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'aînée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans; l'autre, vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant, enfin, se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin; on passe la mer dans un paquebot, et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs, déplorables d'ailleurs, de cette île couverte par le pavillon britannique. Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier. Le vapeur chauffant contre le quai de Granville; mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis; ma mère, inquiète, ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un poulet resté seul de sa couvée; et derrière nous, les nouveaux époux, qui restaient toujours en arrière, ce qui me faisait souvent tourner la tête.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre sous sa redingote, dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

5 Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant 10 l'écaille[1] sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes. Puis, elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué[2] 15 de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant:

— Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense; mais mes deux 20 sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié:

— J'ai peur de me faire mal à l'estomac.[3] Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta:

25 — Quant à Joseph, il n'en a pas besoin; il ne faut point gâter les garçons.

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux 30 matelot déguenillé. Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y

[1] La **coquille** de l'huître s'appelle aussi **écaille.** Ici il s'agit de la moitié de la coquille qui contenait le comestible. [2] Ironie. [3] Le **c** ne se prononce pas. On dit plus souvent **avoir mal à l'estomac.**

prendre[1] pour manger sans laisser couler l'eau; il voulut même donner l'exemple, et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote, et j'entendis ma mère murmurer: 5

— Il ferait mieux de se tenir tranquille.

Mais, tout à coup, mon père me parut inquiet; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur, et, brusquement il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il 10 dit, à mi-voix, à ma mère:

— C'est extraordinaire comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules.

Ma mère, interdite, demanda:

— Quel Jules ? . . . 15

Mon père reprit:

— Mais . . . mon frère. . . Si je ne le savais pas en bonne position,[2] en Amérique, je croirais que c'est lui.

Ma mère, effarée, balbutia:

— Tu es fou ! Du moment que[3] tu sais bien que ce n'est 20 pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ?

Mais mon père insistait:

— Va donc le voir, Clarisse; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je 25 regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite:

— Je crois que c'est lui. Va donc demander des ren- 30 seignements au capitaine. Surtout, sois prudent, pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant !

[1] Voir Notes p. 316. [2] Expression vieillie. On dit **bonne situation.** [3] Langage familier. On dit simplement **puisque.**

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme
5 s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments:

— Quelle était l'importance de Jersey? Ses productions? Sa population? Ses mœurs? Ses coutumes? La
10 nature du sol, etc., etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des États-Unis d'Amérique.

Puis, on parla du bâtiment qui nous portait, l'*Express;* puis, on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix
15 troublée:

— Vous avez là un vieil écailleur d'huîtres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter,
20 répondit sèchement:

— C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules . . .
25 Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche, un moment, là-bas, mais vous voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards:

30 — Ah! ah! très bien . . . fort bien . . . Cela ne m'étonne pas . . . Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé
35 qu'elle lui dit:

— Assieds-toi; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc, en bégayant:

— C'est lui! c'est bien lui.

Puis, il demanda:

— Qu'allons-nous faire? . . . 5

Elle répondit vivement:

— Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura: 10

— Quelle catastrophe!

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse:

— Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche! . . . 15

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta:

— Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huîtres à présent. Il ne manquerait plus[1] que d'être 20 reconnus par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout; et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous!

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous. 25

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres:

— Combien est-ce que nous vous devons, monsieur?

J'avais envie de dire: mon oncle. 30

Il répondit:

— Deux francs cinquante.

Je tendis mes cent sous, et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot,

[1] Sous-entendu: **à notre déception, à notre peine.**

toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant:

— C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle!

Je lui laissai dix sous[1] de pourboire. Il remercia:

5 — Dieu vous bénisse,[2] mon jeune monsieur! Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier là-bas.

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

10 Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda:

— Il y en avait pour trois francs?... Ce n'est pas possible.

Je déclarai d'une voix ferme:

— J'ai donné dix sous de pourboire.

15 Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux:

— Tu es fou! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux!...

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre.

20 Puis, on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore une fois mon oncle Jules,

25 de m'approcher de lui, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huîtres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

30 Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père.

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

[1] Cinquante centimes. [2] Que Dieu vous bénisse.

LA FICELLE

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient[1] vers le bourg; car c'était jour de marché. Les mâles[2] allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

[1] Plus simplement et aussi plus correctement: **allaient** (ou **se dirigeaient**) **vers.** [2] Employé pour **les hommes** afin de donner à la formule plus de rusticité.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs,[1] les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître[2] Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir;[3] et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandin, le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires[4] ensemble au sujet d'un licol,[5] autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte[6] un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente,

[1] Prononcez **beu.** [2] Voir note 5 p. 117. [3] Tournure rare. On dit: **tout ce qui peut servir est bon à ramasser.** [4] Le mot a ici le sens de **dissentiments, différends.** [5] **Licol** ou, plus souvent, **licou.** [6] Mis ici pour **boue.**

agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans,[1] n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête. 5

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, 10 se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement:

— C'est dit, maît' Anthime. J'vous l'donne.[2]

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'*Angélus* sonnant midi, ceux qui demeuraient trop loin se répan- 15 dirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race:[3] charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innommables, jaunes de crotte,[4] déformées, 20 rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées 25 de poulets, de pigeons et de gigots; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés,[5] mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue [6] mangeait là, chez maît' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui 30 avait des écus.[7]

[1] Être trompés. [2] C'est entendu, maître Anthime. Je vous le donne au prix que vous offrez. [3] Mot osé. On dit **de toute sorte.** [4] Voir note 6 p. 174. [5] **Gaieté** ou **gaîté.** [6] Le groupe des riches paysans. [7] L'auteur traduit la pensée des paysans.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs[1] de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts,[2] mais un peu mucre[3] pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contretemps.

— Il est fait assavoir[4] aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre — neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda:

— Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici?

[1] Prononcez **bro.** [2] Fourrages. [3] **Humide** en patois normand. [4] Cette expression est très ancienne et du langage juridique. En français courant on dirait: **on informe les habitants,** etc.

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit:

— Me v'là.[1]

Et le brigadier reprit:

— Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant:

— Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

— Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré[2] déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

— Mé, mé, j'ai ramassé çu portafeuille ?[3]

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.[4]

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé ?[5] Qui ça qui m'a vu ?

— M. Malandin, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère:

[1] **Me voilà** ou mieux **c'est moi.** [2] Le mot n'est pas très courant. On dit **effrayé.** [3] **Moi, moi, j'ai ramassé ce portefeuille,** en patois normand. [4] Pour: **je ne l'ai jamais vu.** [5] **Moi ?**

— Ah! i m'a vu, çu manant! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.[1]

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

5 Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

— Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandin, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour 10 attester son honneur, répétant:

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut,[2] je l'répète.

Le maire reprit:

— Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore 15 cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

— Si on peut dire! . . . si on peut dire . . . des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme! Si 20 on peut dire![3] . . .

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandin, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne 25 trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya, en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse 30 ou goguenarde, mais où n'entrait aucune indignation.[4]

[1] Il m'a vu, ce vilain! Il m'a vu ramasser cette ficelle, tenez, monsieur le maire. [2] Cette formule dans les campagnes équivaut à un serment. [3] Comment peut-on dire des mensonges pareils pour calomnier un honnête homme! [4] On ne s'indignait pas plus de savoir maître Hauchecorne accusé injustement que de penser qu'il avait pu voler le portefeuille.

Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien. 5

On lui disait:

— Vieux malin, va!

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire. 10

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de 15 la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître 20 Houlbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauche- 25 corne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

— Ç'qui m'faisait deuil,[1] disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous; mais c'est la menterie.[2] Y a rien 30 qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.[3]

[1] Ce qui me chagrinait. [2] Ce n'est pas l'accusation elle-même, mais le mensonge. [3] Rien ne vous révolte autant qu'une calomnie.

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine,[1] il se rendit au marché de Goderville uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandin, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure: « Gros malin, va ! » Puis lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin » ? Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria:

— Allons, allons, vieille pratique,[2] je la connais, ta ficelle !

Hauchecorne balbutia:

— Puisqu'on l'a retrouvé, çu portafeuille ![3]

Mais l'autre reprit:

— Tais-té, mon pé,[4] y en a un qui trouve, et y en a un qui r'porte.[5] Ni vu ni connu, je t'embrouille.[6]

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On

[1] Le mardi suivant. [2] Vieux rusé. [3] Ce portefeuille. [4] Tais-toi, mon père. [5] Il y en a qui trouvent, il y en a qui reportent, façon indirecte de dire: vous lui avez fait reporter ce que vous aviez trouvé. [6] Vieux dicton pour qualifier le succès d'une ruse.

l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauderie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels[1] qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

— Ça, c'est des raisons d'menteux,[2] disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongeait les sangs,[3] s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant:

— Une 'tite ficelle. . . une 'tite ficelle. . . t'nez, la voilà, m'sieu le maire.[4]

[1] L'**en** est nasal. [2] Ce sont là des explications de menteur. [3] Se rendait malade à force de colère et de chagrin. [4] Une petite ficelle . . . Une petite ficelle . . . tenez, la voilà, monsieur le maire.

LA PARURE

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot,[1] pas d'espérances,[2] aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée; car les femmes n'ont point de caste ni de race; leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie[3] et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste[4] ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes,[5] capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie

[1] Le **t** se prononce. [2] Expression elliptique signifiant **elle n'avait pas d'espoir d'héritage ou de profits en argent.** [3] Le **ch** a son son propre (sh). [4] En style courant **classe.** [5] C'est-à-dire calmes, tranquilles, où les pas ne résonnent pas à cause des tapis épais.

ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention. 5

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours,[1] en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté: « Ah! le bon pot-au-feu! je ne sais rien de meilleur que cela . . . » elle songeait aux dîners fins, 10 aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx,[2] 15 tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gelinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante 20 et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse. 25

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots: 30

« Le ministre de l'instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'hon-

[1] C'est-à-dire qui n'a pas été changée depuis trois jours.
[2] C'est-à-dire ne laissant rien deviner de l'impression produite. L'**x** final a le son **ks**.

neur de venir passer la soirée à l'hôtel[1] du ministère, le lundi 18 janvier. »

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant:

5 — Que veux-tu que je fasse de cela ?

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup 10 aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience:

— Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ?

15 Il n'y avait pas songé; il balbutia:[2]

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi . . .

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement 20 des coins des yeux vers les coins de la bouche; il bégaya:

— Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues 25 humides:

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée[3] que moi.

30 Il était désolé. Il reprit:

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes

[1] Palais. [2] Le t a le son d's. [3] Habillée en langage familier.

et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant:

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil[1] et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant:

— Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir:

— Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit:

— Cela m'ennuie de n'avoir pas[2] un bijou, pas une pierre,[3] rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout.[4] J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit:

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic[5] en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

— Non . . . il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

[1] L'l ne se prononce pas. [2] Lisez en rapprochant **pas** de son complément: pas un bijou, pas une pierre . . . [3] Pierre précieuse. [4] Très pauvre, misérable. [5] Le **c se** prononce.

Mais son mari s'écria:

— Que tu es bête! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

5 Elle poussa un cri de joie:

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un 10 large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel:

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne,[1] or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, 15 ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours:

— Tu n'as plus rien autre? [2]

— Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

20 Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant 25 elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse:

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela?

— Mais, oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec em- 30 portement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, sou-

[1] Le t a le son d's. [2] Construction archaïque; aujourd'hui on dirait **tu n'as plus rien d'autre.**

riante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet[1] voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait:

— Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini,

[1] Voir au Vocabulaire.

pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou !

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda:

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée:

— J'ai . . . j'ai . . . je n'ai plus la rivière de madame Forestier.

Il se dressa, éperdu:

— Quoi ! . . . comment ! . . . Ce n'est pas possible !

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait:

— Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?

— Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

— Mais si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendu tomber. Elle doit être dans le fiacre.

— Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro ?

— Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?

— Non.

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait, à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara:

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier,[1] dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres:

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition[2] qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il

[1] Plus communément, **bijoutier.** [2] L'expression actuelle serait **ils le prirent sous la condition.**

compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé:

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux.[1] Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net[2] les comptes

[1] Pauvres. [2] Le t se prononce.

d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau [1] les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? qui sait? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

— Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise.[2] Elle balbutia: [3]

— Mais . . . madame! . . . Je ne sais. . . . Vous devez vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

[1] Voir **eau** au Vocabulaire. [2] Ici a le sens de **femme vulgaire.**
[3] Le **t** a le son d'**s.**

Son amie poussa un cri:

— Oh! . . . ma pauvre Mathilde, comme tu es changée! . . .

— Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères . . . et cela à cause de toi! . . .

— De moi. . . Comment ça?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, je l'ai perdue.

— Comment! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien. . . . Enfin c'est fini, je suis rudement[1] contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

— Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs! . . .

GUY DE MAUPASSANT

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS

Depuis son entrée en France avec l'armée d'invasion, Walter Schnaffs se jugeait le plus malheureux des hommes. Il était gros, marchait avec peine, soufflait beaucoup et souffrait affreusement des pieds qu'il avait fort plats et

[1] Très. **Rudement** est du langage populaire.

fort gras. Il était en outre pacifique et bienveillant, nullement magnanime [1] ou sanguinaire, père de quatre enfants qu'il adorait, et marié avec une jeune femme blonde, dont il regrettait désespérément chaque soir les tendresses et les petits soins. Il aimait se lever tard et se coucher tôt, manger lentement de bonnes choses et boire de la bière dans les brasseries. Il songeait en outre que tout ce qui est doux dans l'existence disparaît avec la vie, et il gardait au cœur une haine épouvantable, instinctive et raisonnée en même temps, pour les canons, les fusils, les revolvers et les sabres, mais surtout pour les baïonnettes, se sentant incapable de manœuvrer assez vivement cette arme rapide pour défendre son gros ventre.

Et quand il se couchait sur la terre, la nuit venue, roulé dans son manteau, à côté des camarades qui ronflaient, il pensait longuement aux siens laissés là-bas et aux dangers semés sur sa route.

S'il était tué, que deviendraient les petits? Qui donc les nourrirait et les élèverait? A l'heure même, ils n'étaient pas riches, malgré les dettes qu'il avait contractées en partant pour leur laisser quelque argent. Et Walter Schnaffs pleurait quelquefois.

Au commencement des batailles, il se sentait dans les jambes de telles faiblesses qu'il se serait laissé tomber, s'il n'avait songé que toute l'armée lui passerait sur le corps. Le sifflement des balles hérissait le poil [2] sur sa peau.

Depuis des mois il vivait ainsi dans la terreur et dans l'angoisse.

Son corps d'armée s'avançait vers la Normandie; et il fut un jour envoyé en reconnaissance avec un faible détachement qui devait simplement explorer une partie du pays et se replier ensuite. Tout semblait calme dans la campagne et rien n'indiquait une résistance préparée.

[1] Ici, et par exception, le mot **magnanime** veut dire aimant la gloire. [2] Le mot ne s'emploie au singulier que rarement.

Or, les Prussiens[1] descendaient avec tranquillité dans une petite vallée que coupaient des ravins profonds, quand une fusillade violente les arrêta net,[2] jetant bas une vingtaine des leurs, et une troupe de francs-tireurs, sortant brusquement d'un petit bois grand comme la main, s'élança en avant, la baïonnette au fusil.

Walter Schnaffs demeura d'abord immobile, tellement surpris et éperdu qu'il ne pensait même pas à fuir. Puis un désir fou de détaler[3] le saisit; mais il songea aussitôt qu'il courait comme une tortue en comparaison des maigres Français qui arrivaient en bondissant comme un troupeau de chèvres. Alors, apercevant à six pas devant lui un large fossé plein de broussailles couvertes de feuilles sèches, il y sauta à pieds joints, sans songer même à la profondeur, comme on saute d'un pont dans une rivière.

Il passa, à la façon d'une flèche, à travers une couche épaisse de lianes et de ronces aiguës qui lui déchirèrent la face et les mains, et il tomba lourdement assis sur un lit de pierres.

Levant aussitôt les yeux, il vit le ciel par le trou qu'il avait fait. Ce trou révélateur le pouvait dénoncer,[4] et il se traîna avec précaution, à quatre pattes, au fond de cette ornière, sous le toit de branchages enlacés, allant le plus vite possible en s'éloignant du lieu du combat. Puis il s'arrêta et s'assit de nouveau, tapi comme un lièvre au milieu des hautes herbes sèches.

Il entendit pendant quelque temps encore des détonations, des cris et des plaintes. Puis les clameurs de la lutte s'affaiblirent, cessèrent. Tout redevint muet et calme.

Soudain quelque chose remua contre lui. Il eut un sursaut épouvantable. C'était un petit oiseau qui, s'étant

[1] Le détachement mentionné plus haut. [2] Le **t** se prononce. [3] Mot familier pour **s'enfuir à toutes jambes.** [4] Construction vieillie. Aujourd'hui on dirait **pouvait le dénoncer.**

posé sur une branche, agitait des feuilles mortes. Pendant près d'une heure, le cœur de Walter Schnaffs en battit à grands coups pressés.

La nuit venait, emplissant d'ombre le ravin. Et le soldat se mit à songer. Qu'allait-il faire? Qu'allait-il devenir? Rejoindre son armée? . . . Mais comment? Mais par où? Et il lui faudrait recommencer l'horrible vie d'angoisses, d'épouvantes, de fatigues et de souffrances qu'il menait depuis le commencement de la guerre! Non! Il ne se sentait plus ce courage! Il n'aurait plus l'énergie qu'il fallait pour supporter les marches et affronter les dangers de toutes les minutes.

Mais que faire? Il ne pouvait rester dans ce ravin et s'y cacher jusqu'à la fin des hostilités. Non, certes. S'il n'avait pas fallu manger, cette perspective ne l'aurait pas trop atterré; mais il fallait manger, manger tous les jours.

Et il se trouvait ainsi tout seul, en armes, en uniforme, sur le territoire ennemi, loin de ceux qui le pouvaient défendre.[1] Des frissons lui couraient sur la peau.

Soudain il pensa: « Si seulement j'étais prisonnier! » Et son cœur frémit de désir, d'un désir violent, immodéré, d'être prisonnier des Français. Prisonnier! Il serait sauvé, nourri, logé, à l'abri des balles et des sabres, sans appréhension possible, dans une bonne prison bien gardée. Prisonnier! Quel rêve!

Et sa résolution fut prise immédiatement:

— Je vais me constituer prisonnier.

Il se leva, résolu à exécuter ce projet sans tarder d'une minute. Mais il demeura immobile, assailli soudain par des réflexions fâcheuses et par des terreurs nouvelles.

Où allait-il se constituer prisonnier? Comment? De quel côté? Et des images affreuses, des images de mort, se précipitèrent dans son âme.

[1] Même construction que plus haut.

Il allait courir des dangers terribles en s'aventurant seul, avec son casque à pointe, par la campagne.

S'il rencontrait des paysans? Ces paysans, voyant un Prussien perdu, un Prussien sans défense, le tueraient comme un chien errant! Ils le massacreraient avec leurs fourches, leurs pioches, leurs faux, leurs pelles! Ils en feraient une bouillie, une pâtée, avec l'acharnement des vaincus exaspérés.

S'il rencontrait des francs-tireurs? Ces francs-tireurs, des enragés, sans loi ni discipline, le fusilleraient pour s'amuser, pour passer une heure, histoire de rire en voyant sa tête.[1] Et il se croyait déjà appuyé contre un mur en face de douze canons de fusil, dont les petits trous ronds et noirs semblaient le regarder.

S'il rencontrait l'armée française elle-même? Les hommes d'avant-garde le prendraient pour un éclaireur, pour quelque hardi et malin troupier parti seul en reconnaissance, et ils lui tireraient dessus.[2] Et il entendait déjà les détonations irrégulières des soldats, couchés dans les broussailles, tandis que lui, debout au milieu d'un champ, s'affaissait, troué comme une écumoire par les balles qu'il sentait entrer dans sa chair.

Il se rassit, désespéré. Sa situation lui paraissait sans issue.

La nuit était tout à fait venue, la nuit muette et noire. Il ne bougeait plus, tressaillant à tous les bruits inconnus et légers qui passent dans les ténèbres. Un lapin tapant au bord d'un terrier, faillit faire s'enfuir Walter Schnaffs. Les cris des chouettes lui déchiraient l'âme, le traversant de peurs soudaines, douloureuses comme des blessures. Il écarquillait ses gros yeux pour tâcher de voir dans l'ombre; et il s'imaginait à tout moment entendre marcher près de lui.

[1] Son attitude, l'expression de sa figure. [2] Expression familière pour tirer sur lui.

Après d'interminables heures et des angoisses de damné,[1] il aperçut, à travers son plafond de branchages, le ciel qui devenait clair. Alors, un soulagement immense le pénétra; ses membres se détendirent, reposés soudain; son cœur s'apaisa; ses yeux se fermèrent. Il s'endormit.

Quand il se réveilla, le soleil lui parut arrivé à peu près au milieu du ciel; il devait être midi. Aucun bruit ne troublait la paix morne des champs; et Walter Schnaffs s'aperçut qu'il était atteint d'une faim aiguë.

Il bâillait, la bouche humide, à la pensée du saucisson, du bon saucisson des soldats; et son estomac[2] lui faisait mal.

Il se leva, fit quelques pas, sentit que ses jambes étaient faibles, et se rassit pour réfléchir. Pendant deux ou trois heures encore, il établit le pour et le contre, changeant à tout moment de résolution, combattu, malheureux, tiraillé par les raisons les plus contraires.

Une idée lui parut enfin logique et pratique, c'était de guetter le passage d'un villageois seul, sans armes, et sans outils[3] de travail dangereux, de courir au-devant de lui et de se remettre en ses mains en lui faisant bien comprendre qu'il se rendait.

Alors il ôta son casque, dont la pointe le pouvait trahir,[4] et il sortit sa tête au bord de son trou, avec des précautions infinies.

Aucun être isolé ne se montrait à l'horizon. Là-bas, à droite, un petit village envoyait au ciel la fumée de ses toits, la fumée des cuisines! Là-bas, à gauche, il apercevait, au bout des arbres d'une avenue, un grand château flanqué de tourelles.

Il attendit jusqu'au soir, souffrant affreusement, ne voyant rien que des vols de corbeaux, n'entendant rien que les plaintes sourdes de ses entrailles.

[1] L'**m** ne se prononce pas. [2] Le **c** ne se prononce pas. [3] L'**l** ne se prononce pas. [4] Même construction qu'à la page 194.

Et la nuit encore tomba sur lui.

Il s'allongea au fond de sa retraite et il s'endormit d'un sommeil fiévreux, hanté de cauchemars, d'un sommeil d'homme affamé.

5 L'aurore se leva de nouveau sur sa tête. Il se remit en observation. Mais la campagne restait vide comme la veille; et une peur nouvelle entrait dans l'esprit de Walter Schnaffs, la peur de mourir de faim! Il se voyait étendu au fond de son trou, sur le dos, les yeux fermés.
10 Puis des bêtes, des[1] petites bêtes de toute sorte s'approchaient de son cadavre et se mettaient à le manger, l'attaquant partout à la fois, se glissant sous ses vêtements pour mordre sa peau froide. Et un grand corbeau lui piquait les yeux de son bec effilé.

15 Alors, il devint fou,[2] s'imaginant qu'il allait s'évanouir de faiblesse et ne plus pouvoir marcher. Et déjà, il s'apprêtait à s'élancer vers le village, résolu à tout oser, à tout braver, quand il aperçut trois paysans qui s'en allaient aux champs avec leurs fourches sur l'épaule, et
20 il replongea dans sa cachette.

Mais, dès que le soir obscurcit la plaine, il sortit lentement du fossé, et se mit en route, courbé, craintif, le cœur battant, vers le château lointain, préférant entrer là dedans plutôt qu'au village qui lui semblait redoutable
25 comme une tanière pleine de tigres.

Les fenêtres d'en bas brillaient. Une d'elles était même ouverte; et une forte odeur de viande cuite s'en échappait, une odeur qui pénétra brusquement dans le nez et jusqu'au fond du ventre de Walter Schnaffs, qui
30 le crispa, le fit haleter, l'attirant irrésistiblement, lui jetant au cœur une audace désespérée.

Et brusquement, sans réfléchir, il apparut, casqué, dans le cadre de la fenêtre.

[1] **Des** parce que **petites bêtes** est ici une sorte de nom composé.
[2] A ici le sens de **il s'affola, il ne put dominer sa terreur.**

Huit domestiques dînaient autour d'une grande table. Mais soudain une bonne demeura béante, laissant tomber son verre, les yeux fixes. Tous les regards suivirent le sien !

On aperçut l'ennemi ! 5

Seigneur ! les Prussiens attaquaient le château ! . . .

Ce fut d'abord un cri, un seul cri, fait de huit cris poussés sur huit tons différents, un cri d'épouvante horrible, puis une levée tumultueuse, une bousculade, une mêlée, une fuite éperdue vers la porte du fond. Les chaises tombaient, 10 les hommes renversaient les femmes et passaient dessus. En deux secondes, la pièce fut vide, abandonnée, avec la table couverte de mangeaille [1] en face de Walter Schnaffs stupéfait, toujours debout dans sa fenêtre.

Après quelques instants d'hésitation, il enjamba le 15 mur d'appui et s'avança vers les assiettes. Sa faim exaspérée le faisait trembler comme un fiévreux; mais une terreur le retenait, le paralysait encore. Il écouta. Toute la maison semblait frémir; des portes se fermaient, des pas rapides couraient [2] sur le plancher du dessus. Le 20 Prussien inquiet tendait l'oreille à ces confuses rumeurs; puis il entendit des bruits sourds comme si des corps fussent tombés dans la terre molle, au pied des murs, des corps humains sautant du premier étage.

Puis tout mouvement, toute agitation cessèrent, et 25 le grand château devint silencieux comme un tombeau.

Walter Schnaffs s'assit devant une assiette restée intacte, et il se mit à manger. Il mangeait par grandes bouchées comme s'il eût craint d'être interrompu trop tôt, de n'en pouvoir engloutir assez. Il jetait à deux 30 mains les morceaux dans sa bouche ouverte comme une trappe; et des paquets de nourriture lui descendaient coup sur coup dans l'estomac, gonflant sa gorge en passant.

[1] Mot vulgaire. Il faut **nourriture.** [2] On courait à pas rapides sur le plancher.

Parfois, il s'interrompait, prêt à crever à la façon d'un tuyau trop plein.[1] Il prenait alors la cruche au cidre et se déblayait l'œsophage [2] comme on lave un conduit bouché.

Il vida toutes les assiettes, tous les plats et toutes les bouteilles; puis, soûl [3] de liquide et de mangeaille, abruti, rouge, secoué par des hoquets, l'esprit troublé et la bouche grasse, il déboutonna son uniforme pour souffler, incapable d'ailleurs de faire un pas. Ses yeux se fermaient, ses idées s'engourdissaient; il posa son front pesant dans ses bras croisés sur la table, et il perdit doucement la notion des choses et des faits.

Le dernier croissant éclairait vaguement l'horizon au-dessus des arbres du parc. C'était l'heure froide qui précède le jour.

Des ombres glissaient dans les fourrés, nombreuses et muettes; et parfois un rayon de lune faisait reluire dans l'ombre une pointe d'acier.

Le château tranquille dressait sa grande silhouette noire. Deux fenêtres seules brillaient encore au rez-de-chaussée.

Soudain, une voix tonnante hurla:

— En avant! nom d'un nom! [4] à l'assaut! mes enfants!

Alors, en un instant, les portes, les contrevents et les vitres s'enfoncèrent sous un flot d'hommes qui s'élança, brisa, creva tout, envahit la maison. En un instant cinquante soldats armés jusqu'aux cheveux, bondirent dans la cuisine où reposait pacifiquement Walter Schnaffs, et lui posant sur la poitrine cinquante fusils chargés, le culbutèrent, le roulèrent, le saisirent, le lièrent des pieds à la tête.

[1] Image vulgaire. [2] L'œ a le son d'é. [3] L'l ne se prononce pas. Mot vulgaire. On dit **ivre.** Mais l'auteur transcrit fidèlement par cette description et ce mot la goinfrerie du soldat. [4] Juron familier.

Il haletait d'ahurissement, trop abruti pour comprendre, battu, crossé, et fou de peur.

Et tout d'un coup, un gros militaire chamarré d'or lui planta son pied sur le ventre en vociférant:

— Vous êtes mon prisonnier, rendez-vous! 5

Le Prussien n'entendit que ce seul mot « prisonnier, » et il gémit: « *Ya, ya, ya.* »

Il fut relevé, ficelé sur une chaise, et examiné avec une vive curiosité par ses vainqueurs, qui soufflaient comme des baleines. Plusieurs s'assirent, n'en pouvant plus d'émo- 10 tion et de fatigue.

Il souriait, lui, il souriait maintenant, sûr d'être enfin prisonnier!

Un autre officier entra et prononça:

— Mon colonel, les ennemis se sont enfuis; plusieurs 15 semblent avoir été blessés. Nous restons maîtres de la place.

Le gros militaire qui s'essuyait le front vociféra: « Victoire! »

Et il écrivit sur un petit agenda[1] de commerce tiré de sa 20 poche:

« Après une lutte acharnée, les Prussiens ont dû battre en retraite, emportant leurs morts et leurs blessés, qu'on évalue à cinquante hommes hors de combat. Plusieurs sont restés entre nos mains. » 25

Le jeune officier reprit:

— Quelles dispositions dois-je prendre, mon colonel?

Le colonel répondit:

— Nous allons nous replier pour éviter un retour offensif avec de l'artillerie et des forces supérieures.[2] 30

Et il donna l'ordre de repartir.

[1] Prononcez **aginda.** [2] Ces répliques sont une ironie de l'auteur. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent réellement. Mais la garde nationale, de même que la gendarmerie, sont souvent, en France, plaisantées et ridiculisées.

La colonne se reforma dans l'ombre, sous les murs du château, et se mit en mouvement, enveloppant de partout Walter Schnaffs garrotté, tenu par six guerriers, le revolver au poing.

5 Des reconnaissances furent envoyées pour éclairer la route. On avançait avec prudence, faisant halte de temps en temps.

Au jour levant, on arrivait à la sous-préfecture de La Roche-Oysel, dont la garde nationale avait accompli ce 10 fait d'armes.

La population anxieuse et surexcitée attendait. Quand on aperçut le casque du prisonnier, des clameurs formidables éclatèrent. Les femmes levaient les bras; des vieilles pleuraient; un aïeul lança sa béquille au Prussien et blessa 15 le nez [1] d'un de ses gardiens.

Le colonel hurlait:

— Veillez à la sûreté du captif!

On parvint enfin à la maison de ville.[2] La prison fut ouverte, et Walter Schnaffs jeté dedans, libre de liens.

20 Deux cents hommes en armes [3] montèrent la garde autour du bâtiment.

Alors, malgré des symptômes d'indigestion qui le tourmentaient depuis quelque temps, le Prussien, fou de joie, se mit à danser éperdument en levant les bras et les jambes, 25 à danser en poussant des cris frénétiques, jusqu'au moment où il tomba épuisé au pied d'un mur.

Il était prisonnier! Sauvé!

C'est ainsi que le château de Champignet fut repris à l'ennemi après six heures seulement d'occupation.

30 Le colonel Ratier, marchand de drap, qui enleva cette affaire à la tête des gardes nationaux de La Roche-Oysel, fut décoré.

[1] **Blesser le nez** n'est pas du bon français. Il faut: **blessa un de ses gardiens au nez.** [2] Plus communément **hôtel de ville ou mairie.** [3] Exagération humoristique.

JEAN RICHEPIN

L'HORLOGE

Avec sa voix grave et un peu fêlée, au timbre mélancolique, dans l'air calme du soir qu'il déchirait d'un brusque sanglot, le premier coup de sept heures tinta au clocheton de l'hôtel de ville.

Tels des soldats à l'exercice, et dont le geste automatique se déclenche sur un commandement, tous les promeneurs du Mail firent halte, mirent la dextre[1] à leur gousset, tirèrent de ce gousset une montre, regardèrent l'heure au cadran de cette montre, remirent la montre dans leur gousset en hochant la tête tristement, et levèrent les bras au ciel.

Puis, d'une voix au timbre mélancolique comme celui de la cloche, presque avec des sanglots comme ceux qui continuaient à déchirer l'air calme du soir, ils se dirent les uns aux autres, en groupes éplorés:

— Moi, je marque[2] sept heures moins cinq.

— Moi, sept heures cinq.

— Moi, sept heures deux.

— Moi, sept heures moins trois.

— Moi, sept heures moins une minute.

— Moi, sept heures et une demi-minute.

Mais aucun, absolument aucun, ne marquait sept heures juste.

Et comme, à ce moment, apparaissait sur le Mail, se dirigeant vers l'église des Génovéfains, un vieil homme, tous les regards fusillèrent ce vieil homme de reproches qui,

[1] Mot vieilli; on dit **main droite.** [2] On dit plus communément **j'ai.**

pour être silencieux, n'en étaient pas moins indignés, quelques-uns allant jusqu'à lui manifester non seulement de l'indignation, mais du mépris, et certains, même, une véritable horreur.

Ce vieil homme ne présentait pourtant rien, ni dans son allure, ni dans sa physionomie, qui semblât pouvoir inspirer une antipathie aussi violente, aussi peu déguisée, aussi unanimement vengeresse.

Il était vêtu de la façon la plus décente, et qui dénotait le plus respectable des bourgeois. Ses souliers étaient gros, mais bien cirés. Son pantalon, un peu trop court, n'avait point de franges. Sa redingote, un peu trop longue, n'en donnait que plus de majesté à sa haute taille. L'âge, d'ailleurs, n'avait pas courbé cette haute taille, que le vieil homme redressait avec cette fierté spéciale, apanage d'une conscience droite.

Son visage, entièrement rasé, pâle sous de longs cheveux blancs, ne se contentait pas de respirer, comme on dit, l'honnêteté. Il la transpirait, positivement. Et les deux gouttes les plus lumineuses de cette vénérable transpiration,[1] c'étaient les deux yeux du vieil homme, deux yeux de pur diamant, où resplendissaient à la fois l'exaltation d'un mystique, la candeur d'un enfant, la sérénité d'un patriarche et la vaillance d'un héros.

Quelles raisons secrètes pouvaient donc avoir tous les promeneurs du Mail, et, par leur muet truchement, toute la ville, de manifester à ce vieil homme tant d'indignation, tant de mépris, voire de l'horreur ?

C'est ce qu'on va commencer à comprendre un peu, ou du moins à subodorer,[2] quand on saura que ce vieil homme était l'unique horloger de la petite ville, que toutes les horloges, pendules et montres de la petite ville étaient réglées par lui, qu'il les avait toujours fait marcher toutes

[1] Comparaison hardie. [2] Mot très peu employé; on dit couramment **pressentir.**

admirablement pendant plus de trente années, et qu'à présent il les négligeait.

Mais pourquoi les négligeait-il à présent? Par quelle brèche avait fui son honorabilité professionnelle en déroute? Comment en un plomb vil cet or pur s'était-il changé? Ah! voilà! C'est toute une histoire! Écoutez plutôt les réflexions des gens![1]

— Tenez, il va encore passer la nuit à l'église des Génovéfains.

— Il en a pour jusqu'à demain matin avec sa folie.

— Alors, naturellement, pendant le jour, il n'en peut plus.

— Et il rhabille[2] les montres à la va-comme-je-te-pousse.[3]

— Et il dort sur les pendules, au lieu d'y veiller comme jadis.

— Même l'horloge de l'hôtel de ville, il ne s'en occupe point.

— Il n'a plus de soins que pour sa vieille détraquée[4] de là-bas.

— Et à quoi bon, je vous le demande? Il est fou, archifou.[5]

— Bien sûr, puisque les plus malins y ont perdu leur latin.[6]

— Et il y perdra, lui, plus que son latin, je vous en réponds.[7]

— D'abord, sa clientèle, n'est-ce pas? Ainsi, moi...

— Moi pareillement, parbleu! Qu'il vienne seulement s'établir ici un autre horloger, et on verra bien, à la fin des fins.[8]

[1] Il s'agit toujours des promeneurs du Mail dont il est parlé plus haut. [2] Terme professionnel pour **réparer.** [3] N'importe comment. [4] Il s'agit de l'horloge de la vieille église. [5] Mot populaire. [6] Expression populaire pour **avoir employé sans succès tout son savoir.** [7] Expression populaire pour **je vous l'affirme.** [8] Expression populaire signifiant **comment cela se terminera.**

— Il en viendra un à la Saint-Jean. On me l'a affirmé.

— Tant pis pour le père Bringard! Il crèvera de faim.

— A moins qu'auparavant il ne soit assommé par sa vieille.[1] . . .

— Ça pourra bien lui arriver aussi. Il y a du danger, là-bas.

— Oh! non seulement du danger à cause des machines, vous savez!

— Oui, oui, je sais, à cause des légendes encore plus.

— Parfaitement. Est-ce vrai? N'est-ce pas vrai? Toujours est-il que nos pères n'étaient pas plus bêtes que nous, hein? Eh bien! ils croyaient, eux, et fermement, qu'on ne peut pas y toucher sans que ça vous porte malheur.

— N'empêche que voilà encore le vieux toqué qui va courir le guilledou toute la nuit avec sa damnée sorcière de vieille gueuse d'horloge.

Car c'est d'une horloge qu'il s'agit. A l'église des Génovéfains est une antique horloge, de celles que fabriquaient au moyen âge de patients ouvriers, y consacrant leur existence entière, y multipliant les rouages, les poulies, les poids, les contre-poids, afin qu'aux heures de l'Angélus[2] on y entendît chanter d'interminables et gais carillons, tandis que du cadran, ouvert comme un tabernacle, sortait Mme la Sainte-Vierge,[3] à qui l'ange Gabriel faisait la révérence, et devant qui défilaient en lente procession Messeigneurs les saints apôtres, six à l'Angélus du matin, six à l'Angélus du soir, et les douze à l'Angélus de midi.

Or, elle était, et depuis des ans et des ans, autrement dire depuis toujours, elle était détraquée, l'antique horloge de l'église des Génovéfains. Et il y avait, en effet, là-des-

[1] La vieille horloge. [2] L's se prononce. [3] **Madame la Ste-Vierge, Messieurs les apôtres** sont des expressions du moyen âge, du temps où fut fabriquée l'horloge.

sus, des légendes: comme quoi[1] le maître horloger qui l'avait construite n'en était venu à bout qu'avec l'aide du diable; comme quoi, après un certain temps révolu, le diable avait arrêté l'horloge; comme quoi le secret en était perdu pour toujours, et que malheur arrivait à quiconque voulait retrouver ce secret; et une ribambelle[2] d'histoires brodées à ce propos par l'imagination populaire.

Certes, au jour d'aujourd'hui,[3] on n'y croyait plus guère, à ces légendes et à ces histoires. Quelques-uns encore en parlaient, plutôt pour en rire. Mais le père Bringard, lui, n'en riait point. Et, à force d'y penser, après trente années de longues méditations, il avait fini par y croire.

Il croyait notamment ceci: que l'âme du maître horloger de jadis était captive du diable depuis que l'horloge ne marchait plus, et que cette pauvre âme serait délivrée quand, de nouveau, l'horloge marcherait.

Et, beaucoup grâce à cette charitable espérance, un peu aussi par orgueil de bon horloger, il s'était attelé à la besogne de raccommoder l'horloge, y mettant toute son ingéniosité patiente et toute sa foi.

Aux très rares amis qui lui restaient, et qui avaient pitié de sa folie, et qui essayaient de l'en guérir, il répondait avec assurance:

— J'y arriverai. J'ai déjà fait ceci, et cela. Encore un poids à trouver, exact, d'un métal particulier, et l'horloge marchera, vous verrez bien.

Cependant, il y employait tout son temps et ses nuits désormais, et négligeait toutes les horloges, pendules et montres de la ville, et devenait un objet d'indignation, de mépris, voire d'horreur, mais n'en avait cure, et redoublait d'efforts vers sa chimère, voulant l'atteindre avant de mourir, et pensant chaque jour davantage être sur le point

[1] Pour **comment.** Chaque **comme quoi** introduit le thème d'une légende. [2] Mot populaire pour **multitude.** [3] **Aujourd'hui.** Expression patoise du Nord-Est de la France.

d'y atteindre, et, parmi les groupes hostiles, passait en répétant comme un refrain:

— Cette nuit j'aurai fini, sûrement. Ce sera pour demain, à midi. Demain, à midi, l'horloge marchera. Demain, à midi. Demain, à midi.

Et les jours se succédaient sans que marchât l'horloge. Et maintenant, les galopins suivaient le père Bringard dans les rues, en glapissant:

— Hou! Hou! L'as-tu fait marcher, la Berlue?[1] Demain, à midi! Demain, à midi!

Et pourtant, voilà qu'un beau jour, à midi, du beffroi des Génovéfains s'envola le carillon, ding, ding, don, chantant sa joyeuse chanson, tandis que du cadran de l'horloge, ouvert comme un tabernacle, sortait Mme la Sainte-Vierge, à qui l'ange Gabriel faisait la révérence, et devant qui défilaient en lente procession Messeigneurs les douze apôtres.

Miracle! Miracle! On courait par toute la ville. On cherchait le père Bringard pour lui faire ovation. On criait que c'était la gloire du pays. On s'extasiait devant l'horloge ressuscitée. Des mécréants en pleuraient de joie.

Mais le père Bringard n'entendait plus rien, ne voyait plus rien. A l'une des chaînes de l'horloge, en guise de poids, délivrant l'âme du maître ouvrier de jadis, faisant enfin marcher sa chérie, le vieil homme s'était pendu.

[1] **La folle**, l'horloge détraquée. **Avoir la berlue** c'est, en langage familier, avoir des éblouissements ou des manquements au bon sens.

ANDRÉ THEURIET

LA SAINT-NICOLAS[1]

— Monsieur le sous-directeur peut-il[2] recevoir Mme Blouet? demande le garçon de bureau, entr'ouvrant discrètement l'un des battants de la porte du cabinet.

Le cabinet sous-directorial[3] est une pièce spacieuse, haute de plafond, sévère d'aspect, avec ses deux fenêtres garnies de rideaux de damas vert, son papier de tenture et ses fauteuils de drap du même ton, ses cartonniers et sa bibliothèque d'acajou. Le parquet soigneusement ciré reflète comme un miroir la froide symétrie de ce mobilier administratif, et la glace de la cheminée renvoie avec la même correcte fidélité l'image d'une pendule-borne[4] de marbre noir, accostée[5] de deux lampes de bronze et de deux flambeaux dorés. Tournant le dos à la cheminée, le sous-directeur, Hubert Boinville, travaille penché sur le large bureau d'acajou encombré de dossiers. Il relève sa figure grave et mélancolique, encadrée d'une barbe brune où brillent çà et là quelques fils[6] gris, et ses yeux noirs aux paupières fatiguées laissent tomber un regard indifférent sur la carte que lui tend le digne et solennel[7] huissier. Sur ce petit carré de bristol,[8] il y a écrit à la main, d'une écri-

[1] On dit **la** Saint-Nicolas, **la** Saint-Sylvestre, etc. parce que ce sont des constructions elliptiques pour **la fête de St Nicolas, de St Sylvestre,** etc. [2] En France, les domestiques et les garçons de bureau bien stylés parlent à leurs maîtres ou à leurs supérieurs à la troisième personne. [3] Expression emphatique qui prépare déjà au caractère hautain et froid du sous-directeur. [4] Ayant la forme d'une borne kilométrique. [5] Plus communément, **aux côtés de laquelle. . .** [6] Cheveux, poils. [7] Prononcez **so la nel.** [8] Ce mot qui signifiait à l'origine un carton spécial s'étend à présent aux cartes de visite elles-mêmes. On dit **déposer une carte** ou **déposer un bristol.**

ture vieillotte et tremblée: « Veuve Blouet. » Le nom ne lui apprend rien, et, tout en rejetant la carte au milieu des dossiers, il a un geste d'impatience.

— C'est une vieille dame, ajoute l'huissier, faut-il la renvoyer ?

— Faites-la entrer, répond le sous-directeur d'un ton résigné.

Le garçon de bureau se redresse dans son habit à boutons de métal, disparaît, puis, au bout d'un instant, introduit la solliciteuse qui, dès le seuil, ébauche une antique révérence.

Hubert Boinville se soulève à demi et d'un signe froidement poli indique à la visiteuse un fauteuil où elle s'assied [1] après avoir renouvelé sa révérence.

C'est une petite vieille en pauvres vêtements noirs. La robe de mérinos a plus d'une reprise; elle est fripée et d'un ton verdâtre. Un voile de crêpe défraîchi, qui a déjà dû servir pour plus d'un deuil, pend misérablement de chaque côté du chapeau démodé et laisse voir, sous un tour de faux cheveux châtains, une figure rondelette, ridée comme une reinette d'hiver, avec de petits yeux vifs et une petite bouche dont les lèvres rentrées trahissent [2] l'absence des dents.

— Monsieur, commence-t-elle d'une voix un peu essoufflée, je suis fille, veuve et sœur d'employés [3] qui ont fourni de bons et loyaux services, et j'ai adressé une demande de secours à la Direction générale. . . . Je désirerais savoir si je puis espérer quelque chose.

Le sous-directeur a écouté ce début sans sourciller. Il a entendu tant de suppliques analogues !

— Avez-vous déjà été secourue, madame ? demande-t-il flegmatiquement.

— Non, monsieur, jusqu'à présent j'avais pu vivre sans tendre la main. . . . J'ai une petite pension et. . . .

[1] Prononcez s'assié. [2] Laissent deviner. [3] Ici, employés de l'Administration publique.

— Ah! interrompt-il sèchement, dans ce cas je crains bien que nous ne puissions rien pour vous. . . . Nous avons à soulager beaucoup de personnes malheureuses qui n'ont pas même cette ressource d'une pension.

— Attendez, monsieur! s'écrie-t-elle désespérément, je n'ai pas tout dit . . . J'avais trois garçons, ils sont morts; le dernier donnait des leçons de mathématiques. . . . L'autre hiver,[1] en allant du Panthéon au collège Chaptal, par une pluie battante, il a attrapé un mauvais rhume qui a tourné en fluxion de poitrine et qui l'a emmené[2] en quinze jours. . . . Ses leçons nous faisaient vivre, moi et son enfant, car il m'a laissé une petite-fille. Les frais de maladie et les frais mortuaires m'ont mise à sec.[3] J'ai engagé mon titre de pension pour payer les dettes criardes. . . . Me voilà seule au monde avec la petiote,[4] sans un pauvre sou, et j'ai quatre-vingt-deux ans. . . . C'est un grand âge, n'est-ce pas donc?[5]

Sous leurs paupières ridées, les yeux de la vieille solliciteuse sont devenus humides. Le sous-directeur l'a écoutée plus attentivement. Les intonations un peu chantantes et certaines locutions provinciales de la vieille dame résonnent à son oreille comme une musique déjà entendue et jadis[6] familière. Ces façons de parler ont un goût de terroir qu'il croit reconnaître et qui lui cause une sensation singulière. Il sonne, demande le dossier de « la veuve Blouet, » et quand le solennel garçon de bureau pose, d'un air important, la mince chemise jaune sur la table, Hubert Boinville compulse les pièces avec un intérêt visible.

— Vous êtes Lorraine, madame, reprend-il en montrant à la veuve une figure moins fermée, où court un faible sourire. Je m'en étais douté à votre accent.

— Oui, monsieur, je suis de l'Argonne. . . . Comment,

[1] L'hiver dernier. [2] L'**em** est nasal. **Emmené** n'est pas le mot propre; il faudrait **emporté** ou **tué**. [3] M'ont complètement ruinée. [4] Petite. [5] Expression provinciale peu usitée. [6] L's se prononce.

vous avez reconnu mon accent? Je croyais bien l'avoir perdu après avoir si longtemps *valté*[1] aux quatre coins de la France, comme un camp-volant.

Le sous-directeur regarde avec une compassion croissante cette pauvre veuve d'employé qu'un coup de vent a arrachée à sa forêt natale, et jetée dans Paris comme une feuille sèche, après l'avoir longuement roulée par les chemins arides de la vie bureaucratique. Il sent peu à peu s'amollir son cœur de fonctionnaire et répond en souriant de nouveau:

— Moi aussi je suis de l'Argonne, et j'ai vécu longtemps près de votre village, à Clermont. . . . Allons, madame, ayez bon courage. . . . J'espère que nous obtiendrons le secours que vous désirez. . . . Vous avez donné votre adresse?

— Oui, monsieur, rue de la Santé, 12, près du couvent des Capucins. . . . Bien des mercis;[2] je m'en vais contente de vos bonnes paroles, et contente aussi d'avoir retrouvé un pays.[3] . . .

Et la vieille dame se retire après s'être confondue en révérences.

Dès que Mme Blouet a disparu, le sous-directeur se lève et va appuyer son front à la vitre de l'une des fenêtres qui donnent sur les jardins de l'hôtel.[4] Mais ce ne sont pas les cimes des marronniers à demi-effeuillés qu'il contemple; son regard, devenu rêveur, s'en va plus loin . . . Très loin, là-bas, vers l'Est, au delà des plaines et des collines crayeuses de la Champagne, jusqu'à une vallée adossée à une grande forêt, avec une modeste rivière qui roule son eau jaune entre des files de peupliers, au pied d'une vieille petite ville aux toits de tuiles brunes. . . .

[1] Patois pour **errer, se déplacer.** [2] Expression populaire et régionale. On dit simplement **je vous remercie.** [3] Expression populaire pour **compatriote.** [4] L'hôtel (ou: le palais) du ministère.

C'est là qu'il a vécu enfant, c'est là qu'il revenait chaque année aux vacances. Son père, greffier de la justice de paix, y menait la vie étroite et serrée des petits bourgeois sans fortune. Élevé à la dure, accoutumé de bonne heure au devoir strict [1] et au travail acharné, Hubert a quitté le pays à vingt ans et n'y est plus guère retourné que pour suivre le convoi [2] de son père. Doué d'une intelligence supérieure et d'une volonté de fer, enragé travailleur, il a monté rapidement les degrés de l'échelle administrative. Être sous-directeur à trente-huit ans, cela passe dans le monde des bureaux pour un avancement exceptionnel. Austère, ponctuel, réservé et poli, à cheval sur les règlements, il arrive au ministère à dix heures, n'en sort qu'à six et emporte du travail chez lui. D'une nature peu expansive bien que sensible au fond, il passe pour être très boutonné.[3] Il va peu dans le monde et sa vie a été tellement prise par le travail qu'il n'a jamais eu le temps de songer au mariage. Son cœur a pourtant parlé une fois, dans l'Argonne,[4] alors qu'il avait vingt ans, mais comme il n'était qu'un mince surnuméraire [5] sans fortune, la fille qu'il aimait l'a dédaigné, et s'est mariée richement avec un gros marchand de bois. Cette première déception a laissé à Boinville une arrière-amertume que ses succès administratifs n'ont jamais complètement corrigée. Son esprit est resté teinté de mélancolie, et, ce soir, après avoir entendu cette vieille femme lui parler de sa détresse avec cet accent de terroir qu'on n'oublie jamais, il s'est senti envahi d'une tristesse rétrospective.

Le front posé contre la vitre, il remue, comme un amas de feuilles mortes, les lointains souvenirs de jeunesse, ensevelis profondément dans sa mémoire, et le parfum des saisons passées au pays natal lui remonte doucement au cerveau.

Il revient à son fauteuil, et prenant le dossier Blouet, il

[1] Prononcez le **c** et le **t**. [2] Le convoi funèbre. [3] Fermé, réservé. [4] **Dans l'Argonne** ou **en Argonne**. [5] Petit employé.

l'annote au crayon de cette mention marginale: « Situation digne d'intérêt — accorder, » puis il sonne le garçon et renvoie le dossier au sous-chef chargé des secours.

Le jour où le secours fut accordé officiellement, Hubert Boinville quitta son bureau un peu plus tôt que d'habitude. L'idée lui était venue d'aller annoncer lui-même la bonne nouvelle à sa vieille payse.[1]

Trois cents francs, c'était une goutte d'eau à peine, tombant du réservoir de l'énorme budget ministériel, mais dans le budget de la veuve cette goutte devait se changer en une rosée bienfaisante. Encore qu'on fût[2] au commencement de décembre, le temps était doux, et Boinville fit à pied le long trajet qui le séparait de la rue de la Santé. Quand il arriva à destination, la nuit commençait à enténébrer ce quartier désert. A la lueur d'un bec[3] de gaz placé près du couvent des Capucins, il aperçut le n° 12, au-dessus d'une porte bâtarde percée dans un long mur de moellons.[4] Il n'eut qu'à pousser cette porte entre-bâillée et se trouva dans un vaste jardin, où l'on distinguait, dans l'ombre, des carrés de légumes, des touffes de rosiers, et çà et là des silhouettes d'arbres fruitiers. Au fond, deux ou trois points lumineux éclairaient la façade d'un corps de logis en équerre. Le sous-directeur se dirigea en tâtonnant vers le rez-de-chaussée et eut la chance de tomber sur le jardinier en personne, qui le guida vers l'escalier menant au logement de la veuve.

Après avoir trébuché deux fois sur des marches boueuses, Boinville heurta[5] à une porte, par-dessous laquelle filtrait une mince raie de lumière et fut tout étonné quand, cette porte s'étant ouverte, il vit devant lui une jeune fille d'une vingtaine d'années qui se tenait sur le seuil, levant sa

[1] Voir note 3 p. 212. [2] **Encore qu'on fût** ou **bien qu'on fût.** [3] Le **c** se prononce. [4] Prononcez **moilon.** [5] **Frappa** est plus habituel.

lampe d'une main et regardant le visiteur avec des yeux surpris.

C'était une jeune personne vêtue de noir, à la physionomie vive et avenante. La lumière tombant de haut éclairait à point ses cheveux châtains frisottants, ses joues rondes à fossettes, sa bouche souriante et ses yeux bleus limpides.

— Ne me suis-je pas trompé ? murmura Boinville, est-ce bien ici que demeure Mme Blouet ?

— Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer . . . Grand'mère, c'est un monsieur qui te demande.

— Je viens ! répondit une voix grêle qui sortait d'une pièce contiguë; — et une minute après, la vieille dame arrivait en trottinant, avec son tour de travers sous son bonnet noir, et achevant de dénouer les cordons d'un tablier de toile bleue.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria-t-elle ébaubie [1] en reconnaissant le sous-directeur, comment, c'est vous, monsieur ? . . . Faites bien excuse,[2] je ne m'attendais guère à l'honneur de vous voir. . . . Claudette, offre donc le fauteuil à monsieur le sous-directeur. . . . C'est ma petite-fille, monsieur, tout ce qui me reste au monde.

Hubert Boinville s'était assis dans un antique fauteuil de velours d'Utrecht,[3] et d'un rapide coup d'œil il avait examiné la pièce qui paraissait servir à la fois de salon et de salle à manger. — Peu de meubles, un petit poêle [4] de faïence blanche à dessus de marbre rouge; à côté, une spacieuse armoire de village en chêne; au milieu, une table ronde recouverte de toile cirée; des chaises de paille, et au mur deux vieilles lithographies coloriées de Boilly; le tout très propre et avec un bon petit air campagnard.

Il expliqua brièvement l'objet de sa visite.

[1] Étonnée, interdite. [2] Expression provinciale peu employée.
[3] Prononcez **Utrek**. [4] Prononcez **poil**.

— Ah ! mon brave monsieur, bien des mercis ! s'exclama la veuve. . . . On a raison de dire: un bonheur n'arrive jamais seul . . . . Figurez-vous que la petiote a passé ses examens pour entrer dans les Télégraphes,[1] et, en attendant d'être placée, elle fait par ci par là des enluminures. . . . Aujourd'hui, elle a été payée d'une grosse commande d'images, et alors nous avons décidé que nous fêterions ce soir la Saint-Nicolas, comme au bon vieux temps. . . . Vous vous souvenez ?

— Mais, grand'mère, interrompit la jeune fille en riant, monsieur ne sait pas ce que c'est que la Saint-Nicolas. . . . A Paris, on ne fête pas ce saint-là !

— Si fait, monsieur sait parfaitement ce que je veux dire. — Il est du pays, Claudette, il est de Clermont.

— La Saint-Nicolas ! reprit le sous-directeur dont la figure triste s'épanouit, je crois bien ! . . . C'est aujourd'hui en effet le six décembre . . .

Cette date avait allumé toute une flambée de souvenirs d'enfance qui éclairaient joyeusement son cerveau. A cette clarté, il revit la vaste cheminée paternelle, égayée par les apprêts de la fête patronale; il entendit la musique sautillante des violons, allant par les rues chercher les filles pour le bal annuel; et il se rappela ses émotions du lendemain, quand il courait pieds nus pour tâter dans l'âtre ses sabots pleins de joujoux que saint Nicolas, sur son âne, avait apportés nuitamment par la cheminée.

— Donc, ce soir, continua avec volubilité la grand'mère, nous avons résolu de ne manger rien que des plats du pays. Le jardinier d'en bas nous a donné, en choux, navets et pommes de terre, de quoi faire une bonne *potée;* j'ai acheté un saucisson de Lorraine, et quand vous êtes entré j'étais en train de préparer un *tôt-fait.*

— Oh ! un *tôt-fait !* s'écria Boinville devenu plus expansif,

[1] Dans l'administration des postes. Aujourd'hui on dit P.T.T. (Postes, Télégraphes, Téléphones).

voilà bien vingt ans que je n'ai entendu prononcer le nom de ce gâteau d'œufs, de lait et de farine, et plus longtemps encore que je n'y ai goûté. . . .

Ses traits s'étaient animés et la jeune fille, qui l'observait à la dérobée, crut voir passer une lueur gourmande dans ses yeux bruns.

Tandis qu'il souriait, pensif, au souvenir de ce mets du pays, la grand'mère et Claudette s'étaient retirées un peu à l'écart et paraissaient discuter avec vivacité une grave question.

— Non, grand'mère, chuchotait la jeune fille, ce serait indiscret.

— Pourquoi donc? murmura la veuve, je suis sûre que cela lui ferait plaisir.

Et comme il les regardait intrigué, la grand'mère revint vers lui:

— Monsieur, commença-t-elle, vous avez déjà été bien bon pour nous et si ce n'était pas abuser, j'aurais encore une faveur à vous demander. . . . Il est déjà tard et vous avez un bon bout de [1] chemin à faire pour aller retrouver votre dîner. . . . Vous nous rendriez bien heureuses si vous vouliez goûter de notre *tôt-fait*. . . . N'est-ce pas, Claudette?

— Oui, grand'mère, seulement monsieur dînera mal, et d'ailleurs il est sans doute attendu chez lui.

— Non, personne ne m'attend, répondit Boinville en songeant au restaurant où d'habitude il dînait solitairement et maussadement, je suis libre, mais . . .

Il hésitait encore, tout en regardant les yeux rieurs et printaniers de Claudette: puis, tout à coup, il s'écria avec une rondeur dont il n'était pas coutumier:

— Eh bien! j'accepte sans façon et avec plaisir!

— A la bonne heure! fit la vieille dame toute ragaillardie. . . . Claudette, qu'est-ce que je te disais? . . . Mets

[1] Expression familière pour **un long . . .**

vivement le couvert, puis tu iras chercher du vin, tandis que je retournerai à mon *tôt-fait*. . . .

Claudette, vive comme un lézard, avait ouvert la grande armoire. Elle en tira une nappe à liteaux rouges, puis des serviettes. En un clin d'œil la table fut dressée. La jeune fille alluma un bougeoir et descendit, tandis que la veuve, assise avec des châtaignes dans son giron, les fendait lentement et les étalait sur le marbre du poêle.

— N'est-ce pas que la petite est preste et gaie? disait-elle au sous-directeur. . . . C'est ma consolation. . . . Elle réjouit ma vieillesse comme une fauvette qui chante sur un vieux toit. . . . — Et elle reprenait en secouant ses châtaignes: ce sera un maigre souper, mais un souper offert de bon cœur, et puis ça vous rappellera le pays, *nomme?* (n'est-ce pas?)

Claudette était remontée, rouge et un peu essoufflée; la bonne dame apporta la *potée* fumante et embaumée et on se mit à table.

Entre cette brave octogénaire tout heureuse, et cette jeune fille si rieuse et si naturelle; devant cette nappe qui fleurait l'iris,[1] dans ce milieu quasi-campagnard qui lui reparlait des choses du passé, Hubert Boinville fit honneur à la *potée*. Il se dégelait peu à peu et causait familièrement, s'amusant aux saillies de Claudette et riant d'un bon rire enfantin aux mots patois dont la grand'mère émaillait ses phrases. De temps en temps, la veuve se levait et allait à la cuisine surveiller son entremets. Enfin elle reparut, triomphante, tenant la *cocotte*[2] de fonte, d'où s'élevait le *tôt-fait* avec des boursouflures brunes et dorées et une appétissante odeur de fleur d'oranger. Après vinrent les châtaignes grillées au four et encore toutes craquantes dans leur écorce fendillée et rissolée. La vieille dame tira du fond de l'armoire une bouteille de *fignolette*, cette liqueur du

[1] L's se prononce. [2] La casserole.

pays fabriquée avec de l'eau-de-vie et du vin doux; puis, tandis que Claudette desservait, elle prit machinalement son tricot et s'assit près du poêle, tout en jasant; mais, sous l'influence d'une chaleur douce, jointe à l'action de la *fignolette*, elle ne tarda pas à s'assoupir. Claudette avait posé la lampe au milieu de la table; Hubert et la jeune fille se trouvaient ainsi presque en tête-à-tête, et Claudette, naturellement gaie et enjouée, défrayait quasiment [1] à elle seule la conversation.

Elle aussi avait passé son enfance en Argonne, près d'une vieille tante, et elle rappelait à Boinville de menus détails locaux dont la précision le remettait insensiblement dans le milieu provincial d'autrefois. Comme il faisait très chaud dans la chambre, Claudette avait entr'ouvert la croisée, et il arrivait des bouffées d'air frais, imprégnées de l'odeur maraîchère du jardin d'en bas, où l'on entendait le glouglou d'une fontaine s'égouttant dans une auge de pierre, tandis qu'au loin une cloche de couvent sonnait lentement l'Angélus.

Hubert Boinville eut tout à coup une hallucination. La *fignolette* lorraine et les yeux clairs de cette jolie fille qui évoquait pour lui les paysages forestiers de sa petite ville, y étaient pour beaucoup. Il lui sembla qu'il avait reculé de vingt ans en arrière, et qu'il était transporté dans quelque rustique logis de sa province natale. Ce vent dans les arbres, ce frais murmure d'eau vive, c'était la voix caressante de l'Aire et le frisson des futaies de l'Argonne; cette cloche qui chantait là-bas, c'était celle de l'église paroissiale du bourg fêtant la veillée de Saint-Nicolas. . . . Sa jeunesse ensevelie pendant vingt ans sous les paperasses administratives, sa jeunesse revivait dans toute sa verdeur, et devant lui les yeux bleus de Claudette riaient si ingénument, avec un éclat d'avril en fleur, que son cœur engourdi se réveillait et battait un plaisant [2] tic-tac dans sa poitrine. . . .

[1] Presque. Le mot **quasiment** est rarement employé à présent.
[2] A ici le sens d'**agréable**.

La vieille dame s'était réveillée en sursaut et balbutiait des paroles d'excuse. Hubert Boinville se leva; il était temps de prendre congé. Après avoir chaudement remercié Mme Blouet et avoir promis de revenir, il tendit la main à Claudette. Leurs regards se rencontrèrent un moment et ceux du sous-directeur étaient si brillants, que les paupières de la jeune fille s'abaissèrent vivement sur ses rieuses prunelles azurées. Ce fut elle qui le reconduisit jusqu'au bas, et quand ils furent sur le seuil, il lui serra encore une fois la main sans trouver rien à lui dire. . . .

Et cependant il avait le cœur plein, le sous-directeur, et quand il se retrouva seul dans le désert[1] ténébreux de la rue de la Santé, il lui sembla qu'il entendait chanter dans le ciel tous les violons de la Saint-Nicolas.

Hubert Boinville donnait de nouveau, comme on dit en style de bureaucratie, « une impulsion active et éclairée au service. » La machine administrative avait recommencé à amonceler sur sa table la mouture quotidienne des rapports *petit ordre* et des rapports *grand ordre*, des lettres au ministre et des projets d'arrêtés. Les séances du Conseil, les audiences et les commissions ne lui avaient pas laissé une heure pour aller rue de la Santé. Pourtant le souvenir de la soirée de la Saint-Nicolas lui revenait souvent au milieu de son travail. A plusieurs reprises, il avait été distrait dans la lecture d'un dossier par l'image rayonnante des beaux yeux de Claudette. Cette apparition voltigeait sur les paperasses comme un léger papillon bleu; le soir, quand le sous-directeur rentrait dans son morne appartement de garçon, elle l'accompagnait et semblait le regarder railleusement, tandis qu'il tisonnait son feu qui brûlait mal. Alors il songeait à ce bon dîner dans la petite chambre

[1] **Désert** parce que la rue n'était pas bordée de maisons.

campagnarde où le poêle ronflait si joyeusement, à ce gai babil[1] de jeune fille qui avait un moment ressuscité les sensations de sa vingtième année. Dans la régulière monotonie de sa vie affairée, où les intimités féminines tenaient si peu de place, la soirée de la rue de la Santé tranchait comme une éclaircie ensoleillée au milieu d'une plaine brumeuse. Parfois, il regardait mélancoliquement dans la glace sa barbe déjà grisonnante; il pensait à sa jeunesse sans amour, à sa maturité commençante, et il se disait comme le bonhomme La Fontaine: « Ai-je passé le temps d'aimer ? » Alors, il était pris d'une nostalgie de tendresse qui lui mettait l'esprit en désarroi, et il regrettait de ne s'être point marié.

Un jour, par une sombre après-midi de la fin de décembre, le solennel garçon de bureau entr'ouvrit discrètement la porte du cabinet et annonça:

— Madame veuve Blouet.

Boinville se leva avec empressement pour recevoir la visiteuse. Après qu'il l'eut fait asseoir, il lui demanda en rougissant des nouvelles de sa petite-fille.

— Merci, monsieur, répondit-elle, la petite va bien, votre visite lui a porté chance. . . . Elle sollicitait depuis longtemps une place dans les Télégraphes. . . . Elle a reçu hier sa nomination et je n'ai pas voulu quitter Paris sans prendre congé de vous et vous témoigner toute notre reconnaissance.

La poitrine de Boinville se serra. — Vous quittez Paris ? demanda-t-il, ce poste est donc en province ?

— Oui, dans les Vosges. . . . Et naturellement j'accompagne Claudette. . . . J'ai quatre-vingt-deux ans, mon cher monsieur; je n'ai plus grand temps à passer dans ce monde et nous ne voulons pas nous séparer.

— Vous partez bientôt ?

— Dans la première semaine de janvier. . . . Adieu, mon-

[1] L'l se prononce.

sieur, vous avez été très bon pour nous, et Claudette m'a bien recommandé de vous remercier en son nom. . . .

Le sous-directeur, interdit et absorbé, ne répondait guère que par des monosyllabes. Quand la vieille dame fut sortie, il resta longtemps accoudé sur son bureau, la tête dans ses mains. Cette nuit-là, il dormit mal, et le lendemain il fut de très maussade humeur avec ses employés. Il ne tenait pas en place. Dès trois heures, il brossa son chapeau, quitta le ministère et sauta dans une voiture qui passait. Une demi-heure après, il traversait tout frissonnant le jardin maraîcher du n° 12 de la rue de la Santé et il sonnait à la porte de Mme Blouet.

Ce fut Claudette qui vint lui ouvrir. A l'aspect du sous-directeur, elle tressaillit, puis devint toute rouge, tandis qu'un sourire passait dans ses yeux bleus.

— Grand'mère est sortie, dit-elle, mais elle ne tardera pas à rentrer, et elle sera si heureuse de vous voir ! . . .

— Ce n'est pas Mme Blouet que je désirais surtout rencontrer, mais vous, mademoiselle.

— Moi ? murmura-t-elle, troublée.

— Oui, vous, répéta-t-il brusquement. . . . Sa gorge se serrait, il cherchait ses mots et les trouvait avec peine: — Vous partez toujours [1] au mois de janvier ?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

— Ne regrettez-vous pas de quitter Paris ?

— Oh ! si . . . Cela me fait gros cœur.[2] . . . Mais quoi ? Cette place est pour nous une bonne fortune et grand'mère pourra au moins vivre en paix pendant ses dernières années.

— Et si je vous donnais un moyen de rester à Paris, tout en assurant le repos et le bien-être de Mme Blouet ?

— Oh ! monsieur ! s'exclama la jeune fille dont le visage s'épanouit.

[1] Voir au Vocabulaire. [2] Cela m'attriste, me rend le cœur gros.

— C'est un moyen héroïque, reprit-il en hésitant; vous le trouverez peut-être au-dessus de vos forces.

— Je suis courageuse . . . Dites seulement, monsieur.

— Eh bien ! mademoiselle . . . Il s'arrêta pour reprendre sa respiration; puis, très vite, presque rudement, il ajouta: voulez-vous m'épouser ?

— Mon Dieu ! . . . balbutia-t-elle, et l'émotion la laissa sans voix.

Tout en exprimant une violente surprise, sa figure n'avait rien d'effarouché. Sa poitrine était agitée, ses lèvres restaient entr'ouvertes, mais ses grands yeux bleus humides brillaient d'un éclat très doux !

Quant à Boinville, il n'osait la regarder, de peur de lire sur ses traits un refus humiliant. Pourtant, inquiet de son silence prolongé, sans relever la tête, il lui demanda: — Me trouvez-vous trop âgé ? Vous semblez tout effrayée ! . . .

— Effrayée, répondit-elle ingénument, non, mais troublée et . . . contente ! . . . C'est trop beau . . . Je n'ose pas y croire !

— Chère enfant ! s'écria-t-il en lui prenant les mains, croyez-y et croyez surtout que le véritable heureux, c'est moi, parce que je vous aime !

Elle restait muette, mais dans le rayonnement de ses yeux il y avait une telle effusion de reconnaissance et de tendresse, qu'Hubert Boinville ne pouvait plus s'y méprendre. Il y lut sans doute qu'elle aussi se sentait heureuse, et pour les mêmes raisons, car il l'attira plus près de lui. Elle se laissait faire et Hubert, plus hardi, ayant levé les mains de la jeune fille à la hauteur de ses lèvres, les baisait avec une vivacité toute juvénile.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria la vieille dame qui arriva sur ces entrefaites.

Ils se retournèrent, lui, un peu confus, elle, tout empourprée et radieuse.

— Madame Blouet, dit enfin gaiement Hubert Boinville,

ne vous scandalisez pas ! Le soir où j'ai dîné chez vous, saint Nicolas est descendu dans ma cheminée comme au temps où j'étais enfant, et il m'a fait cadeau d'une femme. . . . La voici, c'est votre petite-fille. . . . Nous nous
5 marierons le plus tôt possible, si vous le permettez.

PROSPER MÉRIMÉE

MATEO FALCONE

En sortant de Porto-Vecchio[1] et se dirigeant au nord-ouest,[2] vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et, après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un *maquis*[3] très étendu. Le maquis est la patrie des bergers corses et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, met le feu à une certaine étendue de bois: tant pis si la flamme se répand plus loin que besoin n'est,[4] arrive que pourra, on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés, car on laisse la paille qui donnerait de la peine à recueillir, les racines qui sont restées en terre sans se consumer poussent, au printemps suivant, des cépées très épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds. C'est cette manière de taillis fourré que l'on nomme maquis. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et confondus comme il plaît à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage, et l'on voit des maquis si épais et si touffus, que les mouflons eux-mêmes ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le maquis de

[1] Prononcez **vekkio.** Voir Notes p. 319. [2] Prononcez **nor-ouest.**
[3] Le mot ne s'emploie qu'en parlant de la Corse et de l'Algérie.
[4] **Qu'il n'est besoin** serait plus correct.

Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil,[1] de la poudre et des balles; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon, qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous donnent du lait, du fromage et des châtaignes, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18 . . , avait sa maison à une demi-lieue de ce maquis. C'était un homme assez riche pour le pays, vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux, que des bergers, espèces de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs, et un teint couleur de revers[2] de botte. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un mouflon avec des chevrotines; mais, à cent vingt pas, il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule, à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi facilement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse qui paraîtra peut-être incroyable à qui[3] n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas, on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et, au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. On le disait[4] aussi

[1] L'l ne se prononce pas. [2] L'r final se prononce. [3] Construction idiomatique pour **à celui qui.** [4] On disait qu'il était.

bon ami que dangereux ennemi: d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district [1] de Porto-Vecchio. Mais on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, [2] il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour: du moins on attribuait à Mateo certain [3] coup de fusil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato: c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées: leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.[4]

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du maquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa donc: on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis quelques heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que, le dimanche prochain, il irait dîner à la ville, chez son oncle le *caporal*,[5] quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés; enfin, dans le sen-

[1] Prononcez le **c** et le **t**. [2] En français plus courant, **où il s'était marié.** [3] Plus correctement, **un certain.** [4] **Heureuses** au point de vue des mœurs corses. [5] Voir Notes p. 319.

tier qui menait de la plaine à la maison de Mateo parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un *bandit*,[1] qui, étant parti de nuit pour aller chercher de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses. Après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le maquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato et lui dit:

— Tu es le fils de Mateo Falcone?

— Oui.

— Moi, je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes.[2] Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

— Et que dira mon père si je te cache sans sa permission?

— Il dira que tu as bien fait.

— Qui sait?

— Cache-moi vite; ils viennent.

— Attends que mon père soit revenu.

— Que j'attende? malédiction! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons, cache-moi, ou je te tue.

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid:

— Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta carchera.[3]

— J'ai mon stylet.

— Mais courras-tu aussi vite que moi?

[1] Voir Notes p. 319. [2] Le collet de l'uniforme des soldats étant jaune, on les appelait **collets jaunes.** [3] « Ceinture de cuir qui sert de giberne et de portefeuille. »

Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.

— Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone ! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison ?

L'enfant parut touché.

— Que me donneras-tu si je te cache ? dit-il en se rapprochant. 5

Le bandit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent; il s'en 10 saisit, et dit à Gianetto:

— Ne crains rien.

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour res- 15 pirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu.[1] Ensuite, 20 remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient de- 25 vant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs.) Il se nommait Tiodoro Gamba: c'était un homme actif, fort redouté des bandits dont il avait déjà traqué plu- 30 sieurs.

— Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant; comme te voilà grandi ! As-tu vu passer un homme tout à l'heure ?

[1] Depuis peu de temps.

— Oh ! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi ?

5 — Si j'ai vu passer un homme ?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu en velours noir, et une veste brodée de rouge et de jaune ?

— Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune ?

10 — Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu. . . .

— Ah ! petit drôle, tu fais le malin ! Dis-moi vite par 15 où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.[1]

— Qui sait ?

— Qui sait ? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

— Est-ce qu'on voit les passants quand on dort ?

20 — Tu ne dormais pas, vaurien; les coups de fusil t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit ? L'escopette de mon père en fait bien davantage.

25 — Que le diable te confonde, maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto.[2] Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte,[3] et il a trop de bon sens,[4] le coquin, pour 30 avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs, les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa ? demanda Fortunato en ricanant;

[1] **Il a pris par ce sentier** ou **il a pris ce sentier.** [2] Ici l'article mis devant le prénom lui donne un sens péjoratif. [3] Il ne pouvait plus marcher que sur un pied. [4] L's se prononce.

que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti?

— Vaurien! dit l'adjudant Gamba en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note?[1] Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin.

Et Fortunato ricanait toujours.

— Mon père est Mateo Falcone! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener[2] à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner si tu ne dis[3] où est Gianetto Sanpiero.

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta:

— Mon père est Mateo Falcone.

— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo.

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats, qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et en haussant les épaules, comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable;[4] déjà

[1] Obliger à parler plus franchement. On dit **changer de ton** et **non de note.** [2] L'**em** est nasal. [3] Si tu ne dis pas. [4] Juraient et allaient abandonner leurs recherches.

ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un der-
5 nier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

— Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et, si je ne craignais [1] de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte! [2] je t'emmènerais avec moi.
10 — Bah!

— Mais, quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et, pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang.

— Savoir? [3]
15 — Tu verras. . . . Mais, tiens . . . sois brave garçon,[4] et je te donnerai quelque chose.

— Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis: c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le maquis, et alors il faudra plus d'un luron comme vous
20 pour aller l'y chercher.

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien dix écus; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier:
25 — Fripon! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-ci suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon; [5] et les gens te demanderaient: « Quelle heure est-il? » et tu leur dirais: « Regardez à ma montre. » [6]
30 — Quand je serai grand, mon oncle le caporal me donnera une montre.

[1] Si je ne craignais pas. [2] Juron habituel aux soldats. [3] C'est à savoir, qui sait? [4] Sois un brave garçon. [5] Prononcez **pan.** [6] La préposition **à**, parce que le sens de la phrase est: **regardez l'heure à ma montre.**

— Oui; mais le fils de ton oncle en a déjà une . . . pas aussi belle que celle-ci, à la vérité. . . . Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

— Eh bien, la veux-tu cette montre, petit cousin? 5

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui [1] l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation; mais il se lèche 10 les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître: « Que votre plaisanterie est cruelle! »

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer: [2] 15

— Pourquoi vous moquez-vous de moi?

— Par Dieu! je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité; et, fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjudant, il s'efforçait 20 d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

— Que je perde mon épaulette,[3] s'écria l'adjudant, si je ne te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont témoins; et je ne puis m'en dédire.

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant, 25 qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect [4] dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et 30 quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu, sa main droite s'éleva vers la montre: le bout de ses doigts la toucha; et elle pesait tout entière dans sa main sans que

[1] En français plus moderne **auquel.** [2] L'r se prononce.
[3] Voir Notes p. 319. [4] Prononcez **respè.**

l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne. . . . Le cadran était azuré . . . la boîte nouvellement fourbie . . . , au soleil, elle paraissait toute de feu. . . . La tentation était trop forte.

5 Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et 10 s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit; mais, comme il essayait de se lever en pied,[1] sa blessure refroidie ne lui 15 permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato qui s'était rapproché.

20 — Fils de . . . ! lui dit-il avec plus de mépris que de colère.

L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue,[2] sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit 25 avec beaucoup de sang-froid à l'adjudant:

— Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être obligé de me porter à la ville.

— Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, repartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille: je suis 30 si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta capote; et à la ferme de Crespoli nous trouverons des chevaux.

[1] Expression rare. On dit **sur ses pieds.** [2] **Avait reçue de lui** serait plus conforme à l'usage moderne.

— Bien, dit le prisonnier; vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.[1]

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaignier, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour d'un sentier qui conduisait au maquis. La femme s'avançait courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière; car il est indigne[2] d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, un particulier bien famé;[3] mais il était Corse et montagnard, et il y a peu de Corses montagnards qui, en scrutant bien leur mémoire, n'y trouvent quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles.[4] Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme; mais toutefois il était prudent, et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

— Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas[5] ton sac et tiens-toi prête.

Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter der-

[1] . . . couché plus commodément. [2] En Corse, et à l'époque où le conte fut écrit. [3] **Un particulier bien famé** est une expression archaïque et peu élégante; on ferait bien de ne pas l'employer. [4] L'auteur est ironique. [5] Mets ton sac par terre.

rière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

5 D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant et le doigt sur la détente.

— Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et qu'il voulût le dé-
10 fendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et s'il me visait, nonobstant [1] la parenté ! . . .

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux : ce fut de s'avancer seul vers Mateo pour lui conter l'affaire,
15 en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

— Holà ! eh ! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave ? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

20 Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

— Bonjour, frère,[2] dit l'adjudant en lui tendant la main.
25 Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

— Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa.[3] Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; mais il ne faut pas plaindre notre fatigue,
30 car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

— Dieu soit loué ! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée.

[1] Mot très vieilli et qu'on n'emploie plus couramment. [2] Salutation ordinaire des Corses. [3] Diminutif de **Giuseppa.**

Ces mots réjouirent Gamba.

— Pauvre diable ! dit Mateo, il avait faim.

— Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié; il m'a tué un de mes voltigeurs, et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français. . . . Ensuite, il s'était si bien caché, que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

— Fortunato ! s'écria Mateo.

— Fortunato ! répéta Guiseppa.

— Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporal, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général.

— Malédiction ! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant:

— Maison d'un traître !

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto.

— Loin de moi ! lui cria le proscrit d'une voix foudroyante.

Puis, se tournant vers un des voltigeurs:

— Camarade, donne-moi à boire, dit-il.

Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos.

— J'aime, disait-il, à être couché à mon aise.

On s'empressa de le satisfaire; puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo, qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

— Tu commences bien! dit enfin Mateo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père! s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux.

Mais Mateo lui cria:

— Arrière de moi!

Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile, à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

— Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Mon cousin l'adjudant.

Falcone saisit la montre, et, la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

— Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi?

Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique.

— Que dis-tu, Mateo? et sais-tu bien à qui tu parles?

— Eh bien, cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx[1] toujours attachés sur lui. Enfin il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo et lui saisit le bras.

— C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

— Laisse-moi, répondit Mateo: je suis son père.

Giuseppa embrassa son fils et entra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

— Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.

L'enfant fit ce qu'il commandait, puis il s'agenouilla.

— Dis tes prières.

— Mon père, mon père, ne me tuez pas.

— Dis tes prières ! répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

— Sont-ce là toutes les prières que tu sais ?

— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria* et la litanie que ma tante m'a apprise.

— Elle est bien longue, n'importe.[2]

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

— As-tu fini ?

— Oh ! mon père, grâce ! pardonnez-moi ! Je ne le ferai

[1] L'x se prononce (ks). [2] C'est-à-dire tu peux la dire.

plus! Je prierai tant mon cousin le caporal qu'on fera grâce au Gianetto!

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant:

5 — Que Dieu te pardonne!

L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père; mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le 10 chemin de sa maison pour aller chercher une bêche afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

— Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

— Justice.

15 — Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien;[1] je lui ferai chanter une messe. Qu'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi[1] de venir demeurer avec nous.

[1] Le **ch** a le son de **k**.

ROSNY AÎNÉ

LE CHAMPION

Nous plaisantions le philosophe Saverre sur sa prédilection passionnée pour les exercices du corps. Il est lui-même délicat, presque chétif, tout en cerveau,[1] mais il manifeste un plaisir extraordinaire à la vue de quelque belle partie de lutte, de boxe, d'escrime, et voire de poids.[2] Il reçoit tous les journaux de sport, connaît les meilleurs boxeurs et les meilleurs lutteurs de France et d'Angleterre, les fines lames, les toréadors célèbres. Il nous laissa quelque temps plaisanter, et finit par raconter l'origine de ces goûts si opposés à son tempérament:

— Je pourrais, dit-il, prétendre que je les dois à cette conviction philosophique que les peuples qui cessent le mouvement sont inévitablement condamnés à la déchéance intellectuelle, au bout d'un temps variable. Le mouvement musculaire est, en somme, notre plus grand moyen de demeurer en contact[3] avec la matière. Lorsque nous l'abandonnons, ou que nous le restreignons trop, nous perdons graduellement le sens[4] de l'entour.[5] D'abord, il est vrai, le cerveau en paraît profiter, mais à la longue la race, ayant épuisé la provision laissée par les ancêtres actifs, la race devient parasitaire et meurt d'impuissance physique autant qu'intellectuelle. En ce qui me concerne, je me considère comme un simple dégénéré, un entrepôt

[1] Son corps n'a pas de valeur, mais son intelligence, son cerveau en ont. [2] Il s'agit ici des poids ou haltères qu'on soulève pour exercer les muscles des bras. [3] Prononcez le **c** et le **t**. [4] L'**s** se prononce. [5] Le mot est rarement employé au singulier et rarement au sens où il est employé ici. L'auteur veut dire le sens du monde physique qui nous entoure.

de notions accumulées, utile dans une race encore active comme la nôtre, mais d'ailleurs destiné à ne laisser d'autre trace que mes œuvres; vous savez que je n'ai pas d'enfants. . . . Je pourrais donc prétendre que ma prédilection pour les exercices physiques résulte de ce que j'en sens la haute nécessité, la grandeur et la beauté; mais cette prédilection serait trop théorique et ne pourrait me passionner au point que vous savez. Le vrai [1] est que la force physique m'est apparue [2] durant mon enfance dans des circonstances affreusement tristes, épouvantantes,[3] inoubliables.

Mon père était un pauvre homme,[4] veuf, que des malheurs successifs avaient réduit à prendre une petite place de comptable dans une fabrique de produits chimiques, au fond d'un canton perdu. Cet emploi, obtenu après de longs mois de recherches, n'était point trop dur, mais mal rétribué. Mon père s'estima très heureux de l'avoir, et, trop profondément accablé, il n'en espéra point de meilleur, n'eut plus d'autre crainte que de le perdre. Le village de S . . . , où nous fûmes contraints de nous loger,[5] est un endroit sans agrément, malsain, solitaire, au milieu de landes stériles. Les habitants, fiévreux et d'humeur morose, ont des mœurs [6] rudes, peu charitables, et point du tout de bienveillance [7] pour les étrangers. Mon père fut d'autant moins bien accueilli que sa qualité de « monsieur pauvre » [8] lui aliénait à la fois les besogneux et les notables. Il le perçut d'emblée [9] et résolut de s'empresser dans l'accomplissement de son devoir, d'éviter

[1] **La vérité** serait plus correct. [2] **M'est apparue** ou **m'a apparu**; on dirait mieux: **m'a été révélée.** [3] **Épouvantantes** est un néologisme. On dit **épouvantables.** [4] L'expression a ici deux sens: homme médiocre au sens **valeur** et homme pauvre au sens **argent.** [5] Familier pour **habiter, demeurer** ou **vivre.** [6] L's se prononce. [7] Plus simplement, **et ne sont point du tout bienveillants pour les étrangers.** [8] Voir Notes p. 320. [9] En style plus courant, **il s'en aperçut tout de suite.**

les fréquentations. Moi-même, mal vu par les enfants du village, je préférais en général me tenir seul auprès de notre petite maison de sapin. Quelques mois se passèrent, et, malgré tout, la douceur, la rectitude de mon père, une certaine grâce que j'avais en ce temps dans le caractère, 5 firent que nous pûmes fréquenter, modérément, quelques êtres. Nous n'étions ni heureux, ni malheureux. Mon père aimait le jardinage; moi, déjà d'humeur contemplative, je ne m'ennuyais guère à rêvasser [1] au bord des chemins, à l'orée d'un petit bois qui s'étalait près de notre 10 demeure. Deux ou trois fois par semaine, je me mêlais à quelque jeu d'enfants, sans emporter plus de coups de poing que nature.[2]

Un jour cette existence devint maudite, par la faute d'une famille qui se vint établir [3] dans le village, héritière 15 de quelques arpents d'herbage, et dont les enfants se mêlèrent à nos récréations. L'un d'eux, garçon de douze ans, trapu, agile, aux petits yeux féroces et pénétrants, montra d'emblée des dispositions tyranniques. Dans une contestation au jeu de boules, il trancha en sa faveur un 20 coup que nous jugeâmes tous douteux. L'un de nous ayant protesté un peu vivement, il le fit rouler sur le sol, d'un coup de poing sur le nez, après quoi il nous provoqua d'un air sauvage. L'acte intimida; les plus audacieux s'entre-regardèrent, indécis. Cependant, excité par tous, 25 Robert Dubourg, incontestablement le plus fort et le plus hardi de la bande, finit par accepter le combat. Hélas! [4] la rencontre ne fut guère longue. En un moment, le nouveau venu roula notre champion et le mit en bouillie. De ce jour, le petit tyran nous courba sans conteste sous 30 son caractère violent et cruel. La chose alla si loin que le

[1] **Rêvasser** est le diminutif de **rêver.** La rêverie est quelquefois féconde; la **rêvasserie** ne mène à rien. [2] Qu'il n'est naturel. [3] En langage ordinaire **vint s'établir.** [4] L's se prononce.

père d'un d'entre nous, homme athlétique, un jour qu'on lui ramenait son enfant tout ensanglanté, s'en fut[1] demander réparation au père de l'autre. C'était — comme je revois toute la scène au fond de moi ! — un midi d'octobre, un joli temps tiède, un peu couvert. L'homme, avec des gestes farouches, jurait devant la porte des *nouveaux*,[2] et finit par y frapper un grand coup. A l'instant, la porte s'ouvrit; il parut un paysan de moyenne taille, ramassé sur lui-même, avec les yeux petits, féroces et pénétrants de son garçon.

— Que voulez-vous? dit-il d'une voix rauque.

— Je veux que vous corrigiez votre fils pour le mal qu'il a fait au mien.

— Le vôtre n'avait qu'à se défendre !

— Le vôtre deviendra un assassin !

— Vous dites? . . .

La figure de Davesne,[3] résolue, mauvaise dense, avançait vers celle du réclamant. Mais celui-ci n'était pas de ceux qu'on intimide, — plein de juste confiance dans sa grande force et son grand courage.

— Je dis que votre fils deviendra un assassin.

A peine il finissait la phrase, qu'une gifle terrible le faisait chanceler, tandis que Davesne criait:

— Empoche !

L'homme fit un pas en arrière, ferma ses poings énormes, fonça comme un taureau. Davesne ne se gara pas, para tant bien que mal, atteint vers l'épaule gauche, saisit les deux bras de son adversaire et, d'un choc, le fit rouler sur le sol. Alors, dédaigneusement, donnant du pied sur le visage de l'athlète:

— Relève-toi . . . je vais t'assommer !

L'autre se leva et, rendu prudent, quoique toujours

[1] S'en alla. [2] Des nouveaux arrivés dans le pays. [3] L's ne se prononce pas.

plein de bravoure, feignit deux ou trois attaques, enfin se précipita. Il fut rejeté d'une façon si raide, avec une telle volée de coups sur les yeux et le visage, qu'il roula évanoui. Et Davesne, devant cinquante personnes accourues, froidement cracha sur la figure du vaincu, en disant: 5

— Voilà ce que je ferai à ceux qui oseront me regarder de travers !

Épouvantés de la force énorme qu'il venait de montrer, fascinés par son petit œil implacable, nul paysan n'osait ouvrir la bouche. Seul mon père, pâle comme un mort, 10 révolutionné [1] par l'horreur de la scène, s'écria:

— C'est ignoble !

— Hein ? cria Davesne. . . . Que dit le rat de fabrique ? [2]

—Je dis que c'est ignoble !

Au même instant, il fut enlevé d'au milieu des paysans, 15 planté contre la muraille de la ferme. Il était assez leste, il essaya de se défendre. L'autre le terrassa d'une main, lui mit tranquillement un genou sur la poitrine et dit:

— Demande pardon !

— Non ! 20

Haletant, fou de rage, je me jetai au secours de mon père, je frappai du poing contre le monstre. En ce moment, une main tenaillante me saisit, et avant que je pusse me rendre compte, j'étais terrassé à mon tour, sous les genoux du fils Davesne. 25

Et nous voyant contre terre, impuissants, écrasés, étouffés — pour avoir obéi à un mouvement généreux — et cinquante paysans terrifiés à distance, sans qu'un seul osât faire un geste ni dire une parole en notre faveur, je conçus pour la première fois, dans sa plénitude, le senti- 30 ment de la lâcheté humaine, la facilité de dominer les brutes et de les asservir ! Seul le blessé tenta quelque chose en notre faveur. Il se releva péniblement, fit quel-

[1] **Révolté,** serait plus correct. [2] Rappel à l'emploi modeste du père du conteur.

ques pas: un coup de pied adroitement envoyé le rejeta contre le sol.

Davesne, alors, lentement et à plusieurs reprises, cracha sur la face de mon père, puis, à toute volée, il lui appliqua des gifles. Je fis un effort désepéré pour me dégager, et tel était mon bouleversement, ma fureur d'indignation, que je ne sentais même pas les coups dont m'accablait le fils Davesne.

Enfin, cette scène lugubre cessa. Mon père fut lancé à vingt pas, figure[1] tuméfiée, joues[1] violettes, et je me trouvai à côté de lui, suffoqué de rage, de larmes, d'humiliation.

— Lâche ! lâche ! lâche ! cria mon père.

Le monstre, avec un rire insultant, s'élança. En un clin d'œil mon père retombait, le souffle coupé par un coup formidable. Alors, sans hâte, Davesne se retira sous le porche de sa maison, tandis que des femmes emportaient les vaincus jusqu'au cabaret voisin, car aucun homme n'osa les toucher ! . . .

Je pense que vous pouvez concevoir l'état effrayant de mon père durant les jours qui suivirent. Tous les sentiments de la dignité humaine offensée, toutes les cuisantes horreurs de la plus basse, de la plus immonde tyrannie subie par une âme fière, tous les étouffements de l'insomnie, le pâle et farouche silence, les ressouvenirs subits qui brûlent le cœur, le monde renversé, l'impossibilité de manger sans convulsions de l'estomac, la tristesse épouvantable des crépuscules, — cela le tint durant des semaines et le rendit pâle et maigre à l'excès.

Il ne fréquentait plus personne, s'enfermait dans son jardin sitôt la besogne finie, ne sortait qu'armé d'un long couteau, ne se pouvait rassasier[2] de penser à sa misère.

[1] En style plus courant: **la figure, les joues.** [2] Plus correctement, **ne pouvait se rassasier.**

Moi-même, je n'allais plus jouer, je ne quittais plus les abords de notre humble maisonnette, je sentais une malédiction étendue sur le village et sur les landes sinistres qui l'entourent.

Malgré cela, nous ne pûmes éviter une nouvelle humiliation. 5

Ce fut un dimanche. Mon père, quoique non croyant, allait cependant parfois à la messe pour complaire[1] au vieux curé de S . . . , qui était un très brave et très digne homme. Ce jour-là, au sortir de l'église, nous nous trouvâmes face à face avec Davesne et son fils. Mon père les évita, ne voulant pas provoquer une nouvelle lutte où il était résolu à se servir du couteau. Mais le fils Davesne ne l'entendit pas ainsi. Il se posta d'abord devant moi, me sifflant dans la figure, puis, comme je me détournais, il se mit à ricaner: 10 15

— Petite bourrique ! . . .

J'étais résolu à ne pas répondre; mon silence l'irrita, il me saisit par l'oreille et me la tira avec force. La douleur était vive; pourtant je ne poussai aucune plainte, — j'essayai seulement de me dégager. En ce moment, mon père qui avait fait quelques pas revint. Il était mortellement pâle, son regard brillait d'un éclat douloureux, il grelottait comme par un grand froid. 20

— Lâche-le ! dit-il au petit Davesne. 25

L'enfant se mit à ricaner, tira plus fort mon oreille. Mon père alors le prit au poignet, lui entr'ouvrit les doigts, et comme je me dégageais enfin, une voix féroce murmura:

— Tu as touché à mon fils !

— Il tourmentait le mien ! 30

Oh ! jamais, jamais l'horreur de ce moment ne quittera mon cœur; il me suffit d'y penser, mes mains se glacent, mes oreilles bourdonnent ! Davesne, ramassé sur lui-même, sûr de sa force, levait la main, et mon père aussi

[1] Faire plaisir.

blanc qu'un linge, sûr de sa faiblesse, supportait le regard féroce du paysan.

— Tu as touché à mon fils . . . fais-lui des excuses !

— Je ne lui ai fait aucun mal.

5 — Fais-lui des excuses !

— Je n'en ferai pas !

La main carrée s'abattit, la trace s'en marqua instantanément sur le visage de mon père. Au même instant, un couteau brilla.

10 — Ah ! tu joues du couteau ! fit Davesne, qui avait fait un pas en arrière . . . On va s'amuser !

Il avait tiré de sa poche une manière de petit poignard enfermé dans une gaine. La lame en était triangulaire, un peu terne, huilée. Il vint avec un cri farouche. Mon 15 père répondit en frappant, mais, son bras repoussé de côté, le petit poignard l'atteignit dans l'épaule gauche. Presque au même instant, le couteau lui était arraché, et Davesne, triomphant, s'écria:

— Eh bien ! rat de fabrique ? Tu en tiens ! [1]

20 Morne, effrayant de désespoir et d'impuissance, mon père s'appuyait au mur de l'église. Je m'étais jeté sur lui, je l'embrassais éperdument, je poussais des cris de fureur et de détresse. Davesne, agitant le couteau conquis et le poignard, dit alors à la foule des paysans qui manifestait 25 quelque timide indignation:

— J'en ai autant pour chacun d'entre vous, lâches !

De ce jour, le village fut tellement dompté [2] que personne n'eût osé témoigner en justice contre Davesne. La brute se complut à son triomphe, en toute circonstance le souligna 30 par quelque acte grossier au cabaret ou sur la place publique. On s'y résignait, et même quelques-uns formaient une espèce de cour immonde autour du vainqueur. Quant au jeune Davesne, il était le souverain

[1] Voir **tenir** au Vocabulaire. [2] Le **p** ne se prononce pas.

incontesté des gamins, il les tourmentait selon son caprice, il les battait à plaisir. Mon père et moi vivions dans la honte, l'horreur, la révolte, l'impuissance, si solitaires que nous en devenions sauvages. Le sentiment de la justice était mort en nous; l'univers nous paraissait si affreux que bien souvent nous souhaitâmes mourir. Nous demeurions de longues heures à rêver silencieusement dans notre pauvre demeure, et je voyais chaque jour maigrir le pauvre homme. Une année se passa, puis, au retour du printemps, un matin, il me survint une nouvelle aventure. J'avais risqué une promenade à travers le petit bois, lorsque, au retour, je me trouvai mêlé à une troupe d'enfants, non loin de l'usine.

C'était à l'orée d'une prairie, où coulait un petit ruisseau tout chétif. Une maisonnette était plantée vers la droite, où venait de s'installer la veille un habitant temporaire de la commune, charpentier de son état, venu pour quelques constructions annexes de la fabrique. Comme je débouchais du bois, je me vis en présence d'une douzaine de garnements dirigés par le jeune Davesne.

Ce dernier ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il se mit à m'interpeller:

— Eh! petit cochon[1] . . . viens donc!

Je fis mine de ne pas entendre, je pressai le pas.

— T'as[2] donc pas entendu? reprit le tyran. . . . Je te dis de venir!

Le cœur me battait affreusement. Néanmoins, je continuai d'avancer sans dire une parole.[3] Alors le petit Davesne bondit, me rattrapa, me saisit aux cheveux:

— Ah! tu ne veux pas répondre, sale petite bourrique! . . . Ah! tu fais le malin! . . .

Je savais toute résistance inutile et propre seulement à aggraver ma situation. Je me laissai entraîner dans la prairie, au milieu des lâches risées des autres, empressés à

[1] Grossière insulte. [2] Tu n'as . . . [3] Un mot.

flatter le jeune monstre. Nous arrivâmes ainsi presque au bord du ruisseau.

— Si on lui administrait un bain ? fit quelqu'un.

— Ça va ! répliqua Davesne. . . . Je vas [1] lui faire goûter l'eau.

Il me tenait toujours aux cheveux, rudement. Je savais qu'il ne manquerait pas de me plonger quelque temps la tête dans le ruisseau, et l'horreur de ce supplice me fit faire un grand effort.

— V'la [2] le veau qui renâcle ! fit Davesne. . . . Attends voir ! [3]

Déjà il m'attirait, déjà j'allais toucher l'eau, lorsqu'une jeune voix claire et hardie s'éleva:

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Davesne, surpris, s'arrêta de me pousser; je vis accourir de la maisonnette un petit garçon aux cheveux noirs, à la peau blanche, dont les yeux brillaient de colère. D'un élan, il fut auprès de nous, et, sans une hésitation, il poussa rudement Davesne.

J'éprouvai alors une des impressions les plus intenses et les plus contradictoires de toute ma vie: une surprise et une gratitude infinies, une tendresse singulière pour le survenant, le regret qu'il fût là, le désir d'être soumis à mon tourment plutôt que de le voir exposé aux coups de la brute.

— Ah ! tu veux prendre un bain à sa place ? fit Davesne en ricanant.

Je tentai de m'interposer. Davesne me rejeta d'un coup de poing. Le nouveau venu me dit avec vivacité:

— Laissez-moi faire !

Je serais intervenu quand même, mais deux ou trois gamins, par courtisanerie, me continrent. Alors je vis Davesne se frotter les mains, foncer de la tête, tandis que l'autre le regardait. L'issue de la lutte ne pouvait être

[1] Je vais. [2] Voilà. [3] Voir **attendre** au Vocabulaire.

douteuse. Quoique les tailles fussent à peu près égales, il y avait en Davesne quelque chose de dense [1] et de métallique [2] qui le marquait pour la victoire. Aussi, lorsqu'ils se précipitèrent l'un sur l'autre, je fermai les yeux pour ne pas voir la défaite de mon défenseur. Quand je les rouvris, étonné de la longueur du combat, mon émotion fut extrême. Davesne reculait, vivement pressé, et l'autre, d'un mouvement fort agile, presque rythmique, gagnait de seconde en seconde. Un moment la lutte fut indécise, un autre moment Davesne reprit l'offensive, puis, soudain, je vis le tyran par terre, essayant de frapper et de mordre, rabattu par de vigoureux coups de poing sur la mâchoire.

Une joie frénétique me transporta, me fit trembler des pieds à la tête. Il me semblait que le monde recommençait, que la vie était belle. Une douceur délicieuse plana sur la prairie, sur le ruisseau chanteur, sur toute cette terre qui avait été notre âpre prison. Seule l'angoisse que Davesne prît sa revanche m'empêchait de goûter tout le bonheur de cette minute, et je regardais le vainqueur avec un regard d'adoration comme je n'en eus certes jamais devant une image divine.

Cependant, après avoir bien démontré sa victoire, réduit l'autre à l'impuissance, le nouveau se releva d'un bond. Davesne fut debout presque en même temps, et s'avança pour recommencer le combat:

— Prenez garde ! m'écriai-je avec épouvante.

On m'avait lâché. Je voulus m'interposer encore. Le nouveau m'écarta gentiment:

— Laissez faire !

Presque au même moment, Davesne bondissait avec cette rapidité et cette force qui le rendaient irrésistible. Le nouveau recula de deux pas, prit de l'élan à son tour et tomba comme un projectile sur son adversaire. Davesne roula de nouveau dans la prairie.

[1] Ici **dense** a le sens d'**épais, lourd.** [2] Dur comme du métal.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! m'écriais-je.

Je n'avais plus d'anxiété. Une confiance heureuse m'emplissait l'âme, et l'on voyait aussi éclater une allégresse de délivrance sur le visage des assistants. Cette joie fut courte. Une voix formidable venait de s'élever; nous vîmes venir le père Davesne. Presque simultanément, mon père sortit de l'usine, et un homme au visage clair, à la barbe d'ébène, se montra sur le seuil de la maisonnette.

— Attends, petit voyou ! hurlait le père Davesne. Tu as pris mon fils en traître !

— C'est faux ! cria mon père.

— Toi, tu vas y repasser ! répliqua le monstre.

Alors, nous entendîmes une voix grave, un peu émue:

— Mon fils n'a jamais pris personne en traître ! . . . Et le vôtre est un bourreau !

— Ah ! ah ! . . . le nouveau ! . . . Nous allons rire ! . . .

L'homme de la maisonnette haussa les épaules, tandis que Davesne s'avançait à pas mesurés, avec son affreuse expression de férocité.

— Tu vas, dit-il, en goûter comme les autres !

Ce n'était que trop probable. Le charpentier était certainement un homme bien découplé et robuste, mais Davesne était un véritable animal de lutte, le fauve humain admirablement proportionné pour l'effort et pour la vitesse, pour l'attaque. Sans doute, la victoire du petit garçon était imprévue, mais il n'y avait aucune espérance qu'il eût le même bonheur. Cependant mon père s'était avancé dans la prairie, et des gens du village regardaient de loin, craintifs, sournois, entièrement courbés sous le joug du tyran:

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le charpentier. Quel motif avez-vous de m'attaquer ?

Quoique son attitude fût ferme, il semblait hésiter, — et mon père lui fit signe de rentrer chez lui. Il était trop

tard. Davesne venait de lui sauter à la gorge. Il y eut deux secondes d'horrible indécision, puis nous vîmes que le charpentier s'était dégagé et se tenait sur la défensive. Davesne reprit l'attaque, porta plusieurs coups qui furent évités, ou qui, du moins, portèrent faiblement. Le charpentier s'avança à son tour. Davesne n'eut que le temps de se rejeter de côté. Ils se retrouvèrent enfin face à face, et il devint évident que la brute avait trouvé un adversaire. Aussi sa face se contracta, une expression de meurtre y parut. Mon père, prêt à périr s'il le fallait plutôt que d'abandonner le nouveau venu, alla se mettre à son côté:

— Attendez! fit celui-ci d'une voix si impérative que mon père lui obéit. Immédiatement, il reprit l'attaque, et cette fois son poing donna sur le visage de Davesne. L'autre répliqua par une volée dont un coup porta et fit chanceler le charpentier. Déjà je crus celui-ci perdu, je poussai un cri d'épouvante. Ma joie fut sauvage quand je le vis revenir, plus vite encore que Davesne, et, de trois coups sur la mâchoire, renverser le monstre tout ensanglanté.

Alors, mon père et moi, nous nous regardâmes, hagards de bonheur, et nul miracle, nulle de ces apparitions surnaturelles auxquelles crurent les hommes n'aurait pu davantage exalter nos âmes, remplir nos cœurs d'un sang plus chaud et plus enivrant. Pour moi, j'eusse voulu m'agenouiller devant le charpentier et son fils; de ce moment, ils ne cessèrent d'être la plus haute personnification de l'être, contre laquelle aucune puissance, aucune gloire morale ou intellectuelle n'ont depuis prévalu.

La lutte, toutefois, n'était pas terminée. Il y avait bien de la détresse encore mêlée à notre espérance! Le charpentier avait laissé se relever Davesne. La brute parut n'avoir plus d'idée que le corps à corps, l'étreinte où les forces se mesurent plus directes.[1] C'était, sans aucun doute, la

[1] **Plus directement** serait plus correct.

méthode la plus favorable à sa force prodigieuse, maintenant que son adresse avait échoué. Il demeura une bonne minute à épier l'adversaire; son œil ensanglanté, sa bouche féroce exprimèrent une énergie à faire trembler. Le charpentier même en était ému, attentif à chacun des mouvements de Davesne. Enfin, celui-ci se rua. Il y eut une mêlée confuse de bras et de torses, puis les antagonistes se trouvèrent enlacés, — tous deux en bonne position. D'un effort énorme, Davesne souleva l'autre; nous crûmes tout perdu. Mais le mouvement n'aboutit pas. Le charpentier retomba sur ses pieds et, rapide, il prit à son tour l'offensive. Davesne rusa, tournoya, — mais terrassé d'une souple étreinte, retourné, il se trouva touchant le sol des deux épaules.

— Te rends-tu ? fit le charpentier.

Davesne donna un coup de reins désespéré; le charpentier le recoucha, le maintint collé contre le sol.

— Te rends-tu ?

Alors, une voix rauque:

— Je me rends !

Tous deux se relevèrent. Une hésitation passa dans le regard de Davesne, puis il subit définitivement la défaite, il se retira, la tête basse.

Mon père se précipita vers le charpentier, dans une exultation de joie, tandis que je balbutiais de longs remerciements à mon petit sauveur. Tout autour, les paysans accourus poussaient des cris de victoire.

Telle est l'aventure la plus considérable de ma vie, à laquelle je ne puis pas songer sans tremblement; telle est aussi l'origine de la plus profonde de mes affections. Mon père devint l'ami du charpentier, comme je devins celui de l'enfant. Cette double amitié fut bénie. Plus tard, en effet, mon père et Michel s'associèrent, à la suite de quelques événements heureux, dans une entreprise de

défrichement. Quant à moi, je trouvai dans Charles un compagnon si sûr, un protecteur si loyal, si doux, si courageux que je lui vouai un véritable culte. Les plus beaux jours de mon existence sont ceux que je passe chaque année dans sa demeure, là-bas, dans ses forêts de pins maritimes, dans ses cultures des dunes, ou ceux qu'il vient passer à Paris auprès de moi. Dès que je l'aperçois, mon cœur se dilate, le bonheur entre à pleine voile, je sens je ne sais quoi de protecteur, de divin qui éloigne les soucis, élargit la signification de la vie !

RENÉ BOYLESVE [1]

LE PAYSAGE ADMIRABLE

Il y avait, à la fin de l'hiver dernier, un poète et un peintre, jeunes et peu fortunés, qui montaient à pied la route sinueuse du Mont-Boron. C'est une belle voie qui s'élève doucement au sortir du port de Nice, en découvrant, par intervalles, des jardins étagés, des villas et la mer. Les automobiles et les tramways y sont bien gênants, et l'interminable chemin de potences [2] qu'on nomme « trolley, » où sont suppliciés tous ceux qui aimaient vraiment cette côte, arrachait au peintre des soupirs et des vociférations. Mais son compagnon, plus entraîné à dominer les laideurs, lui disait qu'il faut, bon gré mal gré, accepter l'idée que, de nos jours, tout est dévasté, et s'émerveiller comme d'un prodige, lorsque, par hasard, au travers des travaux modernes, subsiste quelque beauté naturelle ou bien un vestige, oublié, des périodes où l'homme avait encore le goût d'orner la terre et de jouir de son embellissement.

Arrivés au point le plus élevé de la route, après lequel elle se dérobe en s'enfonçant dans la rade de Villefranche, ils maudissaient le double obstacle d'un haut mur et d'un sombre bois de cyprès et de pins, qui les aveuglait [3] au moment même où ils espéraient embrasser toute la baie. Sur l'autre bord de la route, une muraille imposante et agreste, fortement assise sur le roc, la tête enfouie sous les fleurs, soutenait des terrasses à balustres, entre lesquels débordaient des touffes d'anthémis [4] et d'euphorbes et pendaient de lourdes stalactites de plantes grasses; du

[1] Prononcez **Boilève.** [2] Voir Notes p. 320. [3] Qui obstruait la vue. [4] L's se prononce.

haut en bas, des giroflées poussaient en liberté entre les moellons[1] décrépis. Une même idée arrêta les deux jeunes gens: « Là-haut . . .quelle vue ! . . . »

— La villa n'est peut-être pas occupée ! . . . Jouons au milliardaire: visitons ! . . . 5

Ils s'exercèrent[2] à parler au concierge: « La villa ne serait pas à louer, par hasard ? . . . Combien de pièces, s'il vous plaît ? . . . Tout le confort moderne, bien entendu ? . . . Comment ! point d'électricité ! oh ! que c'est incommode ! . . . » Puis, tout à fait en dernier lieu, né- 10 gligemment: « Quel prix ? Quinze mille ! . . . »

« A vingt mille, nous ne bronchons[3] pas même ! . . . Je me penche à ton oreille et j'y glisse distinctement ces mots: «Cher ami, retenez donc l'adresse du notaire . . . »

Ils s'amusaient comme des gamins, car il n'y a pas plus 15 enfant qu'un véritable artiste.

La villa était à louer, le gardien en permit la visite, malgré le chien, nettement hostile aux habits défraîchis. Elle se nommait Golden Terrace; c'était un petit palais de marbre, à l'italienne,[4] avec une colonnade, un toit plat, des 20 salons à fresques pompéiennes, une piscine; mais le plus étonnant était la vue, la vue plus admirable qu'ils ne l'avaient pressenti, qui s'encadrait entre les sombres déchiquetures du petit bois de pins et de cyprès.

Le nez aux fenêtres, ils y demeuraient, béats, extasiés, 25 muets, se communiquant leur plaisir par un coup d'œil rapide ou par quelques jurons grossiers et formidables, sous lesquels les tempéraments les plus délicats voilent communément cette sorte de pudeur sacrée qu'il y a à se déclarer subjugué par le beau. C'est par là qu'ils se ren- 30 daient plus suspects[5] au gardien que par leur mise négligée ou leur inaptitude à traiter une importante location.

[1] Prononcez **moïlon.** [2] Ils simulèrent une conversation avec le concierge. [3] Nous n'avons pas d'hésitation. [4] Construite à la mode italienne. [5] Prononcez **suspè.**

L'homme leur escamota [1] la moitié des appartements, sans qu'ils y prissent seulement garde. Ces deux originaux ne voyaient que la merveille étalée à leurs pieds: le jardin, dès cette époque, fleuri et embaumé, la balustrade surplombant la route, les cônes des cyprès, le parasol des pins; au-dessous, à quatre-vingts mètres, à pic, la mer. C'était l'immense et douce baie des Anges, dont le rivage incurvé s'en va mourir au cap [2] d'Antibes, et dont les montagnes, aux pures lignes classiques, s'étagent en douze écrans de tons dégradés jusqu'à l'Estérel lointain, taillé dans l'opale.[3]

En bas, la colline du Château, au dos velu, au granit écorché, semblait un gros monstre blessé, assoupi, entre la ville rose et le long môle du port. Il n'était pas midi; le soleil resplendissant comblait d'aise cette côte bienheureuse.

Les deux artistes furent incapables de dire quoi que ce fût de ce qu'ils avaient combiné avant d'entrer là, car ils n'avaient plus envie de plaisanter ni de rire. Descendus sur les marches de marbre du perron, d'où la vue, plus ramassée, donnait encore un plus pur plaisir à des hommes de goût, ils allaient ne plus pouvoir dissimuler qu'ils n'étaient venus là que pour admirer, et essayer de faire entendre au concierge que leur fonction à eux était non pas de louer des palais, mais d'admirer la beauté où elle se trouve.

Peut-être le concierge leur eût-il été indulgent, mais le chien, plus intime gardien de ce seuil opulent, ne cessait, par ses aboiements et ses bonds menaçants, de leur faire entendre, à eux, qu'ils étaient ici déplacés. Cette vérité leur parut tout à coup si évidente, qu'après être demeurés un instant silencieux, le coin de l'œil un peu humide, ils s'esquivèrent comme deux voleurs laissant le gardien ahuri et le chien enfin satisfait.

[1] Négligea de leur montrer. [2] Le p se prononce. [3] Le ciel sur lequel se détachait la montagne était lumineux comme l'opale.

Au dehors, sur la route, un peu calmé, le poète soupira:

— Ceux qui habiteront là ![1] . . .

Et le peintre jura encore une fois, non d'envie, non de jalousie, mais pour exprimer la volupté imaginaire des êtres heureux qui, durant des semaines, des mois, jouiraient en paix de ce paysage admirable.

Ceux qui habitèrent là, ce furent des personnes qui arrivèrent à fond de train en automobile, et se répandirent aussitôt dans le jardin, les unes y cherchant un tennis,[2] les autres supputant, adossées à la balustrade, et le chronomètre[3] en main, le temps exact[4] qu'elles avaient mis pour parcourir le trajet de Toulon à Nice. Il y avait entre elles désaccord sur la durée d'une halte appréciable à Cannes, le temps de faire un bridge[5] chez la comtesse Paimbœuf.

La discussion, qui semblait importante, occupa les parents durant la fin de cette première journée, entrecoupée par les lamentations des jeunes filles qui se désespéraient qu'il n'y eût pas de tennis à Golden Terrace: « Comment avait-on loué une villa sans tennis? En voilà une bicoque![6] . . . Eh bien, ça allait être gai, ici! . . . » Leur frère, un jeune homme de vingt ans, rasé, robuste, avait déjà sauté de nouveau dans l'auto, sous le prétexte d'aller avertir de son arrivée quelques amis de Monte-Carlo.

On faisait observer aux jeunes filles qu'elles étaient invitées au tennis de la princesse Ignatieff, à Cimiez, que l'on aperçoit d'ici, où la voiture en dix minutes les déposerait chaque après-midi. « La voiture! sans doute, mais que de temps perdu! Pourquoi habiter si loin de la ville? »

Le lendemain, une seconde automobile arrivait; elle contenait deux jeunes femmes et leurs maris; ils avaient

[1] Que le sort de ceux qui habiteront là est enviable! [2] L's se prononce. [3] Le **ch** se prononce **k**. [4] **Egza** ou **egzakt**. [5] Jouer une partie de bridge. [6] Quelle misérable demeure!

quelque retard; le récit d'un pneu crevé occupa tous les esprits durant quarante minutes. Il s'agissait pourtant de repartir au plus vite, car on attendait ces retardataires pour un goûter à la Turbie: n'avait-on pas failli perdre cette première journée à demeurer à Golden Terrace sans rien faire! . . . Toute la compagnie ne revint qu'à la nuit pour s'habiller et dîner en ville. Les jours suivants ce furent des excursions avec les deux autos, à toutes sortes d'endroits renommés, où l'on mettait un instant pied à terre pour acheter des cartes postales.

Et, pendant qu'ils n'étaient pas chez eux, des heures d'une merveilleuse beauté s'écoulaient sur leur terrasse incomparable.

Le soleil semblait amoureux de cette baie; elle était vautrée devant lui. L'après-midi, la ville ayant éteint ses fumées paraissait s'assoupir, et elle étirait, le long du rivage courbé, son bras paresseux, couleur de chair. Vers deux heures, la mer, caressée par une brise très douce, scintillait comme un ciel constellé. Une écume argentée frangeait la rive jusqu'à l'embouchure du Var toute vaporisée; et au delà de cette blonde poudre de lumière, les toits d'Antibes miroitaient et l'Estérel était suspendu comme par un effet de mirage.

Quand la brise faiblissait, il se formait, au milieu de la baie, de grandes bavures verdâtres, somptueux lambeaux couleur d'émeraude jetés là comme en l'attente de quelque prince de féerie: et l'on eût pu voir tout à coup s'avancer, calme, majestueuse et d'une simplicité antique, une belle tartane aux voiles de rouille,[1] ou bien, entre les pyramides des cyprès, noircies [2] par le soleil tournant, surgir la sombre masse d'un gros bateau génois dont le battement des roues, au milieu d'un si grand espace silencieux, faisait vivre et palpiter tout le paysage.

[1] Couleur de rouille. [2] Le soir le soleil n'éclairant plus les cyprès ceux-ci paraissent plus sombres, presque noirs.

Peu à peu renaissaient les fumées de la ville, des milliers d'écharpes de gaze, inclinées toutes au même souffle du vent, quelques-unes ondulées, comme des serpentins lancés par les cheminées d'un quartier en fête. Elles se mêlaient à la brume du soir, et, bientôt, la mer, la ville et les montagnes étaient confondues en une vapeur d'un ton d'ardoise. Seulement, à la place de la mer, qui est la dernière à renoncer aux jeux de la lumière, de vastes soieries pelure d'oignon et des coulées de cuivre se mouvaient encore, languissamment, jusqu'à la lanterne du môle, où le feu rouge s'allumait soudain, pendant qu'apparaissaient au ciel Jupiter et Vénus.

Et les cloches se mettant à tinter, au moment où partout naissent les lumières, répandaient sur ce crépuscule agonisant un enchantement presque invraisemblable. Ce sont des cloches italiennes. Elles ont la même clarté légère que celles qu'on entend à Florence, du haut de la colline de Fiesole à la tombée du jour. . . . L'harmonieuse courbe de la baie, mettant son collier [1] de lampadaires, adoptait sa parure de soirée.

L'air, plus tiède, n'était plus traversé que par le vol des chauves-souris, et le silence que par le coassement lointain des grenouilles, étrange et féerique accompagnement du repos de la nuit.

Mais ceux qui avaient eu la chance de pouvoir louer cette demeure privilégiée n'y étaient jamais durant le jour, et ils n'y rentraient que pour discuter les moyens de s'en éloigner au plus vite.

Une seule fois, ils y passèrent l'après-midi. Ce fut pour un goûter magnifique servi dans le jardin. Ce jour-là, dès le matin, on dressa des tentes contre la balustrade, destinées à abriter du vent les chapeaux et les coiffures des dames, et à protéger contre le soleil le champagne et les pâtisseries. Elles obstruaient la vue de la mer.

[1] Les phares de la côte, les lumières des quais paraissent brillantes et régulières comme les grains d'un collier.

A la fin de la saison le poète et le peintre repassèrent par le même endroit, et tous les deux en même temps levèrent les yeux vers cette villa où ils avaient fait une visite singulière. Mais ils regardaient la terrasse avec reconnaissance, car ils avaient beaucoup pensé à ce palais, à ce paysage et au bonheur quasi divin évidemment assuré aux êtres fortunés à qui le chien réservait un accueil favorable.

Le souvenir d'un tel Éden[1] avait inspiré à l'un d'eux un poème dont il était ravi, et l'autre songeait avec orgueil à l'esquisse qu'il avait enlevée,[2] dans un mouvement d'enthousiasme, sur la route même, au sortir de la visite furtive de Golden Terrace.

D'une entrevue écourtée avec ce lieu et ce paysage admirable, ces deux hommes, qui n'avaient pour toute richesse que leur esprit et leurs sens,[3] avaient emporté plus de félicité que ceux qui possédaient le rare privilège d'y vivre, et, grâce au plus rare et plus enviable privilège de leur art, ils avaient, l'un et l'autre, d'une minute d'intense émotion, créé la miraculeuse fiction [4] qui répand l'illusion du bonheur et du beau par le monde.

[1] Prononcez **Édenn.** [2] Dessinée rapidement. [3] **L's** se prononce. [4] L'œuvre d'art: poème ou tableau.

PAUL BOURGET

RÉSURRECTION

Lentement, tristement, Élisabeth de Fresne [1] avait gravi la pente de la colline, boisée et close d'un mur, qui servait de parc à sa villa. Elle s'était assise, à même le roc, sur la terrasse, ménagée là en des jours plus heureux et d'où ses yeux pouvaient voir l'un des plus vastes paysages de mer et de montagnes qui soit en Provence, si beau qu'il a valu à cette partie des environs d'Hyères le surnom de Costebelle.[2] A ses pieds, les cimes inégales des pins d'Alep [3] verdoyaient, frissonnaient sous la brise venue du golfe qui lui-même bleuissait [4] plus loin, fermé, d'un côté, par les deux longues et minces chaussées de la presqu'île de Giens, de l'autre, par la pointe fortifiée de Brégançon. L'île de Porquerolles et ses rochers dentelés, celle de Port-Cros et sa Vigie, celle du Levant et ses landes nues barraient là-bas l'horizon. A la gauche de la jeune femme, s'étendait la sombre chaîne des Maures, au bas de laquelle Hyères elle-même étageait ses maisons blanches. Et le radieux soleil enveloppait d'une gloire cette forêt, ces flots, ces îles, ces collines, ces façades lointaines, — un divin soleil de la fin de mars, qui, plus près, caressait la villa peinte en rose et les allées du jardin attenant au parc, avec leurs mimosas fleuris, leurs bordures d'iris [5] violets, d'œillets blancs et rouges, leurs massifs de roses pâles et de larges anémones. Dans le petit bois de pins, des bruyères, hautes comme des arbres, remuaient au vent de mer leurs grappes d'un blanc

[1] L's ne se prononce pas. [2] Côte belle. [3] Le **p** se prononce. [4] Il s'agit du golfe du Lion, en Méditerranée, dont les eaux paraissent bleues. [5] L's se prononce.

très doux, les lauriers-tins leurs bouquets d'un blanc très clair. Cette brise roulait, avec cet arome marin, la senteur mêlée de ces résines et de ces corolles, celle aussi des plantes sauvages, des romarins et des cistes. De-ci de-là, les formes des végétaux exotiques s'apercevaient confusément: les larges palmes des dattiers, les poignards tordus des agaves, les barbes aiguës des yuccas. Et cette adorable vision d'un printemps presque oriental s'achevait, s'enchantait, s'ennoblissait d'un charme plus pur encore par le tintement pieux d'une cloche de chapelle. Cette voix de la petite église qui domine toute cette contrée et s'appelle du beau nom de Notre-Dame de Consolation, s'épandait dans cet air lumineux, balsamique et tiède, par frêles vibrations argentines. Elle annonçait que cette glorieuse matinée de printemps était aussi la matinée de Pâques, et cette fête de la résurrection s'harmonisait si bien avec l'universelle joie de vivre, partout éparse, que cette merveilleuse nature semblait elle aussi par ce soleil, par cette mer, par ces fleurs, proclamer le triomphe de l'Amour qui a vaincu la Mort. . . .

Hélas! c'était justement cette fête de la vie, dans la Nature et dans l'église, dans le ciel visible et dans l'invisible, qui accablait la jeune femme d'une plus cruelle mélancolie, par ce miraculeux matin de Pâques. Le sombre crêpe dont elle était vêtue,[1] et qui parait d'une grâce attendrissante sa délicate beauté blonde, racontait un deuil, porté plus désespérément dans son cœur. Ses doux yeux bleus, presque ternis d'avoir trop pleuré, semblaient blessés par le rayonnant éclat du beau jour. Son front pâli se voilait d'une pensée plus douloureuse, à chaque sonnerie de la cloche. Elle avait perdu un fils — son unique fils — quatre mois auparavant, et, dans cette âme de mère, la blessure ouverte saignait davantage à

[1] Elle portait le deuil.

regarder cette féerie du printemps nouveau que son cher André ne verrait pas, à écouter cet appel vers un Dieu qu'elle ne priait plus, qu'elle ne pouvait plus prier depuis qu'il lui avait pris son enfant. Assise sur la chaude terrasse elle regardait de ce machinal et indifférent regard de désespoir. De tous les points de l'admirable horizon, des images s'élevaient pour elle, et des cortèges d'idées suivaient ces images, qui lui rendaient plus précis, plus intolérables les moindres détails de son malheur. Cette mort presque soudaine d'un garçon de six ans, emporté par une méningite en quelques jours, c'était déjà une bien dure épreuve. Des circonstances personnelles en avaient aggravé le poids encore, et la jeune femme les réalisait à nouveau, une par une, devant ce paysage, chargé pour elle de tant de passé. . . . Cette eau miroitante du paisible golfe, c'était la mer, l'infranchissable mer, sur laquelle Ludovic de Fresne, son mari, avait dû partir pour l'Extrême-Orient, dix mois plus tôt. Elle avait accompagné le lieutenant de vaisseau à Toulon, épouse si tourmentée, mère si heureuse! Et maintenant qu'elle aurait eu tant besoin de lui pour supporter l'horrible chose, des milliers et des milliers de lieues les séparaient l'un de l'autre. Quand reviendrait-il lui dire les paroles qui lui rendraient le courage de vivre pour faire son devoir? . . . Quel devoir? Le son de la cloche qui annonçait la messe, à laquelle sa révolte intérieure l'empêchait d'assister, le lui répétait trop nettement. Si Mme de Fresne s'était mise debout, elle aurait pu, sur le ruban de route qui, de la porte de la villa, serpente à travers les bois jusque vers la chapelle, apercevoir une voiture traînée par un poney,[1] et, dans cette voiture, deux enfants en deuil comme elle, un garçon de neuf ans, une fillette de huit. Ces deux enfants, Guy[2] et Alice, étaient ceux de son mari, qui les avait eus d'un premier mariage. Elle se souvenait. Quand elle avait

[1] Prononcez **ponè**. [2] Prononcez **gui**.

épousé l'officier de marine, qui était en même temps son cousin, comme la pitié pour les deux orphelins avait été sincère en elle ! Comme toute sa conscience s'était tendue à leur remplacer la morte, au point qu'à leur âge de neuf et huit ans, ils ignoraient qu'elle ne fût pas[1] leur vraie mère ! Quand elle avait eu elle-même un fils, avec quel scrupule elle s'était appliquée à ne jamais montrer une préférence à celui-ci ! Elle n'avait même pas eu besoin d'effort. Tant que les trois blondes têtes[2] avaient couru, joué, ri autour d'elle, son cœur s'était naturellement partagé entre elles trois. . . . Pourquoi n'en était-il plus ainsi maintenant ?

Pourquoi ? . . . La jeune femme n'avait qu'à se tourner à gauche, vers un point qu'elle connaissait trop bien, pour avoir la réponse à cette question. Là-bas, par delà les dernières maisons de la ville, une dépression marquait le creux d'une vallée, celle du cimetière. Depuis le jour où elle avait vu de ses yeux, — son courage était allé jusque-là, — le petit cercueil de son pauvre André glisser le long des cordes dans le caveau fraîchement creusé, une atroce impression s'était emparée d'elle, qu'en vain elle avait combattue, qu'elle combattait toujours, et toujours en vain; et, par cette matinée de fête, elle l'avait sentie plus forte dans son cœur. Elle ne pouvait pardonner aux deux enfants de son mari d'être gais, d'être jeunes, de marcher, de parler, de respirer, d'exister enfin, tandis que l'autre, le petit, *son petit*, gisait immobile dans sa tombe. Elle n'avait pas seulement cessé de les aimer. Par moments il lui semblait, et tout son être en frissonnait de remords, qu'elle les haïssait, comme s'ils eussent volé à l'absent sa part de joie, de santé, de lumière. De les entendre l'appeler « Maman » lui donnait une maladive et cruelle envie de leur crier: « Taisez-vous, je ne suis pas votre mère ! . . . » afin que ces deux syllabes ne lui fussent

[1] En style plus courant mais moins soigné, **n'était pas.** [2] Plus expressif et plus poétique que **têtes blondes.**

plus adressées par personne, puisque la chère et fine bouche qui seule avait le droit de les prononcer vraiment ne devait jamais les lui redire. Ce matin, cette passionnée rancune[1] contre ses beaux-enfants l'avait remuée plus profondément. Elle avait voulu, comme les autres années, leur remettre elle-même leurs œufs de Pâques. Elle pouvait se rendre cette justice en effet: plus cette injuste haine grandissait dans son âme, plus elle appliquait son énergie à n'en rien trahir dans ses actes. Les enfants étaient donc venus dans sa chambre. Elle avait vu leurs yeux éclairés par la fièvre de l'impatience, leurs mains ouvrir en tremblant les gros œufs de bois colorié, leurs visages s'extasier devant les objets qu'elle leur avait choisis: une jolie épingle pour le petit garçon, une chaîne avec une croix pour la fille. . . . Dieu![2] Les innocents, mais les durs bourreaux, et qui lui avaient retourné le couteau dans le cœur[3] rien qu'à lui montrer leur joie naïve, ce plaisir de vivre et d'être au monde, qui égayait même leurs vêtements noirs! L'autre lui était apparu en pensée, avec un reproche d'être oublié dans ses yeux sans chaleur.[4] Un sanglot lui était monté à la gorge, qu'elle avait eu pourtant la force d'étouffer, et c'est pour tromper un peu cette surprise aiguë de sa douleur qu'elle était venue seule, tandis que Guy et Alice se rendaient à la messe, s'asseoir sur cette terrasse déserte. N'aurait-elle pas dû savoir pourtant que sa plaie intime s'aviverait dans cette félicité de toute la nature, au lieu de s'y endormir?[5]

L'eau du golfe continuait de miroiter et de bleuir, les îles de dresser leurs falaises violettes sur l'horizon sans nuages, les montagnes de développer leurs molles, leurs

[1] Généralement, un participe passé employé comme adjectif se met après le nom. [2] Exclamation qui dépeint la lutte et la souffrance. [3] Expression familière pour **aviver une douleur.** [4] Sans vie. [5] Réflexion que la jeune femme se fait à elle-même.

voluptueuses lignes, les fleurs d'exhaler leurs parfums, les pins d'Alep de tamiser, de filtrer la lumière en une impalpable poudre d'or, les exotiques arbustes de palpiter sous ce ciel, comme au ressouvenir des lointains 5 climats, patries de leurs puissantes essences. La cloche seule s'était tue dans la tour ajourée de la chapelle. Et dans ce silence de la campagne heureuse, les voix du regret et du désespoir grondaient, grondaient toujours plus violentes au fond du cœur de la mère, — la voix de la 10 révolte aussi, et de la haine ! Une fois de plus, les impressions trop pénibles que lui infligeait le contraste, entre cette fête de la vie, épanouie autour d'elle, et son irréparable deuil, se ramassaient dans cet étrange sentiment d'une irrésistible antipathie contre le bonheur de ses beaux-15 enfants. C'était, dans les profondeurs de son être intime, le soulèvement d'une colère envieuse qui lui faisait honte sans qu'elle pût s'en rendre maîtresse. Oui, elle enviait, à ce demi-frère, à cette demi-sœur de son André, tout ce printemps que son cher petit mort ne pouvait plus res-20 pirer, tout cet avenir illimité que leur adolescence avait devant elle. Elle s'étonnait elle-même de leur en vouloir avec cette frénésie d'aversion, et sans qu'elle en pût donner d'autre motif, sinon qu'à la seule idée de leur visage, elle se sentait des entrailles de marâtre,[1] et une instinctive, une 25 furieuse horreur, dont elle ne se croyait pas capable. . . . Certes, c'était bien injuste. Mais y a-t-il une justice en ce monde ? Non, les deux enfants ne méritaient pas que la seconde femme de leur père, celle à qui l'absent les avait confiés, les enveloppât l'un et l'autre dans cet inique 30 ressentiment. Mais elle-même, avait-elle mérité que son ange lui fût ravi de cette soudaine et terrible manière ? . . .

[1] Ce mot a encore en beaucoup d'endroits son seul sens étymologique de belle-mère, mais le plus souvent il est employé péjorativement; une marâtre est la belle-mère qui déteste les enfants de son mari.

Cette femme, qui avait été pieuse et douce, indulgente et dévouée, qui l'était encore, dans ses actions, par la force acquise de ses premières vertus, subissait cette dépravation de la douleur trop constamment aiguë et trop intense: un démon de méchanceté, de férocité presque, s'agitait en elle, qui lui arracha soudain, devant ce paysage où tout était harmonie, apaisement, beauté, cette phrase monstrueuse qu'elle cria tout haut, à qui ? à la nature ? à Dieu ? au printemps ?

— « Ah ! si seulement l'un d'eux était mort aussi ! . . . »

Elle s'entendit prononcer ces mots, où s'exhalait la frénésie de sa souffrance, avec une sorte de stupeur, qui la fit se relever du banc de pierre où elle s'était assise. Elle passa les mains sur ses yeux comme pour exorciser la tentation de cet abominable souhait, et elle recommença de marcher à travers le bois, d'un pas rapide maintenant, comme si elle eût voulu fuir le trop lumineux paysage, fuir la vue du chemin par où devaient revenir ses beaux-enfants, fuir ses pensées, se fuir elle-même. Elle allait choisissant, dans cet immense parc à demi sauvage, les sentiers étroits, presque impraticables, où les ramures séchées accrochaient sa robe, où les pommes de pin craquaient et glissaient sous son pas, où ses mains écartaient sans cesse quelque arbuste épineux, quelque branche trop haute de bruyère. Et en même temps qu'elle marchait de la sorte, meurtrissant avec un sauvage délire ses pieds aux aspérités du chemin, ses doigts aux rudesses des feuillages, sa pensée allait, allait, elle aussi. Le violent sursaut de haine qu'elle venait de subir à nouveau contre ses beaux-enfants s'était apaisé. Mais il lui en restait au cœur une lassitude plus grande, et ce fond d'invincible répulsion qu'elle s'avouait à présent, qu'elle jugeait presque légitime, comme la représaille permise de son malheur. Elle marchait, et une résolution se précisait en elle, qui l'avait hantée souvent, jamais avec cette netteté hypno-

tisante. A quoi bon continuer, vis-à-vis de ces deux êtres dont la seule présence lui était un supplice, cette corvée, cette comédie plutôt, d'une maternité menteuse? Pourquoi ne pas se débarrasser de l'un et de l'autre, en les
5 traitant, comme, après tout, tant de vrais parents traitent leurs vrais fils et leurs vraies filles? Au lieu de les garder, ainsi qu'elle faisait, à la maison, pourquoi ne pas les envoyer, lui au collège, elle au couvent, afin de rester seule avec son enfant mort, sans plus jamais entendre autour
10 d'elle ces voix, ces rires, ces jeux, ces mouvements qui insultaient à sa souffrance? Ils ne seraient pas heureux, — Guy qu'elle savait si sensible, Alice qu'elle connaissait si délicate, — dans la promiscuité d'un internat. Combien d'autres petits garçons et d'autres petites filles de leur âge
15 subissaient, à cette même minute, cet exil hors de la famille et qui n'en grandissaient pas moins? Et puis, s'ils n'étaient pas heureux, ce ne serait que juste. Élisabeth savait aussi qu'à son lit de mort leur mère avait supplié leur père de renoncer à sa carrière, pour ne plus les quitter,
20 de les aimer pour deux, puisqu'ils n'allaient plus avoir que lui. Avec quelle pitié, la jeune belle-mère avait autrefois accepté ce testament, et comme elle avait traduit ce suprême vœu: « Puisqu'il continue de servir, c'est moi qui jamais ne les quitterai, moi qui serai là toujours, pour
25 être ce qu'elle aurait été! » Les renvoyer, ces orphelins, du foyer paternel, était-ce obéir au désir sacré de la morte, de celle dont elle avait pris la place, et qu'elle avait juré, qu'elle s'était juré de remplacer? La conscience d'Élisabeth lui répondait bien que non. Mais la marâtre une fois
30 éveillée ne s'endort pas si vite. Détour étrange d'une sensibilité trop malade, la vivante éprouvait, pour cette morte, dont les enfants vivaient tandis que le sien n'était plus, cette âpre jalousie rétrospective qui corrompt de son poison tant de seconds mariages, et fait, des meilleures
35 créatures quelquefois, les plus implacables, les plus in-

conscients des bourreaux. Précisément parce que cet internat au collège et au couvent avait dû être un des cauchemars de la mourante, la belle-mère y goûtait un obscur attrait de vengeance.... Et elle sentait aussi que ce n'était là qu'un commencement, un premier pas, sur une route de cruauté où elle ne s'arrêterait plus.... Le père reviendrait. Que lui dirait-elle? Ici la tentation se faisait plus coupable encore. La belle-mère était le seul témoin que les enfants eussent auprès du marin absent. Il était si aisé d'écrire à cet homme qu'elle n'avait pu continuer de les garder, à cause de tel ou tel défaut. Elle n'aurait même pas besoin de mentir. Le petit garçon était naturellement colère, la petite fille naturellement répondeuse. Jusqu'ici Élisabeth s'était toujours mise, comme eût fait la mère, entre les fautes des orphelins et les sévérités de l'officier. Qu'elle agît autrement — n'était-ce pas son droit? — et l'envoi au collège et au couvent paraissait si simple, si utile, si indispensable!... Elle aurait touché à la tendresse que le père portait aux orphelins! Que cela ressemblait peu à ses résolutions passées!... Pourquoi pas, si elle devait moins souffrir?...

Il y a pour chaque âme une atmosphère d'idées qui lui est propre et hors de quoi[1] elle ne saurait respirer longtemps. Une noble sensibilité peut bien se laisser entraîner à des résolutions indignes d'elle, dans un accès d'égarement commencer de les exécuter. Elle ne peut pas s'y complaire. Quand la jeune femme se fut dit: « Mon parti est pris. Avant huit jours, je ne les aurai plus à la maison, » elle essaya de ne plus penser, ni à ces enfants pour qui elle allait être si dure, ni à la vilenie du rôle qu'elle devrait jouer vis-à-vis du père. Instinctivement, elle s'efforça d'endormir le scrupule qui s'élevait déjà des profondeurs si pures de sa conscience, en s'absorbant dans le souvenir

[1] **Hors de laquelle** est plus courant.

de son André. Elle évoqua le petit fantôme, avec une ardeur de regret qui le lui rendit présent à nouveau, comme si elle ne l'eût pas vu rigide dans sa couchette, avec sa pauvre bouche ouverte et sans un souffle, ses yeux clos, ses mains couleur de cire jointes sur le crucifix,[1] comme si les hommes noirs [2] ne fussent pas venus clouer la planche de la bière sur cette frêle chose immobile, hier un joyeux, un insouciant enfant. . . . Il était là, encore, auprès d'elle, avec le reflet de ce clair soleil sur ses boucles dorées. . . . La vision se fit si précise, si obsédante que la mère éprouva l'irrésistible désir de donner une pâture réelle à sa tendresse, le besoin de faire une action où ce fils idolâtré fût mêlé, un appétit[3] passionné de le servir. Elle commença de cueillir les brins les plus beaux, parmi ces touffes de bruyère blanche, pour les lui porter et en parer sa chambre. Depuis le jour où la dépouille de l'enfant avait quitté la villa pour le cimetière, — cette villa ironiquement nommée « la Villa Rose, » — la mère n'avait pas permis qu'un seul meuble fût changé dans cette chambre. Elle avait obtenu de son mari qu'aussitôt revenu, il achèterait la maison, louée d'abord à cause du voisinage de Toulon, quand le lieutenant de vaisseau [4] était attaché à ce port. Que de femmes ont ainsi, mères, épouses ou filles, tenté de prolonger l'existence d'un être adoré, en lui conservant tous les objets qui lui furent familiers? Et puis la prêtresse de ce culte domestique disparaît elle-même, et les reliques qui furent son trésor ne sont plus que la vénale défroque d'un mobilier usé et démodé. Qui blâmera un cœur fidèle de défendre un peu, contre l'inévitable destruction, ce cadre d'humbles et précieuses choses, si personnelles qu'elles sont presque des personnes? Depuis

[1] L'**x** ne se prononce pas. [2] Il s'agit des employés des pompes funèbres qui portent des costumes noirs. [3] En langage courant on dirait **envie** ou **désir.** [4] Son mari, alors lieutenant de vaisseau.

ces quatre mois, la mère n'avait jamais manqué d'aller, chaque matin et chaque soir, dans cette petite chambre à coucher où le dernier soupir de son fils avait passé. Elle ouvrait elle-même les volets, enlevait la poussière des meubles, dépliait les petits vêtements qui gardaient la forme du petit corps. . . . C'était ce rite inutile et passionné de sa piété navrée qu'elle allait accomplir encore. . . . La gerbe des bruyères s'était épaissie jusqu'à être trop lourde pour ses mains. Elle les tenait maintenant à pleins bras, et, tout heureuse et désespérée à la fois de cette vaine moisson, elle redescendait vers la villa, qui apparaissait à travers les pins d'Alep, les palmiers et les yuccas, toute rose en effet, couleur de joie et d'espérance. Et c'était une tragique et poignante apparition que cette jeune femme blonde, vêtue de noir, avec sa gerbe odorante de bruyères blanches, en train de marcher vers cette maison aux teintes claires, sous ce clair azur, dans ce verdoyant jardin — comme on s'achemine vers une pierre de tombe, pour la fleurir et y pleurer !

. . . La mère était entrée dans la villa par la porte de derrière, si abîmée dans ses pensées, qu'elle n'avait même pas remarqué le cocher en train de laver devant l'écurie les roues de la charrette anglaise, — ce qui signifiait que sa mélancolique promenade avait duré bien plus que la messe. Guy et Alice étaient rentrés depuis longtemps déjà. Aussi, comme Élisabeth s'engageait dans le couloir sur lequel donnait la chambre du mort, ce lui fut un sursaut [1] presque fantastique de voir la porte entr'ouverte et d'entendre des voix, celles des deux enfants, dont la seule image avait hanté toute sa matinée d'une obsession de haine et d'injustice. . . . Que faisaient-ils, dans cette pièce où elle avait défendu que personne pénétrât jamais, et qui eût été tout à fait obscure, si un rayon de soleil ne

[1] Expression elliptique pour **cela lui causa un sursaut.**

l'eût, entre l'interstice de la fenêtre et l'entre-bâillement de la porte, coupée comme par une barre de clarté? Sa brassée de bruyères toujours serrée contre son cœur, dont les battements redoublaient, elle s'arrêta pour écouter ce que disaient les deux visiteurs, dont elle distinguait mal les gestes, et, avec une émotion dont elle n'aurait su dire si elle était délicieuse ou déchirante, elle comprit que ce demi-frère et cette demi-sœur du pauvre André l'avaient devancée dans le pèlerinage de tendresse qu'elle venait accomplir. Par cette radieuse matinée, les deux tendres enfants s'étaient rappelé le compagnon de leurs jeux, qui n'était plus là. Ils lui avaient cueilli des fleurs dans le jardin, comme elle dans le parc, et, par une puérilité attendrissante, ils avaient voulu associer l'absent à la fête du jour en lui apportant un présent de Pâques, des œufs achetés à la porte de la chapelle:

— Il faut mettre ce bouquet ici, disait la voix d'Alice. Tu te souviens des beaux insectes dorés que nous prenions pour lui dans les roses? . . .

— Et là les œufs, disait la voix de Guy, comme nous avions fait l'année dernière. Il était si content! Comme je voudrais le revoir et l'embrasser!

— C'est impossible, puisqu'il est mort. Mais nous le retrouverons au ciel, reprenait la petite fille.

— Si pourtant il ressuscitait? répondait le petit garçon. Lazare est bien ressuscité, et Notre-Seigneur. . . . Je le demande au bon Dieu tous les soirs et tous les matins. Maman aussi, j'en suis sûr. . . . Ce serait un miracle, voilà tout. Et pourquoi le bon Dieu ne nous l'accorderait-il pas? . . . Car, enfin, il y a des miracles. . . .

Le naïf croyant de neuf ans qui prononçait ces paroles ne se doutait pas qu'en effet un miracle s'accomplissait à sa voix, tout près de lui, — une résurrection aussi, celle de la justice et de la pitié, de l'affection et du devoir, des généreuses et hautes vertus, dans l'âme de celle qui avait

été si près de devenir, pour sa sœur et pour lui, la plus implacable des marâtres. De surprendre ainsi la preuve enfantine du souvenir que les deux orphelins gardaient à leur frère mort, venait de la remuer jusque dans la chair de sa chair,[1] et, avec une crainte d'être grondés, changée aussitôt en une si douce effusion, Guy et Alice virent la porte s'ouvrir toute grande, et la mère entrer, — *leur mère*, — et elle leur tendait ses fleurs en leur disant: « Donnez-lui celles-là avec les vôtres. . . . » et elle les prenait tous deux à la fois, les serrant contre sa poitrine, passionnément, follement, comme elle eût serré l'autre. Ne les retrouvait-elle pas, eux aussi, après les avoir perdus? Et elle pleurait des larmes d'une souffrance égale, mais adoucie de tendresse, comme si l'esprit de son ange envolé lui eût soupiré tout bas: « Aime-les de tant m'aimer![2] . . . » La hideuse rancune, les résolutions mauvaises, la cruelle envie, tous les ferments des basses passions se fondaient, se résolvaient, s'en allaient dans ces baisers. Une fois de plus le grand mystère de renouveau, célébré par l'Église, et visible sur ce paysage de printemps, s'accomplissait dans un cœur humain: — la Vie venait d'en chasser la Mort, l'Amour venait d'y vaincre la Haine.

[1] Métaphore pour **être remué profondément.** [2] Aime-les à cause de leur amour pour moi.

QUESTIONS

Le Jongleur de Notre-Dame.

1. Qui était Barnabé et que savait-il faire? 2. Qui attirait-il? Comment? 3. Dites les trois tours qu'il faisait avec succès. 4. Pourquoi Barnabé travaillait-il moins pendant l'hiver? 5. De quoi souffrait-il? 6. Comment supportait-il ses maux? 7. Quel était son espoir? 8. Quelle petite faiblesse avait-il? 9. Quelle pratique de piété et quelle prière faisait-il? 10. Quelle était sa situation un certain soir de pluie? 11. Par quelles paroles le moine engagea-t-il la conversation? 12. Que répondit Barnabé? 13. Quelles louanges le religieux fit-il de la vie monastique? 14. Quels désirs Barnabé exprima-t-il? 15. Pourquoi le moine emmena-t-il Barnabé dans son couvent? 16. Que faisait le prieur du monastère? 17. Et le frère Maurice? Et le frère Alexandre? 18. Décrivez brièvement une ou plusieurs de ses miniatures. 19. Que faisait le frère Marbode? 20. Quelles traces ce travail laissait-il sur sa figure? 21. Que faisaient les moines poètes? 22. Pourquoi Barnabé se lamentait-il? 23. Quelle histoire raconta-t-on un soir? 24. Quels furent les sentiments de Barnabé après ce récit? 25. Comment fut éveillée la curiosité des moines? 26. Que faisait Barnabé dans la chapelle? 27. Comment les religieux voulaient-ils intervenir? 28. Quelle vision eurent-ils alors? 29. Comment assistèrent-ils au miracle et quelles furent leurs paroles?

Le Marchand de Lunettes.

1. Que pensait Anatole France du jour, de l'air, des saisons quand il avait six ans? 2. Comment considérait-il l'endroit où il demeurait? 3. Que dit-il de sa chambre? 4. Que voyait-il la nuit? 5. Quelles rencontres faisait-il dans la rue et qu'en pensait-il? 6. Quelle impression avait-il des passants quand il était à la fenêtre? 7. Comment se représentait-il le monde? 8. Qui le promenait et que voyait-il en promenade? 9. Décrivez la Seine d'après l'enfant. 10. Quel enseignement la mère donnait-

elle à l'enfant au sujet des fleuves? 11. Que croyait-il au sujet du Louvre et des Tuileries? 12. Que dit l'auteur au sujet de la douleur? 13. Où le marchand de lunettes s'installait-il? 14. Faites son portrait. 15. De quoi parlait le lunetier? 16. Qu'apprenait l'enfant pendant ces conversations? 17. Où habitait le marchand de lunettes, et où l'enfant le rencontrait-il quelquefois? 18. Décrivez le vieillard grimpant l'escalier. 19. Que savez-vous de sa chambre? 20. Pourquoi l'enfant riait-il en pensant à cette misérable demeure? 21. Qu'arriva-t-il un soir pendant le dîner? 22. Que dit le père de l'enfant en rentrant de chez le malade? 23. Quel temps faisait-il le lendemain? 24. Qu'est-ce qui entrait par la fenêtre? 25. Que dit l'enfant de son arche de Noé? 26. A quoi s'occupait-il? 27. Qu'entendit-il tout à coup? 28. Que fit-il et que vit-il? 29. Quel effet l'accident produisit-il dans la maison? 30. Quelles croyances furent détruites par ce triste événement?

Comment je devins académicien.

1. Quels étaient les sentiments des collégiens à la fin de l'année scolaire? 2. Résumez le petit discours de Maxime Denis. 3. Que proposa-t-il à ses camarades? 4. Comment discuta-t-on sa proposition? 5. Qu'adopta-t-on et pour quelles raisons? 6. Quels furent les premiers statuts de l'académie? 7. Sous quels patronages voulait-on placer la nouvelle académie? 8. Lequel fut définitivement choisi et combien de suffrages recueillit-il? 9. Quel domicile proposa Chazal pour loger l'académie? 10. Lequel proposa Fontanet? 11. Quels autres domiciles offrit-on? 12. Pourquoi l'auteur du conte était-il brouillé avec le jeune Tristan Desrais? 13. Pourquoi Souvigny et Desrais étaient-ils bons camarades? 14. De quel honneur l'auteur du conte fut-il chargé? 15. Quels sentiments en éprouva-t-il? 16. Comment composa-t-il son discours? 17. Quel temps faisait-il le jour de l'inauguration? 18. Décrivez la chambre où devait siéger l'académie. 19. Quel académicien manquait à l'appel et pour quelle raison? 20. Quelle opinion le conteur avait-il de son discours? 21. Par quelles phrases pompeuses commença-t-il? 22. Par quelles paroles fut-il interrompu? 23. Comment et dans quoi les jeunes gens confectionnèrent-ils leur punch? 24. Parlez de Fontanet, de

Souvigny et des autres académiciens pendant que le punch flambait. 25. Parlez aussi du buste de Pascal. 26. Par quels exercices athlétiques la lecture du discours fut-elle remplacée? 27. Décrivez la lutte. 28. Que devint le buste de Pascal? 29. Résumez la fin du conte.

La Cloche.

1. A quoi ressemblait la sonnerie de la vieille cloche et qui attristait-elle? 2. Faites le portrait physique de l'abbé Corentin. 3. Qu'allait-il bientôt célébrer? 4. Que voulait-on lui offrir et que fit-on pour cela? 5. A qui porta-t-on la bourse et avec quelles paroles? 6. Que fit l'abbé dès le lendemain? 7. Quels moyens de transport devait-il employer? 8. Quel temps faisait-il? 9. Comment marchait le vieux curé et à quoi pensait-il? 10. Quel spectacle vit-il au bord de la route? 11. Qui courut à lui et quelles paroles dit la jeune fille? 12. Dépeignez-la brièvement. 13. Quelle aumône le curé voulait-il faire et pourquoi se ravisa-t-il? 14. Quelles explications donna la tzigane? 15. Par quel conseil le curé lui répondit-il? 16. Comment les bohémiens étaient-ils accueillis dans les villages? 17. Que fit l'abbé? 18. Comment la tzigane s'empara-t-elle des cent écus? 19. A quoi songeait ensuite le curé? 20. Pourquoi rebroussa-t-il chemin? 21. Quelles sont les méditations et les craintes du vieux curé? 22. Parlez du changement du temps. 23. Racontez le premier mensonge du curé. 24. Dites ce qu'il fit le lendemain et le jour suivant. 25. Racontez le deuxième et le troisième mensonges du curé. 26. Quel mensonge invente-t-il ensuite pour gagner du temps? 27. Racontez maintenant les mensonges de la servante. 28. Parlez de l'état d'âme du malheureux curé. 29. A quoi se décide-t-il enfin? 30. Comment sa confession est-elle interrompue?

Les deux Saints.

1. Que possédait le village de Champignol? 2. Décrivez brièvement la statue de saint Vincent. 3. Quels sentiments inspirait-elle aux paroissiens et pourquoi? 4. Quelle famille s'installa au presbytère et pour quelle raison? 5. Quelle résolution prit le nouveau curé? 6. Où alla-t-il et qu'acheta-t-il? 7. Dé-

crivez le saint qu'il avait acheté. 8. Que fit le jeune prêtre en rentrant? 9. Comment furent accueillis cette substitution et le sermon du curé? 10. Que se forma-t-il dans la paroisse? 11. Pour quelle raison la minorité approuvait-elle le curé? 12. Pour quelles autres raisons la majorité le désapprouvait-elle? 13. Dépeignez Lucile Mariot. 14. Que démontra-t-elle à Jean-Louis? 15. Quel était le caractère de celui-ci? 16. Quelle rencontre fit-il un soir et que lui demanda-t-il? 17. Racontez l'exploit de Jean-Louis. 18. Quels furent les effets de la colère de l'abbé? 19. Quelle était l'attitude des assistants? — de Jean-Louis? — de Lucile? — de Germain? 20. Quelle était l'attitude de Mlle Ursule? 21. Que faisaient les jeunes filles les soirs de carême? 22. Et les conscrits? 23. Que faisaient-ils de particulier à l'heure où finissait le salut? 24. Que fit Jean-Louis? 25. Par qui et comment fut délivrée Mlle Ursule? 26. En quels termes Jean-Louis présenta-t-il ses excuses au curé? 27. Quelle proposition fit-il ensuite? 28. Comment l'abbé expliqua-t-il son acceptation? 29. Comment Mlle Ursule soigna-t-elle sa malade? 30. Quel compromis termina le différend?

Le petit Carnet.

1. Comment Mme Evry attend-elle son fils? 2. Qu'arrivera-t-il à l'heure convenue? 3. Quelles sont les qualités de son fils? 4. Quelles sont ses occupations? 5. Comment organise-t-il les promenades de sa mère? 6. Où ont-ils été ensemble? 7. Qu'arrivait-il quelquefois dans les restaurants où elle s'arrêtait avec son fils pour déjeuner? 8. Comment René salue-t-il sa mère en arrivant? 9. Comment s'affectue le départ en auto? 10. Parlez des sorties de Paris. 11. Quels plaisirs éprouve-t-on ensuite sur la route? 12. Quelles sont les idées qui s'emparent tout à coup de Mme Evry? 13. Que fait-elle pour les chasser et que trouve-t-elle? 14. Décrivez le petit carnet. 15. De quelles qualités de René le petit carnet témoigne-t-il? 16. Qu'est-ce qu'il y inscrit? 17. Quelle curiosité a Mme Evry? 18. Quels sentiments s'opposent un moment à ce désir? 19. Qu'éprouve-t-elle à la vue de la lettre H.? 20. Où sont allés René et H.? 21. Par quoi se distinguent ces localités? 22. Quelle réflexion fait la maman? 23. Que voudrait-elle savoir au sujet de cette jeune fille?

24. Qu'éprouve la pauvre mère? 25. Par quels raisonnements essaye-t-elle de maîtriser son cœur? 26. Que fait-elle pour sécher ses larmes?

La Force de l'Amour.

1. Faites le portrait de Maurice. 2. Faites celui de sa femme. 3. Depuis quand étaient-ils mariés et comment s'étaient-ils connus? 4. Comment s'annonçait l'avenir du jeune peintre et pourquoi? 5. Où se dirigeait le couple et comment? 6. Où s'étaient-ils arrêtés ce jour-là et pourquoi? 7. A quel moment et où ont-ils ressenti leur premier malaise? 8. Racontez leur retour après la promenade. 9. Qui fut malade la première et que fit son mari? 10. Qu'arrive-t-il ensuite au jeune homme et qu'en déduit-il? 11. Comment les jeunes gens avaient-ils accueilli les champignons? 12. Décrivez l'affolement de l'aubergiste. 13. Où habitait le médecin? 14. Qui était M. de Pierlas? 15. Dépeignez-le. 16. Quelle action le lait aurait-il sur les malades? 17. Pourquoi n'y en avait-il pas assez dans le village? 18. Comment M. de Pierlas en récolta-t-il deux litres? 19. Quel est son grave souci? 20. Dans quel état étaient les deux malades à son retour? 21. Résumez ce qu'il leur a dit. 22. Pourquoi s'en va-t-il tout de suite? 23. Quelle raison Maurice donne-t-il en refusant de boire? 24. Comment Paule lui résiste-t-elle? 25. Pourquoi, à son avis, Maurice doit-il vivre plutôt qu'elle? 26. Pourquoi aussi ne veut-elle pas survivre à son mari? 27. Comment Maurice avoue-t-il qu'il est vaincu? 28. Comment se passent les heures suivantes? 29. Qu'entendit-on tout à coup? 30. Que fait et que dit le médecin? 31. Que fait pendant ce temps M. de Pierlas? 32. Résumez le dernier paragraphe du conte.

Le Violoneux.

1. Qui frappait et comment, un matin, à la porte d'une masure? 2. Qui leur répond et pourquoi a-t-il tardé? 3. Quels deux événements vont avoir lieu dans la journée? 4. Pourquoi est-on venu chercher le vieil homme? 5. Que lui promet-on et pourquoi en a-t-il besoin? 6. A quelle heure doit-il arriver et à quelle heure doit-il repartir? 7. Parlez de l'agonie de la Louise. 8. Dites la misère du violoneux et à quoi ont passé ses économies. 9. Quelles

sont les préoccupations matérielles du pauvre homme? 10. Quelles sont ses autres pensées près de la mourante? 11. Que fait-on dans la ferme où l'on attend le musicien? 12. A quelle heure la Louise trépasse-t-elle et quels derniers soins son mari lui donne-t-il? 13. Que fait-il ensuite, avec qui et avec quoi? 14. Dépeignez-le à son arrivée à la ferme. 15. Quel rabais lui fait-on sur la somme promise et pourquoi? 16. Que lui donne-t-on pour le réconforter, et à sa fille? 17. Quelles dispositions prend-il avant de commencer? 18. Quelles danses joue-t-il? 19. Que fait pendant ce temps la petite fille? 20. Qu'arrive-t-il au violoneux après un certain temps? 21. De quoi se souvient-il? 22. Qu'exprimait cet air de musique? 23. Pourquoi le violoneux le joue-t-il? 24. Quelle impression produit-il sur Catherine? 25. Et sur les danseurs? 26. Comment retourne-t-il à la maison? 27. Comment les gens de la noce le jugent-ils?

L'Inutile.

1. Comment fut reçu Pierre Maché à son arrivée au régiment? 2. Qui répondit à sa place et pourquoi? 3. Qu'expliqua-t-il? 4. Pourquoi Pierre Maché ne peut-il pas être mitrailleur? — grenadier? — téléphoniste? — cuisinier? 5. Quelle est sa profession? 6. Comment accueille-t-on sa déclaration? 7. Comment était-il habillé en arrivant à la compagnie? 8. Et le lendemain? 9. Qu'était-il arrivé? 10. Décrivez la résignation de Pierre Maché. 11. Comment se console-t-il? 12. Que se passe-t-il après ce petit concert? 13. Où va-t-il le lendemain et est-il seul cette fois? 14. Comment se tiennent ses auditeurs et comment l'encouragent-ils à jouer? 15. Recommence-t-il les jours suivants et l'écoute-t-on encore? 16. Quelles conséquences sa musique a-t-elle pour son équipement? 17. Qui empêche Pierre Maché de jouer dans la tranchée et pourquoi? 18. Que fait alors le soldat et quels airs chante-t-il? 19. Quelle sorte de voix a-t-il? 20. Qu'évoquent ses chansons? 21. Où alla le régiment en quittant les tranchées? 22. Que trouva-t-on dans ce village? 23. Résumez l'épisode des orgues. 24. Que se passa-t-il lorsque, près de Verdun, le capitaine réclama un agent de liaison? 25. Que devait-on faire le lendemain et que demanda Patrice à son protégé? 26. Comment Pierre Maché alla-t-il à l'assaut? 27. Dites la jolie comparaison que

l'auteur fait entre lui et le rossignol. 28. Comment mourut-il? 29. Quelle impression sa mort causa-t-elle aux soldats?

Pauvre Joie.

1. Pourquoi l'auteur ignore-t-il la guerre? 2. Comment se manifeste son manque de courage? 3. Quelle impression lui produit le spectacle d'un chagrin? 4. Dans quels cas évite-t-il les malheureux? 5. Quelle raison de sa conduite donne-t-il? 6. Pourquoi l'auteur évite-t-il Mme de la Tardière? 7. Où est le fils de cette dame et depuis quand? 8. Quels encouragements l'auteur donne-t il à Mme de la Tardière? 9. Comment cette pauvre femme lui répond-elle? 10. Quelle est son allure dans la rue? 11. Pourquoi a-t-elle changé depuis la guerre? 12. Décrivez ce changement. 13. Où l'auteur rencontre-t-il un jour Mme de la Tardière? 14. Quelle est sa démarche et que fait-elle? 15. Quelles particularités sa toilette offre-t-elle? 16. Qu'est-il arrivé à son fils? 17. Pourquoi est-elle heureuse de cette blessure? 18. Le titre du conte vous paraît-il bien adopté? Dites pourquoi.

Parole d'honneur.

1. Qui allait-on fusiller, et comment avait-il été pris? 2. Où avait-il été amené et en quelle compagnie? 3. Quel ordre le commandant avait-il donné et pourquoi? 4. Que faisait le jeune homme, et avec qui vivait-il avant la guerre? 5. Qu'étaient devenus ses parents? 6. Quelles étaient les causes de la maladie de sa mère? 7. Quelle blessure le jeune homme avait-il reçue? 8. Pourquoi s'était-il enrôlé? 9. A quoi pensait-il en attendant la mort? 10. Tenait-il beaucoup à la vie? 11. Quel était son grand et unique désir? 12. Que se disait-il? 13. Que propose-t-il au commandant et en quels termes? 14. Dépeignez l'émotion du commandant. 15. Résumez l'interrogatoire. 16. Quelle autorisation le commandant donne-t-il au prisonnier? 17. Où le jeune homme va-t-il alors et comment? 18. Qui lui ouvre la porte et quelle recommendation lui fait-on? 19. Qu'entend-il et où pénètre-t-il? 20. Quel changement moral s'opère alors dans le cœur du jeune homme? 21. Comment sa mère le console-t-elle? 22. Que se passe-t-il ensuite? 23. Comment s'opéra le départ du jeune homme? 24. Comment le commandant exprime-t-il sa

surprise? 25. Résumez, d'après le jeune homme, sa dernière entrevue avec sa mère. 26. Quelle est alors la proposition du commandant et comment est-elle acceptée? 27. Racontez le retour du jeune homme auprès de sa mère et le cauchemar de celle-ci.

Les Pistolets.

1. Parlez de l'âge et de la vivacité du général de L. 2. Complétez son portrait physique. 3. Où se trouvaient les pistolets et pourquoi le général les a-t-il décrochés? 4. Quelles campagnes avait-il faites? 5. Que dit-il de la guerre d'autrefois? 6. En quoi le second Empire ressemble-t-il au premier? 7. Décrivez les pistolets. 8. D'où venaient-ils? 9. Comment le général maniait-il le pistolet devant ses amis? 10. Que dit-il des pistolets système Lefaucheux? 11. Que doit le général à ses pistolets? 12. Parlez de son existence en Algérie. 13. Savait-il bien tirer? 14. Dans quelles conditions? 15. Que pensaient de lui les Arabes? 16. Pourquoi? 17. Pourquoi le général était-il fataliste? 18. Que se disait-il? 19. Pendant quelle guerre et après quelle bataille eut-il peur? 20. Quel ordre avait-il donné à son ordonnance? 21. Qu'avait-il fait ensuite? 22. Que commendait-il et quel était son talisman? 23. Racontez le départ des cuirassiers. 24. Où se trouva le général presque seul et qui rencontra-t-il? 25. Que fait-il alors? 26. Qu'allait faire son adversaire? 27. Racontez l'arrivée du cuirassier. 28. Que devinrent l'ennemi et le cuirassier? 29. Et que devint le régiment? 30. Racontez la peur du général. 31. Que dit-il de la bravoure?

Le Journal de Martine.

1. Décrivez l'entrée de Maud chez Martine. 2. Que raconte celle-ci à son amie? 3. Pourquoi le choix de Martine était-il difficile? 4. Quelle idée eut-elle un jour? 5. Quelle explication de cette étrange idée donne-t-elle? 6. Quel résultat obtint-elle au bout d'un mois? 7. Quels sports pratiqua-t-elle, et quels prétendants restèrent en présence? 8. Sur quelle épreuve allait-elle les juger? Pourquoi? 9. Comment s'y prit-elle? 10. Quelle réputation fait-elle aux prétendants et même aux fiancés? 11. Quel service l'auto peut-elle rendre dans ce cas? 12. Quelle précaution la jeune fille prenait-elle le soir en rentrant? 13. Racontez le

premier départ. 14. Pour quelles raisons Martine a-t-elle mis Lormois au volant? 15. Comment Martine s'aperçoit-elle que son compagnon est un nerveux? 16. Pourquoi est-il imprudent? 17. A quoi la jeune fille compare-t-elle alors son auto? 18. Quelles sont ses deux principales impressions? 19. Résumez sa conversation avec son chauffeur le lendemain. 20. Quel incident de route ont-ils le surlendemain? 21. Comment le jeune homme manifeste-t-il sa mauvaise humeur et qu'y répond Martine? 22. Que dit le chauffeur au sujet des routes et des trottoirs? 23. Parlez de l'amour de la jeune fille pour les bêtes. 24. Que pense-t-elle de la brutalité et du snobisme de son compagnon? 25. Qu'arrive-t-il le vendredi? 26. Dans quelles conditions René Lormois quitte-t-il la jeune fille? 27. Que désirait Jean Mireuil au moment du départ et pourquoi Martine refusa-t-elle? 28. Que dit alors galamment le jeune homme? 29. Parlez de leur accident. 30. Quelle est l'attitude du jeune homme, et que dit-il à sa compagne? 31. Comment explique-t-il sa lenteur à réparer? 32. Parlez de la rencontre imprévue faite le lendemain. 33. Quel discours Mireuil tient-il au chien? 34. Racontez l'autre rencontre qu'ils ont faite. 35. Résumez, d'après Martine, les défauts et les qualités de ses deux prétendants. 36. Comment s'est effectué le départ de Jean Mireuil?

L'Odeur du Buis.

1. Racontez la dispute qui éclatait souvent le soir entre le père et la mère Bourgeuil. 2. Pourquoi étaient-ils brouillés avec leur fils? 3. Dans quel état le père Bourgeuil était-il arrivé à Paris? 4. Quelles étaient ses espérances au sujet de son fils? 5. Dites ce que vous savez des études d'Édouard. 6. Qu'était-il devenu? 7. Quel effet son mariage eut-il sur son père, et comment celui-ci réagit-il? 8. Où et comment vivait Édouard? 9. Comment finissaient les discussions? 10. Où maman Bourgeuil passait-elle les soirées, et que faisait-elle? 11. Et que faisait le père Bourgeuil pendant le même temps? 12. De quoi se plaignait-il à ses compagnons de jeu? 13. Qui était Brutus, et pourquoi le cite-t-on en exemple? 14. Parlez du dimanche de Pâques-Fleuries (voir note p. 000). 15. Pourquoi le père Bourgeuil est-il de mauvaise humeur? 16. Que lui a raconté sa femme? 17. Quels raisonne-

ments employa-t-elle pour le faire changer d'attitude? 18. Que lui dit-elle de la vie matérielle de leur fils? 19. Quel geste fit-elle pour l'émouvoir? 20. Quelle réponse a-t-il faite à sa femme et pourquoi? 21. Comment s'est-il habillé et où est-il allé? 22. D'où revient Mme Bourgeuil et que rapporte-t-elle? 23. Quels souvenirs troublent alors le père Bourgeuil? 24. A quoi pense-t-il? 25. Où Mme Bourgeuil accroche-t-elle un petit rameau de buis? 26. Que fait alors et que dit le père Bourgeuil? 27. Comment sa proposition est-elle accueillie par Mme Bourgeuil? 28. Qu'avoue-t-elle alors à son mari? 29. Que dit-elle de sa bru et du foyer de leur fils? 30. Comment le père Bourgeuil l'interrompt-il et que commande-t-il?

La bonne Nouvelle.

1. Décrivez le petit appartement de la famille. 2. Qu'entendait-on chaque soir à la même heure? 3. Répétez les questions qui s'y échangeaient. 4. Faites le portrait de la sœur aînée. 5. A quoi s'occupait-elle? 6. Comment était Jeanne et que faisait-elle? 7. Était-elle forte et robuste? 8. Que devinrent l'an dernier les économies de la famille? 9. Parlez de la plus jeune sœur. 10. Pourquoi ne se plaignait-elle jamais et ne pensait-elle pas à une autre existence? 11. Que faisait-elle un soir en arrivant? 12. Que fit Marie? 13. Qui répondit à la question de celle-ci, et en quels termes? 14. Faites le portrait physique de la mère. 15. Pourquoi était-elle ainsi fatiguée? 16. A quoi s'occupaient Jeanne et Marie pendant que leur mère racontait la grande nouvelle? 17. Quelles sont les conditions faites à Cécile? 18. A quels calculs se livre Jeanne? 19. Que dit Marie? 20. Pourquoi aimerait-elle à s'occuper d'une seule enfant? 21. Comment la première soirée se passe-t-elle? 22. Qui eut la première la pensée du départ et que se dit-elle? 23. Que conclut-elle le lendemain matin? 24. Comment se passe la soirée du surlendemain? 25. Que fait Marie le matin du troisième jour et que remarque-t-elle? 26. Qu'attendait-on le matin du quatrième jour? 27. Racontez la scène de la réception et de la lecture de la lettre. 28. Que font les trois sœurs en apprenant la nouvelle? 29. Rapportez les paroles de chacune. 30. Comment employèrent-elles ce jour-là et pourquoi?

Les Étoiles.

1. Où et dans quelle compagnie le berger passait-il des semaines entières? 2. Qui apercevait-il de temps en temps? 3. Pourquoi ne se distrayait-il pas en leur compagnie? 4. Quand était-il vraiment heureux? 5. Que lui racontait-on alors? 6. Quelles nouvelles l'intéressaient surtout? 7. Quelles étaient les suppositions du berger en attendant ses provisions de quinzaine? 8. Quelle était l'attitude de la jeune fille en arrivant sur la mule? 9. Décrivez sa toilette. 10. Quelle explication donna-t-elle de son arrivée? de son retard? 11. Dites la joie du berger. 12. Que visita Stéphanette? 13. Que demanda-t-elle au berger? 14. Comment partit-elle? 15. Comment revint-elle? 16. Dites le chagrin de la jeune fille. 17. Pourquoi ne pouvait-elle rentrer à la ferme? 18. Quels furent les soins du berger envers sa maîtresse? 19. Quelle couchette lui prépara-t-il? 20. Pourquoi Stéphanette ne dormit-elle pas longtemps? 21. Comment le berger l'accueillit-il? 22. Parlez des bruits de la nuit. 23. Quel en fut l'effet sur la jeune fille? 24. A quel propos demanda-t-elle au berger s'il était sorcier? 25. Dites la légende de la Voie lactée, suivant le berger. 26. Que racontent les bergers provençaux sur Sirius? 27. Quelle est, d'aprés le conteur, la plus belle étoile, et quels services lui rend-elle? 28. A quoi le berger compare-t-il les étoiles et leur marche?

L'Arlésienne.

1. Où le *mas* était-il situé? 2. Décrivez-le. 3. Parlez du silence qui y régnait. 4. D'où revenait l'auteur et que faisait-il pour éviter le soleil? 5. Que faisait-on sur la route devant le *mas?* 6. Qui voyait-on par le portail ouvert? 7. Décrivez l'attitude du vieil homme. 8. Que dit-on au conteur? 9. Qui entra à ce moment? 10. Qui étaient-ils et d'où venaient-ils? 11. Faites le portrait de Jan. 12. Qui avait-il rencontré et où? 13. Pourquoi les parents de Jan étaient-ils opposés au mariage? 14. A quoi se décida-t-on? 15. Parlez du repas d'un dimanche soir. 16. Qui se présenta et que demanda-t-il? 17. Que dit l'homme à maître Estève? 18. A quoi l'invita-t-on ensuite, et que répondit-il? 19. Que se passa-t-il après le repas? 20. Est-ce que Jan cessa d'aimer l'Arlésienne? 21. Pourquoi alors n'en parlait-il pas? 22. Comment passait-il les journées? les soirées? 23. Que

craignait-on à la ferme, et que lui proposa-t-on? 24. Que fit-il pour rassurer ses parents? 25. Que pensaient les parents? 26. Où couchait la mère, et sous quel prétexte? 27. Comment fêta-t-on la Saint-Éloi au *mas* d'Estève? 28. Qu'arriva-t-il à l'aube? 29. Dites l'attitude de la mère après le malheur.

Le Secret de Maître Cornille.

1. Que faisait de temps en temps le joueur de fifre et que raconta-t-il un soir? 2. Que faut-il s'imaginer pour bien apprécier cette histoire? 3. Quelle était l'industrie du pays où elle se déroule? 4. Que voyait-on et qu'entendait-on sur les collines? 5. Quelles étaient les distractions du dimanche? 6. Que dit le conteur des meunières? 7. Racontez les événements qui ont causé la ruine des moulins à vent? 8. Que sont-ils devenus? 9. N'y eut-t-il pas d'exception? 10. Comment maître Cornille essaya-t-il de lutter contre les minoteries? 11. Que disait-il notamment de la vapeur et du vent? 12. Que fit-il lorsqu'on refusa de l'écouter? 13. Qui était Vivette? 14. Son grand-père la garda-t-il près de lui? 15. Comment savez-vous que celui-ci n'avait pas cessé de l'aimer? 16. Que pensait-on dans le village du meunier et de sa petite-fille? 17. Comment maître Cornille se tenait-il à l'église? 18. Quand rencontrait-on le meunier et que lui demandait-on? 19. Qu'est-ce qui intriguait les villageois? 20. Décrivez l'aspect du moulin Cornille, lorsqu'on passait auprès. 21. Qu'en concluait-on? 22. De quoi le joueur de fifre s'aperçut-il un jour? 23. Quelle résolution prit-il? 24. Décrivez la conversation entre le meunier et lui. 25. Que demandèrent les amoureux lorsqu'il leur eut apporté le résultat de sa démarche? 26. Racontez en détail comment ils pénétrèrent dans le moulin. 27. Que virent-ils: (*a*) dans la chambre de la meule; (*b*) dans la pièce du bas; (*c*) dans les sacs? 28. Que fit le joueur de fifre après le retour des enfants? 29. Par quel acte généreux ses voisins y répondirent-ils? 30. Quel spectacle virent-ils devant le moulin? 31. Décrivez la joie du vieux meunier. 32. Décrivez aussi celle de ses voisins. 33. Racontez la fin de l'histoire.

La Chèvre de Monsieur Seguin.

1. Comment Gringoire est-il habillé? 2. Que lui offre-t-on et pourquoi refuse-t-il? 3. Quels avantages aurait-il s'il acceptait?

4. Que va-t-on lui raconter et dans quel but? 5. Quel caractère avaient les chèvres de Monsieur Seguin, et que faisaient-elles tour à tour? 6. Qu'est-ce qui aurait dû les retenir? 7. Quelle précaution Monsieur Seguin prit-il en achetant la septième chèvre? 8. Faites le portrait de la petite chèvre. 9. Quels étaient les soins de son maître pour elle? 10. La petite chèvre fut-elle tout de suite malheureuse? 11. Quelles réflexions lui suggéra un jour la vue de la montagne? 12. Quelles preuves d'ennui donna-t-elle aussitôt? 13. Rapportez la conversation entre Blanquette et son maître. 14. A quel propos celui-ci cita-t-il la vieille Renaude? 15. Où et comment emprisonna-t-il Blanquette? 16. Comment les sapins, les châtaigniers et les genêts accueillirent-ils la chèvre? 17. Quels avantages celle-ci trouva-t-elle tout de suite? 18. Comment gambadait-elle? 19. Parlez des torrents qu'elle franchissait et des roches sur lesquelles elle s'étendait. 20. Qu'aperçut-elle en bas dans la plaine et qu'en pensa-t-elle? 21. Comment le soir s'annonça-t-il dans la montagne? 22. Que voyait-on dans la vallée? 23. Qu'entendait-on? 24. Pourquoi la petite chèvre ne rentra-t-elle pas en entendant la trompe de Monsieur Seguin? 25. Comment apparut le loup? 26. Décrivez la bête féroce. 27. Pourquoi Blanquette eut-elle un moment l'idée de se laisser manger? 28. Pourquoi changea-t-elle d'avis? 29. Décrivez le combat. 30. Que faisait la chèvre pendant ses moments de répit? 31. Comment le jour s'annonça-t-il? 32. Que fit alors la chèvre? le loup?

Un Lâche.

1. Faites le portrait moral et physique du vicomte. 2. Quelle était sa réputation dans le monde? 3. Où alla-t-il un soir et avec qui? 4. Qu'offrit-il à la compagnie après le spectacle? 5. Qu'arriva-t-il à l'une des invitées? 6. Comment se plaignit-elle? 7. Que répondit son mari? 8. Pourquoi le vicomte intervint-il? 9. Que dit-il à l'inconnu? 10. Quel fut l'effet du mot injurieux: (*a*) sur les garçons; (*b*) sur les consommateurs; (*c*) sur les dames du comptoir? 11. Qu'entendit-on alors? 12. Qu'était-ce? 13. Quelle est l'attitude du vicomte en rentrant chez lui? 14. Quelles justifications trouve-t-il à son acte, et quelles pensées flatteuses se présentent à son esprit? 15. Quelles qualités devaient posséder ses témoins? Pourquoi? 16. Quel est son pre-

mier espoir? 17. Quelles questions lui suggéra la carte de visite de son adversaire? 18. Quel sentiment naît ensuite en son esprit? 19. Quel geste sa haine lui inspire-t-elle? 20. Quelle arme choisit-il et pourquoi? 21. Quel est l'avantage de l'épée? 22. Racontez son insomnie. 23. Quelle inquiétude envahit son esprit? 24. Quels symptômes lui firent croire qu'il avait peur peut-être? 25. Comment se vit-il dans la glace? 26. Quelles pensées l'assaillent ensuite? 27. Pourquoi fit-il du feu lui-même? 28. Dépeignez l'aube de ce jour. 29. Quelles conditions de duel réclama-t-il? 30. Dépeignez l'agitation du vicomte après le départ de ses témoins. 31. Quand reviennent-ils et comment les reçoit-il? 32. Quelles sont les dernières démarches à faire? 33. Par quelle formalité le vicomte commence-t-il sa dernière soirée? 34. Quels livres consulte-t-il et dans quel but? 35. Qu'ouvre-t-il ensuite et que prend-il? 36. Quels sont ses sentiments en maniant l'arme? 37. Que fait-il brusquement? 38. Qui accourt au bruit et que voit-il? 39. Quelles sont les explications que vous donne en notes l'auteur de ce livre: (*a*) sur le duel en France; (*b*) sur le réalisme de ce conte?

Menuet.

1. Qu'éprouve le conteur en face de grands malheurs? 2. S'apitoyait-il sur les blessés et les morts d'une bataille? 3. Quels effets ont sur nous les brutalités naturelles ou humaines? 4. Quelles sont les douleurs les plus violentes de la vie? 5. Sont-elles incurables? 6. Quels souvenirs douloureux le conteur garde-t-il? 7. Quel âge a-t-il, et que faisait-il dans sa jeunesse? 8. Comment se dépeint-il? 9. En quoi différait-il des autres étudiants? 10. Quel était son plaisir favori? 11. A quoi compare-t-il la pépinière du Luxembourg? 12. Décrivez brièvement cette pépinière. 13. Parlez des ruches qu'on y voyait. 14. Que faisait le conteur dans ce coin du jardin? 15. Comment était habillé le petit vieillard qu'il y rencontra? 16. Faites son portrait physique; qu'avait-il toujours à la main? 17. Que fit-il un matin et de quelle manière? 18. Comment termina-t-il cette danse? 19. Comment le conteur et le vieillard lièrent-ils conversation? 20. Qu'avait fait ce vieillard dans sa jeunesse? 21. Qui avait-il épousée, et quelle offre fait-il au conteur? 22. Pourquoi aime-t-il

tant le jardin? 23. Décrivez le vieux couple arrivant pour la présentation. 24. Que demande le conteur au vieillard? 25. Citez la réponse. 26. Qu'arrive-t-il lorsque le vieillard essaya de donner une description de la danse? 27. Que fit-il alors? 28. Décrivez la danse des deux vieux. 29. Dites l'impression du conteur. 30. Comment les deux vieillards terminèrent-ils de danser? 31. Que devinrent ensuite le conteur et la pépinière du Luxembourg? 32. Le conteur a-t-il oublié les deux vieillards?

Clair de Lune.

1. Faites le portrait moral et physique de l'abbé Marignan. 2. Que s'imaginait-il? 3. Où se promenait-il souvent, et quelle question se posait-il? 4. Quelles étaient ses convictions en face des mystères de la nature? 5. A quoi, selon lui, servaient les aurores? — les jours? — les soirs? — les nuits? 6. A quoi correspondaient les saisons? 7. Quel soupçon ne lui vint jamais? 8. Avait-il de l'amour et de l'estime pour tout le monde? 9. Que pensait-il de la femme? 10. Pourquoi, selon lui, Dieu avait-il créé la femme? 11. Comment, à son avis, fallait-il approcher d'elle? 12. Quels étaient ses sentiments envers les religieuses? 13. Comment les traitait-il et pourquoi? 14. Comment sortait-il du couvent? 15. Quelles étaient ses intentions à l'égard de sa nièce? 16. Que savez-vous de cette jeune fille? 17. Écoutait-elle les sermons de son oncle? 18. Que faisait-elle lorsqu'il se fâchait? 19. Que faisait-elle lorsque, pendant les promenades, son oncle lui parlait de Dieu? 20. Lesquels de ses actes désepéraient encore son oncle? 21. Que faisait la femme du sacristain chez l'abbé et que lui dit-elle un jour? 22. Quel fut l'effet de cette nouvelle sur l'abbé? 23. Que fit-il tout ce jour-là? 24. Parlez de la canne du prêtre. 25. Qu'en fit-il avant de sortir? 26. Que vit-il en ouvrant la porte? 27. Décrivez brièvement le petit jardin au clair de lune. 28. Décrivez la campagne. 29. Quels cris et quels chants entendait-on? 30. Parlez des attendrissements successifs de l'abbé. 31. Quelles questions se posa-t-il au sujet de la nuit? — de la lune? — du rossignol? — de la beauté de la nuit en général? 32. Qui apparut soudain et dans quel décor? 33. Décrivez les amoureux s'approchant. 34. Parlez des réflexions de l'abbé à la vue de ce tableau. 35. Que fit-il?

Le Bonheur.

1. Que voyait-on de la villa où l'on prenait le thé? 2. De quoi parlait-on et qu'en disaient les uns et les autres? 3. Quelle apparition surgit tout à coup et qu'était-ce? 4. Comment quelqu'un expliqua-t-il ce phénomène? 5. Quelle impression l'apparition fit-elle sur ceux qui la regardaient? 6. Quel souvenir fit-elle naître chez un vieux monsieur? 7. Connaissait-on bien la Corse, en France, à l'époque de Maupassant? 8. Que dit le conteur de l'art en Corse? 9. Que dit-il au contraire de l'art en Italie? 10. Comment qualifie-t-il ce pays et pour quelles raisons? 11. Caractérisez les Corses d'après le conteur. 12. Comment voyageait-on en Corse à son époque? 13. Y avait-il des hôtels, des routes? 14. Où trouvait-on abri et nourriture? 15. Dans quelles conditions partait-on le matin? 16. Décrivez sommairement l'endroit où le vieux monsieur arriva un soir. 17. Décrivez aussi la demeure du vieux couple. 18. Faites le portrait de l'hôte et de l'hôtesse. 19. Qui rentra pour le dîner et que mangea-t-on? 20. Parlez de la mélancolie du voyageur. 21. Résumez la conversation du voyageur avec l'hôtesse. 22. Qui était-elle et qui avait-elle aimé? 23. Comment s'étaient-ils connus, aimés, épousés? 24. Où avaient-ils fui, et qu'était-elle devenue? 25. Comment vivait-elle, mangeait-elle, dormait-elle? 26. Quelles avaient été ses pensées pendant cinquante ans, et en quoi son bonheur avait-il consisté? 27. Avait-elle regretté quelque chose? Qu'aurait-elle pu regretter? 28. Quelle fut l'opinion de l'une des auditrices? 29. Et quel fut l'avis d'une autre femme? 30. Que se passait-il à l'horizon au même moment?

Mon oncle Jules.

1. Comment Mme Davranche traitait-elle son mari? 2. Comment celui-ci accueillait-il ses reproches? 3. Quelles économies faisait-on dans la famille? 4. Quelles économies faisaient, en particulier, les deux sœurs? 5. Que mangeait-on dans la famille, et que disaient les parents de cette nourriture? 6. Quels reproches faisait-on au fils? 7. Que faisait-on le dimanche et en quelle tenue? 8. Que se passait-il souvent immédiatement avant le départ? 9. Quel ordre de marche observait-on? 10. Quelle était l'allure des parents? 11. Que voyait-on sur la

jetée, et que disait le père? 12. Pourquoi l'oncle Jules était-il parti en Amérique? 13. Qu'y avait-il fait tout d'abord, et qu'écrivit-il la première fois? 14. Que disait-il dans la seconde lettre? 15. Quels projets avait-on fait en prévision de ce retour? 16. Comment se maria la sœur cadette? 17. A quoi se décida-t-on après ce mariage? 18. Parlez du voyage à Jersey suivant l'auteur. 19. Comment s'effectua le départ? 20. Que dit le conteur de la redingote de son père? 21. Racontez, d'après le conteur, comment on dégustait les huîtres sur le bateau. 22. Quelle impression cela produit-il sur le père, et que veut-il faire? 23. Expliquez le refus de la mère. 24. Quelle leçon le père voulut-il donner à ses filles et que lui arriva-t-il? 25. Racontez son inquiétude au sujet du vieux marin. 26. Que se passa-t-il lorsque le père Davranche crut reconnaître son frère? 27. Qui envoie-t-il près du vieux bonhomme et comment revient-elle? 28. Parlez du capitaine du navire. 29. Quelles questions lui pose Davranche? 30. Résumez la réponse du capitaine au sujet de l'écailleur. 31. Quelles précautions prit la mère pour n'être pas reconnue? 32. Que dit-elle de son beau-frère et des Davranche en général? 33. Racontez la scène du pourboire. 34. Quel désir éprouva le jeune garçon et pourquoi ne put-il le satisfaire? 35. Comment s'effectue le retour?

La Ficelle.

1. Comment étaient habillés les paysans normands du temps de Maupassant? 2. Et leurs femmes? 3. En quel équipage se rendaient-ils à la foire et comment marchaient-ils? 4. Comment cela se passe-t-il à présent? 5. Décrivez brièvement la place du marché. 6. Quels bruits y entendait-on? 7. Quelles odeurs y sentait-on? 8. Que vit maître Hauchecorne en arrivant à Goderville et qu'en fit-il? 9. Parlez des relations qui existaient entre le paysan et le bourrelier. 10. Que fit maître Hauchecorne quand il vit que son ennemi l'épiait? 11. Que faisaient les paysans au marché? 12. Que faisaient les paysannes? 13. Parlez de l'état du marché à midi. 14. Parlez de la salle et de la cour de l'auberge principale. 15. Parlez du repas et des conversations. 16. Que firent les dîneurs en entendant le crieur public? 17. Qu'annonça celui-ci? 18. Qui parut ensuite à la porte, et que se passa-t-il alors? 19. Que dit le texte du maire de la ville? 20. Comment

interrogea-t-il le vieux paysan? 21. Comment celui-ci se défendit-il? 22. Comment cet interrogatoire se termina-t-il? 23. Quel accueil fit-on au paysan à sa sortie de la mairie? 24. Comment rentra-t-il au village? 25. Que fit-il une fois rentré? 26. Comment le portefeuille fut-il retrouvé? 27. Maître Hauchecorne cessa-t-il de raconter son aventure? 28. Pourquoi en parlait-il? 29. Résumez ce qui se passa au marché de Goderville le mardi suivant. 30. Quels sont les sentiments de maître Hauchecorne après ce marché? 31. Comment son esprit s'affaiblit-il? 32. Racontez sa fin.

La Parure.

1. Avec qui se maria Mathilde Loisel et pourquoi? 2. De quoi souffrait Mme Loisel? 3. A quoi pensait-elle avec envie? 4. Quelle invitation reçut-elle un soir? 5. Comment accueillit-elle cette invitation? 6. Que lui dit son mari? 7. Quelle explication de son refus donna-t-elle? 8. Que lui proposa son mari, et quelle privation s'imposera-t-il? 9. Dites les préoccupations de Mme Loisel quelques jours avant la soirée. 10. Quels conseils lui donne son mari? 11. Racontez sa visite chez son amie. 12. Dépeignez ses sentiments à la vue de la rivière de diamants. 13. Comment sortit-elle de chez son amie? 14. Racontez le succès de Mme Loisel à la soirée. 15. Racontez aussi sa joie. 16. Que faisait pendant ce temps son mari? 17. Parlez de leur sortie du bal. 18. Racontez les difficultés qu'ils eurent à trouver un fiacre. 19. Qu'arriva-t-il quand ils se déshabillèrent? 20. Où cherchèrent-ils la parure disparue? 21. Que fit alors M. Loisel? 22. Quelles démarches fit-il le lendemain? 23. Que conseilla-t-il à sa femme, le soir, en rentrant? 24. Racontez leur visite chez le premier bijoutier. 25. Que trouvèrent-ils enfin et quelles furent les conditions de l'achat? 26. Comment Loisel réunit-il les trente-six mille francs? 27. Racontez la visite de Mme Loisel chez son amie. 28. Parlez des privations que le malheureux couple s'imposa. 29. Racontez les travaux de Mme Loisel. 30. Et son mari ne travailla-t-il que dans son bureau? 31. Faites le portrait de Mme Loisel au bout des dix années que durèrent leurs privations. 32. Racontez sa rencontre avec son amie Mme Forestier. 33. Quel aveu lui fait-elle? 34. Que dit alors Mme Forestier?

L'Aventure de Walter Schnaffs.

1. Pourquoi Walter Schnaffs marchait-il avec peine? 2. Parlez de son amour pour les siens. 3. Qu'aimait-il encore? 4. Que détestait-il, au contraire? 5. Qu'éprouvait-il pendant les batailles? 6. Où fut-il envoyé un jour, et quel était l'aspect de la campagne? 7. Comment sa petite troupe fut-elle assaillie? 8. Pourquoi ne prit-il pas la fuite? 9. Comment échappa-t-il aux francs-tireurs? 10. Quelle fut la première frayeur de Walter Schnaffs au fond du trou? 11. Pourquoi ne rejoignit-il pas son régiment la nuit venue? 12. Quel grand désir surgit en lui et pourquoi? 13. Quelles inquiétudes retardèrent sa résolution? 14. Que craignait-il s'il rencontrait des paysans? — des francs-tireurs? — l'armée française? 15. Comment la première nuit se passa-t-elle? 16. Quand s'endormit-il et quand se réveilla-t-il? 17. Quel besoin violent sentit-il, et quel aliment désira-t-il particulièrement? 18. Comment pensa-t-il se constituer prisonnier? 19. Que fit-il alors et que vit-il? 20. Comment dormit-il la seconde nuit? 21. De quelle nouvelle peur souffrait-il et que s'imaginait-il? 22. Quand se décida-t-il à sortir de son abri et comment le fit-il? 23. Résumez ce que le texte dit du château et de la bonne odeur qui s'en échappait. 24. Décrivez son apparition. 25. Décrivez la fuite des habitants du château. 26. Racontez le repas de Walter Schnaffs. 27. Comment se termina ce repas immodéré? 28. Qu'arriva-t-il à l'aurore du jour suivant? 29. Par qui et comment Walter Schnaffs fut-il réveillé? 30. Comment le prisonnier fut-il emmené? 31. Quel accueil lui fit-on dans la ville? 32. Où enferma-t-on le prisonnier et comment manifesta-t-il sa joie?

L'Horloge.

1. Comment tinta le premier coup de sept heures? 2. Que firent à ce moment-là les promeneurs? 3. Comment parlèrent-ils? 4. Que se dirent-ils? 5. Qui apparut alors et quel accueil lui fit-on? 6. Quels sentiments lui manifesta-t-on? 7. Comment le vieil horloger était-il habillé? 8. Parlez de ses souliers, — de son pantalon, — de sa redingote. 9. Faites son portrait physique: taille, visage, cheveux, allure. 10. Parlez en particulier de ses yeux. 11. Qui était-il, et qu'avait-il fait pendant trente ans?

12. Et à présent, où allait-il tous les soirs et pourquoi faire? 13. Comment les ouvriers du moyen âge fabriquaient-ils les horloges? 14. Que savez-vous des carillons? (Voir Notes p. 318). 15. Que voyait-on défiler devant les cadrans de ces horloges aux heures de l'Angélus? 16. Parlez de l'horloge de la cathédrale de Strasbourg. 17. Quelles étaient les légendes qui couraient sur l'antique horloge du conte? 18. Qui y avait cru, et quelle était surtout sa croyance? 19. Quels sont les deux sentiments qui inspiraient sa persévérance? 20. Que répétait sans cesse le vieil homme dans sa folie? 21. Qu'arriva-t-il un jour à midi? 22. Comment se manifesta l'enthousiasme général? 23. Qu'était devenu le vieil horloger?

La Saint-Nicolas.

1. Décrivez le cabinet du sous-directeur: dimensions, fenêtres, parquet, garniture de cheminée. 2. Comment Mme Blouet entre-t-elle? 3. Comment M. Boinville la reçoit-il? 4. Comment la solliciteuse est-elle habillée: robe, voile, chapeau. 5. Faites son portrait: âge, figure, yeux, bouche, lèvres. 6. Qui est-elle et que veut-elle? 7. Avec qui vit-elle, et que sont devenus ses enfants? 8. Comment est mort son dernier fils? 9. De quel pays est-elle, et à quoi s'en aperçoit-on? 10. Que fait le sous-directeur après son départ? 11. Racontez l'enfance et la jeunesse d'Hubert Boinville. 12. Par quelles qualités est-il arrivé jeune encore à sa haute situation? 13. Racontez son premier et unique amour. 14. Quelles empreintes cet amour a-t-il laissées sur son caractère? 15. Que fit Boinville le jour où le secours fut annoncé? 16. Comment fit-il le trajet et pourquoi? 17. Dépeignez la personne qui lui ouvrit la porte. 18. Décrivez la pièce où il fut introduit. 19. Que lui dit la vieille dame au sujet de sa petite-fille? 20. Quelle fête les deux femmes allaient-elles célébrer, et que savez-vous là-dessus? 21. Quels souvenirs cette fête évoqua-t-elle dans l'esprit de Boinville? 22. Quelle offre fait la grand'mère, et comment Boinville accepte-t-il? 23. Que fait alors Claudette? 24. De quoi se composa le dîner? 25. Par quoi se termina-t-il et qu'arriva-t-il à la grand'mère? 26. De quoi Boinville et la jeune fille parlèrent-ils? 27. Qu'entendait-on au-dehors? 28. Racontez l'hallucination de Boinville. 29. Comment se sépara-t-on?

30. Parlez des occupations du sous-directeur dans les jours qui suivirent la Saint-Nicolas. 31. Quelle visite reçut-il un jour et que lui annonça la visiteuse? 32. Comment passa-t-il la nuit et la matinée qui suivirent cette visite? 33. Que fit-il, où alla-t-il et par qui fut-il reçu? 34. Quelle offre fit-il à Claudette et quelle réponse y fit-elle? 35. Qui survint, et comment Hubert Boinville présenta-t-il ses excuses?

Mateo Falcone.

1. Où se passe l'action de ce conte? 2. Que faut-il avoir pour vivre dans le mâquis? 3. Faites le portrait de Mateo Falcone. 4. Parlez de sa situation de fortune et de ses occupations. 5. Que savez-vous de son adresse? 6. Comment abattait-il un mouflon? 7. Quel autre exemple de sa grande adresse au tir citait-on? 8. Parlez de ses qualités morales. 9. Combien avait-il d'enfants et que faisaient-ils? 10. Où alla-t-il un jour avec sa femme, et pourquoi le petit Fortunato resta-t-il à la maison? 11. Que fit celui-ci en attendant ses parents? 12. Qui parut soudain devant lui et en quel état? 13. Que voulait-il et que lui répondit l'enfant? 14. Où Fortunato le cacha-t-il et comment le recouvrit-il? 15. Quelles précautions prit-il encore? 16. Qui arriva ensuite devant la maison? 17. Résumez la conversation entre l'adjudant et Fortunato. 18. Pourquoi l'inspection de la maison fut-elle rapide? 19. Dites comment l'adjudant décida l'enfant à lui révéler l'abri du *bandit.* 20. Comment celui-ci sortit-il de sa cachette? 21. Que fit-on pour le rendre inoffensif? 22. Décrivez l'arrivée de Falcone et de sa femme. 23. Pourquoi Falcone pensa-t-il que les soldats venaient pour l'arrêter? 24. Quelles dispositions prit-il pour se défendre? 25. Que craignit l'adjudant et que fit-il? 26. Comment expliqua-t-il l'affaire? 27. Racontez l'incident de la jatte de lait. 28. Dites l'attitude de l'enfant après le départ des soldats. 29. Que découvrit sa mère et que devint la montre? 30. Que se passa-t-il ensuite? 31. Que fit la mère en rentrant dans la maison? 32. Racontez brièvement la scène tragique de l'exécution.

Le Champion.

1. Donnez-nous une idée du philosophe Saverre. 2. Quelle est sa principale conviction philosophique? 3. Résumez les raisons

qu'il en donne. 4. Que dit-il de sa propre valeur? 5. Que pourrait-il prétendre pour expliquer sa prédilection pour les exercices physiques? 6. Parlez de son père. 7. Parlez aussi du village où ils habitaient. 8. Quelle était l'attitude des habitants envers son père et pourquoi? 9. Quelles étaient les qualités de Saverre et de son fils? 10. Comment l'enfant passait-il son temps? 11. Qui vint s'établir dans le village et pourquoi? 12. Parlez du garçon dont il est question dans l'histoire. 13. Racontez la première bataille où cet enfant fut mêlé. 14. Pourquoi Robert Dubourg accepta-t-il le combat et qu'est-ce qui arriva? 15. Qu'est-ce qui en résulta pour les petits garçons? 16. Qui s'émut des brutalités du jeune Davesne, à qui s'adressa-t-il et comment fut-il reçu? 17. Résumez la conversation des deux hommes. 18. Racontez brièvement leur bataille. 19. Par quel geste brutal et bas se termina-t-elle et comment Davesne défia-t-il l'assistance? 20. Qui s'interposa et que lui arriva-t-il? 21. Que fit le conteur et que lui arriva-t-il à son tour? 22. Quel spectacle décourageant présentait l'assistance? 23. Qui tenta de secourir les vaincus et comment se termina sa tentative? 24. Racontez les horreurs par lesquelles se termina cette troisième bataille. 25. Dites les souffrances du père du conteur. 26. Comment le père et le fils vivaient-ils après ces terribles événements? 27. Où et quand les adversaires se rencontrèrent-ils de nouveau? 28. Comment s'engagea la querelle? 29. Racontez brièvement cette quatrième bataille. 30. Parlez du triomphe des Davesne père et fils. 31. Dites les sentiments du conteur et de son père. 32. Comment et quand surgit une nouvelle aventure? 33. Comment le petit Davesne entama-t-il la querelle? 34. Que voulait-il faire au conteur? 35. Dépeignez le garçon qui accourut au secours du petit Saverre et dites ce qu'il fit. 36. Dites les impressions du conteur à ce moment-là. 37. Racontez cette cinquième bataille. 38. Dépeignez la joie du conteur. 39. Racontez la reprise de la bataille et son dénouement. 40. Qui vint alors se mêler à la lutte? 41. Racontez cette sixième bataille. 42. Racontez la reprise de la lutte. 43. Comment Davesne avoua-t-il sa défaite? 44. Dites l'allégresse du conteur et de son père. 45. Quelles relations d'amitié eurent-ils par la suite avec leurs sauveurs?

Le Paysage admirable.

1. Décrivez la route du Mont-Boron près de Nice. 2. Par quoi la beauté est-elle gâtée? 3. Que faisait le peintre en s'y promenant? 4. Que répondait son compagnon? 5. De quoi, à son avis, faut-il, au contraire, s'émerveiller? 6. Que virent-ils tout d'un coup au point le plus élevé de la route? 7. Qu'y avait-il de l'autre côté de la route? 8. Quelle idée leur vint-il? 9. Dites les questions qu'ils voulaient poser au concierge. 10. Que projetaient-ils encore? 11. Comment furent-ils accueillis à la villa? 12. Décrivez cette demeure. 13. Parlez aussi du paysage. 14. Comment les deux artistes exprimèrent-ils leur plaisir? 15. Qu'est-ce qui les rendit suspects au gardien? 16. Comment celui-ci les traita-t-il? 17. S'en aperçurent-ils? 18. Que regardaient-ils uniquement? 19. Pourquoi n'expliquèrent-ils pas au concierge le but de leur visite? 20. Comment quittèrent-ils la villa? 21. Comment arrivèrent les nouveaux habitants de la villa? 22. Que firent-ils tout de suite? 23. Parlez de la préoccupation des jeunes filles. 24. Que fit leur frère aussitôt arrivé? 25. Qui arriva le lendemain, et de quoi parla-t-on? 26. Comment passa-t-on le reste de la journée? 27. Que fit-on les jours suivants? 28. Dites l'aspect de la villa l'après-midi. 29. Dites l'aspect de la mer vers deux heures. 30. Que voyait-on quand la brise faiblissait? 31. Décrivez une tartane. 32. Qu'arrivait-il à la brume du soir? 33. Quelles dernières lueurs apparaissaient sur la mer? 34. Parlez de l'éclairage de la baie. 35. Quels animaux troublaient alors le silence? 36. Parlez du goûter à la villa. 37. Quels visiteurs revinrent à la fin de la saison? 38. A quoi avaient-ils pensé depuis leur premier passage? 39. Et qu'avaient-ils créé l'un et l'autre?

Résurrection.

1. Où Mme de Fresne s'était-elle assise? 2. Donnez-nous une idée du paysage qui s'étalait devant elle. 3. Parlez du soleil suivant l'auteur du conte. 4. Quelles fleurs et quels arbustes voyait-on? 5. Quelles senteurs respirait-on? 6. Qu'entendait-on et qu'annonçait cette cloche? 7. Faites le portrait de la jeune femme. 8. Dites comment elle était vêtue. 9. Quel malheur lui était-il arrivé? 10. Parlez de ses impressions à la sonnerie de la

cloche et devant le beau paysage printanier. 11. Analysez ces sentiments selon l'auteur du conte. 12. Où était son mari, et comment son absence aggravait-elle les peines de la jeune femme? 13. Où étaient en ce moment les enfants de son mari et pourquoi ne les accompagnait-elle pas à l'église? 14. Comment avait-elle traité jusqu'à présent les deux orphelins? 15. Pourquoi? 16. Quelle résolution avait-elle prise vis-à-vis d'eux en se mariant? 17. Quelle atroce impression s'était emparée d'elle petit à petit? 18. Pourquoi le mot « maman » lui était-il surtout pénible à entendre? 19. Comment s'était passée ce matin-là la remise des œufs de Pâques? 20. Quels cadeaux Mme de Fresne avait-elle faits aux enfants? 21. Quelle impression leur joie lui avait-elle causée? 22. Pourquoi? 23. Comment essaya-t-elle de lutter contre les sentiments injustes qui l'envahissaient? 24. Comment les justifiait-elle? 25. Quel souhait impie lui dicta sa douleur? 26. Que fit-elle pour échapper à cet horrible sentiment? 27. Décrivez sa promenade dans le parc. 28. Quelle idée lui vint vis-à-vis des orphelins? 29. Quels raisonnements se tint-elle pour justifier cet acte de marâtre? 30. Quel avait été le souhait de la mère sur son lit de mort? 31. Quel engagement Mme Fresne avait-elle pris à l'égard de ce vœu? 32. Que dit l'auteur de la jalousie rétrospective? 33. Quel fut l'effet de ce sentiment sur Mme de Fresne? 34. Comment la douceur naturelle de la jeune femme se conciliait-elle avec la dure résolution qu'elle avait prise? 35. Comment essaya-t-elle encore d'endormir ses scrupules? 36. Que revoyait-elle dans son imagination maladive? 37. Quel besoin impératif ressentit-elle alors, et que fit-elle? 38. Quels soins prenait-elle chaque jour de la chambre de son cher disparu? 39. Esquissez l'image de la jeune femme, chargée d'une gerbe de bruyères, se dirigeant vers la villa. 40. Quelle surprise l'y attendait? 41. Que faisaient Guy et Alice dans la chambre de leur frère? 42. Quels souvenirs gardent-ils des Pâques de l'an précédent? 43. Quels souhaits font-ils et à quoi font-ils allusion? 44. Quel miracle s'accomplit derrière la porte? 45. Comment leur mère entre-t-elle et que dit-elle? 46. Parlez de leurs effusions à tous trois.

NOTES

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME

Page 3. ANATOLE FRANCE[1] (1844–1924). Un des plus grands écrivains contemporains, célèbre dans le monde entier. Son esprit est fin, souple et complexe. Son savoir est universel, son style d'une merveilleuse perfection. Il excelle à manier l'ironie. Il raille le pédantisme, l'orgueil, le fanatisme, et il allie la grâce la plus pure aux conseils les plus judicieux de tolérance et de modestie. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus universellement appréciés sont probablement: *Le Livre de mon Ami*, *Le Crime de Sylvestre Bonnard* et *L'Ile des Pingouins*.

Les trois contes que nous publions ici ont été tirés des ouvrages suivants: *Le Jongleur de Notre-Dame* de *L'Étui de Nacre*, *Le Marchand de Lunettes* de *Pierre Nozière*, *Comment je devins Académicien* de *La Vie en Fleur* (CALMANN-LÉVY, *Éditeur*).

3. Le Jongleur de Notre-Dame. L'auteur a tiré le sujet de ce conte d'une *légende* du moyen âge.

3. — 1. . . . **roi Louis.** Il s'agit de Louis IX, ou Saint-Louis, la plus noble figure du moyen âge; *le temps du roi Louis* est une métaphore pour *le moyen âge*.

2. **Compiègne.** Très vieille ville au nord-ouest de Paris. Déjà immortalisée par la bataille où Jeanne d'Arc fut faite prisonnière, elle est célèbre depuis la guerre à cause de sa proximité avec le carrefour où fut signé l'armistice.

21. **Gagnant son pain à la sueur de son front.** Lorsque Adam, le premier homme, après avoir désobéi à Dieu, fut chassé de l'Éden, le Seigneur le condamna à gagner son pain à la sueur de son front. L'auteur se fait un malin plaisir d'employer cette phrase millénaire en parlant du pauvre jongleur qui, au sens propre du mot, gagnait son pain à la sueur de son front.

4. — 4. **Marie de France.** Femme poète du XIIe siècle, auteur de contes et de fables où La Fontaine puisa celle de *La Cigale et la Fourmi*.

16. **Samson.** Samson, juge des Hébreux et célèbre par sa force, fut trahi par Dalila.

5. — 6. **Mystère.** Les mystères sont les drames pieux qu'on jouait au moyen âge. Le spectacle, qui durait quelquefois plusieurs jours, était entrecoupé par des farces et des scènes comiques où les «fous» jouaient un rôle.

[1] Pseudonyme d'Anatole Thibault.

20. **Denier.** Ancienne monnaie française, douzième partie d'un sou.

25. **De Soissons à Beauvais.** Ces deux villes du nord-est de la France sont à environ 100 kilomètres l'une de l'autre.

6. — 2. **Marie l'Égyptienne.** Une pécheresse repentie, devenue sainte.

9. **La scolastique.** La méthode employée dans les écoles de théologie du moyen âge.

13. **Fines miniatures.** La grande occupation des monastères avant la découverte de l'imprimerie était la transcription de manuscrits copiés à la main et enluminés par les moines.

14. **La Reine du ciel.** La Vierge Marie.

14. **Salomon.** Poète et roi des Israélites.

27. **Ève.** La première femme, d'après la Bible.

31. **Le Cantique.** Le *Cantique des Cantiques* de l'Ancien Testament.

32. **Des images de la Vierge.** Des allégories sous lesquelles on représente la Vierge. Remarquez avec quel soin et quels détails Anatole France parle de ce travail: c'est qu'il était un amateur passionné des vieux manuscrits du moyen âge.

7. — 15. **Proses . . . hymnes.** Les *hymnes* sont des chants liturgiques, dont les vers latins sont rythmés et groupés en strophes; dans les *proses*, les vers sont sans mesure mais rimés.

17. **Un Picard.** De la Picardie, ancienne province française.

18. **En langue vulgaire.** En français d'alors; le latin étant le langage choisi, celui des prêtres, des savants et des nobles.

30. **Marchant en mesure.** Le simple jongleur résume de façon rustique la métrique, c'est-à-dire la science des vers.

8. — 28. **Dom.** Titre donné à certains religieux.

9. — 14. **Heureux les simples.** Une des paroles de l'Évangile qu'on cite le plus souvent.

LE MARCHAND DE LUNETTES

Page 9, line 24. **Quai Malaquais.** A Paris. Ce quai a été pendant des siècles le quartier attitré des libraires. Il est encore celui des bouquinistes et des marchands d'antiquités. C'est là qu'Anatole France a pris tout enfant le goût des choses du passé et des vieilles légendes manuscrites dont il fut un fervent admirateur.

10. — 14. **Théogonie.** Ensemble des divinités d'un peuple polythéiste.

29. **Le pont des Saints-Pères** traverse la Seine en face de l'Institut.

35. **Boîte de Nuremberg.** Nuremberg est une ville d'Allemagne célèbre pour la fabrication de jouets d'enfants. Il est probablement question ici d'une ménagerie ou de l'arche de Noé dont Anatole France parle plus loin.

11. — 6. **Mme Mathias.** La bonne de l'enfant.

8. **Saxe.** État de l'Allemagne du Nord. En anglais: Saxony.

22. **Le Louvre.** Immense palais sur la rive droite de la Seine. Autrefois la demeure des rois, à présent un très riche musée.

22. **Les Tuileries.** Autre palais célèbre, qui fut détruit en 1871.

12. — 1. **Le docteur Nozière.** A travers tous ses ouvrages l'auteur représente son père comme étant médecin, en réalité il était libraire.

22. **Fronton Louis XIV.** Dans le style Louis XIV, c'est-à-dire imité de l'architecture antique avec décoration extérieure recherchée.

13. — 9. **Sacramento.** Capitale de l'état de Californie.

10. **Malais.** Habitants de la Malaisie, une des principales divisions de l'Océanie.

16. **Sierra Nevada.** Montagnes des États-Unis.

22. **Champs-Élysées.** Célèbre promenade à Paris.

27. **Place St-Sulpice, pont d'Iéna.** A Paris. Devaient être les buts extrêmes des promenades d'Anatole France enfant.

15. — 15. **Ne veut pas entendre parler de l'hôpital.** L'hôpital public ayant été à travers les siècles une institution pour les pauvres, ainsi qu'un laboratoire pour les médecins, la répugnance des malades pour entrer dans ces maisons était à peu près général à l'époque où fut écrit ce conte.

26. **Arche de Noé.** Suivant la légende biblique, Noé s'enferma dans une maison flottante, l'arche, avec sa famille et un couple de chaque espèce animale pendant les quarante jours que dura le déluge.

16. — 19. **La Cosmogonie.** Théorie concernant la création ou l'origine du monde.

20. **Pierre Nozière.** L'auteur s'est toujours peint sous ce nom.

22. **Ptolémée.** Astronome grec. D'après son système, la Terre était le centre de l'univers. De même le jeune Pierre Nozière croyait avant cette catastrophe qu'autour de lui gravitaient la quiétude et le bonheur.

COMMENT JE DEVINS ACADÉMICIEN

Page 16, line 24. **Élèves de Philosophie.** Dans les lycées et collèges français la classe de Philosophie termine les études secondaires section *Lettres*. La classe de Mathématiques termine les études secondaires section *Sciences*. Le collège est en France une école secondaire, comme le lycée.

17. — 17. **Rhétoricien.** Au temps de la jeunesse d'Anatole France, la classe qui précédait la classe de Philosophie s'appelait classe de Rhétorique. C'est maintenant la classe de Première (Section *Lettres*).

18. — 2. **Une académie célèbre.** Boutade d'Anatole France au sujet de l'Académie Française. Il en fut membre, lui aussi, mais n'assistait pas à ses séances.

8. **Molière.** Grand écrivain et acteur comique français du XVIIe siècle.

9. **Fénelon.** Évêque et écrivain français du XVIIe siècle, précepteur des enfants de Louis XIV.

11. **Chateaubriand.** Grand écrivain romantique du XIXe siècle.

16. **Berryer.** Avocat français célèbre.

27. **Il ne comprit pas . . .** Il ne comprit pas que ce n'était pas une trouvaille, il oubliait que l'Académie Française existe depuis plus de deux siècles.

32. **Blaise Pascal.** Illustre mathématicien, physicien et philosophe français (1623–1662).

19. — 21. **Aladin.** Héros d'un des contes des *Mille et une Nuits*.

33. **Saint-Cyrien.** Élève de l'École spéciale Militaire de St-Cyr. Le jeune homme dont il est question se préparait à entrer à cette école.

20. — 1. **Borda.** Vaisseau qui, jusqu'en 1913, porta l'École Navale. Sauvigny se préparait à entrer à cette école.

4. **Artaban.** Héros d'un roman du XVIIe siècle *Cléopâtre* dont le caractère plein de fierté a passé en proverbe.

29. **J'y mis des beautés,** etc. Tout ce paragraphe est d'une fine ironie: l'éloquence du jeune collégien étant, de ce fait, l'antithèse complète du style d'Anatole France.

22. — 20. **Nozière.** Voir note **16.** 20.

24. — 3. **Myrrhon.** Célèbre sculpteur grec qui a fait la statue du *Discobole*.[1]

16. **Écarté.** Jeu de cartes très en honneur il y a une cinquantaine d'années.

LA CLOCHE

Page 26. Jules Lemaître (1853–1914). Critique littéraire et auteur dramatique français. A manié une langue unique de clarté, de souplesse et d'élégance. En plus de ses études critiques et de son œuvre théâtrale, il a écrit un roman et des contes qui témoignent d'un esprit d'observation rare et d'une finesse de lettré.

La Cloche a été tirée du recueil intitulé *Myrrah*, et *Les deux Saints*, de *Sérénus*. (Alphonse Lemerre, *Éditeur*.)

26. — 1. **Lande-Fleurie.** Village quelconque.

27. — 1. **Nunc dimittis servum,** etc. . . . Maintenant, Seigneur, tu renvoies ton serviteur en paix, selon ta parole. (On peut mourir après avoir vu accomplir ses plus chères espérances.)

5. **Rosy-les-Roses, Pont-l'Archevêque.** Tous ces noms sont imaginaires et imités de noms réellement existants.

12. **Saint François.** Saint François d'Assise, célèbre par son amour pour la nature, les oiseaux et les bêtes.

28. — 15. **Pièce blanche.** Les pièces blanches, ou d'argent, sont: 50 centimes, 1 franc, 2 francs et 5 francs.

31. — 16. **Pistole.** Monnaie d'or ancienne valant environ 10 francs.

[1] Statue antique. Au musée du Louvre, à Paris.

32. — 15. **Noces d'or.** Les prêtres catholiques ne se marient pas. Il ne s'agit donc pas ici d'un anniversaire de mariage, mais du 50e anniversaire de l'ordination. On dit plus fréquemment *jubilé* en parlant de ces anniversaires religieux.

30. **Attrition, contrition.** Termes de théologie qui signifient *remords*. *L'attrition* est le regret imparfait de la faute; la *contrition* implique avec le regret de la faute le désir de la réparer et la ferme résolution de ne jamais la recommencer.

33. — 14. **Après l'Évangile.** Dans les églises catholiques, le sermon en chaire a lieu après que le prêtre a lu l'Évangile du jour. On appelle cette partie de la messe le *prône*.

29. **Suzie et Bettina Percival.** Personnages du roman de Ludovic Halévy *L'Abbé Constantin*.

34. — 1. **Souffrirait encore plus de difficulté,** etc. L'auteur, qui fut un grand critique, trouvait sans doute que l'auteur de *L'Abbé Constantin* a exagéré les qualités de générosité de ses deux héroïnes.

LES DEUX SAINTS

Page 34, line 6. **Champignol-les-Raisins.** Nom fantaisiste d'un village.

16. **Il faisait . . . des miracles.** L'auteur ne croyait pas aux miracles. Il constate seulement que les paysans y croyaient.

35. — 6. **Bouasse-Lebel.** Maison spécialisée dans le commerce des livres et objects de piété.

23. **C'est ce que je vous souhaite . . .** Formule qui finit fréquemment les sermons.

37. — 23. **Arche.** *Arche d'alliance* ou *Arche Sainte*. Coffre où les Hébreux gardaient les tables de la Loi.

38. — 3. **Francs-Maçons.** Les francs-maçons français ne vivent pas en bonne intelligence avec l'église catholique. Aussi, dans la bouche d'un bon catholique, franc-maçon est-il un terme de mépris et un synonyme de mécréant.

17. **L'Angélus.** Prière qu'on dit trois fois par jour et qu'on annonce au son des cloches.

40. — 31. **Lourdes.** Lieu de pèlerinage célèbre. Dans l'opinion de beaucoup de catholiques, les eaux de Lourdes possèdent des propriétés miraculeuses.

32. **Officier de santé.** Médecin qui n'a pas le grade de docteur en médecine. Ils étaient nombreux dans les campagnes il n'y a pas encore longtemps.

LE PETIT CARNET

Page 42. Michel Corday.[1] Romancier français, né en 1869. C'est souvent un conteur délicieux, mais plus souvent encore, un

[1] De son vrai nom Louis Edmond Pollet.

peintre extrêmement réaliste de déchéances morales résultant des conditions difficiles de l'existence actuelle.

Le Petit Carnet a été tiré du recueil de contes intitulé *Plaisirs d'auto*, et *La Force de l'Amour* du volume *Des Histoires*. (Ernest FLAMMARION, *Éditeur*.)

11. **Saint-Denis.** Ville industrielle non loin de Paris.

17. **Compiègne, Fontainebleau,** etc. . . Villes de France situées l'une au nord, l'autre au sud-est de Paris, célèbres toutes deux par leurs magnifiques châteaux, anciennes résidences impériales, et par leurs forêts séculaires.

18. **Mantes** est à l'ouest de Paris et **Ferrières** à l'est. Ce sont de petites localités charmantes sur les bords de rivières paisibles.

19. **Ile-de-France.** Ancienne province française dont la capitale était Paris et où se trouvaient englobées les quatre villes citées.

43. — 15. **Les lèpres de la banlieue.** La banlieue immédiate de Paris est déparée presque partout par des masures sordides, des camps de romanichels, tout un étalage de misères et de saleté; cela fait tache comme la lèpre et inquiète comme elle.

45. — 8. **Pierrefonds** situé tout près de Compiègne et célèbre par son imposant château féodal restauré au XIXe siècle.

10. **Barbizon.** Localité située dans la forêt de Fontainebleau et très fréquentée par les artistes peintres.

12. **Dieppe.** Petit port de mer sur la Manche, encastré dans de hautes falaises crayeuses qui dominent à pic.

15. **Rouen.** Grande ville de France, sur la Seine, non loin du Havre.

LA FORCE DE L'AMOUR

Page 46, line 4. **César,** empereur romain. Le jeune homme dont il est question rappelle par la fierté de son regard et la netteté des lignes de son visage les caractéristiques de la famille des Césars.

12. **Les Pyrénées.** Chaîne de montagnes entre la France et l'Espagne.

15. **Les Landes.** Région sablonneuse et souvent marécageuse du sud-ouest de la France.

17. **Chênes-lièges, pins . . .** Cette région des Landes a été assainie par la plantation de pins maritimes qui ont fixé les sables et dont l'exploitation constitue la principale richesse de la contrée.

LE VIOLONEUX

Page 52. HENRY BORDEAUX. Romancier et critique français, né en 1870. Le cadre de ses romans est presque toujours son pays natal, la Savoie, et son thème favori, la défense de la famille française qu'il croit menacée. Ses dénouements sont empreints d'une vigoureuse moralité et il est un conteur facile, accessible à tous. Ses meilleurs ouvrages sont probablement: *La Maison* et *La Robe de Laine*.

Les deux contes de notre recueil ont été extraits du volume de contes intitulé *Le Chemin de Roselande.* (MAISON ALFRED MAME et FILS, Tours.)

53. — 28. **Bien confessée et administrée.** Dans la religion catholique la confession et l'extrême-onction sont les derniers sacrements administrés au fidèle mourant. Le mot «administrée» signifie que ces sacrements ont été reçus.

54. — 3. **Comme le moulin de la chanson.** Réminiscence de la chanson séculaire: « Meunier, tu dors, Ton moulin va trop vite; Meunier, tu dors, Ton moulin va trop fort. » L'agonisante semble dormir, tandis que son cœur ressemble au moulin de la chanson.

18. **Le charpentier.** Dans les campagnes françaises, le charpentier, ou plus souvent le menuisier fabriquent les cercueils.

L'INUTILE

Page 59, line 5. **Un mètre cinquante.** (= 4 feet, 6.44 inches.)

61. — 7. **Du mouron pour le petit oiseau.** Calembour. Les marchands de mouron annoncent leur marchandise dans les rues de Paris par le cri *Du mouron pour les petits oiseaux.*

65. — 6. **Meuse.** Fleuve qui passe à Verdun.

6. **Verdun.** Ville et camp retranché. En 1916, pendant près de dix mois, les Français y résistèrent victorieusement aux attaques des Allemands. Tout le pays alentour fut complètement ravagé et retourné. Verdun est devenu synonyme d'hécatombe.

8. **La ville immortelle.** Verdun, immortalisé par l'effroyable bataille dont il fut le centre.

28. **Chant du Départ.** Célèbre chant patriotique français.

PAUVRE JOIE

Page 67. PIERRE VALDAGNE. Romancier et auteur dramatique français, né en 1854. A écrit une douzaine de romans, dont le plus connu est probablement *La Confession de Nicaise*, et cinq pièces de théâtre dont les meilleures sont probablement *La Peur de l'être* et *La Blague.*

Pauvre Joie a été tiré du volume de contes intitulé *Le Cœur Serré.* (ERNEST FLAMMARION, *Éditeur.*)

3. **Celle de 70.** La Guerre franco-allemande de 1870–71.

4. **Celle-ci.** La Grande Guerre de 1914–1918.

70. — 25. **Angoulême.** Ville de l'ouest de la France.

PAROLE D'HONNEUR

Page 72. JEAN REIBRACH,[1] romancier français né dans le département du Rhône en 1855, mort en 1927; donna sa démission de capitaine après la publication de son premier roman *La Gamelle*, peinture

[1] Pseudonyme de Jean Chabrier.

peu flattée de la vie de garnison. Ses principaux ouvrages sont: *Aller et Retour, Le Lendemain, Le Poison, La Force de l'Amour, Les Sirènes, La Nouvelle Beauté, La Houle, Au Fond du Cœur.*

72. Parole d'honneur. Ce conte est un épisode imaginaire de la guerre civile qui éclata à Paris en 1871, et qui est connue dans l'histoire sous le nom de *la Commune.*

3. **Fédérés.** On appela *fédérés* ou *communards* les bataillons d'insurgés qui se battirent contre les troupes régulières.

4. **L'armée de Versailles.** Le gouvernement national siégeait à Versailles, et c'est là que les troupes régulières se concentrèrent avant de combattre les insurgés.

7. **XIe arrondissement.** Paris se divise en 20 arrondissements et chaque arrondissement est administré par un maire, assisté d'un conseil municipal.

13. **Le démon de la guerre.** La Guerre franco-allemande de 1870–71 dont la Commune fut la conséquence.

17. **Les Prussiens.** L'empire d'Allemagne n'existait pas encore. La guerre avait été déclarée par la France au roi de Prusse. Aussi, pour désigner les ennemis de cette guerre on se servait en France du terme général Prussiens. A la suite de ses succès militaires en France, le roi de Prusse se fit élire empereur d'Allemagne.

75. — 5. **Comme un chevalier d'autrefois.** Les chevaliers qui formaient au moyen âge une société très puissante avaient pour principales qualités le respect de la parole donnée et le mépris de la mort.

13. **Belleville.** Quartier de Paris.

24. **Le Bourget.** Localité près de Paris où l'on se battit terriblement pendant la guerre de 1870–71. Elle est à présent célèbre par son aérodrome.

LES PISTOLETS

Page 79. Paul Margueritte (1860–1918). Célèbre écrivain français. En collaboration avec son frère Victor il a écrit de nombreux ouvrages où il développe des idées philosophiques et morales en faveur du devoir, de l'honneur, de la famille, du patriotisme. Les plus connus sont: *Poum, Femmes Nouvelles, Le Désastre* et *Les Braves Gens.*

Le conte *Les Pistolets* a été tiré du volume intitulé *L'Album Secret.* (Ernest Flammarion, *Éditeur.*)

12. **Chevauchées d'Algérie.** L'Algérie est une colonie française au nord-ouest de l'Afrique. La conquête en a duré soixante-dix ans environ (1830–1901).

13. **d'Italie.** En 1859 une armée française aida les Italiens à chasser les Autrichiens de la Lombardie.

13. **du Mexique.** En 1863 Napoléon III envoya une armée française au Mexique pour y fonder un empire. L'entreprise échoua et l'armée fut rappelée sur la demande des États-Unis.

15. **Second Empire** (1851–1871). En 1848, Louis Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Ier, fut élu Président de la République. Trois ans plus tard il fit arrêter les députés les plus populaires, dispersa l'Assemblée Nationale et se fit élire président pour dix ans. Mais bientôt après il se fit proclamer empereur sous le nom de Napoléon III. Sous son règne la France connut une grande prospérité matérielle et quelques gloires militaires, mais la politique extérieure de l'empereur qui, à l'exemple de son oncle, voulut exercer l'hégémonie en Europe, amena la guerre de 1870–71 qui ruina et humilia la France. Napoléon III fut déclaré déchu et la République fut de nouveau proclamée en France. *Soleil trompeur* évoque les batailles glorieuses dans des pays chauds: l'Italie, l'Algérie, le Mexique, et l'inutilité de ces expéditions.

80. — 4. **Lefaucheux.** Armurier célèbre à l'époque du second Empire.

20. **Spahis.** Cavalerie coloniale française composée en grande partie d'Algériens et de Sénégalais.

20. **Constantine.** Ville d'Algérie.

28. **Les Arabes** forment la majeure partie de la population algérienne.

81. — 17. **Reichschoffen.** Commune du Bas-Rhin. En 1870 les cuirassiers français s'y signalèrent par une charge mémorable bien qu'inutile.

25. **Campagne de Prusse.** La Guerre franco-allemande de 1870–71.

82. — 20. **Prince royal** de Prusse.

20. **Woerth** et **Wissembourg.** Deux villes d'Alsace aux environs de Reichschoffen.

33. **Elsasshausen.** Bourgade aux environs de Reichshoffen.

LE JOURNAL DE MARTINE

Page 84. Miguel Zamacoïs. Poète, conteur, journaliste et auteur dramatique français, né à Louveciennes (Seine-et-Oise) en 1869. Parmi ses nombreux ouvrages, tous ingénieux et spirituels, il faut signaler surtout les comédies *Bohèmes*, *Les Bouffons* et *La Fleur merveilleuse*.

Le Journal de Martine a été tiré du recueil de contes intitulé *Un singulier Roman d'Amour*. (Ernest Flammarion, *Éditeur*).

1. **Maud.** *Maud* n'est pas un prénom français. C'est un prénom anglais adopté par snobisme.

3. **Pneumatiques.** Lettres ou cartes plus rapides que les lettres ordinaires et utilisées à Paris. Le transport se fait de bureau de poste à bureau de poste au moyen d'air comprimé.

7. **Deauville.** Station balnéaire de grande élégance sur les bords de la Manche.

8. **Cabourg.** Autre station balnéaire sur la Manche au sud de Deauville.

85. — 20. **Vaguerville, Folleville-en-Auge.** Localités normandes quelconques.

90. — 4. **Soyons dix-huitième siècle.** Au XVIIIe siècle le langage des salons était souvent métaphorique.

8. **Florian.** Fabuliste français du 18e siècle; symbolise souvent son siècle à cause de son langage « fleuri. »

91. — 12. **Nous sommes en Normandie.** Les Normands ont la réputation de n'être jamais catégoriques.

92. — 6. **Boulevard Haussman.** Une des grandes artères de Paris. La multitude des voitures y oblige les autos à une allure très lente.

11. **Trouville** est une plage normande qui, avant Deauville, sa proche voisine, eut un grand renom de luxe.

11. **Honfleur** fait face au Havre à l'embouchure de la Seine.

L'ODEUR DU BUIS

Page 94. François Coppée (1842–1908). Poète, romancier et auteur dramatique français. D'origine modeste, il a surtout exprimé les sentiments et les tristesses des petites gens pour qui il avait gardé une sympathie sincère. Pour cette raison il a été appelé le Poète des Humbles. Parmi ses drames il faut surtout citer sa première œuvre: *Le Passant*, où se révéla Sarah Bernhardt, puis *Severo Torelli*, *Le Luthier de Crémone* et *Pour la Couronne*. Parmi ses recueils de poésies: *Les Intimités* et *Les Humbles*. Il a écrit aussi des contes et nouvelles.

L'Odeur du Buis a été tiré des *Contes tout simples*. (Alphonse Lemerre, *Éditeur*.)

94. Buis. Le buis est un arbrisseau qui reste vert pendant la mauvaise saison, et dont les rameaux coupés se conservent très longtemps. Aussi l'a-t-on employé comme symbole dans la religion catholique. On en bénit de grandes quantités à la messe du dimanche qui précède Pâques et qu'on appelle Pâques-Fleuries ou Dimanche des Rameaux. Ces rameaux sont ensuite distribués aux fidèles qui les emportent dans leurs demeures où ils serviront de talisman.

95. — 4. **Lycée Louis-le-Grand.** Lycée de grande renommée, situé près de la Sorbonne.

5. **Le Limousin** est une ancienne province française qui fournissait beaucoup de maçons aux grandes villes, il y a une cinquantaine d'années.

10. **Licence.** La Licence est le grade intermédiaire entre le Baccalauréat et le Doctorat ou l'Agrégation.

96. — 5. **Sommation légale** ou **Sommation respectueuse.** Acte légal par lequel un fils de vingt-cinq ans et une fille de vingt et un ans obligeaient, avant 1907, leurs pères et mères à consentir à leur mariage lorsque ces parents avaient refusé leur consentement.

97. — 25. **Haute-Vienne.** Département de la France, faisant autrefois partie du Limousin.

28. **Brutus.** Consul romain connu pour l'héroïsme qu'il montra en faisant passer ses devoirs de magistrat et de patriote avant ses affections de famille. Il a condamné ses fils à mort et a présidé à leur exécution.

98. — 4. **Pâques-Fleuries** ou *Dimanche des Rameaux.* (Voir page 310: **Buis.**)

6. **En avril . . .** Le proverbe signifie qu'il ne faut pas se hâter de quitter les vêtements d'hiver.

10. **Les chevaux d'omnibus.** Il n'y a plus de chevaux d'omnibus à Paris.

23. **Faubourg Saint-Germain.** Synonyme de *noblesse.* C'était le quartier aristocratique de Paris il y a une cinquantaine d'années.

28. **Deux cents francs.** Il n'est naturellement plus question de salaires semblables à l'époque actuelle.

99. — 26. **Galilée.** Illustre mathématicien, physicien et astronome italien. Il découvrit les lois de la pesanteur, construisit la première lunette astronomique, et proclama que la terre tourne autour du soleil (1564–1642).

26. **Pourquoi Galilée?** Parce que ce fut Galilée qui découvrit le premier la régularité des oscillations du pendule.

100. — 11. **Carême.** Période de 40 jours d'abstinence et de pénitence observée par les catholiques avant la fête de Pâques.

27. **Tous les prix.** A la fin de l'année scolaire les meilleurs élèves des écoles françaises reçoivent des prix.

LA BONNE NOUVELLE

Page 102. René Bazin. Romancier français, né en 1853. Écrivain délicat. Il glorifie le travail de la terre et les vieilles traditions. Il ne cherche jamais à distraire le lecteur, mais plutôt à lui donner l'occasion de réfléchir. Dans son œuvre considérable il faut surtout mentionner *La Terre qui meurt*, *Les Oberlé* et *Le Blé qui lève.*

La Bonne Nouvelle a été tirée du volume de contes intitulé *Récits de la Plaine et de la Montagne.* (Calmann Lévy, *Éditeur.*)

104. — 13. **Deux heures par jour,** etc. A présent, institutrices, domestiques et autres ont droit à leur liberté un jour au moins par semaine.

106. — 21. **Donner des leçons au cachet** se dit par dénigrement pour *donner des leçons à domicile.* Autrefois les professeurs de leçons particulières laissaient chaque fois chez leur élève un carton à leur nom qu'on appelait *un cachet.* On payait, suivant les conventions, après 10, 20 ou 50 leçons.

24. **Le bruit des cassures.** Selon la coutume de cette époque, les trois sœurs s'habillaient de robes longues faites d'étoffes un peu raides et lourdes. Quand les femmes étaient assises, ces étoffes formaient des plis irréguliers raides et semblables à des cassures. En se dépliant, les tissus bruissaient à cause de leur allongement et de leur poids.

LES ÉTOILES

Page 109. ALPHONSE DAUDET (1840–1897). Poète, romancier et auteur dramatique français. Un des écrivains les plus charmants du XIXe siècle. Il plaît par son exquise sensibilité, son esprit quelquefois railleur, la justesse de son observation et son style délicat, expressif, clair et alerte. Il unit le réalisme et une imagination romanesque, l'observation et la fantaisie, l'ironie et la pitié, la grâce et la vigueur. Les meilleurs de ses romans sont probablement: *Le Petit Chose*, *Jack*, *Le Nabab* et *Tartarin de Tarascon*. Nul n'a su, comme lui, enfermer dans de courtes nouvelles, un tableau, une situation, un sentiment, et ses deux volumes de contes, *Lettres de mon Moulin* et *Contes du Lundi*, sont parmi les meilleurs en France.

1. **Le Luberon.** Ramification des Alpes en Provence.

5. **Simples.** On appelait autrefois *simples* les herbes et plantes médicinales. Les ermites et les religieux en faisaient les élixirs et les baumes avec lesquels on se soignait jadis.

6. **Le Piémont.** Région montagneuse d'Italie.

111. — 16. **La chèvre d'or, la fée Estérelle.** Génies provençaux.

112. — 3. **La Sorgue.** Petite rivière.

114. — 9. **Charlemagne,** le grand empereur du VIIIe siècle, est populaire dans les campagnes françaises, et ses exploits contre les Sarrasins d'Espagne (les Arabes du moyen âge) sont restés légendaires.

115. — 3. **La Belle Maguelonne** est l'héroïne d'un roman provençal datant du XVe siècle.

L'ARLÉSIENNE

Page 115. Arlésienne. *Arlésiens*, *Arlésiennes*, habitants de la ville d'Arles, sur le Rhône, en Provence.

23. **De mon moulin.** Pendant plusieurs années l'auteur, alors à ses débuts, a vécu dans un moulin abandonné, en Provence. Il est souvent fait allusion à ce moulin dans les contes d'Alphonse Daudet; et il en a d'ailleurs groupé plusieurs sous le titre *Lettres de mon Moulin*.

26. **La Provence** est une ancienne province de la France, située au bord de la Méditerranée.

117. — 7. **Lice d'Arles.** Promenade, ancien emplacement de jeux romains et de tournois du moyen âge.

118. — 31. **Ferrades.** Grandes manifestations à la fois sportives et utilitaires en Provence. Les jeunes gens du pays y luttent contre de jeunes taureaux et les maintiennent par les cornes pendant qu'on les marque au fer rouge au nom de leurs propriétaires.

31. **Vote.** Pour *fête votive*. Fête patronale du petit pays Fonvieille.

32. **Farandole.** Danse particulière à la Provence.

119. — 8. **Châteauneuf.** Le vin de Châteauneuf-du-Pape, récolté auprès d'Avignon et qu'Alphonse Daudet a appelé *le roi des vins* et *le vin des rois*.

LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE

Page 120, line 13. **Francet Mamaï.** *Francet* pour *François* ne s'emploie que rarement et probablement en Provence seulement.

16. **Mon moulin.** Voir note **115.** 23.

22. **Notre pays.** Un coin quelconque en Provence.

121. — 14. **Des Français de Paris.** Le Provençal pense que les Français en général ne comprennent rien aux choses de Provence, mais les Français de Paris représentent en plus le progrès et la science acharnés à détruire les anciens procédés. Le conteur provençal exprime sa rancune dans cette expression.

15. **Tarascon.** Ville de Provence où Alphonse Daudet a situé son immortel Tartarin.

122. — 9. **Le mistral et la tramontane** sont les vents locaux de la Provence. Les appeler respiration du bon Dieu est à la fois naïf et poétique.

127. — 4. **Parlements.** Cours de justice avant la Révolution; elles étaient pour toute la France au nombre de 13 en 1789.

LA CHÈVRE DE M. SÉGUIN

Page 127. Pierre Gringoire. Poète du XVIe siècle. Victor Hugo, dans son roman *Notre Dame de Paris* le représente comme un bohème que les rimes n'enrichissent pas. L'auteur du conte s'adresse à Pierre Gringoire comme à une personnification légendaire de tous les poètes et écrivains en général.

10. **Le pourpoint** et **les chausses** étaient les principales parties du vêtement, au moyen âge.

13. **Les pages du sire Apollo.** Apollon est le dieu grec et romain de la poésie, des arts, etc. L'expression *Les pages du sire Apollo* signifie serviteurs de la poésie, autrement dit: poètes. Il y a dans tout ce paragraphe un amusant mélange de modernisme et de moyen âge. Le pourpoint, les chausses, les écus sont du XVIe siècle et le couvert chez Brébant (le restaurateur à la mode) est du temps d'Alphonse Daudet.

16. **Écus à la rose.** Les écus étaient les anciennes pièces de monnaie d'argent et d'or. Ils n'étaient pas frappés à l'effigie royale et suivant leur dessin s'appelaient les *écus à la couronne*, les *écus à la Salamandre*, les *écus à la rose*, etc.

17. **Les jours de première.** En France, la première représentation d'une pièce de théâtre est un spectacle de gala auquel sont conviées des personnalités officielles, mondaines et artistiques. Assister à une « première » est un brevet d'élégance et de valeur.

128. — 12. **Barbiche de sous-officier.** Les sous-officiers du temps

d'Alphonse Daudet mettaient leur point d'honneur à porter une barbe.

16. **Esméralda.** Un des principaux personnages du roman de Victor Hugo *Notre Dame de Paris*. C'est une bohémienne pleine de grâce sauvage qui parcourait les rues accompagnée de sa petite chèvre aux cornes dorées.

9. **Patois.** Les patois sont des langues parlées en différentes régions de la France; ici, le mot a un sens péjoratif; on traite souvent de *patois* un français défectueux.

UN LÂCHE

Page 134. Guy de Maupassant (1850–1893). Écrivain réaliste français, remarquable par son grand don d'observation, par son style simple, ferme et précis et par son souci constant de peindre les choses telles qu'elles sont sans arrière-pensée philosophique et sans considérations sentimentales. Il a écrit quelques romans: *Une Vie*, *Mont-Oriol*, *Pierre et Jean*, *Fort comme la Mort*, etc., mais il est surtout un grand conteur.

20. **Le café Tortoni,** à Paris, était au XIXe siècle le rendez-vous élégant des hommes politiques et des gens de lettres.

135. — 34. **L'échange de cartes de visite** entre deux hommes qui se sont querellés est le prélude d'un duel.

136. — 4. **Un duel.** Au temps où l'auteur écrivit ce conte le duel était assez fréquent. Il y avait dans la haute société française beaucoup de désœuvrés qui avaient raffiné à l'extrême les questions d'honneur, et considéraient le duel comme seul capable de les résoudre. A présent on ne se bat pas pour des raisons aussi futiles. Les duels sont d'ailleurs interdits et les duellistes sont poursuivis devant les tribunaux, même lorsque l'offense a été irréparable.

137. — 12. **Se considérait comme l'insulté.** Dans le règlement des conditions d'un duel, l'insulté, ou l'offensé, a quelques privilèges que l'offenseur n'a pas. Entre autres celui de choisir l'arme.

142. — 26. **Gastinne Renette.** Armurier de l'époque.

143. — 10. **. . . chassé du monde.** Ceci est exagéré. Ce qu'il y a de vraiment réaliste dans ce conte, ce sont les affres d'un homme à la pensée de sa fin prochaine. L'auteur les a décrites d'une façon magistrale, parce que ce sont des sentiments auxquels lui-même était en proie, car il fut obsédé et traqué par la crainte de la mort.

MENUET

Page 143. Menuet. Danse grave qui s'exécute à deux personnes. Elle était fort à la mode au XVIIe et au XVIIIe siècles.

143. Paul Bourget. Écrivain français dont nous donnons dans ce volume un conte et une notice biographique. Voir note **263.**

144. — 30. **Cafés bruyants.** Il s'agit des cafés où fréquentaient les étudiants d'alors, au Quartier Latin.

145. — 2. **Le Luxembourg.** Jardin public à Paris, situé près de la Sorbonne, au Quartier Latin.

146. — 17. **Battit un entrechat.** L'entrechat était un saut pendant lequel on entrechoquait les deux pieds l'un contre l'autre, produisant ainsi un battement.

147. — 8. **Louis XV.** Roi de France (1710–1774).

9. **Clermont.** Nom d'une famille illustre de France.

26. **Siècle galant.** Le XVIIIe siècle.

149. — 7. **La province.** Toute la France par rapport à Paris. Partir pour la province, c'est quitter Paris.

CLAIR DE LUNE

Page 149, line 19. **... nom de bataille.** La *Bataille de Marignan* est une date mémorable dans l'histoire de France. En 1515 François Ier y remporta une victoire sur les Suisses.

153. — 13. **Pères de l'Église.** Théologiens dont les écrits ont servi de base aux dogmes catholiques. Presque tous furent des mystiques et des poètes.

155. — 13. **Ruth et Booz.** Deux personnages bibliques, dont la rencontre en une nuit émouvante comme celle que dépeint Maupassant a été immortalisée par un poème de Victor Hugo et par un tableau de Poussin.

LE BONHEUR

Page 155, line 25. **Avant l'entrée des lampes.** A l'époque où ce conte a été écrit, l'électricité n'était pas encore entrée en application, et quand le soir tombait, on apportait des lampes à huile ou à pétrole.

156. — 31. **La Corse.** Grande île de la Méditerranée.

160. — 7. **Nancy.** Grande ville au nord-est de la France.

161. — 6. **La Lorraine.** Ancienne province française dont Nancy était la capitale.

163. — 6. **Qu'importe! elle fut heureuse.** Ce conte a été écrit à l'époque du romantisme où les questions d'amour étaient prépondérantes. Il dépeignait donc une aventure d'amour tout à fait vraisemblable. Aujourd'hui, un tel choix, amenant de telles conséquences et surtout une pareille constance, paraissent plutôt du domaine de la fantaisie.

MON ONCLE JULES

Page 163, line 18. **Le Havre.** Ville et grand port sur l'Atlantique.

164. — 28. **On en faisait montre en ville.** En France, il n'y a pas encore longtemps, les parents qui ne pouvaient pas donner une dot à leurs filles avaient des difficultés à les marier. Aussi il arrivait souvent, surtout dans les petites villes, qu'ils les paraient de leur mieux et les

promenaient gravement le dimanche afin de tenter quelque prétendant. A présent, que les jeunes filles françaises se mêlent à la vie sociale du pays, la difficulté de marier des filles sans dot s'est bien aplanie.

167. — 2. **Ingouville.** Faubourg du Havre.

15. **Jersey.** Ile anglaise, située dans la Manche, près des côtes françaises. Victor Hugo y fut exilé pendant plusieurs années.

25. **Granville, Saint-Malo.** Ports sur la Manche.

168. — 31. **Comment il fallait s'y prendre.** Au temps de Maupassant, les huîtres étaient encore une denrée rare, et peu de personnes en mangeaient couramment. A présent personne n'a plus besoin de leçons pour manger les huîtres.

LA FICELLE

Page 173, line 1. **Goderville.** Village près du Havre, en Normandie.

10. **Blouse . . . bonnet.** Les paysans français ont presque tous délaissé la blouse, et les paysannes le bonnet. Ils portent maintenant, quand ils vont au marché, les mêmes vêtements que les habitants des villes.

25. **Le char à bancs.** De même cet ancien véhicule est presque partout remplacé par l'auto.

174. — 13. **Bréauté** et, plus loin, **Beuzeville, Manneville, Ymauville, Montvilliers, Criquetot** sont des localités normandes de peu d'importance.

179. — 23. **Ne sachant pas lire,** etc. A présent il n'y a probablement pas en France de paysans qui ne sachent pas lire.

LA PARURE

Page 183, line 22. **Camarade de couvent.** La plupart des jeunes filles françaises de l'époque de Maupassant étaient élevées dans des couvents.

185. — 9. **Nanterre.** Petite localité de la banlieue de Paris. A présent la plaine où elle est située est couverte de constructions, maisons ou usines, mais au temps de Maupassant il y avait encore du gibier.

187. — 33. **La rue des Martyrs,** à Paris, grimpe le long de la colline Montmartre jusqu'à la place Clichy par une pente fort rapide. Elle est assez éloignée de la Seine, et c'est dire que le trajet du retour fut long et pénible.

188. — 21. **Fiacre.** A présent on ne trouve plus de fiacres à Paris. Ils ont été remplacés par des taxi-autos.

34. **Petites voitures.** Autrefois les entreprises qui louaient les fiacres. Ce sont maintenant des compagnies ou des sociétés de taxi-autos.

189. — 20. **Palais-Royal.** Magasins de bijouterie installés au rez-de-chaussée du palais de ce nom.

190. — 26. **Monta l'eau.** A l'époque de Maupassant l'eau n'était pas distribuée dans tous les étages de tous les immeubles de Paris.

191. — 19. **Champs-Élysées.** Avenue superbe qui va de la place de la Concorde à l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile. Ses côtés sont bordés de jardins et de palais; c'est une promenade très appréciée des Parisiens.

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS

Page 193, line 29. **La Normandie.** Riche province du nord-ouest de la France.

194. — 1. **Les Prussiens.** Voir note **72.** 17.

202. — 8. **Sous-préfecture.** La France se divise en 89 départements. L'administration du département est confiée à un préfet installé dans une préfecture, ou chef-lieu du département. Le département se divise en arrondissements, administrés chacun par un sous-préfect installé dans une sous-préfecture, ou chef-lieu d'arrondissement. La préfecture et les sous-préfectures sont les villes les plus importantes d'un département. La sous-préfecture dont il est question, Roche-Oysel, n'existe pas; c'est un nom inventé par l'auteur.

L'HORLOGE

Page 203. Jean Richepin (1849–1926). Poète, romancier et auteur dramatique français, romantique par son exubérance et ses hardiesses, mais réaliste par les sujets qu'il a traités. Parmi ses recueils de vers (où il y a beaucoup d'argot populaire) il faut mentionner *La Chanson des Gueux* et *Les Blasphèmes;* parmi ses romans: *La Glu* et *Miarka*, et parmi ses œuvres théâtrales: *Le Flibustier*, *La Martyre*, *Par le Glaive* et surtout *Le Chemineau.* Il semble que dans ce personnage, toujours la chanson aux lèvres, épris du grand air et de la grande route, le poète ait voulu se peindre lui-même.

L'Horloge a été tirée d'un recueil de contes intitulé *Le Coin des Fous.* (Ernest Flammarion, *Éditeur.*)

7. **Le Mail.** Nom général de promenades plantées d'arbres et ayant servi originairement à jouer au « mail, » jeu précurseur du croquet.

25. **Génovéfains.** Ordre de moines artistes et érudits.

206. — 1. **Saint-Jean.** La fête de Saint-Jean, le 24 juin de chaque année.

23. **Angélus.** L'Angélus se sonne le matin, à midi, et à la nuit tombante.

208. — 11. **Les beffrois** étaient des tours annexées aux églises ou aux hôtels-de-ville. Au moyen âge, on y faisait le guet, on y sonnait l'alarme. Ces tours furent dans le nord-est de la France des édifices très artistiques, ornés d'horloges anciennes à cadrans extérieurs. On cite surtout les beffrois de Douai, d'Arras, de St. Quentin.

12. **Carillon.** Dans beaucoup d'églises au nord et à l'est de la France, les horloges possèdent des carillons, assemblages de cloches se déclenchant aux heures et aux demi-heures pour accompagner d'un air agréable et sonore les coups marquant les heures. Ces carillons ont été une célébrité et une science au moyen âge, de même que les mécanismes compliqués qui animaient des personnages suivant l'heure et le jour indiqueés par le cadran. La plus célèbre de ces horloges est celle de la cathédrale de Strasbourg qui est, dit-on, remontée pour mille ans et qui a servi de modèle à maintes horloges moins fastueuses et moins durables.

LA SAINT-NICOLAS

Page 209. André Theuriet (1833–1907). Poète et romancier français. D'un goût délicat, au style sain et franc, avec un amour sincère de la nature, il est le peintre des forêts et des campagnes de France. Ses principaux romans sont: *Le Mariage de Gérard, Raymonde, La Maison des deux Barbeaux, Amour d'antan.*

209. La Saint-Nicolas, le 6 décembre, se célèbre dans le nord et l'est de la France par l'observance de traditions qui rappellent celles de Noël. Mais partout Saint Nicolas est honoré comme le protecteur des jeunes garçons.

211. — 8. **Du Panthéon au Collège Chaptal.** Le Panthéon qui se trouve au Quartier Latin, est l'édifice qui renferme les tombeaux des grands hommes. (Les grands militaires sont inhumés aux Invalides.) Le Panthéon signifie ici le Quartier Latin, l'Université, les lycées, les grandes Écoles où le professeur avait des leçons. Le collège Chaptal est à l'autre bout de Paris. Aller de l'un à l'autre c'est traverser Paris.

28. **Lorraine.** De la province française, la Lorraine.

31. **L'Argonne.** Une région de la Lorraine.

212. — 17. **Les capucins.** Ordre religieux.

28. **La Champagne.** Ancienne province française célèbre par ses vignobles.

31. **Une petite ville aux toits,** etc. Il s'agit de Clermont-en-Argonne, petite ville détruite pendant la guerre.

215. — 24. **Utrecht.** Ville des Pays-Bas. Le velours d'Utrecht a été célèbre pendant longtemps.

31. **Boilly.** Peintre et lithographe français de la première moitié du XIXe siècle.

216. — 30. **La potée lorraine** est un plat régional pour lequel on fait cuire longuement à petit feu dans un pot en terre toutes sortes de légumes avec des saucisses, du jambon et du lard.

32. **Le tôt-fait** est un gâteau que toutes les ménagères françaises savent exécuter.

219. — 26. **Aire.** Petite rivière sur les bords de laquelle de nombreux combats ont eu lieu de 1914 à 1918.

221. — 10. **Le bonhomme La Fontaine.** La Fontaine est un

grand fabuliste français du XVIIe siècle. Les écrivains de ce temps l'ont appelé *bonhomme* parce qu'il était doux, naturel et sincère.

29. **Les Vosges.** Chaîne de montagnes à l'est de la France; a donné son nom au département des Vosges dont parle la vieille dame.

MATEO FALCONE

Page 225. Prosper Mérimée (1803–1870). Écrivain élégant, sobre et précis. Il s'est fait une spécialité dans l'histoire et l'archéologie, mais il a aussi écrit des romans et des nouvelles dans un style parfait. C'est à la fois un réaliste et un classique. Ses ouvrages les plus connus sont: *Mateo Falcone*, *L'Enlèvement de la redoute* et surtout *Colomba* et *Carmen*.

225. Mateo Falcone. L'action de ce conte se passe au sud-ouest de la Corse, une grande île de la Méditerranée. Elle fut cédée à la France en 1768 et forme un de ses départements. Les Corses sont très indépendants de caractère et difficiles à discipliner. Aussi ont-ils conservé les traces de mœurs et d'habitudes des âges antiques. Ils sont très vindicatifs et ont à l'extrême le sentiment de l'honneur. Leurs différends donnent naissance à des haines de familles qui se transmettent de génération en génération. Ces haines donnent lieu à des meurtres et des représailles qu'on appelle *vendettas*. Les Corses qui ont exécuté des vendettas se cachent alors dans les montagnes ou le maquis et s'appellent des «*bandits*.» Ces coutumes barbares tendent de jour en jour à disparaître; la protection légitime des lois, l'adoucissement des mœurs et la culture intellectuelle ont été leurs adversaires efficaces.

227. — 4. **Corte.** Ville de Corse.

27. **Caporal.** «Les caporaux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui on donne encore quelquefois ce nom à un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective dans un canton.»

228. — 8. **Voltigeurs.** Troupes régulières chargées de la police.

229. — 2. **Me laisseras-tu arrêter devant ta maison?** Le devoir d'hospitalité est en grand honneur chez le peuple corse.

231. — 10 **Bastia.** Ville de Corse.

233. — 22. **Que je perde mon épaulette.** L'épaulette qui était une bande de drap, ornée de franges, ajoutée à l'épaule du vêtement militaire, servait à l'origine à faciliter le port des armes; puis elle servit d'insigne pour les grades militaires. *Perdre son épaulette* équivalait à *perdre son grade*.

LE CHAMPION

Page 241. Rosny aîné.[1] Romancier français, né à Bruxelles en 1856. En collaboration avec son frère, Rosny jeune,[1] né en 1859,

[1] Pseudonymes de Justin et de Henri Boëx.

il a écrit beaucoup de contes et de romans de tout premier ordre . . . L'intérêt supérieur de leurs œuvres est dans le souci qu'elles dénotent de la moralité sociale, et dans l'idéalisme fervent dont elles s'inspirent. Les meilleurs de leurs romans sont probablement: *L'Impérieuse Bonté, Les Pures et les Impures, Les Xipéhuz* et *Le Cataclysme.*

Le Champion a été tiré du volume intitulé *Les Profondeurs de Kyamo.* (Librairie Plon.)

1. **Le philosophe Saverre.** Personnage imaginaire.

8. **Toréadors.** Ceux qui combattent les taureaux dans les jeux publics espagnols.

242. — 14. **Canton.** Subdivision administrative. La France est divisée en départements, en arrondissements, en cantons et en communes.

25. **Monsieur pauvre.** Les paysans français ne se servent pas du mot *monsieur* entre eux. Un *monsieur* est un citadin, et comme tel il n'est respectable qu'à condition d'être riche.

243. — 16. **Arpent.** Ancienne mesure française de superficie. Elle était variable selon les pays. On se sert encore des mots *arpenteur, arpentage, arpenter* quoique la mesure *l'arpent* ait été remplacée par l'*are.*

LE PAYSAGE ADMIRABLE

Page 256. René Boylesve.[1] Romancier français, né en 1867. Dans ses nombreux ouvrages, où il fait preuve d'une observation profonde et juste, il a dépeint avec un art simple mais sûr, la société provinciale française, et particulièrement la femme: *Mademoiselle Cloque, La Becquée, L'Enfant à la Balustrade, La Jeune fille bien élevée,* etc. Il a écrit aussi plusieurs volumes de contes.

Le Paysage admirable a été tiré du recueil de contes intitulé *La Marchande de Petits Pains.* (Calmann-Lévy, *Éditeurs.*)

3. **Mont-Boron.** Sur la côte d'Azur.

4. **Nice.** Ville célèbre sur la Méditerranée.

7. **Potences.** Ces installations électriques rappellent en effet les anciens gibets ou potences. Les trolleys aériens sont de plus en plus remplacés par des rails conducteurs.

257. — 11. **Quinze mille . . . Vingt mille . . .** Ces chiffres n'ont plus aucun rapport avec les loyers actuels.

21. **Fresques pompéiennes.** Peintures murales découvertes à Pompéi, ville romaine enfouie sous la lave en l'an 79. Il s'agit ici d'imitations de ces peintures.

258. — 8. **Antibes.** Ville et port sur la Méditerranée.

10. **L'Estérel.** Massif montagneux qui domine Nice et la Méditerranée.

259. — 12. **Toulon.** Ville et port militaire sur la Méditerranée.

[1] Pseudonyme de René Tardivaux.

14. **Cannes.** Célèbre station climatérique.
24. **Monte-Carlo.** Capitale de la principauté de Monaco, non loin de Nice.
26. **Cimiez.** Ville à 18 kilomètres de Nice.
260. — 4. **La Turbie.** Localité provençale célèbre par les ruines imposantes d'une tour romaine.
20. **Le Var.** Petit fleuve.
261. — 16. **Florence, Fiesole.** Villes italiennes.
262. — 8. **Éden.** Lieu de délices où, selon la Bible, vivaient heureux le premier homme et la première femme; synonyme de *paradis terrestre.*

RÉSURRECTION

Page 263. Paul Bourget. Grand écrivain français, né en 1852. Il est le maître actuel du roman psychologique, le peintre habile de tous les raffinements du cœur. Il a aussi étudié dans ses romans des questions de philosophie sociale: la morale, la religion, la sociologie. La lecture de ses ouvrages demande un certain effort de volonté; le style en est sévère et l'on y trouve des lenteurs; mais ses romans entraînent la pensée vers les problèmes actuels et obligent à y réfléchir. Les plus connus d'entre eux sont probablement: *Le Disciple*, *L'Étape* et *Le Démon de midi.*
6. **La Provence.** Ancienne province française sur le rivage méditerranéen et renommée pour la douceur de son climat.
7. **Hyères** est une petite ville de cette région, très fréquentée comme station hivernale.
8. **Pins d'Alep.** Pins importés d'Arabie.
11. **La presqu'île de Giens, le cap de Brégançon** sont les escarpements de la côte en face du groupe des îles d'Hyères: Porquerolles, Pont-Cros, l'Ile du Levant, etc.
16. **La chaîne des Maures.** Un dernier contrefort des Alpes provençales, descendant jusqu'à la mer.
264. — 6. **Dattiers, agaves,** etc. Sur le rivage méditerranéen, la floraison est très en avance sur celle des autres régions de la France. La Provence a pour cette raison comme industries principales la culture des fleurs naturelles et la fabrication des parfums. En outre on y cultive des plantes tropicales qu'on ne pourrait acclimater ailleurs en France: dattiers, agaves, etc.
19. **L'Amour qui a vaincu la Mort.** L'Amour du Christ pour le genre humain est, suivant l'Évangile, le principe de la Résurrection.
265. — 18. **L'Extrême-Orient.** Expression géographique qui englobe les pays de l'Asie orientale (La Chine, Le Japon, etc.).
267. — 6. **Les œufs de Pâques** sont une très ancienne tradition qui consiste en l'offre ou l'envoi de cadeaux aux parents et amis pour les fêtes de Pâques. Primitivement, c'étaient des œufs soit naturels, soit artistiques, en bois, en procelaine, en métaux plus ou moins

précieux qu'on s'offrait uniquement à Pâques; à présent, ce sont des cadeaux de toute nature.

274. — 26. **Lazare.** Une des plus touchantes légendes de l'Évangile: le Christ rend à la vie son ami et fidèle Lazare, enseveli dans le tombeau depuis quatre jours.

26. **Notre-Seigneur.** Jésus-Christ.

VOCABULAIRE

A

abaisser, to lower; **s'—,** to be lowered
abandon: à l'—, spontaneously
abandonner, to abandon, desert, let go, release, leave, fail, give up; **s'—,** to give one's self up (to), give in
abattre, to bring (strike) down, do, accomplish; **s'—,** to fall, burst
abattu, weakened, sunk, fallen
abbé, *m.*, priest, father
abeille, *f.*, bee
abîme, *m.*, abyss, chasm
abîmé, absorbed
abîmer, to soil, injure
aboiement, *m.*, barking
abolir, to abolish
abondance, *f.*, abundance
abord, *m.*, vicinity, neighborhood; **d'—,** first, primarily, at first, at first sight; **tout d'—,** at the very beginning
aborder, to accost, address, come up to, greet, choose, enter upon
aboutir, to end in, succeed
aboyer, to bark
abri, *m.*, shelter
abri-caverne, *m.*, dugout
abriter, to shelter; **s'—,** to take shelter
abruti, stupid, besotted
abrutir, to stupefy, besot
absolu, absolute
absorbé, absorbed, thoughtful
absorber: s'—, to become absorbed
abus, *m.*, abuse
abuser, to abuse, misuse, take advantage
acajou, *m.*, mahogany
accablé, crushed, depressed
accabler, to crush, blame, overwhelm
accélérer, to accelerate, increase, speed, quicken
accent, *m.*, force, tone, notes
accepter, to accept
accès, *m.*, fit, attack
accommoder, to prepare, cook
accompagnement, *m.*, accompaniment
accomplir, to accomplish, perform; **s'—,** to take place
accomplissement, *m.*, accomplishment, fulfillment
accord, *m.*, accord, agreement
accordéon, *m.*, accordion
accordéoniste, *m.*, accordion player
accorder, to accord, grant, give; tune
accosté, flanked
accouder: s'—, to lean on one's elbows
accourir, to run up, assemble, flock together, hasten
accoutumance, *f.*, habit, custom
accrocher, to hang (up), fasten, catch, hook
accroire, to believe (a falsehood)
accueil, *m.*, welcome
accueillir, to greet, welcome, accept, receive
accumuler, to accumulate
acharné, desperate, intense, hard
acharnement, *m.*, frenzy, fury
acharner: s'—, to try hard, strive
achat, *m.*, purchase
acheminer: s'—, to make one's way, march along
acheter, to buy

achever, to finish, complete; **cela acheva de . . .,** this definitely . . .
acier, *m.*, steel
acompte, *m.*, account, small payment
acquérir, to acquire
acquis, *from* **acquérir**
âcre, acrid, harsh, tart
acte, *m.*, action, act
actuel, modern, present-day
actif, active, effective
activer, to stir up (*of a fire*)
adieu, good-bye
adjudant, *m.*, adjutant
admettre, to admit, grant, permit, suffer
administrer, to administer, administer the last sacrement
admirer, to admire, marvel
adonner: s'—, to give one's self up
adopter, to adopt, put on
adorer, to adore, love
adosser, to lean (*with the back against*)
adoucir, to soften
adoucissement, *m.*, tempering, improvement
adresse, *f.*, skill, cleverness, dexterity
adresser, to address, direct; **s'—,** to speak to
adroit, clever
adversaire, *m.* & *f.*, opponent, match
aéré, airy, aired
aérien, aerial
aérodrome, *m.*, air-port
affaiblir, to weaken, enfeeble; **s'—,** to become weak, diminish
affaire, *f.*, affair, business; **avoir — à,** to deal with; **avoir des —s . . .,** to have trouble; **les —s vont bien,** business is good: **se tirer d'—,** to get along
affairé, busy
affaisser: s'—, to fall down, drop, sink
affamé, famished, starving
affectation, *f.*, assignment
affectueux, affectionate
affirmer, to affirm, state, assert, assure
affliger, to afflict, hurt; **s'—,** to grieve
affolé, mad, distracted, frantic
affolement, *m.*, distraction, madness
affoler: s'—, be infatuated, lose one's head
affre, *f.*, horror, dread
affreusement, frightfully, extremely
affreux, frightful
affronter, to face
afin de, in order to, for the purpose of; **afin que,** in order that, so that
agave, *m.*, agave, American aloe
âge, *m.*: **en — de mariage,** of marrigeable age; **moyen âge,** *m.*, Middle Ages
âgé, old
agenda, *m.*, note-book, memorandum book
agenouillé, kneeling
agenouiller: s'—, to kneel down
agent de liaison, *m.*, liaison agent
aggraver, to increase, make worse; **s'—,** to become worse
agilité, *f.*, agility
agir, to act; **il s'agit de,** it is a question of; **il ne s'agit pas de cela,** that is not what we came for; **il s'agissait,** it was necessary
agiter, to agitate, move, shake, wave, brandish, disturb; **sa poitrine était agitée,** her breast heaved; **s'—,** writhe, struggle, flutter about; **s'agitaient sous un mouvement continu des paupières,** blinked continually
agneau, *m.*, lamb

agonie, *f.*, agony, death agony
agonisant, dying, fading
agréable, pleasant, pleasing
agréer, to be agreeable, please
agrégation, *f.*, (University degree)
agrément, *m.*, charm, ornament, pleasure
agreste, rustic, wild
ahuri, agape, amazed, bewildered
ahurissement, *m.*, amazement, astonishment
aide, *m.* & *f.*, aid, help
aide de camp, *m.* aide-de-camp (*officer assisting general*)
aide-meunier, *m.*, miller's boy
aider, to help; **mes pistolets aidant,** with the help of my pistols
aïeul, *m.*, grandfather, old man
aigre, acid, sharp, harsh, bitter, acrid, pungent
aigri, embittered
aigu, sharp, intense, thorny, high pitched
aiguille, *f.*, needle; switch
aile, *f.*, wing, arm (*of a windmill*)
aille, *from* **aller**
ailleurs, elsewhere; **d'—,** besides, in addition, however, after all
aimant, loving
aimé, beloved; **bien —,** dear, beloved
aimer, to love, like; **— mieux,** to prefer
aîné-e, older, eldest
ainsi, as, thus, in this manner, so; **— que,** as well as; **pour — dire,** so to say; **en être —,** to be thus
air, *m.*, air, appearance, tune, melody; **avoir l'— de,** to appear; **le grand —,** the open, the open air
aire, *f.*, thrashing floor
aisance, *f.*, ease; **une jolie —,** a nice fortune
aise, *f.*, gladness, joy, content
aisé, easy; **y avait pris de petites manières aisées,** had acquired easy-going ways
aisément, easily
ajouré, lacy
ajouter, to add
ajuster, to adjust
alanguissement, *m.*, languor
alentir, to slow up, slaken, soften
alentour, neighboring, round about
alerte, quick, sprightly, agile, brisk
aliéner, to alienate, estrange
aligner, to set in line, prune (*of hedges*)
aliment, *m.*, food
aliter: s'—, to take to bed
allée, *f.*, alley, path; **— en corridor,** arbored path
alléger, to lighten
allègrement, joyfully
allégresse, *f.*, gladness, joyfulness
aller, to go, be; **faire en —,** to destroy, cause to disappear; **— en journée,** to work out by the day; **— loin,** to go far, be successful; **ils allaient et venaient,** they advanced and retreated; **allons! file!** come be off! **comment va?** how is? **ça va!** all right; **cela vous va-t-il?** does it suit you? **à la va comme je te pousse,** in a haphazard manner; **s'en aller,** to go away, leave, walk
allier, to ally, unite
allongement, *m.*, lenghtening
allonger, to lengthen, increase in length; **s'—,** to stretch out; **en allongeant les jambes,** striding, taking great strides
allumer, to light, stir
allure, *f.*, bearing, gait, carriage manner, pace; **à toute —,** at full speed

allusion, *f.*, veiled sneer
alors, then; **d'—,** of that time
alouette, *f.*, lark, skylark
alourdir, to make heavy (drowsy)
altération, *f.*, change
alternativement, alternately, by turns
amadou, *m.*, tinder; red
amaigri, thin, sunken, wasted
amande, *f.*, almond
amant, *m.*, lover
amas, *m.*, pile
amateur, *m.*, lover
ambigu, ambiguous, equivocal
âme, *f.*, soul, heart, mind, person, people; **— qui vive,** living soul; **état d'—,** state of mind
amener, to bring, bring in, lead
amer, bitter
amèrement, bitterly
américain, American
amertume, *f.*, bitterness
ameublement, *m.*, furniture
ameuter, to arouse, stir up, excite
ami, *m.*, friend, sweetheart
amitié, *f.*, friendship
amollir, to soften
amonceler, to pile up
amorce, *f.*, bait, priming
amour, *m.*, love, love affair; **un — de,** a charming
amour-propre, *m.*, pride, vanity
amoureux, lover, sweetheart, in love; **se rendre —,** to fall in love
amplement, amply, fully
ampleur, *f.*, fulness.
amusant, amusing, interesting
amuser: s'—, to have a good time, to enjoy one's self; to dissipate
an, *m.*, year
analogue, analogous, similar
ancêtre, *m.*, ancestor
ancien, old, elder, former, ancient; **—s,** ancients
âne, *m.*, ass, donkey
anéantir, to annihilate, prostrate
anémie, *f.*, anæmia
anémone, *f.*, anemone, windflower
ange, *m.*, angel
Angélus, *m.*, Angelus
anglais, English
Angleterre, *f.*, England
angoisse, *f.*, anguish, pain, anxiety, agony
angoissé, agonizing
anguleux, angular
animal, *m.*, beast
animer, to animate, give life, cheer up, enliven
année, *f.*, year
annexe, annex, additional
anniversaire, anniversary
annoncer, to announce, tell, proclaim, declare; **s'—,** to appear, manifest itself, promise to be; **annonçait d'heureuses dispositions,** gave evidence of promising disposition
anobli, raised to a higher station
anoblir, to ennoble, elevate
anthémis (a kind of fragrant herbs)
antipathie, *f.*, antipathy, repugnance
antique, antique, old, ancient
antiquité, *f.*, antique
antithèse, *f.*, antithesis, opposite
anxieux, anxious, restless
apaisement, *m.*, appeasement
apaiser, to appease, quiet, calm, allay
apanage, *m.*, natural attribute
apercevoir, to see, notice; **s'—,** to be seen, to notice, be conscious
aperçut, *from* **apercevoir**
apeuré, frightened
apitoiement, *m.*, feeling of pity
apitoyer, to move to pity; **s'—,** to wail, be moved to pity

aplanir: s'—, to be removed, disappear
aplomb, *m.*, firm footing; **avoir l'—,** to be bold enough, dare.
Apollo, Apollo (*the Greek god of poetry*)
apostropher, to address (*in a disagreeable manner*)
apôtre, *m.*, apostle
apparaître, to appear
apparence, *f.*, slight trace
apparition, *f.*, apparition, ghost
appartement, *m.*, apartment
appartenir, to belong
apparu, *from* **apparaître**
appel, *m.*, call, craving; **manquer à l'—,** not to be there
appeler, to call, call upon; **s'—,** to be called, one's name to be
appellation, *f.*, calling
appétit, *m.*, appetite, desire
applaudissement, *m.*, applause
appliquer, to apply; **s'—,** to apply one's self, strive
apporter, to bring, bring forward
apprécier, to judge
apprendre, to learn, teach, inform, tell
apprenne, *from* **apprendre; venez que je vous l'—,** come and I shall tell you
apprenti, *m.*, apprentice; **— typographe,** printer's apprentice
apprêt, *m.*, preparation
apprêter: s'—, to prepare, make ready
approbatif, approving
approbation, *f.*, approval
approcher, to draw near; **s'—,** to come up, approach
approuver, to approve
appui, *m.*: **mur d'—,** rail, sill
appuyer, to rest, support, lean, press upon
âpre, harsh
après, after; **d'—,** according to; **et —?** and what then? what about it
après-dîner, *m.*, afternoon
après-midi, *m. & f.*, afternoon
arbre, *m.*, tree; **— de couche,** shaft; **— fruitier,** fruit tree
arbrisseau, *m.*, shrub, small tree
arbuste, *m.*, shrub, bush
archaïque, archaic, old-fashioned
arche, *f.*, ark; **— de Noé,** Noah's Ark
archet, *m.*, bow, fiddle-stick; **un coup d'—,** a stroke of the bow
archifou, very crazy, stark-mad
ardent, eager, passionate
ardeur, *f.*, ardor, fervor
ardoise, *f.*, slate
are, *m.*, (100 square meters)
arène, *f.*, arena
argent, *m.*, silver, money
argenté, silvery
argenter, to make silver-colored, turn silvery
argenterie, *f.*, silverware, plate
argentin, silvery, silver-toned
argot, *m.*, slang
argotique, slangy, slang
arguer, to argue, claim
aride, dry, arid
aristocratie, *f.*: **l'— de la charrue,** aristocracy of the plow, i.e. the well-to-do farmers
Arlésienne, Arlesian girl
arme, *f.*, arm, weapon, instrument; **— à feu,** firearm; **fait d'—s,** feat of arms, exploit; **les —s à la main,** armed
armé, armed; **armé jusqu'aux cheveux,** armed to the teeth
armée, *f.*, army
armer, to load (*a gun*), cock (*a firearm*)
armoire, *f.*, cupboard, wardrobe, closet; **— à glace,** a wardrobe with plate glass door
armurier, *m.*, gun-maker.
arome, *m.*, aroma
arpent, *m.*, acre
arpentage, *m.*, surveying
arpenter, to survey, walk to and fro

arpenteur, *m.*, surveyor
arracher, to snatch away, wrest from, draw out (from), dig
arranger: s'—, to manage
arrêt, *m.*, decision, sentence
arrêté, *m.*, resolution, decision, order; *adj.* fixed, decided
arrêter, to arrest, stop; **s'—,** to stop, halt, cease, pause
arrière, *m.*, back part; **à l'—, en —,** behind, backwards; **— amertume,** remaining bitterness; **— de moi!** out of my sight!
arrière-pensée, *f.*, mental reservation, hidden thought
arrivant, *m.*, comer
arrivée, *f.*, arrival
arriver, to arrive, attain, reach, happen, manage, get along, succeed, reach the point; **sans — à une rencontre,** without a meeting taking place
arrondir, to round
arrondissement, *m.*, ward (*of a town*), district
arroser, to water, soak
artère, *f.*, artery, street
articuler, to articulate, speak, utter
as, *m.*, ace; **un — du volant,** an excellent driver
aspect, *m.*, aspect, view, appearance, sight
aspérité, *f.*, unevenness, roughness
aspirant, *m.*, candidate
aspirer, inhale, strive
assaillir, to assail
assainir, to make healthy
assaisonner, to season
assassin, *m.*, murderer, criminal
assaut, *m.*, attack, assault, pang; **faire un —,** to make a trial of arms; **à l'—!** charge!
assavoir: il est fait —, be it known
assemblage, *m.*, collection, assembly
asseoir: s'—, to sit down, be seated
asservir, to enslave, reduce to servitude
asseyant: s'—, *from* **s'asseoir,** to sit
assez, enough, rather
assied, *from* **s'asseoir**
assiette, *f.*, dish, plate
assîmes, *from* **s'asseoir**
assis, seated, in a sitting position
assistance, *f.*, audience
assistant, *m.*, spectator, onlooker, one of an audience; **—s,** audience
assister à, to be present, attend
associer, to associate, connect, make a party to
assommé: comme —, as if crushed
assommer, to beat to death, smash, kill
assoupir: s'—, to fall asleep, become drowsy (sleepy), quiet down
assumer, to assume, take upon one's self
assurance, *f.*, insurance
assuré, assured, certain
assurément, assuredly, surely
assurer, to assure, assert; **s'—,** to ascertain
astre, *m.*, star
atelier, *m.*, shop, work-shop, factory; **sorti des —s,** from the factory
athée, *m.* & *f.*, atheist
âtre, *m.*, hearth, fireplace
atroce, atrocious, cruel, awful
attablé, seated at the table
attaché, *m.*, attaché; *v.* to be connected with
attacher, to attach, fasten, tie
attarder: s'—, to stop, linger, tarry, loiter
attaque, *f.*, attack
attaquer, to attack
atteignis, atteignit, *from* **atteindre**

atteindre, to attain, realize, hit, attack, strike, pierce, reach, injure
atteint, *from* **atteindre,** touched, affected; **il était — d'une faim aiguë,** he was exceedingly hungry
atteinte, *f.*, reach; **hors d'—,** out of reach
attelage, *m.*, team
atteler: s'—, to undertake, take upon one's self
attenant, adjoining
attendre, to wait, await
attendrir: s'—, to become tender, melt, be moved, affected, become soft hearted
attendrissant, pathetic, touching, affecting, sad
attendrissement, *m.*, tenderness, emotion
attente, *f.*, hope, expectation, anticipation
attention, *f.*: **faire —,** to notice, pay attention
atténuer, to attenuate, soften, lessen
atterré, astounded, thunderstruck, overwhelmed
atterrer, to overwhelm, cast down, daunt
attester, to attest, pledge, claim
attirer, to attract, draw, pull, drag; **s'—,** to incur, draw upon one's self, earn
attitré, recognized
attitude, *f.*, posture, attitude
attrait, *m.*, attraction
attraper, to catch, seize, get
attribuer, to attribute
attrister, to sadden, make sad
attrition, *f.*, regret
aube, *f.*, dawn, daybreak
aubépine, *f.*, hawthorn
auberge, *f.*, inn, tavern
aubergiste, *m. & f.*, inn-keeper
aucun, no, none, any
audace, *f.*, boldness, audacity
audacieux, bold, audacious
au-dessus, above
auditeur–trice, hearer, listener
auditoire, *m.*, audience
auge, *f.*, trough
augmenter, to increase
auguste, august, majestic, sacred, great
aujourd'hui, today
aumône, *f.*, alms, charity; **faire l'—,** to give alms
auparavant, before (that), first
auprès, with, before, to, near, close to
auréole, *f.*, halo of glory
aurore, *f.*, dawn
aussi, too, also, as well, as much, so, therefore
aussitôt, immediately, at once, soon; **— que,** as soon as
austère, austere, stern
autant, as much, as many; **— dire,** one might say, so to say, almost; **d'— moins,** all the less; **d'— plus,** all the more; **en faire —,** to do likewise; **— que cela se pourra,** as much (far) as possible
autel, *m.*, altar
auteur, *m.*, author, perpetrator
auto, *f.*: **la pratique de l'—,** driving
automate, *m.*, automaton
automne, *m.*, autumn
automobilisme, *m.*, driving
autorité, *f.*, authority
autour, around, about, round about
autre, other; **les —s,** others; **l'— semaine,** the next week; **vous —s,** you people
autrefois, formerly, of former times, bygone days, long ago
autrement, otherwise; **— dit,** in other words
autrui, other people, others
avaler, to swallow, gulp down

— **d'un coup,** to swallow with one gulp.
avance, *f.*, advance, lead; **en —,** early; **par —,** in advance
avancer, to advance, put forward, say; **s'—,** to come forward, walk towards
avant, before; **à l'—, en —,** forward, thrust forward; *m.*, front
avant-garde, *f.*, vanguard, advance-guard
avarice, *f.*, avarice, cupidity
Ave Maria, Hail Mary
avenant, pleasing, comely
avenir, *m.*, future; **un garçon d'—,** a promising boy, a boy with a future
aventure, *f.*, adventure, incident, misadventure; **dire la bonne —,** to tell fortune
aventurer: s'—, to venture forth
aventureux, adventurous
averse, *f.*, downpour
avertir, to tell, inform
avertissement, *m.*, warning
aveu, *m.*, confession, admission
aveugle, *m. & f.*, blind, blind person
aveugler, to blind, make blind
avidement, eagerly
avion, *m.*, aeroplane
avis, *m.*, advice, opinion; **à mon —,** in my opinion
aviser, to apprize, inform, notice, perceive, think of, consider; **s'—,** to realize, decide, bethink one's self
aviver, to rouse, sharpen, irritate, heighten
avocat, *m.*, lawyer; **— général,** attorney general
avoir, to have; **il en a pour . . .,** he will stay there . . .; **il y a,** ago; **qu'il y en a!** how many there are! **qu'as-tu?** what is the matter with you? **il y en avait pour trois francs?** there were three francs worth? **tu as quelque chose,** something is the matter with you
avoué, *m.*, attorney, lawyer
avouer, to avow, confess; **s'—,** to admit, show
avril, *m.*, April; **en — n'ôte pas un fil,** in April do not remove a thread, i.e. do not change your winter clothing
ayant, *from* **avoir**
azur, *m.*, blue, azure, sky
azuré, blue, azure

B

babil, *m.*, prattle
babine, *f.*, lip (*of animals*), chop; **—s d'amadou,** red lips
badaud, *m. & f.*, idler, hanger on
badine, *f.*, riding whip
badiner, to joke, play; **les balles ne badinent pas,** bullets are a serious matter
bagatelle, *f.*, inconsequential thing, trifle
baguette, *f.*, ward
baie, *f.*, bay
baigné, bathed
baïle, *m.*, shepherd (*in Provence*)
bâiller, to yawn
bailler, to give
bain, *m.*, bath; **si on lui administrait un —?** how about giving him a bath?
baïonnette, *f.*, bayonet
baiser, *m.*, kiss; *v.* to kiss
baisser, to lower, drop; **se —,** to bend (stoop) down
bal, *m.*, ball, dance
balader: se —, to walk, ride
baladin, *m.*, mountebank
balancer, to swing, waver, hesitate, balance, counterbalance
balbutier, to stammer
baleine, *f.*, whale
balle, *f.*, bullet, shot; **— perdue,** stray bullet
ballon, *m.*, ball, balloon

balsamique, balmy
balustre, *m.*, baluster, hand-rail
banal, common, commonplace
banc, *m.*, bench, pew; — **d'œuvre,** churchwarden's pew
bande, *f.*, group, crowd, band
bandoulière, *f.*: **en —,** slung over the shoulder
banlieue, *f.*, suburbs, outskirts
baptême, *m.*, christening, baptism; **recevoir le saint —,** to be baptized
barbe, *f.*, beard; **à la — de,** under the nose of; **se faire la —,** to shave
barbiche, *f.*, a little beard
barbifier: se —, to shave one's self
barbu, bearded
barque, *f.*, boat, ship
barre, *f.*, bar, beam; — **d'appui,** window sill; **—s,** prisoners' base (*a game*)
barreau, *m.*, bar, the legal profession
barrer, to bar, shut off
barrette, *f.*, cap
barrière, *f.*, gate, barrier
bas, low, downcast; **en —,** below, down below, down stairs; **là —,** yonder, over there; **mettre —,** to put down; **tout —,** in a low voice, under his breast; *m.*, bottom; **au —,** at the bottom; **jusqu'au —,** down stairs
basculer, to move up and down
bast! pshaw!
bataille, *f.*, battle, struggle
bateau, *m.*, boat, ship
bâtiment, *m.*, building, boat, ship; **le — va fort,** the building business is good
bâtir, to build, construct
bâton, *m.*, stick, staff
battant, *m.*, one section of a double door
battement, *m.*, beating, flapping
battre, to beat, throb; **se —,** to fight, fight a duel
battue, *f.*, battue, hunt, search
baume, *m.*, balm, ointment
bavard, prattling, talkative
bavarder, to talk, prattle
bavure, *f.*, seam (*in moulding*), strip, band
béant, agape, open-mouthed
béat, blissful, supremely happy
beau, beautiful, fine, handsome; **avoir —,** to do (something) in vain, to no purpose; **tout nouveau tout —,** a new broom sweeps clean; **—x-enfants,** stepchildren
beaucoup, much, a great deal; **y être pour —,** to contribute much
beau-frère, *m.*, brother-in-law
beauté, *f.*, beauty, embellishment
bec, *m.*, beak, mouth (*fam.*); — **de gaz,** gas jet, street lamp
bêche, *f.*, spade
bedeau, *m.*, beadle (*parish officer*)
beffroi, *m.*, belfry
bégayer, to stammer
bêler, to bleat
belle: la —, the belle, fair one
belle-mère, *f.*, stepmother
belvédère, *m.*, turret
bénin, igne, benign, unimportant
bénir, to bless
bénisse, *from* **bénir**
bénitier, *m.*, holy-water font
béquille, *f.*, crutch
bercer, to lull, delude
berge, *f.*, bank
berger, *m.*, shepherd
besogne, *f.*, work, task, labor, occupation, care
besogneux, needy
besoin, *m.*, need, longing, craving; **au —,** in case of need; **avoir —,** to need; **que — n'est,** than is necessary
bétail, *m.*, cattle
bête, *f.*, animal, beast, fool,

simple, stupid, foolish; **les trois —s,** the three steeds; **sale —,** stupid creature; **— volante,** flying thing
bêtise, *f.*, silly thing; **faire des —s,** to do foolish things
bibelot, *m.*, small art object
bibliothèque, *f.*, library
biblique, biblical
bicoque, *f.*, hut, hovel
bicyclette, *f.*, bicycle
bidet, *m.*, nag, pony
bien, many, much, a great deal, very, well, indeed; **eh —,** well; **c'est —,** very well; **être —,** to be comfortable, fit well; **ou —,** or else; **— que,** although; **— que non,** indeed not; *m. pl.*, goods, property
bien-être, *m.*, comfort, well-being; **— moral,** moral or mental comfort
bienfaisant, beneficent
bienheureux, happy, blessed, blissful
bière, *f.*, beer; coffin
bientôt, soon
bienveillance, *f.*, goodwill, kindness; **point du tout de —,** not kindly at all
bienveillant, benevolent, kindly
bigarreau, *m.*, bigaroon (*kind of cherry*)
bijou, *m.*, jewel
bijouterie, *f.*, jewelry store
bijoutier, *m.*, jeweler
billet, *m.*, note; **il fit des —s,** he signed notes
bique, *f.*, she-goat
bizarre, strange, odd
blague, *f.*, hoax, joke
blanc, white; **aussi — qu'un linge,** as white as a sheet
blé, *m.*, wheat, grain; **les —s,** the grain crops
blême, pale, pallid
blesser, to wound, hurt
blessure, *f.*, wound
bleu, blue
bleuir, to look blue
blond, blond, fair, light
blottir: se —, to crouch down
blouse, *f.*, blouse, pinafore
bœuf, *m.*, ox, beef
bohème, bohemian
bohémien, *m.*, gipsy, vagrant, bohemian, vagabond
boire, to drink
bois, *m.*, wood, forest; **de —, en —,** wooden; **— travaillé,** carved wood
boisé, wooded
boîte, *f.*, box, case; **— de Nuremberg,** box of toys
bol, *m.*, bowl
bon, good; **à quoi —?** what for? of what use? **le —,** the right one; **pour de —,** for good
bond, *m.*, jump, leap, hop; **se releva d'un —,** leaped to his feet
bondir, to jump, bound, run
bonheur, *m.*, happiness, joy, luck, good fortune
bonhomie, *f.*, good-nature
bonhomme, *m.*, fellow, good fellow, man; **quant au — de saint,** as for the good old saint
bonjour, good day, how do you do
bonne, *f.*, maid, nurse
bonnement, simply, honestly
bonnet, *m.*, hat, cap (*peasant woman's*)
bonté, *f.*, goodness, kindness; **— divine!** good gracious!
bord, *m.*, edge, side, bank, brim (*of hats*); **— de la mer,** sea-shore
border, to border
bordure, *f.*, border
borgne, one-eyed
borne, *f.*, milestone
borné, limited, meager
bosquet, *m.*, grove, thicket
botte, *f.*, boot; **couleur de revers de —s,** deeply tanned

bottine, *f.*, shoe
bouc, *m.*, he-goat, buck
boucan, *m.*, noise
bouche, *f.*, mouth; **à la — en cœur,** with a captivating appearance
bouchée, *f.*, mouthful
boucher, *m.*, butcher; *v.*, to clog, stop up
boucle, *f.*, curl, buckle
boudeur, pouting, sulking
boue, *f.*, mud, dirt, mire
boueux, muddy
bouffée, *f.*, puff
bougeoir, *m.*, flat candlestick
bouger, to move
bougie, *f.*, candle
bouillie, *f.*, porridge, stew, pulp; **mit en —,** beat to a pulp
boulanger, *m.*, baker
boule, *f.*, ball; **perdre la —,** to lose one's head; **jeu de —,** *see* **jeu**
bouleversement, *m.*, state of confusion
boulverser, to overwhelm, upset
bouquiniste, *m.*, dealer in old books
bourdonnement, *m.*, humming, buzzing, whispering
bourdonner, to hum, buzz
bourg, *m.*, town, village
bourgade, *f.*, small village
bourgeois, *m.*, citizen, common people, townspeople
bourrasque, *f.*, squall, attack
bourre, *f.*, wad (*of fire-arms*), shot
bourreau, *m.*, torturer, bully
bourrée, *f.*, bourrée (*dance*)
bourrelier, *m.*, harness-maker
bourrique, *f.*, ass, donkey, stupid person
bourru, cross, peevish
bourse, *f.*, purse
boursouflure, *f.*, swelling, puff
bousculade, *f.*, jostling
bousculer, to jostle, upset
bout, *m.*, end, tip, piece, bit; **aller jusqu'au —,** to proceed to the last extremity; **au — de,** after; **en venir à —,** to succeed; **un bon — de chemin,** a long way (to go)
boutade, *f.*, humorous sally
bouteille, *f.*, bottle
boutique, *f.*, shop, store; **arrière —,** the back part of a shop
bouton, *m.*, button
boutonner, to button
boxe, *f.*, boxing
boxeur, *m.*, boxer
braillard, boisterous
braise, *f.*, ember; **yeux de —,** glowing eyes
brancard, *m.*, shaft, stretcher
brancardier, *m.*, stretcher bearer
branchage, *m.*, branches, boughs
brandir, to brandish, flourish
branlant, tottering
bras, *m.*, arm; **à — le corps,** by the waist; **à pleins —,** in both arms; **en se donnant le —,** arm in arm
brassée, *f.*, armful
brasserie, *f.*, beer-garden
brave, brave, gallant, fine, good; **un très — et très digne homme,** a very good and very worthy man; **mon —,** old fellow
braver, to brave, dare, face
bravoure, *f.*, bravery, courage
brebis, *f.*, sheep, lamb
brèche, *f.*, gap
bredouiller, to stammer
bref, short
breloque, *f.*, charm
Bretonne, *f.*, woman from Brittany
brevet, *m.*, certificate, mark; **— supérieur,** teacher's certificate for grade schools
brièvement, briefly
brigadier, *m.*, sergeant; **— de gendarmerie,** police sergeant
brillant, glossy, shiny

briller, to shine
brin, *m.*, sprig, twig, blade, whisp
brise, *f.*, breeze, soft wind
briser, to break, damage
bristol, *m.*, cardboard, bristol, board, calling card
britannique, British
broc, *m.*, pitcher, jug
broche, *f.*, spit, roasting spit
broder, to embroider, create, invent
broncher, to falter
brosse, *f.*, brush
brosser, to brush
brouillard, *m.*, fog
brouiller: se —, to quarrel, come in conflict, be on bad terms
broussaille, *f.*, brushwood, brambles
brouter, to graze, browse
bru, *f.*, daughter-in-law
bruire, to rustle
bruissement, *m.*, purr
bruit, *m.*, rumor, noise
brûlant, burning, aflame
brûler, to burn
brûlots, *see Note*
brûlure, *f.*, burn
brume, *f.*, fog, mist
brumeux, misty
brun, brown, dark
bruni, darkened, polished
brusque, sudden, abrupt, hasty, harsh, rough
brusquement, suddenly, quickly, abruptly
brusquerie, *f.*, suddenness, abruptness
brutalité, *f.*, brutality, brutal fact
bruyamment, noisily, loudly
bruyant, noisy, clicking
bruyère, *f.*, heather, sweet-heather
bu, *from* **boire**
buée, *f.*, mist, haze
buis, *m.*, box-wood, box-wood sprig
buissière, *f.*, grove of box-trees
buisson, *m.*, bush
bûmes, *from* **boire**
bureau, *m.*, desk, office
bureaucratie, *f.*, bureaucracy; **de —,** bureaucratic
bureaucratique, bureaucratic, office
buste, *m.*, bust
but, *m.*, objective, end, purpose, aim, destination; *v.*, *from* **boire**
butte, *f.*, hill
buvaient, *from* **boire**

C

ça, that; **— et là,** here and there; **— va très bien,** that is very well, fine
cabane, *f.*, hut, cabin
cabaret, *m.*, tavern, wine-shop
cabinet, *m.*, office, closet; **— de toilette,** dressing-room
cabot, *m.*, dog
cabri, *m.*, kid, young goat
cabriolet, *m.*, cabriolet, cab
cacher, to hide
cachet, *m.*, ticket; **donner des leçons au —,** to give private lessons in town
cachette, *f.*, hiding place
cachot, *m.*, cell, dungeon
cadavre, *m.*, body, corpse
cadeau, *m.*, gift, present
cadet–te, the youngest, younger
cadran, *m.*, dial, watch face
cadre, *m.*, frame
café, *m.*, café, coffee
cage, *f.*: **en —,** caged
cahier, *m.*, notebook
cahot, *m.*, bump, jolt
caillou, *m.*, pebble, stone
caisse, *f.*, case, box; **grosse —,** bass drum
cajoler, to cajole, pet
calculer, to compute, reckon
cale, *f.*, hold (*of a ship*)
calembour, *m.*, pun

calice, *m.*, calyx
calmer, to calm, quiet
calomnie, *f.*, slander
calomnier, to slander
calorifère, *m.*, stove, furnace
camarade, *m. & f.*, friend, companion
cambuse, *f.*, steward's room, tavern
camp, *m.*, camp, team, side (*in a contest*)
camp-volant, *m.*, perpetual wanderer
campagnard, *m.*, country man, yokel; *adj.*, country
campagne, *f.*, country, campaign; **faire —,** to see service
campanule, *f.*, bellflower
campement, *m.*, encampment, camping
canapé, *m.*, couch
canard, *m.*, duck
candeur, *f.*, candor, simplicity, frankness
canif, *m.*, penknife
canne, *f.*, cane, walking-stick
canon, *m.*, cannon, barrel
cantique, *m.*, hymn; **— des —s,** Song of Songs
canton, *m.*, district
cantonner, to camp, be cantoned
cap, *m.*, cape, headland
capable, able, lively
cape, *f.*, cape with a hood
capitaine, *m.*, captain, ship captain
capiteux, strong, heady (*of drinks*)
capitonné, hung
caporal, *m.*, corporal
capote, *f.*, coat, great-coat
caprice, *m.*, fancy, whim
capuchon, *m.*, hood
car, for, because
caractère de soupe au lait, quicktempered character
carafon, *m.*, decanter
carchera, *f.*, cartridge-belt (*Corsican*)
carême, *m.*, Lent
caressant, caressing, affectionate
caresser, to caress, pet, please
carillon, *m.*, peal, chime
carnet, *m.*, memorandum-book
carré, *m.*, square, bed
carrefour, *m.*, crossroads
carrément, squarely, plainly
carrer: se —, to sit in state, lounge
carrière, *f.*, career
carriole, *f.*, wagon, carriage
carte, *f.*, card, calling card, map
carton, *m.*, cardboard, ticket, card
cartonnier, *m.*, filing cabinet
cartouche, *f.*, cartridge
cas, *m.*, case; **c'est le — de le dire,** that is the occasion for calling it so
caserne, *f.*, barracks
casque, *m.*, helmet; **— à pointe,** spiked helmet
casqué, helmet on head
casquette, *f.*, cap
casse-cou, *m.*, break-neck, rough-rider; *adj.*, reckless, heedless
casser, to break
casserole, *f.*, saucepan
cassure, *f.*, tearing, breaking
catéchisme, *m.*, catechism; **— de persévérance,** religious instruction for adults
catégorique, direct, plain-speaking
cauchemar, *m.*, nightmare, unpleasant dream
cause, *f.*, cause, reason; **à — de,** because of; **pour —,** for good reason
causer, to cause, produce; talk
causerie, *f.*, chat, talk
causette, *f.*, chat; **faire un bout de —,** to have a little chat
cavalier, *m.*, horseman, cavalryman, escort, partner
caveau, *m.*, vault, grave
céder, to give in
cèdre, *m.*, cedar

ceindre, to gird, bind
ceint, *from* **ceindre**
ceinture, *f.*, belt, waist
célèbre, famous, celebrated, well known
céleste, celestial, heavenly
cendre, *f.*, ashes
cent, hundred
centaine, *f.*, hundred, about a hundred
centime, *m.*, centime (*the hundredth part of a franc*)
cépée, *f.*, shoot, cluster of shoots
cependant, however, nevertheless, while, meanwhile
cerceau, *m.*, hoop
cercle, *m.*, circle
cercueil, *m.*, coffin
cérébral, cerebral, brain
cérémonie, *f.*, ceremony; **avec —,** ceremoniously, stately
cerf, *m.*, stag
cerf-volant, *m.*, kite
certes, certainly, assuredly
cerveau, *m.*, brain, mind; **tout en —,** all brain, all mind
cervelle, *f.*, brain, mind
cesse: sans —, ceaselessly
cesser, cease, stop
chacun, each, each one
chagrin, *m.*, grief, sorrow, regret, affliction
chaîne, *f.*, chain, watch-chain
chair, *f.*, flesh; **— de sa —,** innermost being
chaire, *f.*, pulpit, throne
chaise, *f.*, chair; **— de paille,** straw-bottom chair
châle, *m.*, shawl
chalet, *m.*, cottage
chaleur, *f.*, heat, warmth
chamarrer, to bedeck, deck out
chambre, *f.*, room, bedroom; **— à coucher,** bedroom; **— à air,** inner tube
chamois, *m.*, wild goat
champ, *m.*, field; **sur-le-champ,** immediately
champagne, *m.*, champagne (*sparkling wine*)
champignollais, *m.*, native of Champignol
champignon, *m.*, mushroom
chance, *f.*, luck, good luck, opportunity; **avoir de la —,** to be lucky; **mauvaise —,** adverse fortune, bad luck; **porter —,** to bring good luck
chanceler, to totter, stagger
chandelle, *f.*, candle
change: donner le —, to deceive
changeant, changeful
changement, *m.*, change, changing
changer, to change
chanson, *f.*, song
chant, *m.*, song
chanter, to sing
chanteur, *m.*, singer; *adj.*, singing
chantier, *m.*, workyard, working grounds
chantonner, to sing, hum
chaos, *m.*, chaos (*a state of upheaval*)
chapeau, *m.*, hat
chapelet, *m.*, chaplet, string
chapelle, *f.*, chapel
chaque, each
char, *m.*, cart, chariot; **— à bancs,** wagonette; **— des âmes,** The Big Dipper, Ursa
charbonnier, *m.*, charcoal burner, coal dealer
charge, *f.*, load, burden; **femme de —,** housekeeper
chargé, loaded, charged, instructed; **— d'âme,** spiritual guardian; **— de,** in charge of
charger, to charge, load, fill; **se —,** to undertake, take care of, take charge of
charitable, charitable, kind
charmant, charming, lovely
charmille, *f.*, hedge (*of yoke-elm trees*), bower, arbor
charnel, carnal

charpentier, *m.*, carpenter
charretier, *m.*, carter, charioteer
charrette, *f.*, cart; **— anglaise,** light two-wheeled cart
charrue, *f.*, plow
chasse, *f.*, hunt, hunting
chasser, to hunt, drive away (out), banish
chat, *m.*, **chatte,** *f.*, cat
châtaigne, *f.*, chestnut
châtaignier, *m.*, chestnut tree
châtain, chestnut color
château, *m.*, castle, château
chaud, warm, hot, glowing, passionate; **avoir —,** to be warm, hot; **un — et froid,** a chill, cold
chaudement, warmly, heartily
chauffer, to get up steam; **se —,** to warm one's self
chaumière, *f.*, (*straw-thatched*) hut, cottage
chaussée, *f.*, road, causeway
chausses, *f. pl.*, breeches
chaussure, *f.*, shoe
chauve, bald
chauve-souris, *f.*, bat
chef, *m.*, chief, head
chef-d'œuvre, *m.*, masterpiece
chef-lieu, *m.*, principal town
chemin, *m.*, road, way; **— de fer,** railroad; **— haut,** upper road; **grand —,** highroad; **— de Saint-Jacques,** the Milky Way; **un bon bout de —,** *see* **bout**
chemineau, *m.*, tramp, vagabond
cheminée, *f.*, fireplace, hearth, chimney top
chemise, *f.*, shirt, envelope, folder
chemisette, *f.*, chemisette
chenapan, *m.*, scamp, good for nothing wretch
chêne, *m.*, oak
chêne-liège, *m.*, cork-tree
cher, dear, precious
chercher, to seek, try, attempt, fumble; **aller —,** to go for; **envoyer —,** to send for
chéri, dear one, darling
chétif, sickly, puny, small, tiny, wretched
cheval, *m.*, horse; **à — sur les règlements,** thoroughly acquainted with the laws and regulations; **pratiquer le —, monter à —,** to ride horseback
chevalier, *m.*, knight
chavauchée, *f.*, ride (*on horseback*)
chevelure, *f.*, hair
chevet, *m.*, bedside
cheveu, *m.*, hair
chèvre, *f.*, she-goat; **la — d'or,** the Golden Goat; **— laitière,** milch goat; **une maîtresse —,** a superior goat
chevreau, *m.*, kid
chèvrefeuille, *m.*, honeysuckle
chevrette, *f.*, little goat
chevreuil, *m.*, roe-buck, roe-deer
chevrotine, *f.*, buckshot
chez, at, to, in, among, at the home, with
chic, stylish
chien, *m.*, dog; hammer, cock (*of fire-arms*); **nom d'un —,** gosh!
chien-chien, *m.*, doggy
chiffon, *m.*, rag
chiffre, *m.*, figure, amount, sum
chimère, *f.*, chimera, idle fancy
chimique, chemical
chiquenaude, *f.*, tap, fillip, slight touch
choc, *m.*, shock, jerk
chœur, *m.*, choir; **enfant de —,** choir-boy, chorister
choisir, to choose
choix, *m.*, choice; **à son —,** as he chose; **faire —,** to choose
chose, *f.*, thing; **autre —,** something else; **peu de —,** little, trifle; **quelque —,** something
chou, *m.*, cabbage

chouette, *f.*, owl
chrétien, christian; **en —,** like a christian
chroniqueur, *m.*, chronicler, reporter
chronomètre, *m.*, chronometer
chuchotement, *m.*, whispering, whisper
chuchoter, to whisper
chut! hush!
chute, *f.*, fall
ci: de — de là, par — par là, here and there
cidre, *m.*, cider
ciel, *m.*, sky, Heaven
cierge, *m.*, (*wax*) candle
cieux, *pl. of* **ciel**
cigale, *f.*, grasshopper
cime, *f.*, summit, top (*of mountains*)
cimetière, *m.*, cemetery, churchyard
cinquante, fifty
cinquantaine, *f.*, about fifty
circonstance, *f.*, occasion
circuit, *m.*, circuit, race
cire, *f.*, wax
cirer, to black, wax, polish
ciseaux, *m. pl.*, scissors, shears
ciste, *m.*, cistus, rock-rose
citadin, *m.*, city-dweller
cité, *f.*, city
citer, to cite, mention, tell
civière, *f.*, stretcher; **jusqu'à la —,** exclusive of the stretchers
civil: dans le —, in civil life
clair, clear, bright, frank
claire-voie, *f.*, lattice, lattice gate
clairière, *f.*, clearing
clairon, *m.*, trumpet, bugle
clameur, *f.*, clamor, noise, uproar
claquer, to crack, snap, slam
clarté, *f.*, clearness, sharpness, brightness, light
classer, to classify, register
classique, classical, classicist
claustration, *f.*, confinement
clé, clef, *f.*, key; **fermer à —,** to lock
client, *m.*, customer
clientèle, *f.*, customers
climat, *m.*, climate
climatérique: station —, health resort
clin d'œil, *m.*: **en un — —,** in a flash, in the twinkling of an eye
cloche, *f.*, bell
clocher, *m.*, steeple, bell-tower
clocheton, *m.*, small belfry
clochette, *f.*, small bell
cloison, *f.*, partition
clopiner, to hobble, limp
clos, *m.*, yard, field, close; *adj.*, shut, closed
clou, *m.*, nail
clouer, to nail
coassement, *m.*, croaking (*of frogs*)
coche, *m.*, barge
cocher, *m.*, coachman, cab driver
cochon, *m.*, pig
cocotte, *f.*, saucepan
cœur, *m.*, heart; **— volant,** fickle; **avoir le — à,** to have at heart; **à plein —,** wholeheartedly; **de bon —,** heartily, with pleasure; **— de cire,** soft heart; **faire gros —,** to grieve; **le — gros,** depressed, sad; **un garçon de —,** a generous fellow; *see* **bouche**
coffre, *m.*, chest, box, casket
coffret, *m.*, box, small chest
cogner, to knock
cohue, *f.*, throng, medley
coiffe, *f.*, head-dress, cap
coiffer, to dress or arrange the hair, to wear (*on the head*)
coiffure, *f.*, head-dress, hair
coin, *m.*, corner
col, *m.*, collar
colère, *f.*, anger, wrath; **en —,** angry; **être —,** to have a quick temper
colis, *m.*, parcel

collé, fixed, pinned
collégien, *m.*, schoolboy; **en —,** in a schoolboy uniform
collègue, *m.*, colleague
coller, to fasten; **collé sur,** close to
collet, *m.*, collar; **—s jaunes,** yellow collars
collier, *m.*, necklace, collar; **coup de —,** neck-hold
colline, *f.*, hill
Colomb, Columbus
colombe, *f.*, dove
colonne, *f.*, column
combat, *m.*, fight, struggle, conflict; **hors de —,** disabled
combattant, *m.*, combatant
combattre, to fight, struggle against
combattu, baffled
combiner, to contrive, scheme
comble, *m.*, height
combler, to fill up, crown
comédien, *m.*, actor, comedian
comestible, eatable
commande, *f.*, order
commandement, *m.*, command; **au —,** at the signal, firing when the word is given
comme, like, as, since, as if, how! **— ci, — ça,** one way or another; **— ça,** in this fashion; **— quoi,** how
commencement, *m.*, beginning
comment, how; **—!** what!
commerçant, *m.*, merchant
commerce, *m.*, business
commettre, to commit
commis, *m.*, clerk
commission, *f.*, committee
commodément, comfortable
commun: en —, in common; **« femme, qu'y a-t-il de — entre vous et moi? »** "woman, what have I to do with thee?"
communard, *m.*, communist, soldier of the Commune
commune, *f.*, commune, town
communément, usually, commonly
communiquer, to tell, say
compagne, *f.*, companion, wife
compagnie, *f.*, company, firm (*business*); **en — de,** with
compagnon, *m.*, companion, friend, journeyman
compère, *m.*, crony, friend
complaire, to please, humor; **se —,** to delight (*in*), enjoy
complaisance, *f.*, goodness, kindness
complet, complete; *m.*, suit (*of clothes*); **il était au —,** he had everything
complice, *m.* & *f.*, accomplice, a party to
compliqué, complicated
complut, *from* **complaire**
composer: se —, to make, create, comprise
comprendre, to understand
comprimé, compressed
compromettre, to compromise, jeopardize
compromis, *m.*, compromise
comptable, *m.* & *f.*, accountant, bookkeeper
compte, *m.*, account, calculation, amount; **pour son —,** for himself; **se rendre —,** to realize
compter, to count, reckon, believe, depend; **à — de ce moment,** from this time on; **il n'en était plus à les —,** he had reached the point where he no longer counted them
compteur, *m.*: **— de vitesse,** speedometer
comptoir, *m.*, counter, desk
compulser, to examine
comte, *m.*, count
concentré, concentrated, intense
concentrer, to concentrate, gather
concerner, to concern

concevoir, to conceive, imagine, understand
concierge, *m.* & *f.*, janitor
conclure, to conclude, decide
concours, *m.*, combination, concurrence, competition, rivalry
conçus, conçut, *from* **concevoir**
condamné, doomed
condamner, to condemn
condition, *f.*: **en —,** in service; **ils firent —,** they made the stipulation
conduire, to conduct, lead, drive; **se —,** to behave
conduit, *m.*, drain pipe
conduite, *f.*, conduct, behavior
cône, *m.*, cone
confectionner, to make
conférence, *f.*, lecture
confesser, to confess
confiance, *f.*, confidence, trust
confier, to intrust, confide, give into the care of, tell in confidence
confit: un air —, a devout air
confondre, to mingle, blend, entangle; **que le diable te confonde,** may the devil take you; **après s'être confondue en . . .,** after many . . .
conforme, in agreement, conforming
confort, *m.*: **tout le — moderne,** all modern conveniences
confrère, *m.*, fellow, colleague
confronter, to confront
confus, vague, dim, confused, dull
confusément, vaguely, confusedly
confusion, *f.*, confusion, embarrassment
congé, *m.*, leave, vacation; **prendre —,** to take leave
congédier, to dismiss
conjoncture, *f.*, affair
conjugal, married
connaissance, *f.*, knowledge, acquaintance, friend; **avoir sa —,** to retain consciousness; **je n'en ai seulement eu —,** I did not even know about it; **perdre —,** to faint
connaître, to know, experience, become acquainted
connu, *from* **connaître**
conquérir, to conquer
conquête, *f.*, conquest
conquis, *from* **conquérir**
consacrer, to devote
conscience, *f.*, consciousness, sentiment
conscrit, *m.*, recruit, conscript
conseil, *m.*, counsel, advice, council
conseiller, to advise
consentement, *m.*, consent, permission
consentir, to consent
conséquent: par —, consequently
conservation, *f.*, preservation, conservation
conserver, to preserve, keep
considérer, to consider, look at, contemplate, respect
consister, to consist
consoler, to console
consommateur, *m.*, guest
consommer, to use
constance, *f.*, constancy, faithfulness
constater, to notice, determine, say, witness
constellé, strewn with stars
consterner, to dismay, amaze
constituer, to make, constitute
construire, to construct, make
consulter, to consult, look at
consumer: se —, to be consumed, decay, burn down
conte, *m.*, tale, story
contemplatif, contemplative, reflective
contempler, to contemplate, look at

contenir, to hold, restrain; **se —,** to retain control of one's self, keep one's temper
content, glad, pleased, satisfied
contenu, *m.*, contents
conter, to relate, tell
contestation, *f.*, dispute
conteste, *f.:* **sans —,** without protest
conteur, *m.*, narrator, story-teller
contigu, adjoining
continental, *m.*, native of the continent
continrent, *from* **contenir**
continu, continual, incessant
contourner, to go round, skirt
contracter, to contract, make
contraindre, to constrain, to force
contraire, *m.*, contrary, opposite, conflicting; **au —,** on the contrary
contrarié, annoyed, provoked
contre, against, near; **tout —,** right against
contredanse, *f.*, quadrille
contrée, *f.*, district, region, country
contrefort, *m.*, branch of chain (*of mountains*)
contre-temps, *m.:* **à —,** at the wrong time, out of time
contrevent, *m.*, shutter
contribution, *f.*, tax
convaincre, to convince
convenable, convenient, suitable
convenir, to admit, agree, fit, appoint, suit
convention, *f.*, custom
conversion, *f.*, turn, complete turn about
conviction, *f.*, conviction, belief, idea
convier, to invite
convoi, *m.*, funeral procession, procession
convoiter, to covet
convoitise, *f.*, covetousness, greed
convulsion, *f.*, contraction
copie, *f.*, copy; **faire de la —,** to copy manuscript
copieusement, copiously
coq, *m.*, cock, rooster
coquet, stylish, elegant
coquetterie, *f.*, desire to please; **choses de —,** pretty things
coquille, *f.*, shell
coquin, *m.*, rogue, scoundrel, rascal; **—e,** *f.*, lewd woman
corbeau, *m.*, crow
corbeille, *f.*, basket
corde, *f.*, rope, line, string (*of instruments*)
cordon, *m.*, cord, string
cordonnier, *m.*, shoemaker
corne, *f.*, horn
cornu, horned
corolle, *f.*, corolla
corps, *m.*, body; **— à —,** body to body; **— d'armée,** army corps; **— de logis,** main building
corpulent, stout
correction, *f.*, correctness
corridor, *m.*, passage, corridor; **allées en —,** *see* **allée**
corriger, to correct, punish
corrompre, to corrupt, taint
corsage, *m.*, waist
Corse, *f.*, Corsica; *m.* & *f.*, Corsican
corsetière, *f.*, corset-maker
cortège, *m.*, escort, following, procession
corvée, *f.*, drudgery
cosmographie, *f.*, cosmography (*description of the general features of the world*)
cossu, rich
côte, *f.*, hill, slope, sea coast, rib; **— à —,** side by side
côté, *m.*, side; **à —,** near; **à — de,** beside, alongside, in comparison with; **de —,** sidewise; **du — de,** toward, in the direction of; **de tous —s,** in all directions

cotret, *m.*, fagot, bundle of wood
cou, *m.*, neck
couchant, *m.*, setting sun, West
couche, *f.*, layer; bed
coucher, to lie, sleep, put to bed, prostrate; — **en joue,** to aim; **se —,** to go to bed, decline, set (*of sun*)
couchette, *f.*, crib, small bed
coudre, to sew
coulée, *f.*, band, flow, flowing
couler, to flow, drop, shed
couloir, *m.*, passage, hall
coup, *m.*, blow, thrust, shot, stroke, move, shock, draught (*of liquids*); — **sur —,** one after another; **à grands —s pressés,** loud and rapidly; **d'un seul —,** all at once; **du premier —,** at once; **faire un — pareil,** to do such a thing; **sur le — de midi,** just at midday; **tout à —,** all at once, suddenly; **tout d'un —,** all at once; — **d'état,** radical change; — **de fusil,** shot; — **d'œil,** glance; — **de pied,** kick; — **de reins,** sudden move of the back; — **de sonnette,** — **de timbre,** ring of the bell; — **de vent,** puff of wind, caprice of destiny
coupable, guilty, guilty person, culprit
coupé, *m.*, cab
couper, to cut, cross, cut across, cut off, stop
couplet, *m.*, stanza
cour, *f.*, yard, court, courtship; — **d'honneur,** central courtyard
couramment, readily, all the time, ordinarily, commonly
courant, running, flowing, current, ordinary, common
courbe, *f.*, curve
courbé, curved, bent, bent over, stooping
courber, to bend
coureur, *m.*, vagabond, wanderer
courir, to run; — **de droite et de gauche,** to run hither and thither; **elle a couru les bureaux,** she made the rounds of the offices; — **à toutes jambes,** to run full speed
couronne, *f.*, crown
courrier, *m.*, mail; — **des Indes,** Indian mail
cours, *m.*, course
course, *f.*, run, race, drive, walk
court, short; **attaché de trop —,** tied too closely
courtisanerie, *f.*, flattery, toadyism
cousaient, *from* **coudre**
coussin, *m.*, cushion
cousu, tightly shut; — **d'or,** extremely wealthy
couteau, *m.*, knife; **d'un coup de —,** with a twist of the knife; **recevoir un coup de —,** to be stabbed
coûter, to cost; **en —,** to be hard
coutume, *f.*, custom; **de —,** customarily
coutumier: être —, to be accustomed
couturière, *f.*, dressmaker, seamstress
couvée, *f.*, brood
couvent, *m.*, convent; **camarade de —,** convent school friend
couvert, *m.*, cover (plate, spoon, knife, *etc.*), place (*at table*); **à —,** sheltered; *adj.*, overcast, cloudy
couvercle, *m.*, cover, lid
couverture, *f.*, covering, blanket
couvrir, to cover; **se couvrait,** was becoming cloudy
cracher, to spit, expectorate
craindre, to fear; to show
crainte, *f.*, fear
craintif, fearful, timid
cramoisi, crimson, red

crâne, *m.*, head, skull; *adj.*, blustering, bold
crapaud, *m.*, toad, frog
craquement, *m.*, cracking
craquer, to crackle, creak
cravate, *f.*, necktie
crayeux, chalky
crayon, *m.*, pencil
créateur, creative
crêche, *f.*, manger, crib
Credo, *m.*, Credo (*prayer which enumerates the articles of belief*)
créer, to create
crêpe, *m.*, crape
crépu, frizzled, curly
crépuscule, *m.*, twilight
crête, *f.*, comb, crest (*of birds*), ridge, top
creuser, to dig, hollow, cut out; **yeux creusés,** sunken eyes
creux, *m.*, pit; *adj.*, hollow, sunken
crevaison, *f.*: **avoir une —,** to have a flat tire
crever, to burst, break through, split, perish, have a flat tire; **avoir le cœur crevé,** to be heart-broken
cri, *m.*, cry, scream, shriek
criard, shrill, noisy; **dettes —es,** urgent debts
crier, to cry, scream, shout, call, exclaim, creak; **— gare,** to give warning
crieur, *m.*, crier; **— public,** town crier, public crier
crin, *m.*, horse-hair
crincrin, *m.*, (*screeching*) fiddle
crisper, to thrill
croire, to believe; **en —,** to take one's word for, to be guided by; **il faut —,** one must suppose; **je crois bien,** of course; **je croirais à,** I should call it
croisée, *f.*, window
croisement, *m.*, crossing
croiser, to cross, fold
croissant, *m.*: **le dernier —,** the last quarter; *v.*, *from* **croître**
croître, to grow, increase
croix, *f.*, cross
croque-mort, *m.*, undertaker's assistant
croquer, to crunch
crosse, *f.*, butt (*of gun*), grip (*of pistol*), shepherd's staff
crosser, to beat (*with the butt-end of a gun*)
crotte, *f.*, dirt, mud, dung
croupe, *f.*, rump
croyance, *f.*, belief
croyant, *m.*, believer
cru, hard, harsh; *v.*, *from* **croire**
cruauté, *f.*, cruelty
cruche, *f.*, pitcher
crûmes, crus, crut, crurent, *from* **croire**
cueillette, *f.*, gathering, picking
cueillir, to pick, gather, catch
cuir, *m.*, leather; **—s,** leather articles
cuirasse, *f.*, armor
cuirassier, *m.*, cuirassier (*horse-soldier wearing a breastplate*)
cuire, to cook
cuisant, burning, painful, excruciating
cuisine, *f.*, kitchen
cuisinier, *m.*, cook
cuisse, *f.*, thigh
cuistot, *m.*, cook
cuit, cooked, *from* **cuire**
cuivre, *m.*, copper
culbuter, to throw down, overthrow, upset
culotte, *f.*, breeches; **— à pont,** see Note.
culte, *m.*, cult, worship, devotion, creed
cultivateur, *m.*, farmer
culture, *f.*, cultivation, farming, tillage
cure: n'avoir —, to pay no heed
curé, *m.*, priest
cuvette, *f.*, wash-basin

cygne, *m.*, swan
cyprès, *m.*, cypress
cytise, *m.*, bean-trefoil

D

daim, *m.*, deer, buck
dalle, *f.*, flagstone, stone, slab
dalmatique, *f.*, dalmatic, tunic
damas, *m.*, damask
dame, *f.*, lady; **dame!** well, of course, naturally
damné, cursed
damner, to damn
danse, *f.*, dance
danser, to dance; **faire —,** to dance with, play for
danseur, *m.*, dancer
dattier, *m.*, date-palm
davantage, more
dé, *m.:* **— à coudre,** thimble
déambuler, to walk
débâcle, *f.*, breaking down, overthrow
débarquer, to land
débarrasser, to rid, free; **se —,** to get rid of
débattre: se —, to struggle, writhe
débiter, to tell, relate
déblatérer, to break out into abuse
déblayer, to clean out, wash down
débordément, *m.*, overflowing
déborder, to overflow, project, jut out
déboucher, to open, come out of, appear
debout, standing
déboutonner, to unbutton
début, *m.*, beginning; **dès le —,** at the very beginning
décence, *f.*, propriety, decency
décent, respectable
déception, *f.*, disappointment
décevoir, to disappoint, deceive
déchaîné, running wild
décharger, to unload, discharge, free
déchéance, *f.*, decay, downfall
déchiqueté, torn
déchiqueture, *f.*, cutting, cut
déchirant, excruciating, heart-rending, painful
déchirer, to tear
déchu, *from* **déchoir**
déchoir, to fall, lose
décidé, firm, deliberate
décidément, indeed, decidedly
décider, to decide; **se —,** to make up one's mind
déclarer, to declare, claim
déclassé, one who has fallen from his social position
déclencher: se —, to come (go) off
décoller, to unglue, free
décomposé, altered, upset
décontenancé, abashed, out of countenance
déconvenue, *f.*, discomfiture, mishap
décor, *m.*, setting, scenery; **changement de —,** change
décorer, to decorate
découplé, strapping
découragement, *m.*, despondency
décourager, to discourage
découverte, *f.*, discovery
découvrir, to uncover, discover, find, disclose
décrépi, broken down, unplastered
décrocher, to unhook, take down
déçu, *from* **décevoir**
dédaigner, to disdain
dédaigneusement, scornfully, disdainfully
dédaigneux, disdainful
dédain, *m.*, scorn
dédale, *m.*, labyrinth, maze
dedans, within, inside; **là —,** therein, down there
dédire, to disown; **s'en —,** to retract

dédommager, to indemnify, make good
dédoré, ungilded
déduire, to deduce, infer
défaillance, *f.*, weakness
défaillir, to weaken, sink, faint, feel faint
défaire, to undo
défaite, *f.*, defeat
défaut, *m.*, defect, flow, fault, shortcoming, bad trait
défectueux, defective
défendre, to defend, forbid
défenseur, *m.*, defender
défiance, *f.*, distrust; **sans —,** unwittingly
défier, to defy, challenge
défilé, *m.*, procession
défiler, to pass, flow, march by
définitif, final, definitive
définitivement, definitely, completely, ultimately
déformé, shapeless, misshapen
défraîchi, faded, no longer fresh, old, worn
défrayer, to defray, carry on
défrichement, *m.*, land-clearing
défroque, *f.*, cast-off
dégagé, easy, unconcerned
dégager, to free, disengage, extricate, give forth
dégeler, to thaw out, become less reserved
dégénéré, degenerate
dégourdi, shrewd, quick
dégoût, *m.*, disgust, dislike
dégoutter, to drip
dégrader, to diminish in light and shade
degré, *m.*, step, rung, degree; **au premier —,** first class
déguenillé, tattered, ragged
déguisé, disguised; **aussi peu —,** so manifest
déguster, to taste, eat
dehors, outside
déjeuner, *m.*, luncheon, breakfast; *v.*, to have lunch, breakfast
delà: au —, par —, beyond
délaisser, to abandon
délasser: se —, to rest, refresh one's self
délectable, delectable, delicious
délégué, *m.*, delegate
délicat, delicate, of delicate health
délicatesse, *f.*, delicacy, refinement
délices, *f. pl.*, delight
délicieux, delightful
délire, *m.*, delirium, folly, frenzy
délivrance, *f.*, relief
délivrer, deliver, set free
déluge, *m.*, deluge, flood
demain, tomorrow
demande, *f.*, request
demander, to ask, want; **elle demandait toujours,** she kept asking; **se —,** to wonder; **être demandé,** to be in demand
démanger, to itch, long; **les jambes leur démangent,** they are longing to dance
démarcation, *f.*, demarcations, boundary lines
démarche, *f.*, gait, bearing, action, step, proceeding; **faire une — auprès,** to speak or write to
démarrage, *m.*, start, setting out
démarrer, to set out
démêlé, *m.*, quarrel, strife
démener: se —, to jump about, struggle, make a fuss
démence, *f.*, madness; **tomber en —,** to become mad, insane
démesuré, measureless, boundless
demeure, *f.*, house, dwelling, abode
demeurer, to live, remain, stay
demi, half
demi-heure, *f.*, half hour

Whitworth College

démission, *f.*, resignation
démodé, out of style, antiquated
demoiselle, *f.*, young lady
démontrer, to demonstrate, prove
dénaturer, to misrepresent, misconstrue
denier, *m.*, farthing
dénigrement, *m.*, disparagement, contempt
dénoncer, to denounce, betray
dénoter, to show, describe
dénouement, *m.*, denouement, solution, end
dénouer, to untie
denrée, *f.*, food, commodity
dense, dense, thick, bestial
dent, *f.*, tooth; **à belles —s,** heartily; **qu'il ne s'est rien mis sous la —,** that it had put nothing between its teeth
dentelé, jagged, notched, serrated
dentelle, *f.*, lace, jabot, lace neck-cloth
déparer, to mar
départ, *m.*, departure, leaving
dépasser, to pass, protrude, stick out
dépêcher: se —, to hurry, hasten
dépeindre, to depict
dépendre, to depend
dépense, *f.*, expense
dépenser, to spend
dépérir, to waste away, pine away
dépeupler: se —, to become empty
dépit, *m.*, disdain, spite
déplacé, out of place, unbecoming
déplacer: se —, to change one's residence
déplier, to unfold
déploiement, *m.*, display
déposer, to place, put down, drop, leave
dépôt, *m.*, depot; **détourner un —,** to embezzle
dépouille, *f.*, remains
dépouiller, to strip, despoil
dépravation, *f.*, depravity
depuis, since, for, from
déraisonnable, unreasonable
dernier, last
dérobée: à la —, stealthily
dérober: se —, to disappear, shun, flee
dérouler: se —, to unfold, take place
déroute, *f.*, rout, disorder; **en —,** tattered; **mis en —,** put to flight, defeated; **son honorabilité en —,** his ruined honesty
derrière, *m.*, rear, back, tail; *adv.*, behind
dès, from, at, on, even in, when only, from the (very); **— ce soir même,** on that very evening; **— que,** as soon as
désaccord, *m.*, disagreement
désapprouver, to disapprove
désarroi, *m.*, disorder, confusion
désastre, *m.*, disaster, calamity
descendre, to descend, go (come, carry) down
descente, *f.*, descent, declivity
désenchantement, *m.*, disenchantment, disappointment
désert, deserted, empty, lonely
désespéré, desperate, in despair
désespérément, despairingly, desperately
désespérer, to despair
désespoir, *m.*, despair
déshonneur, *m.*, dishonor
désigner, to designate, assign, indicate, appoint
désir, *m.*, desire, wish
désobéir, to disobey
désœuvré, idler, idle person
désolation, *f.*, desolation, grief
désolé, desolate, annoyed, despairing

désordonné, inordinate, immoderate
désormais, henceforth, thereafter
dessein, *m.*, design, plan
dessert, *m.*, desert
desservant, *m.*, minister
desservir, to clear the table
dessin, *m.*, design
dessiner, to design, outline, trace, draw, throw
dessous: au- —, par- —, below, beneath
dessus, above, over, on it; *m.*, top; **au- —,** above, over, beyond; **par- —,** above, over, in addition; **là- —,** thereupon, concerning this
destin, *m.*, fate, destiny
destinée, *f.*, destiny
destiner, to destine; **être destiné à,** to be intended for
détacher: se —, to stand out
détachement, *m.*, detachment, group
détail, *m.*, detail
détaler, to escape, run away, scamper away
dételer, to unharness
détendre: se —, to relax, stretch out
détente, *f.*, trigger
détonation, *f.*, report (*of guns*)
détour, *m.*, turn, turning, evasion, subterfuge
détournement, *m.*, embezzlement
détourner, to turn away, divert, turn, lift, embezzle
détraqué, out of order; **sa vieille —e,** his crazy old thing
détresse, *f.*, distress, trouble, grief
détrôné, dethroned
détruire, to destroy
dette, *f.*, debt; **—s criardes,** urgent debts
deuil, *m.*, mourning; **ce qui me faisait —,** what grieved me
deux, two; **à nous — maintenant,** now I am ready for you
devais, devait (*from* **devoir**) was to
dévaler, to go down
devancer, to anticipate
devant, before, first, straight before
dévaster, to devastate, ruin
développer, to unfold, display
devenir, to become; **que vais-je —?** what will become of me?
dévêtir, to undress; **à moitié dévêtu,** half undressed
dévier, to twist, put out of a straight line
deviner, to guess, surmise, imagine
devins, devint, *from* **devenir**
dévisager, to stare at
dévoiler, to reveal
devoir, *m.*, duty, work; *v.*, to owe; **on devrait même acheter,** they were even to buy; **vous ne devez rien y comprendre,** you probably do not understand anything about it
dévorer, to devour; **être dévoré,** to be consumed
dévot, devout, devoted
dévoué, devoted, faithful
dextre, *f.*, right hand
Dia hue! haw gee!
diable, *m.*, devil, demon; **à la —,** carelessly; **ce — de violoneux,** that wonderful fiddler; **ces —s de pistolets,** those excellent pistols; **d'où —,** where on the earth
diablotin, *m.*, little devil, imp
diabolique, diabolical, devilish
diacre, *m.*, deacon
diadème, *m.*, crown
diamant, *m.*, diamond
dictée, *f.*, dictation
dicton, *m.*, saying
Dieu, *m.*, God; **— merci,** thanks to God; **par —,** I swear; **— soit loué,** thank Heaven

différend, *m.*, difference of opinion, quarrel
difficile, difficult
difficulté, *f.*, difficulty
digitale, *f.*, foxglove, digitalis
digne, dignified, worthy, deserving
dignement, worthily, in a worthy manner
dilater: se —, to expand, swell
diligence, *f.*, stage-coach
dimanche, *m.*, Sunday; **— des Rameaux,** Palm Sunday
diminuer, to diminish
dîner, *m.*, dinner; *v.*, to dine
diplôme, *m.*, diploma; **avoir ses —s,** to have an education
dire, to say, tell, call; **autant —,** one might say; **autrement —,** in other words; **à vrai —,** in truth; **c'est-à-dire,** that is to say; **c'est dit,** all right, agreed; **il n'en put —,** he could not continue; **il va sans —,** it goes without saying; **il ne se le fit pas — deux fois,** he did not wait to have it told him twice; **on la dirait en argent fin,** one would almost say it was made of fine silver; **pour ainsi —,** so to speak; **si on peut —,** how can they say; **— que,** to think that; **vouloir —,** to mean; **vous avez beau —,** you may say what you want; **se —,** to be said, say to each other
directeur, *m.*: **sous-—,** assistant director
direction, *f.*, management, steering
diriger, to direct, lead, point, aim; **se —,** to go, go toward
discernement, *m.*, discernment, insight
discours, *m.*, discourse, speech, sermon
discret, discreet
discrètement, discreetly
discuter, to discuss
disparaître, to disappear, vanish
disparu (*from* **disparaître**), disappeared, gone, having set
disperser, to scatter, disperse
disponible, available
disposé, inclined
disposer, to have, have at command; **se —,** to be about, prepare
disposition, *f.*, disposal, tendency, step; arrangement; **annoncer d'heureuses —s,** *see* **annoncer**
disputer: se —, to argue, dispute
disque, *m.*, signal (*railways*)
dissentiment, *m.*, disagreement
dissimuler, to hide, conceal
dissolution, *f.*, dissolution, solution, adhesive
distingué, distinguished, refined, elegant
distinguer, to distinguish, make out
distraire, to distract, amuse; **se —,** to relax, be amused, amuse one's self
distrait, distracted, absent-minded, heedless
dithyrambique, dithyrambic, vehement speech
diversifié, diversified
divertissement, *m.*, amusement, entertainment
divin, divine, admirable
divinité, *f.*, God
diviser, to divide
dix, ten
dix-huit, eighteen
dizaine, *f.*, about ten
docile, docile, gentle
doctorat, *m.*, doctorate, doctor's degree
doigt, *m.*, finger
dois, doit, doivent, *from* **devoir,** to owe
dolent, sad, mournful
dolman, *m.*, hussar's pelisse,

slung-jacket; **portant bien le —**, wearing gracefully . . .
dom, *m.*, dom, lord
domestique, *m. & f.*, servant
domicile, *m.*, home
dominateur, dominating, commanding
dominer, to dominate, control, overlook, overhang
dominical, dominical (*Sunday, of the Lord's day*)
dommage: c'est —, it is a pity
dompter, to master, quell, conquer, subdue, tame
don, *m.*, gift
donc, so; **viens —!** come here!
donner, to give, deal (*of cards*); **— sur,** to face, look out upon, hit; **rien qu'en lui donnant . . .** just by giving . . .; **se — au diable,** to curse one's luck
dont, of whom, which, whose, among whom, which
dor, gilt
doré, gilt, gilded
dormeur, *m.*, sleeper
dormir, to sleep; **je dormais là-dessus,** I was completely confident
dors, dort, *from* **dormir**
dos, *m.*, back; **Que veux tu que je mette sur le —?** What do you expect me to wear?
dossier, *m.*, back (*of a seat*), record, folder, data concerning one case
dot, *f.*, dowry
doubler, to double, pass
doucement, slowly, gently, softly, pleasantly
douceur, *f.*, kindness, charm, sweetness, softness
doué, gifted, endowed, blessed
douer, to endow
douleur, *f.*, sorrow, grief, pain, suffering
douloureux, painful, sad, dolorous, melancholy
doute, *m.*, doubt; **sans —,** doubtless, without doubt
douter, to doubt, question; **se —,** to suspect
douteux, doubtful
doux, gentle, soft, sweet, mild, tender, pleasant, smooth, agreeable
douzaine, *f.*, dozen
douze, twelve
drame, *m.*, tragedy, drama
drap, *m.*, cloth, pall, sheet; **—s,** bedclothes
draper, to wrap, cover
dresser, to put (draw) up, raise, set; **se —,** to rise, arise, sit (stand) up, prepare, get ready
drogue, *f.*, medicine
droguer, to drug, give medicine
droit, straight, erect, upright, without guile, clear; *m.*, right, law
droite, right, right-hand side; **sur la —,** on the right
drôle, comical, queer; *m.*, rascal, scamp
drôlement, in a droll manner
dû, *from* **devoir**
dune, *f.*, dune, sand hill
dur, hard, painful, harsh, rough; **à la dure,** harshly
durant, during; **une heure —,** for an hour; **rien qu'en —,** by its mere continuance
durcir, to harden
durée, *f.*, duration
durement, harshly
durer, to last
duvet, *m.*, down

E

eau, *f.*, water; **— bénite,** holy water; **à grande —,** with great swishes of water; **—x,** watering place, health resort; **— vive,** running water; **— -de-vie,** brandy; **— de marc,**

brandy obtained by distilling the pulp of grapes
ébaubi, amazed, astonished
ébaucher, to sketch, make (*not fully*)
ébène, *f.*, ebony color, i.e., black
éblouissement, *m.*, dizziness, giddiness
éboulé, fallen
ébranler: s'—, to begin to move
écaille, *f.*, shell
écailleur, *m.*, "oyster-opener," oyster-man
écarlate, scarlet
écarquiller, to open wide
écart, *m.*: **à l'—,** aside
écarté, *m.*, ecarte (*a card game*)
écarter, to spread, hold apart, push (set) aside, turn away
écervelé, brainless, hare-brained
échafaudage, *m.*, scaffolding
échafauder, to build up
échanger, to exchange
échapper: s'—, to escape, break loose
écharpe, *f.*, scarf
échauffer: s'—, to grow angry
échauffourée, *f.*, skirmish
échelle, *f.*, ladder
écheveau, *m.*, skein
échouer, to fail
éclabousser, to splash, spatter
éclair, *m.*, lightning, flash
éclairage, *m.*, lighting
éclaircie, *f.*, clearing, bright spot
éclaircir, to clear, clear up
éclairer, to light, illumine, shine upon, enlighten, flash, reconnoiter, watch, observe
éclaireur, *m.*, scout
éclat, *m.*, brightness, splendor, roar (*of laughter*), fragment, splinter; **sans —,** unpretentious
éclatement, *m.*, explosion
éclater, to burst, burst forth, break out, break in pieces, shine, flash, sound; **— de rire,** to burst out laughing.
économe, economical, thrifty
économie, *f.*, saving
économiser, to economize, be saving
écorce, *f.*, bark, shell
écorcher, to take the skin off, rub off the covering, tear
écorner, to curtail, impair; **— le capital,** to break into the capital
écoulement, *m.*, flight, transitoriness
écouler: s'—, to pass
écourté, short, hurried
écouter, to listen, pay attention to
écoutes: aux —, on the look-out
écran, *m.*, screen
écraser, to crush, grind
écrier: s'—, to exclaim, cry out
écrin, *m.*, box, case
écrire, to write
écrits, *m. pl.*, writings, works
écriture, *f.*, writing, handwriting; **É—,** Scripture
écrivain, *m.*, writer
écu, *m.*, silver crown (*old French coin*)
écuelle, *f.*, bowl
écume, *f.*, foam
écumoire, *f.*, skimmer
écurie, *f.*, stable
Éden, *m.*, garden of Eden, paradise
édifiant, edifying, inspiring
éducateur, trice, educator
éduqué, educated
effacé, obliterated, hidden
effacer, to blot (rub) out, dim
effaré, frightened, bewildered
effarement, *m.*, fright, mad fear
effaroucher, to frighten, startle
effectuer: s'—, to accomplish, perform
effet, *m.*, effect; **comme par l'—,** as by; **en —,** in fact, in truth, indeed; **faire un joli —,** to make a fine impression

effeuillé: à demi —s, with the leaves half gone
efficace, effective
effigie, *f.*, effigy, statue
effilé, sharp, slender
effleurer, to graze, brush, touch slightly; **nous n'avons fait que l'—,** we only touched him slightly
effondrer: s'—, to fall, smash against
efforcer: s'—, to strive, try
effraction, *f.*, breaking, breaking into
effrayer, to frighten, terrify
effroyable, frightful, dreadful
égal, equal; **c'est —,** after all, all the same
égalité, *f.*, equality
égard, *m.*, regard, care; **à son —,** respecting, with regard to
égarement, *m.*, aberration
égarer: s'—, to stray, wander, lose one's way; **sa tête s'égarait,** his brain was in a whirl
égayer, to enliven, cheer, make joyful
église, *f.*, church
égoïsme, *m.*, selfishness
égoïste, *m. & f.* selfish person
égout, *m.*, sewer
égouttement, *m.*, dripping
égoutter: s'—, to drip
égrené, rippling
égyptiaque, Egyptian
élan, *m.*, dash, rush, spring, bound, burst, outburst; **prit de l'—,** took a spring
élancer: s'—, to rush (*forward, in*), dart (*forward*), spring
élargir, to make larger, expand, increase
élevé, high
élève, *m. & f.*, pupil, student
élever, to raise, bring up; **s'—,** to rise, arise
élire, to elect
éloge, *m.*, eulogy, praise
éloigner, to remove, dispel, put at a distance; **s'—,** to go away, move off, retreat
élu, élûmes, *from* **élire**
émailler, to embellish
émaner, to emanate, come from
emballé, run away, mad
emballement, *m.*, running away
emballer, to pack; **s'—,** to run away
embarquement, *m.*, loading, embarking
embarquer, to embark, send away
embarras, *m.*, embarrassment
embarrasser, to embarrass
embaucher, to hire, engage
embaumer, to smell sweet, give forth a savory odor
embellissement, *m.*, embellishment, adornment
emblée: d'—, at once, from the very first
embouchure, *f.*, mouth (*of a river*)
embrassé, arm in arm
embrassement, *m.*, kiss, embrace, hug
embrasser, to embrace, clasp, kiss, cherish, take up, encompass, take in
embrouiller, to entangle; **je t'embrouille,** no one is the wiser for it; **s'—,** to become entangled, confused, muddled
embuscade, *f.*, ambush
émeraude, *f.*, emerald (*green*)
émerger, to emerge, appear
émerveillé, amazed, astonished, wonder-struck
émerveiller: s'—, to marvel at
émétique, *m.*, emetic (*medicine that causes vomiting*)
éminent, eminent, high, exalted
emmener, to take, escort, carry off, lead away
émoi, *m.*, emotion, anxiety

émotion, *f.*, emotion, shock, agitation
émoulu: frais — de, fresh from
émousser, to dull, blunt
émouvant, affecting, stirring
émouvoir, to move, touch, stir
emparer: s'—, to seize, take, take hold of; **... s'empara d'elle souverainement,** took supreme possession of her
empêcher, to prevent, hinder, **s'—,** to help; **n'empêche que,** for all that, yet
emperlé de sueur, empearled with drops of perspiration
empeser, to starch
emphase, *f.*, bombast, emphasis
emphatique, emphatic, impressive
empirer, to grow worse
emplacement, *m.*, position
emplette, *f.*, purchase
emplir, to fill
emploi, *m.*, job, task, work, use
employé–e, clerk; **— des contributions,** clerk in the office of the collector of taxes
employer, to use, spend, **s'—,** to be used
empocher, to pocket; **empoche!** take that!
empoigner, to seize, take into custody
empoisonner, to poison
emportement, *m.*, passion, transport
emporter, to carry, carry away (off), bring about, bring with, take along; **l'—,** to win; **le diable m'emporte,** may the devil take me; **elles emportent et comportent les autres,** they carry with them and include all the others; **s'—,** to lose one's temper, run away
empourpré, blushing
empreint, imprinted, stamped
empreinte, *f.*, imprint, mark
empressé, eager
empressement, *m.*, haste, eagerness
empresser: s'—, to hasten, attend eagerly
emprunter, to borrow
ému, moved, affected, stirred
encadrer, to frame, insert
encastrer, to fit into
enchaîner, to chain, fetter
enchanté, pleased, delighted
enchantement, *m.*, magic, enchantment
enchanter, to enchant
encombrer, to load, crowd
encore, still, again, once (some) more, even, yet, besides, also, moreover, even then; **cela —,** this too; **— qu'on fût,** although it was
encorné, horned; **autrement —,** with much larger horns
endiablé, devilish
endimanché, dressed in one's best clothes
endormir, to put to sleep, quiet; **s'—,** to fall asleep, slumber, be lulled into forgetfulness
endroit, *m.*, place
énergie, *f.*: **pas d'— pour deux sous les femmes,** women haven't any strength of character whatever
énergique, forceful
énergiquement, energetically
énervant, enervating
enfance, *f.*, childhood, infancy; **petite —,** early childhood
enfant, *m.* & *f.*, child; **beaux—s,** stepchildren
enfantin, childish, infantile, crude
enfer, *m.*, hell, hades
enfermer, to shut in (up), enclose
enfiévré, feverish
enfin, finally, at last, in short, well, in fact; **mais —,** but, however
enflammer, to inflame

enfoncer, to sink, thrust, plunge; **s'—,** to fall in, give away, sink down.
enfouir, to bury, hide
enfuir: s'—, to flee, escape, disappear
engagé, engaged, busy
engagement, *m.*, agreement, promise, pledge; **—s ruineux,** ruinous pledges
engager, to engage, mortgage, advise, urge; **s'—,** to enter, begin, arise
engin, *m.*, contrivance
englober, to include, encircle
engloutir, to swallow up, devour
engourdir, to benumb, deaden, become torpid, muddled
enivrant, stimulating, exalting
enjamber, to stride (leap) over, step across
enjoué, cheerful, merry
enlacer, to entwine, interlace
enlèvement, *m.*, taking
enlever, to remove, lift, make, take, carry away, abduct, take away, gather, bring off; **— une affaire,** to accomplish an exploit; **— de son austérité,** to relieve the severity
enlizer: s'—, to sink
enluminé, illuminated, decorated in color (*of manuscript*)
enluminure, *f.*, coloring
ennemi, *m.*, enemy
ennoblir: s'—, to be ennobled, exalted
ennui, *m.*, boredom
ennuyer, to bother, annoy; **s'—,** to be bored, get tired, be wearied
ennuyeux, bothersome, tiresome
énorme, enormous, huge
enquête, *f.*, inquiry, investigation
enragé, madman; **être — pour,** to be crazy about; **— travailleur,** *see* **travailleur**
enrager, to enrage
enregistrer, to record
enrichir, to enrich, make wealthy
enrôler: s'—, to enlist
enroué, hoarse
ensanglanté, bloodied, covered with blood
enseignement, *m.*, teaching, instruction
enseigner, to teach
ensemble, together; **tout —,** at the same time; *m.*, sum
ensevelir, to bury, entomb
ensoleillé, bathed in sunlight
ensommeillé, half asleep, drowsy
ensuite, then, after
entamer, to start, begin, encroach upon, impair
entasser: s'—, to be piled, heaped
entendre, to hear, understand, attend; **faire —,** to make feel; **— parler,** to hear (*about*); **bien entendu,** of course; **c'est entendu,** all right, agreed; **s'—,** to come to an understanding
enténébrer, to darken
enterrer, to bury
entêté, stubborn
entêtement, *m.*, stubbornness
entier entire, whole; **tout —,** whole
entièrement, entirely
entonner, to begin to sing, to intone
entonnoir, *m.*, shell hole
entour: sens de l'—, *see* **sens**
entourer, to surround, envelop, encompass
entrailles, *f. pl.*, entrails, feeling, stomach; **se sentir les — de marâtre,** to feel as a stepmother, i.e., harsh, unkind
entraîné, used, trained
entraîner, to pull, drag, lead astray, draw with it, carry away, sweep away

entr'aperçu, half perceived
entre, between; **d'— nous,** of us
entre-bâillé, half open
entre-bâillement, *m.*, part-opening
entrechat, *m.*, caper; **battre un —,** to cut a caper, give a spring
entrechoquer, to chatter, knock (click) together
entrecoupé, interrupted
entrecouper, to intercalate, interrupt
entrée, *f.*, entrance, entry, opening
entrefaite, *f.*, interval; **sur ces —s,** meanwhile
entremets, *m.*, entremets, pastry (*sweet dish served between roast and fruit*)
entrepreneur, *m.*, contractor
entrepôt, *m.*, warehouse
entreprise, *f.*, business, scheme, company
entrer, to enter, pierce, start, come in; **— en danse,** to set in motion, move up and down; **ne faire qu'— et sortir,** to stay but a moment
entre-regarder: s'—, to look at each other
entretenir: s'—, to converse, talk
entrevoir, to perceive, foresee
entrevue, *f.*, glimpse
entr'ouvrir, to half open, open a little
énumérer, to enumerate, reckon
envahir, to invade, take possession of, overrun, fill
envelopper, to wrap, include, hang around
envers, towards
envi: à l'—, in emulation (*of*), to vie with each other
envie, *f.*, envy, desire; **avoir —,** to wish
envier, to envy, be envious of
envieux, envious
environ, about
environner, to surround
environs, *m. pl.*, neighborhood, surrounding country, vicinity
envoi, *m.*, sending
envoler: s'—, to fly away (up), take flight, come forth
envoyer, to send, deliver; **— de la main,** to motion
épais, thick, dense
épaissir: s'—, to become large
épanchement, *m.*, outburst, overflow (*of words*)
épandre: s'—, to be diffused, spread out
épanoui, in full bloom
épanouir: s'—, to cheer up, brighten up
épargner, to save
épars, spread, scattered
épatage, *m.*, surprise, amazement
épater, to astound
épaule, *f.*, shoulder
épaulette, *f.*, epaulet; **que je perde mon —,** may I lose my rank
épée, *f.*, sword; **tirer l'—,** *see* **tirer**
éperdu, bewildered, dismayed, distracted
éperdument, madly, passionately
épi, *m.*, ear (*of corn, wheat, etc.*)
épicier, *m.*, grocer
épier, to spy, watch, see
épineux, thorny
épingle, *f.*, pin
épingler, to pin, fasten (*with pins*)
épique, epic
éploré, distressed
éplucher, to pick, crack (*of nuts*), pare, clean
époque, *f.*, epoch, period, time, season

épouse, *f.*, wife
épouser, to marry
épouvantable, frightful, dreadful
épouvante, *f.*, fright, terror, fear
épouvanter, to frighten, terrify
époux, *m.*, husband; **les deux —,** man and wife; **nouveaux —,** newly-married couple
éprendre: s'—, to fall in love
épreuve, *f.*, test, trial, proof; **mettre à l'—,** to put to test
éprit: s'—, *from* **s'éprendre**
éprouver, to experience, feel, test, put to test
épuiser, to exhaust, weaken
équerre, *f.*, square; **en —,** square, forming a right angle
équilibre, equilibrium; *see* **mettre**
équipage, *m.*, crew
équipement, *m.*, outfit, equipment
équivaloir, to be equivalent, to equal
éreinté, tired out
ermite, *m.*, hermit
errer, to wander, stray
erreur, *f.*, error, mistake, misunderstanding
érudit, erudite, learned, scholar
escadron, *m.*, squadron, troop
escalier, *m.*, stairway, stairs
escamoter, to cheat, steal; **escamota la moitié des appartements,** did not show them half of the appartments
escarpement, *m.*, steep height
esclaffer: s'—, to laugh
escompter, to anticipate
escopette, *f.*, gun (*old-fashioned carbine*), rifle
escorter, to escort, accompany
escouade, *f.*, squad
escrime, *f.*, fencing
espace, *m.*, space, duration
espacer, to space, arrange, at intervals
espèce, *f.*, kind, sort
espérance, *f.*, hope. expectation
espérer, to hope
espoir, *m.*, hope
esprit, *m.*, mind, wit, intelligence, imagination, spirit; **elle eut de l'—,** she became witty; **Saint-Esprit,** Holy Ghost
esquisse, *f.*, sketch
esquiver: s'—, to escape, slip away
essayer, to try, attempt, try on
essence, *f.*, gasoline; species (*of trees*)
essieu, *m.*, axle
essoufflé, out of breath
essuyer, to wipe, dry
Est, *m.*, East
estime, *f.*, esteem, respect; **avoir en grande —,** to respect highly
estimer, to esteem, consider
estomac, *m.*, stomach
estrade, *f.*, platform
étable, *f.*, stable
établir, to establish, fix, set up, decide upon; consider; **s'—,** to settle, establish o's; **il établit le pour et le contre,** he considered the pros and cons, considered the problem from all sides
étage, *m.*, story, floor, landing
étagé, terraced
étager: s'—, to raise (rise) in tiers
étain, *m.*, pewter
étalage, *m.*, display, exhibit
étaler, to display, exhibit, spread out
étang, *m.*, pond, pool
état, *m.*, state, profession, trade, condition; **hors d'—,** unable
état-major, *m.*, staff office
étau, *m.*, vise
été, *m.*, summer
éteindre, to put out, extinguish, destroy, obliterate; **s'—,** to go out (*of light*)
éteint, *from* **éteindre; d'une voix éteinte,** in a faint voice

étendre, to extend, spread out, stretch out
étendue, *f.*, extent, stretch; *adj.*, wide, broad, extensive
éternel, everlasting
étinceler, to sparkle, glitter
étirer, to stretch
étoffe, *f.*, cloth, material
étoile, *f.*, star; **l'— du berger,** the Shepherd's Star (*Venus*); **à la belle —,** in the open air; **— filante,** shooting star
étoilé, starred, covered
étonnant, astonishing; **l'—,** the surprising part of it
étonnement, *m.*, astonishment, amazement
étonner: s'—, to be surprised, astonished
étouffement, *m.*, stifling, suffocation; **les —s de l'insomnie,** the benumbing effects of insomnia
étouffer, to stifle, choke
étourdissement, *m.*, giddiness, stupor
étrange, strange, odd
étrangement, strangely
étranger, *m.*, stranger, foreigner; *adj.*, foreign
étrangler, to strangle
être, to be; **il est,** there is, there are; **il en était là,** he had reached that point; **il ne sait pas où il en est,** he no longer knows what he is doing; **quoi que ce fût,** anything whatever; **si ce n'est,** except; *m.*, being, person
étreint, oppressed, gripped
étreinte, *f.*, embrace, grip, grasp
étriqué, scanty, narrow
étroit, narrow
étude, *f.*, study
étudiant, *m.*, student
étudier, to study
étui, *m.*, box
euphorbe, *f.*, euphorbia, spurge
eussent, *from* **avoir; comme s'ils — été,** as if they were
évader: s'—, to escape, evade
Évangile, *m.*, Gospel
évanouir: s'—, to faint, vanish
éveillé, wide-awake, lively, sprightly
éveiller, to awaken, arouse
événement, *m.*, event, incident, happening, circumstance
éventail, *m.*, fan; **en —,** fan-shape
éventrer, to rip open
évêque, *m.*, bishop
évidemment, visibly, evidently
évincer, to evict, oust
éviter to avoid, escape, refrain from
évocation, *f.*, evocation, raising, calling up
évoquer, to evoke, conjure up
exact, punctual
exalter, to exalt; **d'âme toujours exaltée,** always in a state of mental exaltation
examen, *m.*, examination
examinateur, *m.*, examiner
exaspérer, to exasperate, enrage
excepté, except, excepted
excès, *m.*: **à l'—,** excessively
excitation, *f.*, excitation, excitement
exciter, to arouse, urge
excursion, *f.*, excursion, trip
excuse, *f.*: **faire des —s,** to apologize
exécuter, to execute, do, perform, put into effect
exemple, *m.*, example; **par —,** for instance; **par —!** but then, indeed
exercer, to exercise, practice, make felt
exercice, *m.*, exercise, drill
exhaler, to exhale, give forth
exigence, *f.*, requirement
exiger, to require, demand
exilé -e, exile, refugee

existence, *f.*, existence, life
exister, to exist, be, live
exorciser, to exorcise, drive away (*evil spirits*)
exotique, exotic, foreign, strange
expansif, expansive, unreserved
explication, *f.*, explanation
expliquer, to explain, account for
exploit, *m.*, exploit, deed
explosion, *f.*, firing
exposer, to expose, display; **s'—,** to expose one's self
exprimer, to express, show, explain
exquis, exquisite
extase, *f.*, ecstasy, ecstatic transport, rapture
extasier: s'—, to go into rapture
extrait, extracted, taken
extrême-onction, *f.*, extreme unction (*a sacrament of the Catholic church administrated to the dying*)

F

fabrication, *f.*, manufacture
fabrique, *f.*, factory; church treasury
fabriquer, to make, manufacture
façade, *f.*, front
face, *f.*: **en —,** in front of, facing; **— à —,** face to face; **faire —,** to face
fâché, angry, vexed
fâcher: se —, to become angry
fâcheux, annoying, disturbing
facile, easy
facilité, *f.*, facility, ease, fluency
faciliter, to facilitate
façon, *f.*, fashion, manner, way; **à la — de,** as; **sans —,** without ceremony
factice, factitious, artificial, unnatural
faction, *f.*, sentry duty
fade, tasteless
fagot, *m.*, fagot, bundle of sticks
faible, weak
faiblesse, *f.*, weakness
faiblir, to weaken, die down
faïence, *f.*, porcelain
faillir, to miss, be near, on the point of, just miss, almost
faillite, *f.*, bankruptcy
faim, *f.*: **avoir —,** to be hungry; **crier la —,** to bespeak hunger; **— exaspérée,** fierce hunger; **atteint d'une — aiguë,** *see* **atteint**
faire, to make, do, cause, say, be, practise; **bien fait,** well built; **ça ne fait rien,** that's nothing; **c'en était fait,** it was over; **comment elle est faite,** what she looks like; **laissez-moi faire,** leave it to me; **qu'est-ce que ça fait?** what difference does it make? **qu'est-ce qu'on leur fait?** what is the matter with . . . ? **que voulez-vous que ça me fasse?** what is that to me? **se —,** to become, take place; **se — à,** to adapt (accustom) one's self to; **tout à fait,** completely, quite, entirely
fait, *m.*, fact, case; **il dit leur —,** he told all he thought of; **le — est,** it is true; **si —,** yes, indeed
faix, *m.*, burden
falaise, *f.*, cliff
falloir, to be necessary, need; **s'en —,** to fall short, be on the point of, near; **il s'en est fallu de bien peu,** we came very near to
falot, comical, queer, grotesque
familiarité, *f.*: **en grande —,** on familiar terms
familier, familiar
familièrement, familiarly
famille, *f.*, family
fanatique, fanatical

fanatisme, *m.*, fanaticism
fâner, to fade, become old
fanfare, *f.*, brass-band
fantaisie, *f.*, fancy, fantasy
fantaisiste, fanciful
fantôme, *m.*, phantom, spirit
farandole, *f.*, farandola (*Provençal dance*)
farandoler, to dance the farandola
fardeau, *m.*, burden
farine, *f.*, flour; **vivre dans la —,** to be in the flour business
farouche, fierce, wild, grim
fasciner, to fascinate (*deprive of the power of resistance*)
fasse, *from* **faire**
fastueux, gorgeous, pretentious
fatigue, *f.*, fatigue, weariness
fatuité, *f.*, fatuity, conceit
faubourg, *m.*, faubourg, suburb
fauchage, *m.*, mowing
faudra, *from* **falloir**
faute, *f.*, fault, mistake, sin; **— de,** for lack of; **par la — de,** because of
fauteuil, *m.*, arm-chair
fauve, *m.*, wild beast
fauvette, *f.*, warbler
faux, fausse, false, artificial, paste; *f.*, scythe
favoris, *m. pl.*, whiskers
favoriser, to favor, promote, further
fébrile, excited
fécond, copious, abundant, fruitful
fédérés, *m. pl.*, communists, soldiers of the Commune
fée, *f.*, fairy
féerie, *f.*, enchantment, fairy-land
féerique, fairy-like, enchanted
feignit, *from* **feindre**
feindre, to feign, pretend, make feints
fêler, to crack
félicité, *f.*, felicity, joy, happiness
féliciter, to congratulate
félonie, *f.*, foul
femme, *f.*, woman, wife; **— de chambre,** waiting woman, lady's maid; **— de charge,** housekeeper; **prendre —,** to marry; **où il avait pris —,** where he had found his wife
fendiller, to split, crack
fendre, to split, break, crack, split open
fenêtre, *f.*, window; **— à tabatière,** skylight
fente, *f.*, crevice, crack
féodal, feudal
fer, *m.*, iron, curling iron; **— à cheval,** horse-shoe; **friser au petit —,** *see* **friser; valoir les quatre —s d'un chien,** to be worth nothing at all
férié: jour —, holiday
ferme, *f.*, farm, farm house; *adj.*, firm, resolute
fermer, to close; **figure fermée,** *see* **figure**
fermeté, *f.*, firmness
fermeture, *f.*, clasp, fastening
fermier, *m.*, farmer
féroce, ferocious, wild, fierce
férocité, *f.*, ferocity
ferrade, *f.*, branding
ferveur, *f.*, fervor
fête, *f.*, holiday, feast, celebration, carnival, party; **faire — à,** to entertain, welcome; **— patronale,** patron saint's day
fêter, to celebrate, admire
feu, *m.*, fire, fireworks; **— de joie,** bonfire; **faire —,** to fire, shoot; **il a du — dans les doigts,** he plays extremely well; **mettre le —,** to set fire; **paraissait toute de —,** seemed blazing like fire
feuillage, *m.*, foliage
feuille, *f.*, leaf
feuillet, *m.*, leaf (*of book*)
février, *m.*, February

fiacre, *m.*, cab
fiançailles, *f. pl.*, engagement
fiancé–e, bridegroom, bride; betrothed
fiancer: se —, to become engaged
ficeler, to tie, fasten with cords
ficelle, *f.*, string
fiche, *f.*, record
ficher: — le camp, to be off, go; **— la paix,** to leave alone; **se —,** to laugh at, have no use for
fichtre: — non, no, indeed
fichu, *m.*, neckerchief
fidèle, loyal, faithful, believer
fidélité, *f.*, faithfulness
fier: se —, to trust, rely
fier, –ère, proud, haughty
fierté, *f.*, dignity, pride
fièvre, *f.*, fever; **— cérébrale,** brain fever; **— chaude,** high fever; **une — de cheval,** a very high fever
fiévreux, feverish, fevered
fifre, *m.*, fife (*a kind of small shrill flute*)
fignolette, *f.*, fignolette (*kind of cordial*)
figue, *f.*, fig; **moitié — moitié raisin,** not very willingly
figure, *f.*, face, figure, personage; **faire —,** to cut a dash; **— fermée,** reserved *or* formal face; **par la —,** in the face
figuré: au sens —, figuratively
figurer, to appear, represent; **se —,** to imagine
fil, *m.*, thread, hair
file, *f.*, row, file
filer, to spin, pass in a flash, take one's self off
fille, *f.*, daughter, girl; **jeune —,** girl; **petite-—,** granddaughter; **vieille —,** old maid
fillette, *f.*, little girl
fils, *m.*, son
filtrer, to filter, pass through
fin, *f.*, end; **à la — des —s,** finally; **tout à la —,** at the very end; *adj.*, fine, delicate, dainty
finauderie, *f.*, slyness, cunning
finesse, *f.*, fineness, delicacy, cunning
finir, to finish, end; **en — avec,** to put an end to; **on n'en finirait pas,** one would never have done; **a fini par y frapper un grand coup,** finally gave a great blow; **le temps finira par nous faire oublier,** time will finally efface
fioriture, *f.*, flourish, rhetorical embellishment
firent, fis, fit, *from* **faire**
fixé, fixed
fixement, fixedly
fixer, to determine, set, appoint, fix, attach, fasten
flambeau, *m.*, torch, candle-stick
flambée, *f.*, fire, flaming wood-fire
flamber, to flame, blaze, flash
flamme, *f.*, fire, flame, blaze
flanc, *m.*, side
flâner, to loiter, go slow
flanquer, to flank
flatté, flattering
flatter, to flatter, please
flatteur, *m.*, flatterer; *adj.*, flattering
flèche, *f.*, arrow, bolt
fléchir, to bend, stagger, yield, give in
flegmatiquement, flegmatically, apathetically
fleur, *f.*, flower; **en —,** in bloom; *see* **terre**
fleurer, to smell of
fleuret, *m.*, fencing foil
fleuri, flowery
fleurir, to blossom, bloom, decorate with flowers
fleuve, *m.*, river

flot, *m.*, flood, wave, surge
flotter, to float, waft, hover
fluxion, *f.*, inflamation
foi, *f.*, faith, trust; **de bonne —,** in good faith; **digne de —,** deserving of credit; **ma —,** upon my word
foin, *m.*, hay
foire, *f.*, fair
fois, *f.*, time; **à la —,** at the same time, together, at once, as well; **encore une —,** once again; **une —,** once
fol, *m.*, buffoon
folie, *f.*, madness, hobby, silly thing; **en —,** in a frenzy
follement, madly, wildly
foncer, to charge, rush upon; lower
fonction, *f.*, function, business, duty, work
fonctionnaire, *m.*, official
fond, *m.*, bottom, base, element, back, edge, foundation, basis; **—s,** funds, business; **— de boutique,** remnants; **à —,** thoroughly, at its source; **à — de train,** at full speed; **au —,** at the bottom, at the back, in the background, in the depths, the most remote part, really, at heart; **au — de moi,** in my mind; **au — — de l'horizon,** at the verge of the horizon; **de — en comble,** from top to bottom, completely; **du —,** from the depths; **la porte du —,** the door at the further end
fondé, founded
fonder, to found, establish
fondre, to melt
fontaine, *f.*, fountain
fonte, *f.*, cast-iron, holster (*of saddles*)
force, *f.*, strength; **à — de,** because of, by force of, by dint of; **à toute —,** by all means, at any cost; **avec —,** violently
forcer, to compel
forestier, *adj.*, forest
forêt, *f.*, forest
forger, to forge, create
former, to form, make up
formuler, to formulate, state
fort, strong, much, very, very much, loudly; **c'est un peu —,** it is strange; **se faire —,** to undertake
fortune, *f.*, easy circumstances
fortuné, fortunate; **peu —.** of small means
fossé, *m.*, ditch
fossette, *f.*, dimple
fou, mad, mad with anger, insane, frantic, foolish, wild; **c'est —,** this is stupid; *m.*, fool, jester
foudroyant, thundering, tremendous
foudroyer, to strike, smite
fouet, *m.*, whip
fouetter, to whip, lash, excite
fouiller, to search, fumble, dig, ransack, rummage
foule, *f.*, crowd, many
four, *m.*, oven
fourbir, to polish
fourche, *f.*, fork
fourmi, *f.*, ant
fournir, to furnish, give
fourrage, *m.*, fodder, forage
fourré, *m.*, thicket; *adj.*, thick, bushy
fourrer, to thrust, put; **se —,** to get into
fourrure, *f.*, fur, fur scarf
foyer, *m.*, hearth, home
fracasser, to shatter, break to pieces
fraîchement, freshly, newly
fraîchir, to freshen, blow fresh
frais, fraîche, fresh, cool, new; *m. pl.*, expenses; **faire les — de,** to be responsible for

franc, frank; **— comme l'or,** honest, sincere
franchement, frankly
franchir, to cross, cross over
franchise, *f.*, frankness
franc-maçon, *m.*, freemason
franc-tireur, *m.*, sharp-shooter
frange, *f.*, fringe
franger, to fringe, edge
frapper, to beat, strike, knock, affect, impress, confront; **se —,** to be affected, frightened
frayeur, *f.*, fright, fear
frein, *m.*, brake; **ronger son —,** to chafe, fret inwardly
frêle, frail, weak, fragile, faint
frémir, to quiver, tremble, shudder
frémissant, trembling
frémissement, *m.*, shudder
frénésie, *f.*, frenzy, madness, fury
frénétique, frantic, distracted, raving
fréquemment, frequently
fréquent, frequent
fréquentation, *f.*, company
fréquenter, to frequent, visit
fresque, *f.*, fresco, wall painting
friand, dainty, delicious
friandise, *f.*, delicacy
fripé, rumpled, worn out
fripon, *m.*, rogue
friser, to curl; **frisé au petit fer,** tightly curled
frisottant, wavy
frisson, *m.*, shiver, thrill, shudder, rustling, fluttering, ripple
frissonner, to shudder, shiver, tremble, rustle
frit, *from* **frire,** to fry
froid, cold; **avoir —,** to be cold; **me faisait —,** gave me a chill
froidement, coldly, dryly
froissé, cold, offended
froissement, *m.*, rustle
frôlement, *m.*, rustling
frôler, to graze, touch, brush lightly
fromage, *m.*, cheese
fromageon, *m.*, small cheese (*made from sheep's milk*)
froment, *m.*, wheat
froncer, to knit (*of the brow*)
front, *m.*, forehead, brow
fronton, *m.*, pediment; **à — Louis XIV,** in the style of Louis XIV
frotter, to rub, polish
fruit, *m.*, fruit, offspring
fruitier, *m.*, fruit dealer
fuir, to flee, escape, fly
fuite, *f.*, flight
fumant, steaming
fumée, *f.*, smoke, vapor
fumer, to smoke, manure
fumeur, *m.*, smoker
fumier, *m.*, manure
fumoir, *m.*, smoking-room
funèbre, melancholy, mournful, funeral
fureur, *f.*, fury, rage, anger, frenzy
furieux, furious
furtif, furtive, stealthy
fusil, *m.*, gun, rifle; **— à pierre,** flint-lock; **— de chasse,** hunting gun
fusilier, *m.*, fusilier, foot soldier
fusillade, *f.*, fusillade, volley of rifle shots
fusiller, to shoot, cast upon; **se faire —,** to let one's self be shot
fusil-mitrailleur, *m.*, automatic rifle
fusse, fut, *from* **être; il s'en fut demander réparation,** he went to ask satisfaction
futaie, *f.*, forest of old trees
fuyant, fugitive, evasive

G

gâchette, *f.*, trigger
gage, *m.*, pledge, token
gagner, to win, get, earn, reach;

gagnait de seconde en seconde, was gaining every minute
gai, cheerful, merry, funny
gaillard, *m.*, fellow, jolly fellow; **d'un air —,** with a jovial air
gaîment, gaily, cheerfully
gaine, *f.*, sheath
gaité, *f.*, gaiety, merriment; **en —,** very gai
galamment, gracefully, courteously
galant, *m.*, suitor, young man, lover; *adj.*, gallant, polite
galanterie, *f.*, gallantry, compliment
Galice, *f.*, Galicia (*province in N.W. Spain*)
galon, *m.*, braid, lace
galopade, *f.*, gallop
galopin, *m.*, rogue
gambader, to gambol, frolic
gamelle, *f.*, soldier's dish, mess
gamin, *m.*, lad, urchin, young boy
gant, *m.*, glove
garçon, *m.*, boy, fellow, waiter, bachelor; **— de bureau,** office boy; **un — de cœur,** a generous fellow; **sois brave —,** be a good lad
garde, *m.* & *f.*, guard, care; **monter la —,** *see* **monter**; **prendre —,** to beware, take care, look out; **se tenir en —,** to stand, fight
garder, to keep, preserve, retain, maintain, tend, look after
gardien, *m.*, guardian, caretaker
gare! take care, look out; **crier —,** give warning
garer: se —, to dodge, make a motion of avoidance
garnement, *m.*, rascal, rogue, scamp
garnir, to decorate, fit, furnish, trim, cover, line, fill
garnison, *f.*, garrison
garniture, *f.*, decoration, trimming
garrotter, to tie up, bind
gars, *m.*, lad, young man
gâteau, *m.*, cake
gâter, to spoil, pamper
gauche, left
gaze, *f.*, gauze
gazon, *m.*, turf, grass, lawn
géant, giant
geindre, to whine, complain
geint, *from* **geindre**
gelée, *f.*, frost
geler, to freeze
gélinotte, *f.*, hazel grouse, pullet
gémir, to groan, moan
gênant, irksome, troublesome, annoying, unpleasant
gendarmerie, *f.*, state police force
gendre, *m.*, son-in-law
gêne, *f.*, privation, penury
gêné, poor
gêner, to bother, embarrass, inconvenience, annoy, make uncomfortable
généreux, generous
générosité, *f.*, generosity
genêt, *m.*, broom (*yellow flower*); **—s d'or,** golden broom
génie, *m.*, genius, gift, spirit
Genois–e, Genoese
genou, *m.*, knee; **à —x,** on his knees
genre, *m.*, kind, sort, manner; **— humain,** mankind; **il trouva cela bon —,** he considered it elegant, a sign of good breeding
gens, people
gentil, kind, amiable, pretty
gentiment, kindly
gerbe, *f.*, sheaf
gerfaut, *m.*, gerfalcon
germer, to bud, spring up
gésir, to lie
geste, *m.*, gesture, motion, move,

movement; **un — d'art,** a graceful gesture
giberne, *f.*, cartridge-box
gibier, *m.*, game
gifle, *f.*, slap, blow; **appliquer des —s,** to slap
gifler, to slap the face
gigot, *m.*, leg of lamb
giroflée, *f.*, gilliflower, stock
giron, *m.*, lap
girouette, *f.*, weather-vane
gisait, *from* **gésir**
gîte, *m.*, quarters, shelter
glace, *f.*, ice, ice-cream; mirror
glacer, to freeze, chill; **se —,** to become weak (paralyzed)
glapir, to squeak, yelp
glapissement, *m.*, yelp
glisser, to slide, glide, slip; **se —,** to creep into
gloire, *f.*, glory
glorieux, triumphant, glorious
glouglou, *m.*, gurgling
goberger: se —, to indulge in every luxury
godillots, *m. pl.*, military shoes
goguenard, jeering, bantering
goinfrerie, *f.*, gluttony
gonflé, swollen, puffed out
gonfler: se —, to swell, fill
gorge, *f.*, throat, neck
gourde, *f.*, flask
gourdin, *m.*, cudgel
gourmand, glutton, greedy
gousset, *m.*, watch pocket
goût, *m.*, taste, liking, flavor; **de —,** refined; **prendre le — de,** acquire a taste for
goûter, to taste, enjoy, experience, eat; **je vais lui faire — l'eau,** I am going to make him taste the water; *m.*, lunch
goutte, *f.*, drop, splash, patch
gouvernante, *f.*, governess, house-keeper
grabat, *m.*, pallet
grâce, *f.*, grace, gracefulness, beauty, charm, misericord, favor, mercy; **— à,** thanks; **faire —,** to pardon, spare; **faire des —s,** to make bows
gracieux, gracious, graceful
grade, *m.*, rank
graduellement, gradually
grain, *m.*, grain, bead; **— de lilas,** lilac flowers
graisser, to oil
grand, big, large, tall, important, grown up
grand'chose, much; **il ne servait pas à —,** he was not of much use
grandeur, *f.*, greatness
grandiose, grand
grandir, to grow, increase in size; **comme te voilà grandi!** how you have grown! **qui n'en grandissait pas moins,** who grew none the less
grange, *f.*, barn
grappe, *f.*, cluster
gras, fat, rich, greasy
gratter, to scratch, scrape
gravats, *m. pl.*, plaster, stones from a demolished building
grave, grave, serious, sedate, solemn, deep, stately
graver, to engrave
gravir, to ascend, mount
gravité, *f.*, gravity, seriousness; **avec —,** gravely, solemnly
gré, *m.*, will, goodwill; **bon — mal —,** willingly or not; **savoir —,** to be thankful
grec, Greek
greffier, *m.*, clerk (*of the court*)
grêle, thin, slender, shrill, high-pitched
grelot, *m.*, bell
grelotter, to shiver
grenadier, *m.*, grenadier (*who throws grenades*)
grenier, *m.*, garret, attic, granary
grenouille, *f.*, frog
griffe, *f.*, claw; **y porter la —,** to reach for it

griller, to roast, toast
grimacer, to grimace, make wry faces
grimper, to climb, cling
grincement, *m.*, whirring
grincer, to grind
gringalet, *m.*, weakling
gris, gray
griser, to intoxicate, make drunk
griserie, *f.*, intoxication
grisonner, to turn gray
grognement, *m.*, grumbling
gronder, to rumble, roar, scold
gros, big, fat, stout, large, heavy; wealthy; *m.*, larger part
grossier, coarse, uncouth, sordid, rough
grossir, to get big or large
grouper, to bring together
guenille, *f.*, rag; *pl.*, rags, tatters, old clothes
guère: ne . . . —, scarcely, hardly
guéridon, *m.*, table (*a one-legged table with three feet*)
guérir, to cure, recover
guerre, *f.*, war
guerrier, *m.*, soldier
guet, *m.*, watch; **faire le —,** to keep watch
guetter, to watch
gueux, gueuse, beggar, rascal, wretch
guider, to guide
guilledou: courir le —, to tramp around
guillemets, *m. pl.*, quotation marks
guillotiner, to guillotine
guise: en — de, by way of, instead of; **à ta —,** at your fancy

H

*L'astérisque indique que l'**h** est aspiré

habile, clever, talented
habileté, *f.*, cleverness, skill
habiller: s'—, to dress
habit, *m.*, suit, coat; **—s,** clothes
habitant, *m.*, inhabitant
habiter, to live, dwell
habitude, *f.*, habit, custom, practice, use; **avoir l'—,** to be accustomed; **d'—,** ordinarily; **prendre l'—,** to fall into the habit
habitué, *m.*, frequenter, customer
habituel, usual
habituer: s'—, to become accustomed
***hache,** *f.*, hatchet, axe
***hagard,** haggard, wild
***haie,** *f.*, hedge
***haillon,** *m.*, rag, tatter
***haine,** *f.*, hatred, hate
***haineux,** hateful, spiteful
***haïr,** to hate
haleine, *f.*, breath; **pour reprendre —,** to recover, catch his breath
***haleter,** to pant, gasp for breath
***halte,** *f.*, halt, stop; **faire —,** to stop
haltère, *m.*, dumb-bell
***hameau,** *m.*, hamlet, small village
***hanche,** *f.*, hip; **— à —,** side by side
***hanter,** to haunt
***harangue,** *f.*, speech
***harceler,** to harass, torment
***hardi,** bold
***hardiesse,** *f.*, boldness
***hasard,** *m.*, chance; **le — bête** blind chance; **par —,** by chance
***hâte,** *f.*, haste, hurry; **en —,** hastily, hurriedly
***hâter,** to hasten, quicken; **se —,** to hurry
***hausser,** to raise, shrug
***haut,** high, tall, loudly; **à —e doze,** in large doses or quanti-

ties; **tout —,** aloud, out loud; **là —,** up there; **tout en —,** at the peak; **plus —,** before; *m.*, top, height; **au —,** at the top; **du — en bas,** from top to bottom;
***hautain,** haughty
***hautbois,** *m.*, oboe
***hauteur,** *f.*, height
Hébreux, Hebrews
hécatombe, *f.*, hecatomb (*large number of victims*)
hégémonie, *f.*, hegemony, leadership
***hein!** hey! what?
hélas! alas
herbage, *m.*, meadow land, pasture
herbe, *f.*, grass
héréditaire, hereditary
***hérisser,** to cause to stand upright, bristle
héritage, *m.*, inheritance
hériter, to inherit, get
héritier, *m.*, heir, inheritor
héroïquement, heroically
hésiter, to hesitate
heure, *f.*, hour, time; **à l'— même,** just at present; **à la bonne —!** that's fine! **à l'— qu'il est,** at present; **à la même —,** at the same time; **de bonne —,** early; **à toute —,** at any moment; **une — avancée,** a late hour; **sur l'—,** forthwith; **sur les trois —s,** about three o'clock; **tout à l'—,** just now
heureux, happy, fortunate, happily
***heurt,** *m.*, shock, jolt
***heurter,** to bump, hit, strike against, knock
***hideux,** hideous
hier, yesterday, only recently
***hiérarchie,** *f.*, hierarchy
***hisser,** to hoist, raise
histoire, *f.*, history, story; **— de rire,** something to laugh at; **toute une —,** a long story
hiver, *m.*, winter
hivernal, winter, of winter
***hocher,** to shake
holà, hello
hommage, *m.*, homage
homme, *m.*, man, husband; **— de bien,** good man; **— d'esprit,** wit; **— orchestre,** one man orchestra
honnêtement, honestly, decently, properly, politely
honnêteté, *f.*, honesty
honneur, *m.*, honor; **en —,** in favor; **faire — à,** to honor, meet; **mettaient leur point d'—,** they made it a point of honor; **cour d'—,** *see* **cour**
honoraires, *m. pl.*, salary, fee
***honte,** *f.*, shame; **avoir —,** to be ashamed; **faire —,** to shame, make ashamed
***honteux,** ashamed
***hoquet,** *m.*, hiccough
horloge, *f.*, clock
horloger, *m.*, clock-maker
horreur, *f.*, horror
***hors,** out, outside, out of; **— d'état,** incapable of; **les yeux — de la tête,** eyes bulging
hospitalier, hospitable
hôte, *m.*, host, guest
hôtel, *m.*, hotel, town mansion, palace
hôtel-de-ville, *m.*, city hall
***houle,** *f.*, surge, billow
***houppelande,** *f.*, overcoat
***hourra,** hurrah, cheer
***huée,** *f.*, shout of derision, hoot
huile, *f.*, oil
huilé, oiled, greased
huissier, *m.*, door-keeper
***huit,** eight
huître, *f.*, oyster
humain, human, human being
humeur, *f.*, temper, nature, dis-

position; **avec belle —,** good naturedly
humide, moist, wet, damp; **la bouche —,** his mouth watering
humiliant, humiliating
humilier, to humiliate, humble
***hurler,** to shout, roar
***hurlement,** *m.*, roar, yell, shriek, howling
***hussard,** *m.*, hussar
hypnotiser, to hypnotize

I

ici, here, now; **jusqu'—,** up to now
iconoclaste, *m. & f.*, iconoclast (*breaker of images*)
idée, *f.*, idea, thought
identique, identical, similar
idolâtré, idolized, adored
ignoble, base, vile, shameful
ignorer, not to know, be unacquainted
île, *f.*, island
illimité, unbounded
illustre, famous, celebrated
îlot, *m.*, small island
image, *f.*, image, picture, vision; **—s de sainteté,** holy pictures; **à l'—,** after the image
imaginer, to imagine, conceive
imbécile, *m. & f.*, fool
imiter, to imitate
immeuble, *m.*, building, house
imminent, impending
immobile, motionless, still, lifeless
immodéré, immoderate, intense, excessive
immodérément, excessively
immonde, disgusting, vile
immondice, *f.*, dirt, filth
immortaliser, to make immortal, famous
impalpable, impalpable (*not perceivable by touch*)
impassible, impassive
impassibilité, *f.*, impassiveness
impatienter: s'—, to become impatient
impénétrable, impenetrable, inscrutable
impératif, commanding, stern, urgent
impie, unholy
impitoyable, pitiless
implacable, unrelenting, harsh
impliquer, to imply, infer
implorer, to beg, implore
importer, to concern, matter, be important; **il lui importait fort peu,** it made very little difference to him; **n'importe,** never mind; **n'importe quel,** any; **qu'importe?** what does it matter?
imposant, imposing, stately, impressive
impraticable, impracticable, impassable
imprégné de, filled with, full of, steeped in
imprévu, unforeseen, unexpected
imprimer, to print
imprimerie, *f.*, printing, printing press
impropre, wrong
imprudent, imprudent, foolhardy, thoughtless
impuissance, *f.*, impotence, inability
impuissant, powerless, impotent
impulsion, *f.*, impulse, impetus
impur, impure, unclean
inabordable, inaccessible, unapproachable
inaccoutumé, unusual
inanimé, lifeless, inanimate
inaptitude, *f.*, inaptitude, unfitness
inattaquable, that cannot be attacked
incapable, incapable, unable
incendie, *m.*, fire, conflagration

incliner, to incline, bend; **s'—,** to bow, bow down
incommode, inconvenient
inconcevable, inconceivable, extraordinary
inconnu, unknown; *m.,* unknown person, stranger
inconsciemment, unconsciously, instinctively
inconscience, *f.,* unconsciousness, oblivion
inconscient, unconscious
incontestablement, undoubtedly
incontesté, undenied, undisputed
incontinent, immediately, at once
inconvenant, improper, unseemly
incrédule, incredulous, unbelieving
incrédulité, *f.,* incredulity, disbelief
incroyable, incredible, unbelievable
inculte, uncultivated, uncultured
incurvé, curved inward, indented
indécent, indecent
indécis, undecided, undecisive, uncertain, flickering
indéracinable, ineradicable (*which cannot be removed*)
indicible, inexpressible, unutterable
indifférent, indifferent, unconcerned
indigne, unworthy, disgraceful
indigner, to anger, make indignant
indiquer, to point out, show
individu, *m.,* individual, person
indulgent, indulgent, lenient
inefficace, ineffective
inégal, unequal, irregular, rugged
inégalité, *f.,* inequality
inestimable, priceless (*of inestimable value*)
inévitable, inevitable, unavoidable
inexploré, unexplored
inexprimable, inexpressible
infamie, *f.,* infamy
infecte, filthy
infini, infinite, immense, boundless
infliger, to inflict
informe, shapeless
informer: s'—, to inquire, find out
infortuné, *m.,* unfortunate person
infranchissable, impassable
ingénieur, *m.,* engineer
ingénieux, clever, ingenious
ingéniosité, *f.,* ingenuity
ingénu, frank, ingenuous, candid
ingénument, ingenuously, frankly, artlessly
ingrat, thankless, unpleasant
inguérissable, incurable
inhabité, uninhabited
inhumer, to inter, bury
inimitié, *f.,* hostility, enmity
inique, iniquitous, sinful
initiale, *f.,* letter
injonction, *f.,* order
injure, *f.,* insult, affront
injurier, to insult, abuse
injuste, unjust, unfair
innocemment, innocently, harmlessly
innocence, *f.:* **en toute —,** artlessly
innommable, nondescript, unnamable
inoffensif, harmless
inonder, to inundate, overflow
inoubliable, unforgettable
inouï, unheard of, strange, unprecedented
inquiet, worried, ill at ease, disturbed, nervous, anxious
inquiétant, alarming, disturbing
inquiéter, to make uneasy (anxious), worry, disturb; **s'—,** to trouble oneself
inquiétude, *f.,* disquietude, un-

easiness, worry, anxiety, disquieting thought
insaissisable, intangible
inscrire, to inscribe, write
insensiblement, unconsciously
insigne, *m.*, insignia, mark
insistance, *f.*, insistence
insister, to insist
insolemment, insolently
insolent, insolent person, impertinent person
insomnie, *f.*, insomnia, sleeplessness
insouciant, careful
inspirer, to inspire, arouse
installer: s'—, to take one's place, settle
instant, *m.*, moment; **à l'—,** immediately
instantané, instantaneous
instantanément, instantly, immediately
instinct, *m.:* **d'—,** instinctively
instituteur, trice, teacher (*in primary education*); **il y a — et —,** there are all kinds of teachers
instruire, to teach, instruct
insulté, *m.*, insulted party
insulter, to insult; **— à,** to offend
insupportable, intolerable, unbearable
insurgé, *m.*, insurgent, rebel
insurger: s'—, to revolt
intact, intact, whole, untouched
intègre, honest, just
intelligence, *f.:* **vivre en bonne —,** to live on good terms
intercession, *f.*, intercession, interceding
interdit, speechless, stunned; forbidden
intéresser: s'—, to be interested
intérêt, *m.*, interest
intérieur, *m.*, interior, center; **à l'—,** within
interlocuteur, *m.*, interlocutor, speaker
interminable, endless
internat, *m.*, boarding-school
interpeller, to call upon, interpellate
interposer: s'—, to interpose one's self, come between, interfere
interpréter, to interpret; **mal interprété** wrongly interpreted (understood)
interrogateur, inquiring
interrogation, *f.*, question
interrogatoire, *m.*, questioning
interroger, to question
interrompre, to interrupt, stop
interstice, *m.*, interstice, opening
intervalle, *m.*, space
intervenir, to intervene, interfere; **faire —,** to call in, bring in
intime, intimate, close, loyal, secret, inward
intimidé, nervous
intimider, to intimidate
intimité, *f.*, intimacy, friendship
intitulé, entitled
intransigeant, uncompromising, unyielding
intrigué, puzzled
introduire, to introduce, show in, bring in
introniser, to install
inutile, vain, useless, good-for-nothing
inutilité, *f.*, uselessness
inventer, to invent, fabricate
investir, to clothe, invest
invincible, invincible, unconquerable
inviter, to invite, bid
invocation, *f.*, tutelage, protection
involontairement, involuntarily, instinctively
invraisemblable, unlikely, impossible, outlandish

invraisemblablement, incredibly, unbelievably
invulnérable, invulnerable (*that cannot be hurt*)
ira: s'en —, *from* **s'en aller**
iris, *m.*, flag, iris root
ironiquement, ironically
irraisonné, irrational
irréparable, irretrievable, irreparable
irriter, to irritate, exasperate, annoy
isolé, isolated, solitary
isolement, *m.*, isolation
issue, *f.*, issue, outcome, a way out; end; **sans —,** hopeless
italien, Italian; **à l'italienne,** in the Italian style
itinéraire, *m.*, itinerary, route
ivre, drunken, intoxicated
ivresse, *f.*, intoxication, rapture
ivrogne, *m.* & *f.*, drunkard

J

jadis, formerly, long ago; **de —,** of former times
jaillir, to spring, burst out
jais, *m.*, jet
jalousie, *f.*, jealousy; **avec —,** anxiously
jamais, never, ever; **à —, à tout —,** forever
jambe, *f.*, leg, limb; **prends tes —s à ton cou,** take to your heels
jambon, *m.*, ham
janvier, *m.*, January
jaquette, *f.*, jacket; **—s à grandes fleurs,** flowered jacket
jardin, *m.*, garden
jardinage, *m.*, gardening, garden work
jardinier, *m.*, gardener
jarre, *f.*, jug, jar
jaser, to chatter, gossip, prattle
jatte, *f.*, bowl
jaune, yellow
jet, *m.*, spurt, stream
jetée, *f.*, pier, dock, breakwater
jeter, to throw, cast, toss; **se —,** to hurl (throw) one's self; **— bas,** to shoot down; **— à bas,** to demolish, pull down; **lui jetant une tape,** giving him a tap
jeu, *m.*, game, play, trick; **— de boules,** bowling; **ce n'est pas de —,** that is not fair
jeune, young; **tout —,** very young
jeunesse, *f.*, youth, youthfulness
joaillier, *m.*, jeweler
jobard, *m.*, a silly, foolish person
joie, *f.*, joy, blessing
joignait, joint, *from* **joindre**
joindre, to join
joli, pretty, nice, fine, pleasant
joliment, well
jongler, to juggle
jongleur, *m.*, juggler
joue, *f.*, cheek; **mettre en —,** to take aim
jouer, to play, trick; **— du couteau,** to use a knife; **— la comédie,** to play on the stage; **en se jouant,** easily
jouet, *m.*, toy
joueur, *m.*, player
joug, *m.*, yoke, subjection
jouir, to enjoy
joujou, *m.*, toy, plaything
jour, *m.*, day, light; **à quelques —s de là,** several days later; **au — levant, au petit —,** at daybreak; **dans quatre —s,** in four days; **de ce —,** from that day; **de nos —s,** in our time; **huit —s,** week; **— de congé,** free day, holiday; **—s de première,** days of the first performance of plays; **le — était doux à respirer,** life seemed delightful; **tout le —,** all day long; **un — que,** one day when; **quinze —s,** fortnight

journal, *m.*, newspaper, diary; — **de sport,** sport journal, a newspaper devoted to sports
journalier, *m.*, day laborer
journée, *f.*, day; **aller en —s, faire des —s,** to work out by the day; **à petites —s,** slowly; **toute la —,** the whole day
joyeux, joyous, cheerful
judicieux, judicious, wise
juge, *m.*, judge
jugement, *m.*, judgment, idea, view
juger, to judge, consider, imagine, think, deem
juif, *m.*, Jew
juillet, *m.*, July
juin, *m.*, June
jupe, *f.*, skirt
jupon, *m.*, petticoat
jurer, to swear, assert, curse; — **avec,** to contrast strongly
juridique, judicial
juron, *m.*, oath
jus, *m.*, juice, gravy
jusque, as (so) far as, until, till, up (down) to, to, to the extent; **jusqu'ici,** up to this time (place); **jusque là,** that far
juste, just, right, fair, accurate, righteous; **au —,** exactly, precisely; **tout —,** just, just barely
justement, exactly, rightly, precisely
justesse, *f.*, sureness
justice, *f.*, justice, right, courts of justice, judicial authorities; **c'est une — à nous rendre,** we must be given credit for; **se rendre —,** to be fair to one's self
juvénile, youthful

L

là, here, there; **à quelques jours de —,** several days later; **d'ici —,** in the meantime; **par —,** there; **là-bas,** back (down, over) there
laborieux, industrious
laboureur, *m.*, peasant, farmer, tiller of the soil
labyrinthe, *m.*, labyrinth, maze
lâche, *m.* & *f.*, coward; *adj.* cowardly, soft-hearted
lâcher, to release, let go (free, out)
lâcheté, *f.*, cowardice
lacté, milky
laideur, *f.*, ugliness
laine, *f.*, wool
laisser, to leave, allow, permit, let; **on le leur laisserait,** they could have it; **laissez-moi faire,** leave it to me; **laisser tranquille,** to leave in peace; **se — faire,** to be passive, not resist
lait, *m.*, milk
laitier, *m.*, milk dealer
laïus, *m.*, discourse, speech
lambeau, *m.*, strip, shred; **en —x** ragged
lambrusque, *f.*, vine
lame, *f.*, blade; **fines —s,** clever swordsmen
lamentable, pathetic, distressing, sad
lamenter: se —, to lament, bewail
lampadaire, *m.*, lamp-post
lancer, to hurl, cast, throw, urge
lande, *f.*, heath, moor
langage, *m.*, language, style
langue, *f.*, tongue, language; **à peine avait-il donné un coup de —,** scarcely had he started; **avoir la — bien pendue,** to have a glib tongue; **tirer la —,** *see* **tirer**
languir, to languish
languissamment, languishingly, slowly, indolently
languissant, languorous
lanterne, *f.*, lantern, light (*of a*

lighthouse); — **de couleur,** Japanese lantern
lapin, *m.*, rabbit
lard, *m.*, pork, bacon
large, wide, broad, stout; **du —,** plenty of room; *see* **main**
larme, *f.*, tear
larmoyant, full of tears, watery
larron, *m.*, thief
las, lasse, weary, tired
lasser: se —, to become tired, to weary
lassitude, *f.*, weariness
latin, *m.*, Latin; **perdre son —,** to lose one's time, be unable to do anything (*with it*)
latte, *f.*, saber (*straight cavalry saber*)
laurier-tin, *m.*, wild laurel
laver, to wash; **le ciel étant lavé,** the sky having cleared
lécher, to lick
leçon, *f.*, lesson
lecteur, *m.*, reader
lecture, *f.*, reading
léger, light, easy, slight, faint, airy, delicate
légèreté, *f.*, lightness
légitime, legitimate, justifiable
légume, *m.*, vegetable
lendemain, *m.*, next day, following day
lent, slow, stately
lenteur, *f.*, slowness, slow places
lèpre, *f.*, leprosy,
leste, nimble, of quick movements
lettré, lettered man
levant: au jour —, *see* **jour**
levée, *f.*, rising, getting up
lever, to lift, raise; **— le plan,** to make a survey; **se —,** to get up, arise, rise
lèvre, *f.*, lip
liaison, *f.*, acquaintance, intimacy
liane, *f.*, vine, creeper
liberté, *f.*, freedom
libraire, *m.*, bookseller
librairie, *f.*, book-shop
libre, free
lice, *f.*, list, promenade
licence, *f.*, licentiate, M.A. degree
licol, *m.*, halter
licou, *m.*, halter
lien, *m.*, bond, rope
lier, to tie, bind; **être lié,** to be intimate; **— conversation,** to engage in conversation
lieu, *m.*, place, spot; **avoir —,** to take place, have occasion, have reason; **au — de,** instead of; **en dernier —,** at the very last
lieue, *f.*, league (*about three miles*); **faire ses quatre —s,** to walk four leagues; **à dix —s à la ronde,** within a radius of . . .
lieutenant, *m.*: **— de vaisseau,** a naval lieutenant
lièvre, *m.*, hare
ligne, *f.*, line, feature; **— droite** straight away
lilas, *m.*, lilac
limite, *f.*, limit, bound; **—s,** outskirts
limpide, limpid, clear
limpidité, *f.*, clearness
linge, *m.*, linen, cloth; **aussi blanc qu'un —,** very pale
lingère, *f.*, seamstress
lire, to read
lis, *m.*, lily
lisse, smooth
lit, *m.*, bed; **— de mort,** death bed
litanies, *f. pl.*, litany
liteau, *m.*, colored stripe
lithographie, *f.*, lithography
litière, *f.*, litter, stretcher
litre, *m.*, litre (*unit in metric system*)
liturgique, liturgical (*pertaining to religious ceremony*)
livide, pale, ashen, gray

livraison, *f.*: **prendre —,** to receive
livre, *m.*, book; *f.*, franc; **les L—s saints,** Holy Writ
livrer, to give, deliver, wage; **le conflit qui se livrait,** the struggle that was waged between . . .; **se —,** to indulge in, devote one's self to
location, *f.*, letting, renting
locaux, *m. pl.* (*from* **local**) places, premises
locution, *f.*, expression (*of speech*)
logement, *m.*, lodging, dwelling
loger, to live, shelter, lodge
logique, *adj.*, logical
logis, *m.*, house, dwelling, home, building
loi, *f.*, law
loin, far, distant, far ahead; **au —,** in the distance; **de —,** from (in) the distance; **— de moi,** away from me
lointain, distant, far
long, long; **à la longue,** in the long run, in time; **je ne suis pas —,** it did not take me long; **le — de,** along, down; **prendre par le plus —,** to take the longest way
longe, *f.*, tether
longer, to go (walk) along, hug
longtemps, long, long time; **dès —,** long since
longuement, at length, long, for a long time, leisurely
longueur, *f.*, length
loque, *f.*, rag, tatter
loquet, *m.*, latch
lorgner, to ogle
Lorrain–e, a native of Lorraine
lorsque, when
louange, *f.*, praise
louer, to praise, to rent; **se —,** to hire one's self out
louis, *m.*, louis (*French gold coin of about 20 pre-war francs*)
loup, *m.*, wolf
lourd, heavy, clumsy
loyer, *m.*, rent
lueur, *f.*, light, gleam, radiance
luge, *f.*, sledding
lugubre, mournful, gloomy, sad, sorrowful
luire, to shine, glisten
luisant, shining, glittering, shiny
lumière, *f.*, light; **la grande —,** broad daylight
lumineux, luminous, shining, bright
lundi, *m.*, Monday
lune, *f.*, moon; **clair de —,** moonlight; **— de miel,** honeymoon
lunetier, *m.*, dealer in spectacles
lunettes, *f. pl.*, eye glasses; **lunette astronomique,** telescope
luron, *m.*, jolly *or* good fellow
lus, lut, *from* **lire**
lutte, *f.*, struggle, conflict, battle, fight, war, wrestling
lutter, to struggle, wrestle
lutteur, *m.*, struggler, wrestler
lutrin, *m.*, lectern, reading desk
luxe, *m.*, luxury
lycée, *m.*, lycee
lynx, *m.*, lynx

M

machinal, mechanical
machinalement, mechanically (*by force of habit*)
mâchoire, *f.*, jaw
maçon, *m.*, stone mason; **maître —,** master mason, contractor
magasin, *m.*, store
magistral, masterly
magistrature, *f.*, magistracy
magnan, *m.*, silk-worm
magnanerie, *f.*, silk-worm nursery
magnanime, high-minded, eager for glory
magnifique, magnificent, glorious
mai, *m.*, May

maigre, scanty, meagre, thin
maigrir, to become (grow) thin, waste away
mail, *m.*, public walk
maillot, *m.*, acrobat's costume, tights
main, *f.*, hand; **à la —,** by hand; **avoir la — large,** to be generous
maint, several, many
maintenir, to maintain, hold, keep
maire, *m.*, mayor
mairie, *f.*, town hall
mais, but, why
maison, *f.*, house, home; **— de campagne,** country house; **— de ville,** town hall
maisonette, *f.*, cottage, small house
maître, *m.*, teacher, master, possessor; **— de danse,** dancing master; **petit —,** dandy
maîtresse, *f.*, mistress, teacher
maîtriser, to master
mal, *m.*, harm, evil, misfortune; *adv.*, badly, poorly; **faire —,** to harm, hurt; **faisait — à entendre,** was painful to hear; **mettre à —,** to hurt; **trouver —,** to dislike
malade, sick, ill; **— pour mourir,** dangerously ill
maladie, *f.*, sickness, disease
maladif, unhealthy, sickly
malaise, *m.*, discomfort, uneasiness, illness
malaisé, difficult
malchance, *f.*, ill-luck
mâle, *m.*, male, man
malédiction, *f.*, curse, curse you! good Lord!
malfamé, infamous, of bad repute
malgré, in spite of
malheur, *m.*, misfortune; **de —,** wretched, unlucky; **porter —,** to bring misfortune
malheureux, unhappy, unfortunate, miserable
malhonnêtement, dishonestly, impolitely
malice, *f.*, craftiness, trick, teasing, mischieviousness
malicieusement, slyly, roguishly
malignement, maliciously
malin, shrewd, sly, skillful; dodger; **bien — qui . . .,** a pretty clever fellow who . . .; **faire le —,** to be sly; **gros —,** old dodger; **tu fais le —,** you think you are clever
malmener, to treat badly
malsain, unhealthful
maman, *f.*, mama, mother
manant, *m.*, cad, sneak
manche, *f.*, sleeve; **—s de chemise,** shirtsleeve; **La M—,** the English Channel
manchon, *m.*, muff
manège, *m.*, work, trick, show
mangeaille, *f.*, food, eatables
manger, to eat, waste, spend, squander, swallow; **salle à —,** dining room
mangeur, *m.*, eater, customer
manier, to handle, wield
manière, *f.*, manner, fashion, way, kind; **de — à,** so as to; **de — que,** so that; **de quelle —,** how; **—s aisées,** *see* **aisé**
manifester, to manifest, show
manille, *f.*, manille (*card game*)
manivelle, *f.*, crank
manœuvrer, to manœuvre, handle
manoir, *m.*, mansion
manque, *m.*, lack
manquement, *m.*, lapse
manquer, to miss, fail, lack; **il ne manquerait plus que,** the finishing stroke would be; **manquer à,** to break (*of a promise*)
mansarde, *f.*, garret
manteau, *m.*, cloak, mantle

maquignon, *m.*, horse-dealer
maquis, *m.*, thicket, jungle
maraîcher, of a market-garden
marâtre, *f.*, stepmother; **se sentir les entrailles de —,** to feel as a stepmother, i.e., harsh, unkind
marbre, *m.*, marble
marchand, *m.*, merchant, dealer; *adj.*, merchant
marchandage, *m.*, bargaining
marchander, to bargain
marche, *f.*, gait, pace, walk, walking, step, stair; **en —,** moving
marché, *m.*, market; **par-dessus le —,** into the bargain
marcher, to walk, go, run, work, function, pass, progress, pass by, go along
mardi, *m.*, Tuesday
marécageux, marshy
maréchal-ferrant, *m.*, farrier, shoeing-smith
marguillier, *m.*, churchwarden
mari, *m.*, husband
marier, to marry; **se —,** to marry, get married
marin, *m.*, seaman, mariner, sailor; *adj.*, sea, of the sea
marine, *f.*, navy; **de —,** naval
marionette, *f.*, marionette, puppet
marmite, *f.*, kettle
maroquin, *m.*, morocco
marque, *f.*, mark, sign
marquer, to mark, brand, indicate; **je marque sept heures,** I have seven o'clock
marraine, *f.*, godmother
marronnier, *m.*, chestnut tree
mas, *m.*, farmhouse, farm
masque, *m.*, mask
masquer, to mask, hide
massacrant, cross, peevish, surly; **humeur —e,** awful temper
massacrer, to kill
massif, *m.*, clump, cluster (*of trees, flowers, etc.*)
masure, *f.*, hut, hovel, ruin
matelas, *m.*, mattress
matelot, *m.*, sailor
matière, *f.*, matter, physical world; **en — de,** in matters of
matin, *m.*, morning; **de grand —,** early in the morning
matinée, *f.*, morning; **— de fête,** joyous morning
maudire, to curse
maudit, accursed, cursed, wretched
maussade, sullen, cross, disagreeable, gloomy
maussadement, sulkily, in ill-humor
mauvais, bad, wicked, disagreeable, inclement
maux, *pl. of* **mal**
mé = **moi**
mécanicien, *m.*, mechanic
mécanique, *f.*, mechanism, mechanical contrivance, machine
méchamment, wickedly, maliciously
méchanceté, *f.*, evil, wickedness
méchant, wicked, bad, mean, worthless, malicious
mécontent, displeased
mécontentement, *m.*, discontent
mécréant, *m.*, unbeliever, infidel
médecin, *m.*, doctor
médicament, *m.*, medicine
méditer, to meditate, ponder
méfiance, *f.*, distrust
méfier: se —, to beware, look out
meilleur, better, best
mélancolique, melancholy
mélange, *m.*, mixture
mélanger, to mix, intermingle
mêlée, *f.*, scramble, fight, mix-up
mêler, to mix, mix up, mingle, add, blend; **se —,** to take part, be involved, indulge
membre, *m.*, member, limb

même, same, very, even; **à — le roc,** right on the rock; **de —,** likewise; **quand —,** just the same; **tout de —,** all the same, nevertheless
mémoire, *f.*, memory
menacer, to menace, threaten
ménage, *m.*, couple, household, home, married life; **faire le —,** to keep house
ménager, to make, prepare, arrange; *m.*, tenant-farmer
ménagère, *f.*, housewife
mendiant, *m.*, beggar
mener, to lead, guide, influence
méningite, *f.*, meningitis
mens, *from* **mentir**
mensonge, *m.*, lie, falsehood
menterie, *f.*, lie, untruth
menteur, *m.*, liar; *adj.* false
menteux = **menteur**
mentir, to lie, tell an untruth
menton, *m.*, chin
menu, small, minute detail, particulars
menuet, *m.*, minuet
menuisier, *m.*, joiner, house carpenter
méprendre: se —, to be mistaken
mépris, *m.*, scorn, disdain, contempt
méprise, *f.*, error
mépriser, to despise, scorn
mer, *f.*, sea
merci, thank you; **à la — de,** at the mercy of; **bien des —s,** many thanks
mérinos, merino (*a woolen material*)
mérite, *m.*, merit, credit
mériter, to merit, deserve, be worthy
merveille, *f.*, marvel
merveilleux, marvelous, splendid
mésaventure, *f.*, mishap
mesquinerie, *f.*, meanness
messe, *f.*, mass; **grand'messe,** high mass; **air de — des morts,** sad (mournful) air
mesure, *f.*, measure; **à — que,** as, in proportion as; **donner la —,** to show the extent; **marcher en —,** to march in order; **passer la —,** to pass bounds, take extreme measures
mesuré, measured, deliberate
mesurer, to measure; **se —,** to be measured; fight
métairie, *f.*, farm
métallique, metallic
métayer, *m.*, tenant-farmer
méthode, *f.*: **avec —,** carefully, methodically
métier, *m.*, trade, profession, occupation; **de son —,** by trade
mètre, *m.*, meter (*1.09 yards*)
métrique, *f.*, prosody, versification
mettre, to put, place, take, wear; **— au net,** to set in order; **— à sec,** to exhaust the resources; **— en équilibre,** to balance; **— en joue,** to take aim; **— en mille pièces,** to break into a thousand pieces; **— pied à terre,** to get out; **se —,** to begin; **se — en route,** to set out; **être mis dedans,** to be taken in, be cheated
meuble, *m.*, a piece of furniture; *pl.*, furniture
meuglement, *m.*, bellow, bellowing
meule, *f.*, stack (*of hay, etc.*), millstone; **chambre de —,** grinding room
meunerie, *f.*, milling, miller's business
meunier, -ière, miller, miller's wife
meure, meurt, *from* **mourir**
meurtre, *m.*, murder
meurtrir, to bruise
miarro, *m.*, farm boy
micocoulier, *m.*, nettle tree

midi, *m.*, noon, South
miel, *m.*, honey
mieux, better; **de mon —,** as best I could; **j'ai —,** I have something better; **tout ce qu'on faisait de — alors,** the very best they made in those days
mignon, darling, dainty, pretty, sweet, nice
milieu, *m.*, middle, midst, surroundings, environment; **au — de,** in the middle (midst) of
militaire, *m.*, military man
mille, thousand
millénaire, century-old
milliardaire, *m. & f.*, billionaire
millier, *m.*, thousand
minable, wretched-looking, shabby
mince, thin, slender, fine, small, unimportant
mine, *f.*, face, countenance; **faire —,** to pretend
ministère, *m.*, ministry, department, office of the ministry
ministre, *m.*, minister, secretary
minoterie, *f.*, large mill; **— à vapeur,** large steam-powered mill
minotier, *m.*, proprietor of a large mill
minuit, *m.*, midnight, twelve o'clock
minuscule, tiny
minutieux, particular
mire, *f.*, sight (*of fire-arms*)
mirent, *from* **mettre**
miroir, *m.*, mirror
miroiter, to reflect, shine, glimmer
mis, mit, *from* **mettre**
mise, *f.*, dress, manner of dressing; **de —,** admissible
misérable, wretched, unfortunate, pitiable
misère, *f.*, misery, poverty, shabbiness, want, misfortune, wretched appearance; **j'aurai l'air — comme tout,** I shall look extremely poverty-stricken
miséricorde, *f.*, pity, forgiveness
mistral, *m.*, mistral (*cold north-west wind of the Rhône valley and Mediterranean coast*)
mitrailleur, *m.*, machine gunner
mitrailleuse, *f.*, machine gun
mobile, movable, fickle
mobilier, *m.*, personal property, furniture, furnishings
mode, *f.*, style, fashion; **à la —,** fashionable
modeleur, *m.*, modeller
modérément, moderately
modeste, modest, small, unpretentious
moduler, to modulate
moellon, *m.*, ashlar (*small building stones*)
mœurs, *f. pl.*, customs, manners
moindre, smaller, lest, least
moine, *m.*, monk
moineau, *m.*, sparrow
moins, less; **à —,** unless; **au —, du —,** at least; **le — du monde,** in the least; **n'en étaient pas —,** were nevertheless
mois, *m.*, month
moisson, *f.*, harvest
moitié, *f.*, half; **à —,** half
môle, *m.*, breakwater
mollesse, *f.*, softness
moment, *m.*, moment; **à tout —,** continually; **au — où,** at the moment when; **du —,** since
momentané, temporary
monastique, monastic
monceau, *m.*, heap
mondain, of society
monde, *m.*, world, people, society; **aller dans le —,** to go into society; **du —,** of good family; **par le —,** somewhere; **tout le —,** everyone; **tout le — officiel,** the whole

official world; **tout un —, a** whole world
monnaie, *f.*, money, change, coin
monseigneur, *m.*, my lord, his lordship
monsieur, *m.*, gentleman; **un — pauvre,** an empoverished city dweller
mont, *m.*, mountain
montagnard, *m.*, mountaineer
montagne, *f.*, mountain
monter, to ascend, go (come) up, rise, get in (into, up, upon), bring (carry) up; **— la garde,** to stand guard; **nous voici montés,** now we are on board
montre, *f.*, watch, show; **et on en faisait — en ville,** and they were parading them in the city
montrer, to show, teach; **se —,** to appear, be present
moquer: se — de, to laugh at, make fun of
moquerie, *f.*, mockery, derision, jeering
moqueur, *adj.*, bantering
morale, *f.*, morals
moralement, morally
morceau, *m.*, piece, scrap
mordre, to bite, nibble, eat away; **il était bien mordu,** he was much affected
morne, gloomy, melancholy, sad, dejected
morose, sullen, sour
mort, *f.*, death; **à —, à la —,** to death; *m.*, dead man; **—e,** *f.*, dead woman
mortel, mortal, fatal
mortellement, deadly, deathly
mortification, *f.*, mortification, humiliation
mortifier, to mortify, vex, nettle
mortuaire: frais —s, burial expenses
mot, *m.*, word; **souffler —,** to say a word
motif, *m.*, motive, reason
motus! *interj.*, hush! mum!
mou, mol, molle, soft
moue, *f.*, a wry face, grimace
mouche, *f.*, fly; **— à miel,** bee
mouchoir, *m.*, handkerchief
moudre, to grind
mouflon, *m.*, mouflon (*wild Corsican sheep*)
mouillé, wet, moist; **— de piété,** melting with pious fervor
mouiller, to wet, saturate; **mouillait les bouches,** made the mouths water
mouillure, *f.*, wetness, drenching
moulin, *m.*, mill; **— à vent,** wind mill; **ohé, du —!** ho there, people of the mill!
moulinet, *m.*, whirl
mourant, *from* **mourir**
mourir, to die, fade, disappear; **se —,** to die
mouron, *m.*, chickweed
mouton, *m.*, sheep
mouture, *f.*, grist, grinding, work
mousse, *f.*, moss
mouvement, *m.*, movement, motion, impulse
mouvoir: se —, to move, be in motion
moyen, *m.*, means, way, medium; **je tiens le —,** now I know the way
mucre, damp
muet, mute, speechless, silent; **demeurer —,** to be silent
mulet, *m.*, mule
munition, *f.*, ammunition
mur, *m.*, wall
mûr, ripe
muraille, *f.*, wall
mûrir, to ripen
murmurer, to mutter
muscat, *m.*, muscat (*strong sweet wine from muscadine*)
musculaire, muscular
musée, *m.*, museum
musette, *f.*, bag

myope, *m. & f.*, short-sighted person
mystère, *m.*, mystery play
mystérieusement, mysteriously

N

nacre, *f.*, mother-of-pearl
naguère, formerly
naïf, naïve, childlike, artless, ingenuous, simple; **tu me crois un peu —,** you think me a little too easy
nain, *m.*, dwarf
naissance, *f.*, birth; **de — bourgeoise,** of middle class origin
naître, to be born, arise, appear; **faire —,** to bring forth, create, evoke
nappe, *f.*, table cloth
narguer, to defy
narine, *f.*, nostril
narrer, to narrate
naseau, *m.*, nostril
natal, native, natal
natation, *f.*, swimming
natif, native, natural
nature, *f.*, nature, temperament, temper, disposition, naturalness; **plus grand que —,** larger than life size
naturel, *m.*, disposition; *adj.*, inborn
navet, *m.*, turnip
navigation, *f.*, (*sea*) voyage, sail
navire, *m.*, ship; **— marchand,** freighter
navrant, heartrending
navré, broken-hearted, distressed
navrer, to distress, rend the heart
né, *from* **naître,** to be born
néanmoins, nevertheless, however
néant, *m.*, nothingness, void
nécessité, *f.*, need, necessity
nécessiteux, needy, poor folks
négligé, careless, slovenly
négligemment, carelessly
négligence, *f.*, negligence; **avec —,** carelessly
négliger, to neglect, omit
neige, *f.*, snow
néologisme, *m.*, neologism (*new coined word*)
nerveux, nervous, nervous person
net, clear, sharp; **arrêter —,** to stop short; **mettre au —,** to make a fair copy
nettement, plainly, clearly
netteté, *f.*, clearness
nettoyer, to clean
neuf, nine, new; **tout —,** very new
neveu, *m.*, nephew
nez, *m.*, nose; **— à —,** face to face; **mener par le bout du —,** to lead by the nose; **mettre le —,** enter
ni, neither; **ni . . . ni . . . ,** neither . . . nor
niais, silly, foolish
nid, *m.*, nest, home
nigaud, silly, foolish
nimbe, *m.*, nimbus, halo
nimbé, surrounded by a halo
nipper, to fit out, provide with clothes
noble: dans la — Lorraine, among the nobility of Lorraine
noblement, nobly, as a gentleman
noblesse, *f.*, nobility
noce, *f.*, wedding, wedding party
noceur, *m.*, gay, fast young man, reveller, sport
noctambule, nocturnal
nocturne, nightly, nocturnal
Noé, Noah
noir, black, dark
noircir, to blacken, darken
nom, *m.*, name, noun, fighting title; **— d'un —,** by Jove

nombreux, numerous
nomination, *f.*, appointment
nommé, named, by name
nommer, to name, appoint, mention, call; **se —,** to be named, called, one's name to be
non, no; **— que,** not because; **oh que —,** no
nonchalamment, indolently
nonobstant, regardless, in spite of, notwithstanding
nord, *m.*, north
nord-ouest, *m.*, northwest
Normand, *m.*, Norman; **en vrai —,** like a true Norman
nostalgie, *f.*, nostalgia, longing
notablement, considerably
notaire, *m.*, notary, lawyer
notamment, especially
note, *f.*: **te faire changer de —,** to make you change your tune
noter, to make a note of
notion, *f.*, idea, notion
nouer, to knot, tie
nourrir, to feed, nourish, provide for
nourriture, *f.*, food, nourishment
nouveau, new; **à —, de —,** anew, again; *m.*, newcomer
nouveauté, *f.*, newness, freshness, novelty
nouvelle, *f.*, news, tidings; short story; **prendre des —s,** to inquire; **sans te donner de mes —s,** without writing to you
noyer, to drown; **se —,** to be drowned
nu, nude, naked, bare, barren; **mettre à —,** to undress, open; **pieds —s,** bare-footed
nuage, *m.*, cloud
nuire, to harm, injure, hurt
nuit, *f.*, night; **à la — tombante,** at night fall; **de —,** at night; **que la — venue,** except when night has fallen; **la noire —,** complete darkness; *v., from* **nuire**
nuitamment, by night
nul, no, none
nullement, not at all, indeed not
numéro, *m.*, number
nunc dimittis, *etc.* (*see Notes*)
nuque, *f.*, nape of neck

O

obéissance, *f.*, obedience
obéissant, obedient, obeying
objet, *m.*, object, thing
obligatoire, obligatory, compulsory
obscur, dark, secret
obscurcir, to darken
obséder, to obsess, torment
observer, to observe; **faire —,** to point out
obsession, *f.*, obsession, persistent thought
obstination, *f.*: **avec —,** persistently
obstiné, obstinate, resolved upon
obstruer, to obstruct, block, shut off
obtenir, to obtain, secure, get, obtain a promise
obus, *m.*, shell
occasion, *f.*, opportunity
occupé, busy, occupied
occuper, to occupy; **s'—,** to attend, look after, take care of, see about, arrange, concern o's, care, be busy, be interested
octogénaire, *m. & f.*, octogenarian (*one who is eighty years old*)
odeur, *f.*, odor, atmosphere
odieux, odious, hateful, unpleasant, loathsome
odorant, sweet-smelling
œil, *m.*, eye; **en un clin d'—,** in a flash, in a wink
œillet, *m.*, pink, carnation
œsophage, *m.*, œsophagus
œuf, *m.*, egg
œuvre, *f.*, work

offensé, insulted, outraged; *m.*, insulted party
offenser, to offend
offensif, offensive; **offensive,** *f.*, attack
offert, *from* **offrir**
office, *m.*, services (*of the church*)
officiellement, officially, formally
offre, *f.*, offer
offrir, to offer, give, treat
oignon, *m.*, onion
oiseau, *m.*, bird
ohé! o! ho!
olivade, *f.*, olive-gathering
olivier, *m.*, olive tree
ombrageux, suspicious
ombre, *f.*, shadow, shade, darkness, spirit, ghost
oncle, *m.*, uncle
onctueusement, unctuously
ondé, wavy
ondulation, *f.*, undulation, wave, curving
onduler, to undulate, wave
ongle, *m.*, fingernail
onze, eleven
opale, *f.*, opal
opérer: s'—, to take place
opposé, contrary
opposer: s'—, to be opposed
oppressé, oppressed, breathing rapidly
oppresser, to oppress
opulent, wealthy
or, *m.*, gold; *conj.* now, well, it was quite out of the question; **franc comme l'—,** *see* **franc**
orage, *m.*, storm
oranger, *m.*, orange tree
oratoire, oratorical
orbe, *m.*, outline, orb, circle
ordinaire, ordinary; **comme à son —,** as was his custom; **d'—,** ordinarily
ordonnance, *f.*, orderly
ordonner, to order
ordre, *m.*, order, warrant; **de premier —,** first class; **grand —,** major; **petit —,** minor
ordure, *f.*, refuse, dirt, rubbish, garbage
ordurier, filthy, foul
orée, *f.*, edge, border
oreille, *f.*, ear; **avoir l'— fine,** to have a delicate sense of hearing; **prêter l'—, tendre l'—,** to listen
oreiller, *m.*, pillow
orgue, *m.*, organ
orgueil, *m.*, pride
orgueilleux, proud
Orient, *m.*, East; **Extrême —,** Far East
originaire, native
original, eccentric, queer person
ornement, *m.*, ornament
orner, to decorate, embellish, beautify, fit
ornière, *f.*, rut
orphelin, *m.*, orphan
os, *m.*, bone
oscillation, *f.*, wavering
osciller, to swing, dangle
oser, to dare
osier, *m.*, wicker
osseux, bony
ôter, to take off (away), remove, deprive
où, where, when, in which; **d'—,** whence; **par —,** where, which way
ouaille, *f.*, flock; **—s,** flock (*parishioners*)
ouate, *f.*, cotton-wool, wadding
oubli, *m.*, forgetfulness, oversight
oublier, to forget
ouest, *m.*, west
oui, yes; **oui da!** yes indeed
ours, *m.*, bear; **Ourse,** *f.*, Bear
outil, *m.*, implement
outrager, *m.*, outrage, insult
outrager, to outrage, insult
outre, besides, beyond; **en —,** besides, in addition; **— me-**

sure, excessively, beyond measure
outrecuidance, *f.*, audacity, presumption
ouvert, *from* **ouvrir**
ouverture, *f.*, opening
ouvrage, *m.*, work
ouvreur, *m.*, opener, one who opens
ouvrier, *m.*, worker, workman
ouvrir, to open, draw back; **— largement, — toute grande,** to open wide
ovation, *f.*: **faire —,** to cheer

P

pacifique, peaceful
page, *m.*, page; **être dans les —s,** to be in the service of, to serve
paillasse, *f.*, straw mattress
paille, *f.*, straw
pain, *m.*, bread
paisible, peaceful, calm
paître, to graze
paix, *f.*, peace
palais, *m.*, palace; palate
pâle, pallid, pale
pâleur, *f.*, palor
pâlir, to grow (become) pale (dim), pale
palper, to feel
palpiter, to palpitate, tremble, throb
pan, *m.*, part, side, skirt, flap
panégyrique, *m.*, panegyric, a speech of praise
panier, *m.*, basket
panoplie, *m.*, panoply, collection of arms, equipment
panser, to bandage, dress
pantalon, *m.*, trousers
paon, *m.*, peacock
Pape, *m.*, Pope
paperasse, *f.*, useless papers
papier, *m.*, paper; **—s d'affaires,** business papers; **— de tenture,** wall-paper
papillon, *m.*, butterfly
paquebot, *m.*, steamer
Pâques, *m. pl.*, Easter, Easter-day; **— Fleuries,** *f. pl.*, Palm Sunday
paquet, *m.*, bundle, bunch, chunk
par, by, in, through, throughout; **— ci,** here; **— là,** there
paradis, *m.*, paradise
paraître, to seem, appear; **paraît-il,** it seems
paralyser, to paralyze, benumb, render powerless
parapluie, *m.*, umbrella
parasitaire, parasitic
parbleu, by Jove!
parc, *m.*, park, enclosure, sheep-fold
parce que, because
parcheminé, become like parchment
parcourir, to go (drive, pass, run) through (over), traverse, make, cover
paré, dressed up, finely dressed
pare-choc, *m.*, bumper
pareil, like, alike, similar, such; **un chiffre —,** such an amount; **tout —,** exactly alike, very similar
parent, *m.*, parent, relative; **quelque peu —,** a distant relative
parenté, *f.*, kinship, relationship
parer, to adorn, decorate, clothe, dress well; parry; **se —,** to become prettier
paresseux, lazy, indolent
parfait, perfect
parfaitement, perfectly, decidedly, certainly
parfois, at times, sometimes
parfum, *m.*, perfume, scent
parfumer, to perfume, scent, smell sweet
pari, *m.*, wager; **tenir le —,** to take the bet

parler, to speak; — **les tangos,** to sit out tangos; **moi qui vous parle,** I am telling you
parmi, among, in, amid
paroisse, *f.*, parish
paroissial, parish
paroissien, *m.*, parishioner, prayer-book
parole, *f.*, word, speech, voice; **assez de —,** enough fluency of speech; **donner la —,** to give permission to speak
parquet, *m.*, French floor; prosecuting attorney's office
parrain, *m.*, godfather
pars, partîmes, *from* **partir**
part, *f.*, part, portion, share; **à —,** except for; **de la —,** on the part; **faire —,** to tell, inform; **il aurait pu lui faire la — moins belle,** he might have made her share less pleasant
partager, to share, divide
parterre, *m.*, flower bed
parti, *m.*, party, side; **être du — de,** to sympathize with; **prendre un —,** to make a decision, make up one's mind
particulier, special, peculiar; **un — bien famé,** a man with a good reputation
particulièrement, especially, particularly
partie, *f.*, part, match, game, line of business
partiellement, partially
partir, to leave, go off, explode, conform; **à — de,** after, from; **la voilà partie,** there she goes
partout, everywhere; **de —,** on all sides; **un peu —,** here and there
parure, *f.*, jewel, decoration, ornament
parut, *from* **paraître; il — un paysan,** there appeared a peasant
parvenir, to succeed, reach, manage, arrive
parvenu, recently grown rich
pas, *m.*, pace, step, gait; **à grands —,** to stride, walk with large strides; **à — comptés,** with measured steps; **revenir sur ses —,** *see* **revenir**
passage, *m.*, passage, way; **au —,** as they passed, in passing, in flight; **— à niveau,** railroad crossing
passant, *m.*, passer-by, wayfarer
passé, *m.*, past; **la semaine —e,** last week
passer, to pass, elapse, pass (go) by, traverse, cross, put, spend, stop; **— pour,** be considered, enjoy (have) the reputation; **en — par là,** to agree to it; **faire —,** to put ahead; **les économies de toute la maison y avaient passé,** the savings of the whole house had gone there; **se —,** to happen, take place, go on
passereau, *m.*, sparrow
passerelle, *f.*, gangway, bridge (*of a ship*)
passif, passive
passionné, passionate, deeply interested, doting, extreme, ardent
passionner, to interest deeply
pâtée, *f.*, mush, pulp
patelin, *m.*, town, village
Pater, *m.*, the Lord's prayer
paternel, paternal, fatherly
paternité, *f.*, paternity, fatherhood
patienter: faire —, to give endurance
pâtisserie, *f.*, pastry, cakes
patois, *m.*, patois, local dialect
pâtre, *m.*, shepherd
patrie, *f.*, home-land, father land

patron, *m.*, patron saint, guiding spirit, employer, master
patronal, patronal (*of the patron saint*); **fête —e,** patron saint's day
patte, *f.*, foot (*of animal*), paw; **à quatre —s,** on all fours
pâturage, *m.*, pasture, pasturage
pâture, *f.*, food
paupière, *f.*, eyelid
pauvre, poor, poor person, poor man; **— de moi,** poor me!
pauvreté, *f.*, poverty, wretchedness, absurdity
pauvrette! poor little thing!
pavillon, *m.*, flag; summer house
pavoisé, bedecked and beribboned
payer, to pay, pay for, offer; **— de,** to pay with; **se —,** to be paid, treat o's to
pays, *m.*, country, land, countryman; **du —,** native
paysage, *m.*, landscape, scenery, country
paysan–ne, peasant, farmer, peasant woman
payse, *f. of* **pays,** countryman
pé = **père**
peau, *f.*, skin
pécaïre! what a pity!
peccadille, *f.*, peccadillo, slight offense
péché, *m.*, sin
pécher, to sin
pécheur, pécheresse, sinner
pédantisme, *m.*, pedantry
peigner, to comb; **mal peigné,** with frowsy hair
peindre, to paint, depict; **se —,** to be painted, show
peine, *f.*, pain, anguish, sorrow, grief, trouble, difficulty; **à —,** scarcely, hardly, no sooner; **avec —,** with difficulty; **être la —,** to be worth while; **être en —,** to be embarrassed, uneasy; **faire de la —,** to hurt, grieve; **grand'peine,** great difficulty
peint, *from* **peindre**
peintre, *m.*, painter
peinture, *f.*, painting, picture
péjoratif, pejorative, depreciatory
pékinois, *m.*, Pekingese dog
pelage, *m.*, fur
pêle-mêle, pell-mell
pèlerinage, *m.*, pilgrimage
pelle, *f.*, shovel
peloton, *m.*, platoon
pelure, *f.*, peel, skin; **couleur — d'oignon,** of the color of onion skin
penaud, abashed
penchant, *m.*, leaning, tendency, penchant
pencher, to lean, incline, bend
pendant, during, for; **— que,** while
pendre, to hang
pendule, *f.*, time-piece, mantel-clock; **pendule-borne,** mantel-clock (*shaped like a milestone*); *m.*, pendulum
pénétré: d'un ton —, in a grave (serious) tone
pénétrer, to penetrate, fathom, enter, fill, imbue, stir, affect
pénible, difficult, painful
pensée, *f.*, thought; **en sa —,** in his mind, mentally
penser, to think, imagine; **vous pensez si, vous pensez bien,** you can well imagine
pensif, thoughtful
pensionnaire, *m. & f.*, boarder
pensivement, thoughtfully
pente, *f.*, slope; **en —,** sloping
pépinière, *f.*, nursery-garden
pépite, *f.*, nugget
percer, to pierce, put through; **irrégulièrement percé,** with irregular windows

percevoir, to notice, see, hear
percher, to perch
perçut, *from* **percevoir; il le — d'emblée,** he noticed it at once
perdre, to loose, ruin, cause the downfall; **— gros,** to loose heavily; **n'était-ce pas à en — la tête?** wasn't it enough to turn my head? **se —,** to disappear, be lost, loose one's way; **grand à s'y —,** big enough to lose one's self in it
perdu, lost, forlorn
perfide, treacherous, sly
perfidie, *f.*, perfidious act, trick
période, *f.*, sentence
périr, to perish
perle, *f.*, pearl
perlé, pearly, adorned with pearls
permettre, to permit, allow
perron, *m.*, porch
personnage, *m.*, **faire le —,** to take the part
personne, *f.: with* **ne,** no one
perspective, *f.*, prospect, thought
persuadé, persuaded, convinced
perte, *f.*, loss
pesant, heavy; **leur — de francs-or,** for their weight in gold
pesanteur, *f.*, gravity, weight
pesée, *f.*, bearing down, pressing
peser, to weigh, weigh heavy
pétard, *m.*, fire-cracker
petit-e, little one; small; **tout —,** very small; **—e-fille,** granddaughter
pétrifier, to petrify
peu, little, small; **— à —,** gradually; **à — près,** almost; **bien —,** very little; **depuis —,** within a short time; **pour — que,** if only; **quelque —,** a little; **quelque — parent,** distant relative; **un —,** a little, somewhat
peuple, *m.*, people, common people
peupler, to people, fill, cover
peuplier, *m.*, poplar
peur, *f.*, fear, fright; **avoir —,** to be afraid; **n'avoir — de rien,** to fear nothing; **de —,** for fear; **faire —,** to frighten; **il a eu plus de — que de mal,** he was more frightened than hurt
peut-être, perhaps
phaéton, *m.*, phaeton (*light, four passenger open car*)
phare, *m.*, lighthouse
pharmacien, *m.*, druggist, pharmacist
philosophe, *m.*, philosopher
phrase, *f.*, phrase, sentence, expression
physicien, *m.*, physicist
physionomie, *f.*, features, face
physique, *adj.*, physical
piaillement, *m.*, chirping
pic, *m.*, peak; **à —,** perpendicularly
pie, *f.*, magpie
pièce, *f.*, room; coin; document; **— du bas,** lower room; **une — blanche,** a silver coin
pied, *m.*, foot, measure; **— à terre,** *see* **mettre; à —,** on foot; **à —s joints,** with feet together; **au —,** at the foot; **du —,** with the foot; **des —s à la tête,** from head to foot; **faire à —,** to walk; **se lever en —,** to rise to his feet; **sur la pointe des —s,** on tiptoe; **sur le — de guerre,** on a war footing
piège, *m.*, trap
Pierre de Provence, Saturn
pierre, *f.*, stone, gem; **— de tombe,** tombstone
pierreries, *f. pl.*, gems, jewels
piété, *f.*, piety, pious fervor
pieu, *m.*, stake

pieux, pious
pile, *f.*, pile, heap; **— ou face,** heads or tails
pin, *m.*, pine, fir tree
pincement, *m.*, pinching, tightening
pingouin, *m.*, penguin
pintade, *f.*, Guinea-fowl
pioche, *f.*, pick axe
piquer, to stick, peck out
piqûre, *f.*, sting
pire, worse, worst
pirouetter, to spin, whirl about
pis, worst; **tant —,** so much the worse, never mind
piscine, *f.*, swimming pool
piste, *f.*, road, course
pistole, *f.*, pistole (*obsolete gold coin*)
pistolet, *m.*, pistol; **tirer le —,** *see* **tirer**
pitié, *f.*, pity, compassion; **c'était —,** it was pitiful; **par —,** out of pity
pivoter, to turn, whirl (spin) round
placard, *m.*, cupboard
place, *f.*, place, position, square; **de — en —,** here, and there; **en —,** in your places
placer, *m.*, placer (*deposit containing valuable minerals*)
plafond, *m.*, ceiling
plage, *f.*, beach
plaider, to plead
plaie, *f.*, wound
plaignirent: se —, *from* **se plaindre**
plaindre, to pity, be sorry for; **se —,** to complain
plaine, *f.*, plain, field
plainte, *f.*, complaint, plaint, wail, groan, cry of distress
plaire, to please; **s'il vous plaît,** please, if you please
plaisait, plaise, *from* **plaire**
plaisant, pleasing, pleasant, amusing; *m.*, joker, jester
plaisanter, to joke, banter, make fun of
plaisanterie, *f.*, joke; **par —,** in fun, for fun
plaisir, *m.*, pleasure; **à —,** whenever he pleased; **faire —,** to please
plan, *m.*: **lever le —,** to make a survey
planche, *f.*, board
plancher, *m.*, floor
planer, to hover, soar
plant, *m.*, plant, sapling, grove, set
plantation, *f.*, planting
planter, to plant, put, place, fix, erect, build, set
plaque, *f.*, plate
plat, *m.*, dish, plate, flat side; **— de terre,** earthenware dish; *adj.*, flat
plateau, *m.*, tray
plate-bande, *f.*, row, line
plate-forme, *f.*, platform (*piece of ground on which the mill stood*)
platine, *m.*, platinum
plâtras, *m.*, old plaster, rubbish
plâtre, *m.*, plaster
plein, full
pleinement, to the fullest extent, completely
plénitude, *f.*, fullness, full extent
pleurer, to weep, cry, mourn
pleurésie, *f.*, pleurisy
pleuvoir, to rain; **— à torrents,** to pour; **comme s'il en pleuvait,** in profusion
pli, *m.*, fold, pleat
plier, to fold, bend; **se —,** to conform
plisser, to wrinkle
plomb, *m.*, lead
plonger, to sink, submerge
plu, *from* **plaire,** *or from* **pleuvoir**

pluie, *f.*, rain; **par une — battante,** in a pouring rain
plume, *f.*, feather, pen
plupart: la —, majority, most
plus, more; **de —,** moreover, one more; **de — en —,** more and more; **en —,** besides; **en — de,** in addition to; **non —,** nor, neither; **— ou moins,** more or less; **— de corde,** no more rope; **tout au —,** at the most
plusieurs, several
plut, *from* **plaire**
plutôt, rather
pneu, *m.*, automobile tire; **un — crevé,** a flat tire
pneumatique, pneumatic dispatch (*see Notes*)
poche, *f.*, pocket
pochette, *f.*, pocket
poêle, *m.*, stove
poésie, *f.*, poetry, poetic beauty
poids, *m.*, weight, load, burden, dumb-bell
poignant, sad, poignant
poignard, *m.*, dagger, knife, spike
poignarder, to stab
poigne, *f.*, fist
poignée, *f.*, handful
poignet, *m.*, wrist
poil, *m.*, hair; **à grands —s,** with long-haired nap
poing, *m.*, hand, fist
point, no; **— du tout,** not at all; **à —,** just right; **au —,** to the extent; **non —,** not at all; **sur le —,** on the point of, ready to; **un mauvais —,** a bad mark **— de vue,** standpoint
pointe, *f.*, point, top, summit
pointu, pointed, sharp
poisser, to make sticky with pitch
poisson, *m.*, fish
poitrinaire, *m. & f.*, consumptive
poitrine, *f.*, chest, breast, lungs; **sa — se serra,** *see* **serrer**
poli, polite, polished
polissonner, to run (play) about
politesse, *f.*, politeness
politique, *f.*, politics
polythéiste, polytheistic (*having more than one God*)
pomme, *f.*, apple; **— de pin,** fir apple (cone, ball); **— de terre,** potato
pommeau, *m.*, knob
pompes funèbres; employé des — —, undertaker's assistant
pompeux, pompous
ponctuel, punctual
pont, *m.*, bridge
popote, *f.*, mess
porcelaine, *f.*, china
porche, *m.*, door
port, *m.*, port; carrying
portail, *m.*, portal, gate
portant: bien —, in good health
porte, *f.*, door; **— bâtarde,** house-door; **de — en —,** from door to door
portée: à la —, within the reach
portefeuille, *m.*, wallet, pocket-book
porte-monnaie *m.*, purse, pocket-book
porter, to carry, bear, wear, tell, strike home, hit, strike, give (*blows*); **se —,** to be (*regarding health*); **leurs noms porteraient bien,** their names would sound well
portière *f.*, door (*of carriages*)
pose *f.*, posture, position
posé, of standing; calm
poser, to place, put; **se —,** to be placed, perch, ask one's self, propound
posséder, to possess, have
poste *f.*, post office, mail; *m.*, position; **— de la mairie,** the

military post stationed at the town hall
poster: se —, to plant *or* place one's self
postulant *m.*, applicant, suitor
posture *f.*, position
pot *m.*, pot, jar
potage *m.*, soup
pot-au-feu *m.*, soup (*a boiled dish of meat and vegetables*)
poteau *m.*, goal, winning-post
potée *f.*, stew
potelé, plump
potence, *f.*, gallows, gibbet
poterie, *f.*, pottery
pouce, *m.*, thumb
poudre, *f.*, powder, gun-powder, dust
poule, *f.*, chicken
poulet, *m.*, chicken
poulie, *f.*, pulley
poupée, *f.*, doll
poupin, spruce, smart, pretty
pour, for, in order to; **— que,** in order that
pourboire, *m.*, tip
pourpoint, *m.*, doublet
pourpre, *f.*, red, purple
pourra, pourrais, *from* **pouvoir**
pourri, rotten
poursuivre, to pursue, haunt, continue; **— devant les tribunaux,** to prosecute
pourtant, yet, however, nevertheless, to be sure, indeed
pourvoir, to provide
pourvu, *from* **pourvoir; — que,** provided that; **oh — que je tienne jusqu'à l'aube,** if only I could hold out until dawn
pousser, to push, urge, impel, drive, send for, utter, grow
poussière, *f.*, dust, mist
pouvoir, to be able; **n'en — plus,** to be worn out; **arrive que pourra,** happen what may; **je n'y peux rien,** I can't do anything about it; **ils ne peuvent seulement pas écrire,** they cannot even write; **tant qu'ils pouvaient,** the best they could; **se —,** to be possible, may be, can be; *m.*, power
prairie *f.*, meadow
pratique, practical; *f.*, practice, customer; **vieille —,** old rascal
pratiquer, to practice
pré, *m.*, meadow, field
préalable, preliminary
précaution, *f.*: **avec —,** cautiously
précéder, to precede
précepteur, *m.*, preceptor. tutor
précipitamment, quickly, headlong
précipiter, to precipitate, throw; **se —,** to come, rush at (upon), run down (up), fall upon
précis, precise, clear
précisément, precisely, exactly
préciser: se —, to become clear, take shape
précoce, precocious
prédilection, *f.*, predilection, fondness, preference
préfecture de police, police headquarters
prélasser: se —, to loll, lounge
premier, first
prenant, appealing
prendre, to take, take hold of, seize, catch, surprise, win, make a turn, contract (*of diseases*); **— garde,** to notice; **il a pris par ce sentier,** he took this path; **se laisser —,** to be deceived; **s'y —,** to go about it
prénom, *m.*, first name
préoccupation, *f.*, preoccupation, anxiety
près, near, close, with; **à peu —,** almost, nearly; **de —,** at close quarters; **tout —,** very close
présager, to betoken, indicate
presbytère, *m.*, parsonage, rectory

prescrire, to prescribe, order
présent, *m.*, gift; present; **à —,** now
présenter, to introduce; **se —,** to come, present one's self
presque, almost
presqu'île, *f.*, peninsula
pressé, crowded, gathered; **être —,** to be in a hurry
pressentiment, *m.*, presentiment, foreboding
pressentir, to surmise, suspect, foresee
presser, to press, clasp, hasten, hurry
preste, quick, agile
prestigieux, fascinating
prêt, ready; **tiens-toi —,** keep yourself in readiness
prétendant, *m.*, suitor
prétendre, to pretend, wish, affirm
prêter, to lend
prêteur, *m.*, lender
prêtre, *m.*, priest
prêtresse, *f.*, priestess
preuve, *f.*, proof; **faire —,** give proof of
prévaloir, to prevail, stand, outweigh
prévenir, to inform, warn
prévision, *f.*: **en —,** in anticipation
prévoir, to foresee
prier, to pray, beg, ask, request
prière, *f.*, prayer, request
prieur, *m.*, prior
prîmes, *from* **prendre**
primitivement, originally
principauté, *f.*, principality
principe, *m.*, principle, origin
printanier, like *or* of the spring, bright young (*eyes*)
printemps, *m.*, spring
prirent, pris, prit, *from* **prendre**
prise, *f.*, capture, catch
prisonnier, *m.*, prisoner
priver: se —, to deprive one's self; **avec ça, qu'ils s'en privent,** don't they?
privilégié, privileged, favored
prix, *m.*, price, prize; **à tout —,** at any price; **donner du —,** to give value to
procédé, *m.*, process, way
procéder, to proceed
procès, *m.*, trial, case
prochain, next, near
proche, near, near by
proclamer, to proclaim
prodige, *m.*, marvel, wonder
prodigieusement, prodigiously, extremely
prodigieux, tremendous, great, prodigious
produire, to produce, make
produit, *m.*, product, produce
proférer, to utter, speak
profit, *m.*: **faire son —,** to profit
profiter, to profit by, take advantage of
profond, deep, profound, sound
profondément, deeply, greatly
profondeur, *f.*, depth
proie, *f.*, prey
projectile, *m.*, bullet
projet, *m.*, plan, project; **— d'arrêté,** bill
prolonger, to prolong
promenade, *f.*, saunter, walk, ride
promener, to take about, take for a walk (a ride), parade; **se —,** to take a walk (a ride)
promeneur, *m.*, person taking a walk *or* a ride
promesse, *f.*, promise
promettre, to promise
promis–e, fiancé–e, engaged person
promiscuité, *f.*, promiscuousness
promouvoir, to promote, raise to a more dignified position
prompt, quick
promu, *from* **promouvoir**
prône, *m.*, sermon

prononcer, to pronounce, say, utter, deliver (*as of a speech*); **se — pour,** to be in favor of
prophétie, *f.*, prophecy
prophétiser, to prophesy
propos, *m.*, talk, remarks, conversation; **à ce —,** concerning this; **à quel —,** about what; **à tout —,** on all occasions
proposer, to propose, suggest; **se —,** to volunteer
proposition, *f.*, proposition, offer
propre, own, clean, calculated; appropriate, right, correct; **— à,** peculiar to; **— seulement à aggraver ma situation,** likely to make my situation worse
proprement, exactly
propret–te, neat, tidy
propriétaire, *m. & f.*, owner
propriété, *f.*, property, quality
proscrit, *m.*, outlaw
prose, *f.*, hymn, prose hymn
prosterner: se —, to prostrate one's self
prostré, stretched, lying
protecteur, *adj.*, protecting
protéger, to protect
protestation, *f.*, protest
protester, to protest
prouver, to prove
provençal, Provençal, of Provence
province, *f.*: **la —,** the provinces
provision, *f.*, provision, supply
provisoire, provisional, temporary
provocant, defiant, irritating
provoquer, to provoke, start, challenge
proximité, *f.*: **à — de,** near
prudence, *f.*, prudence, caution
prunelle, *f.*, pupil, eye, eye ball
psychologie, *f.*: **faire de la —,** to psychologize
pu, puissions, pûmes, pusse, put, *from* **pouvoir**
public, *m.*, public, audience
publiquement, publicly
pudeur, *f.*, reserve, bashfulness
puérilité, *f.*, childishness
puiser, to draw
puisque, since
puissance, *f.*, power, force
puissant, strong, mighty, powerful; **tout —,** all powerful
puits, *m.*, well
pur, pure

Q

quai, *m.*, dock, street bordering on water
qualifier, to qualify, call
qualité, *f.*, quality, virtue
quand, when; **— même,** none the less
quant à, as for, concerning
quantité, *f.*, multitude, many
quarante, forty
quart, *m.*, quarter
quartier, *m.*, quarter, district, block (*of stone*), boulder
quasi, half, almost
quasiment, almost
quatre-vingts, eighty
que, what, how, whether, because, how much (many)? what a!
quelconque, whatsoever, any
quelque, some, a few, several; **— chose,** something; **vous avez —,** something is the matter with you
quelquefois, sometimes
quelques-uns, a few, some
quelqu'un, some one
querelle, *f.*, quarrel
quereller: se —, to quarrel
quête, *f.*, collection
queue, *f.*, tail
quiconque, whomsoever, whoever
quiétude, *f.*, peace, quietude
quinzaine, *f.*, about fifteen, fortnight

quinze, fifteen; **— jours,** two weeks
quitter, to quit, leave off, take off, remove
quoi, what; **de —,** wherewith; **— que,** whatever; **— qu'il en soit,** whatever it is (may be); **de — vivre,** something on which to live; **— que ce fût,** anything whatever; **je ne sais —,** something or other, an indescribable something
quoique, although
quotidien, daily

R

rabais, *m.*, reduction, lower price; **au —,** at reduction sales
rabattre, to beat down
raccommoder, to repair, mend
raccourcir: se —, to grow shorter
race, *f.*, race, rank; **de toute —,** of all kinds
racine, *f.*, root
racler, to scrape (*the fiddle*)
raconter, to relate, tell, recount, bespeak
rade, *f.*, road, roadstead
radieux, radiant, shining, bright
radoteur, *m.*, twaddler
radoucir, to soften
raffermir, to strengthen
raffiné, refined, keen
raffinement, *m.*, refinement
rafistoler, to repair, make over
rafraîchissement, *m.*, freshening, coolness
ragaillardir, to cheer up, make merry
rage, *f.*, rage, anger, fury; **de mâle —,** wild with anger
rageusement, in an angry manner
raide, rough, stiff
raidi, stiff
raie, *f.*, ray, beam
rail conducteur, third rail
railler, to laugh at, jest
railleur, mocking
railleusement, teasingly, jestingly
raison, *f.*, reason, argument; **avoir —,** to be right
raisonné, rational, logical
raisonnement, *m.*, reasoning
raisonner, to reason, talk reason to
rajeunir, to rejuvenate
ralentir, to slow up (down), slacken
rallier, to rally
rallumer, to relight
ramassé, thick set, compact
ramasser, to pick up, get together; dig; **se —,** to gather one's self together (*as if for an attack*)
rameau, *m.*, branch, bough
ramener, to bring back (out)
ramper, to crawl, creep
ramure, *f.*, branches, boughs
rancune, *f.*, anger, rancor, ill-feeling
rancunier, spiteful, vindicative
randonnée, *f.*, trip
rangée, *f.*, line, row
ranger, to arrange, set in order, put away
rapatrier, to bring back to one's own country
rapide, steep, rapid, swift, quick; *m.*, express-train
rapiécer, to mend, patch
rappel, *m.*, reference
rappeler, to remind, bring back to memory; **se —,** to recall, remember
rapport, *m.*, report; **en —,** in keeping; **par — à,** with relation to
rapporter, to bring (take) back, return, relate; **se —,** to refer
rapprocher, to draw (bring) nearer; **se —,** to come near

rare: son lait se fit —, her milk diminished
raser, to shave, pass very near; bore, weary
raseur, *m.*, annoying person, twaddler
rassasier, to satiate, satisfy; **ne se pouvait — de penser à sa misère,** never ceased thinking about his misfortune
rassembler, to assemble, gather together
rasseoir: se —, to sit down again
rassit, *from* **rasseoir**
rassurer, to reassure, soothe
rat, *m.*, rat
râteau, *m.*, rake; **Râteau,** Orion
ration, *f.*, ration, quantity
rattraper, to catch, catch up
rauque, harsh, husky, hoarse
ravi, enchanted, delighted
ravin, *m.*, ravine
ravir, to delight, carry away
raviser: se —, to change one's mind
ravissant, charming
ravissement, *m.*, rapture, transport of joy
rayon, *m.*, ray, beam of light, radius
rayonnant, radiant, shining, beaming
rayonnement, *m.*, radiance
rayonner, to beam
réagir, to react, behave
réaliser, to live through
rebondir, rebound
rebord, *m.*, edge, ledge; **le — de la fenêtre,** the window sill
rebrousser chemin, to go (turn) back
récemment, recently
recevoir, to receive
rechange, *m.*: **de —,** extra
recherche, *f.*, search, seeking, quest
recherché, elegant
rechercher, to seek, court, woo; **être recherché,** to be sought after
réciproque, mutual, reciprocal
récit, *m.*, narration, story, tale
réciter, to recite
réclamant, *m.*, claimant
réclamer, to claim, ask for, call for, insist upon, cry
récolte, *f.*, harvest
récolter, to gather, reap, harvest
recommencer, to begin again (anew)
récompense, *f.*, reward
reconduire, to take back, accompany
réconfortant, nourishing
réconforter, to comfort
reconnaissance, *f.*, gratitude, scouting party; **en —,** to reconnoiter
reconnaître, to recognize, admit, understand
reconstruire, to rebuild
recoucher, to lay flat (down) again; **se —,** to lie down again
recours, *m.*, recourse
recouvrer, to recover
recouvrir, to cover, cover again
récréation, *f.*, recreation, game
récréer: se —, to divert one's self
rectitude, *f.*, uprightness
recueil, *m.*, collection
recueilli, pensive, meditative
recueillir, to gather, pick up, receive
reculer, to retreat, go (draw) back, withdraw, back out
redescendre, to descend again
redevenir, to become again
rédiger, to write, draw up
redingote, *f.*, frock-coat, prince Albert
redire, to say again, repeat, recount

redoubler, to double, redouble, increase
redoutable, formidable
redouter, to fear
redresser, to straighten, set right; **se —,** to straighten up, stand erect again, draw one's self up, raise
réduire, to reduce; **où il en est réduit,** to what a condition he has been reduced
réel, real
refaire, to remake, begin anew, reunite
refermer, to close again; **se —,** to be closed
réfléchir, to think, reflect
reflet, *m.*, reflection
refléter, to reflect
réflexion, *f.*, reflection, remarks
refluer, to flow back, ebb
refondre, to recast
réformer, to invalid, discharge as an invalid
reformer: se —, to draw up into line again, to reform
refréner, to restrain, repress
refroidir: se —, to become cold, chill, stiffen
refus, *m.*, refusal
regard, *m.*, look, glance, sight, eyes; **au — de,** facing; **jeter un —,** to glance
regarder, to look, look at, concern; **rien qu'en les regardant,** *see* **rien**
registre, *m.*, register, book; **tenir —,** to keep an account
règle, *f.*, rule; **—s de la scholastique,** rules of scholastic philosophy; **en —,** to make peace with
règlement, *m.*, regulation
régler, to regulate, arrange, settle
régner, to reign
regret, *m.*: **à —,** with reluctance
rein, *m.*, kidney; **—s,** back; **un coup de —s,** a sudden move of the back
reine, *f.*, queen
reinette, *f.*, russet, pippin (*variety of apple*)
réinstaller, to reinstall, put back
rejeter, to throw again (back, down), repulse, fling; **se — de côté,** to jump aside
rejoindre, to join, rejoin, overtake, visit
réjouir, to cheer; **se —,** to rejoice, be happy
relâche, *f.*: **sans —,** ceaselessly
relation, *f.*, connection
relève, *f.*, relief
relevée, *f.*, afternoon
relever, to raise, lift; **se —,** to rise again, get up; **se — d'un bond,** *see* **bond**
relier, to join, connect
religieux, -se, monk, nun
religieusement, religiously, intently
religion: avoir de la —, to be religious
relique, *f.*, relic
reluire, to shine, glisten
reluisant, shining
remarquer, to notice
remède, *m.*, remedy, medicine
remerciements, *m. pl.*, thanks, expressions of gratitude
remercier, to thank
remettre, to put back (again), replace, give, hand over, return; **se —,** to continue, give one's self up to, begin again
remiser, to keep
remonter, to go (climb) up, rise, again, return; wind (*clocks*, etc.)
remontrer, to point out, show, prove
remords, *m.*, remorse
remplacer, to take the place of, replace

remplir, to fill, fulfill, accomplish
remuer, to stir up, move, touch, shake
renâcler, to hang back, be unwilling *or* reluctant
renaissant, reappearing
renaître, to be reborn, rise again
renard, *m.*, fox
rencontre, *f.*, meeting, battle, duel; **la — ne fut guère longue,** the battle was soon over; **sans arriver à une —,** *see* **arriver**
rencontrer, to meet, see, encounter
rendez-vous, *m.*, meeting, date
rendre, to return, make; **se —,** to go, surrender, give in, become; **se — compte,** to realize; **se — maître(sse),** to conquer
renfermer, to enclose, contain, shut up
renforcer, to reinforce, strengthen
renfort, *m.*, reinforcement
renom, *m.*, renown, fame, reputation
renommée, *f.*, fame, renown; *adj.*, famous, renowned
renoncer, to renounce, give up, relinquish
renouveau, *m.*, spring, rebirth
renouveler, to renew, do again
renseignement, *m.*, information; **prendre des —s,** to get information
rente, *f.*, income; **faire des —s,** to give an income
rentré, sunken
rentrer, to return, return home, bring back, put away
renverse, *f.*: **à la —,** backward
renverser, to overturn, turn upside down, throw back, upset, knock down, spill; **se —,** to bend back
renvoyer, to send back (away), dismiss, reflect
répandre, to spread, scatter, disperse
réparation, *f.*, repair
réparer, to repair, mend, remedy
repartir, to leave (set out) again, reply
repas, *m.*, meal; **— de noces,** a wedding feast
repasser, to pass again; **tu vas y —,** you are going to get it again
repentir: se —, to repent
répéter, to repeat
répit, *m.*, respite, rest
replier, to bend over; **se —,** to withdraw, retire
répliquer, to reply, retort
replonger, to dive back
répondeuse, *f.*, saucy
répondre, to reply, answer, correspond, agree; **je vous en réponds,** I warrant you
réponse, *f.*, reply, answer
reporter, to take back, return
repos, *m.*, rest, repose, peace
reposé, relaxed
reposer, to rest, repose, live, lie
repousser, to repulse, reject, thrust back, push aside, refuse; **— de côté,** thrust aside
reprendre, to retake, take again (over, back), recover, regain, resume, continue, renew, reply, reprove
représaille, *f.*, reprisal, retaliation
représenter, to represent; **se —,** to picture, imagine
reprise, *f.*, mending, darned place; renewal; **à plusieurs —s,** several times
reprit, *from* **reprendre**
réprobation, *f.*, reprobation, reproof; **être en —,** to be reproved
reproche, *m.*, reproach, blame
reprocher: se —, to reproach one's self

répulsion, *f.*, aversion
rescapé, escaped (*safely from a danger*)
réserver, to reserve, save, keep, reserve the right
résigner: se —, to become resigned to
résine, *f.*, resin, rosin
résister, to endure, withstand
résolu, resolute, determined
résolut, résolurent, *from* **résoudre**
résolution, *f.*, resolution, determination
résonner, to resound, ring
résoudre, to resolve, be determined, decide upon, dissolve
respect, *m.*, *see* **sauf**
respecter: se —, to have self-respect
respiration, *f.*, respiration, breath
respirer, to breathe, betoken; **— longuement,** to breathe deeply
resplendir, to be resplendent, shine brightly
resplendissant, resplendent, shining
resplendissement, *m.*, resplendence
ressaisir: se —, to recover possession of one's self
ressaut: à travers —s, down a succession of slopes
ressembler, to resemble
ressentiment, *m.*, resentment
ressentir, to feel, experience
ressort, *m.*, spring, resort; **en dernier —,** in the last resort
ressouvenir, *m.*, remembrance, recollection
ressusciter, to bring (come) back to life, revive
restaurateur, *m.*, restaurant proprietor
restaurer, to restore
reste, *m.*: **au —, du —,** besides, still, yet; **sans demander notre —,** without saying anything
rester, to stay, remain, be left; **il ne reste que,** there is only
restreignons, *from* **restreindre**
restreindre, to restrain, restrict
restituer, to repay
résulter, to result; **. . . résulte de ce que,** results from the fact that . . .
résumer, to sum up, sketch
retard, *m.*, tardiness; **avoir du —,** to be late; **en —,** late
retardataire, one who is late
retardement, *m.*, delay
retarder, to delay, be slow in coming
retenir, to hold, hold back, stop, retain, remember, attract
retentir, to sound, resound
retirer, to get, draw out; **se —,** to retire, to withdraw
retomber, to fall, fall (sink) back (again)
retour, *m.*, return; **sans —,** forever
retourner, to upset, turn inside out; **se —,** to be turned, wheel (turn) around, manage, think over
retraite, *f.*, retreat, refuge, hiding place, meditation; **battre en —,** to retreat; **faire sa —,** to escape
retrancher, intrenched
rétribuer, to pay, remunerate
retrouver, to find, find again, discover, rediscover, recover, get; **se —,** to meet again, find one's self again
réunir: se —, to unite, get together, assemble, gather together, meet
revanche, *f.*, revenge
rêvasser, to dream, muse
rêve, *m.*, dream; **il avait fait le — de . . .,** he experienced the thrill of looking for . . .

revêche, ill-natured, crabbed, harsh
réveil, *m.*, awakening
réveiller, to awaken
révélateur, revealing
révéler, to reveal, show, disclose
revenir, to return, come back, recur; **il revint sur ses pas,** he retraced his steps
rêver, to dream
révérence, *f.*, curtsey, bow
reverrai, *from* **revoir**
revers, *m.*, back, opposite side, top (*of a boot*); **couleur — de botte,** deeply tanned
revêtir, to clothe, endow with
rêveur, *m.*, dreamer; *adj.* dreamy, dreaming
revint, *from* **revenir**
revit, *from* **revoir**
revivre, to live again
revoir, to see again
révoltant, revolting, disgusting
révolter, to rouse one's indignation
révolu, ended, past
révolutionné, revolted
revu, *from* **revoir**
révulsif, revulsive
rez-de-chaussée, *m.*, ground floor
rhabiller, to repair, mend; **se —,** to dress one's self again
rhétoricien, *m.*, rhetorician
rhum, *m.*, rum
rhume, *m.*, cold
ri, *from* **rire**
ribambelle, *f.*, string, swarm, lot, host
ricaner, to sneer, chuckle, snigger
riche, rich, rich person
ride, *f.*, wrinkle
ridé, wrinkled
rideau, *m.*, curtain
ridicule, ridiculous, absurd
rien, nothing, anything; **— que pour moi,** for me alone; **— qu'en les regardant,** merely by looking at them; **— qu'à,** only by (in); **à —,** of anything; **ça ne fait —,** it does not matter; **un — de,** a faint trace of
rieur, laughing, joking
rigidité, *f.*, rigidity, stiffness
rigoler, to chuckle
rigolo, funny, amusing
rigoureux, rigorous, stern
rime, *f.*, rhyme, verse
rimer, to rhyme
riposte, *f.*, reply
riposter, to reply
rire, to laugh; **— aux larmes,** to laugh uproarously; **c'était pour —,** it was in fun; **nous allons —,** some more fun; *m.*, laughter, laugh
risée, *f.*, laugh, laughter
risque, *m.*, risk
risquer, to risk, take the chance
rissoler, to brown, roast brown
ritournelle *f.*, flourish (*music*)
rivage, *m.*, shore, coast
rive, *f.*, bank, coast
rivière, *f.*, river; necklace
robe, *f.*, dress, coat (*of animals*); **— montante,** high-necked dress
robuste, strong, robust, sturdy
roc, *m.*, rock
roche, *f.*, rock
rocher, *m.*, rock
roi, *m.*, king; **les Trois Rois,** the constellation Orion
roidi, tense, stiffened
rôle, *m.*, rôle, actor's part, character, one's task
Romain, *m.*, Roman; **vous êtes un —,** you are a Roman, i.e., a stern person
roman, *m.*, novel
romancier, *m.*, novelist
romanichel, *m.*, gypsy
romarin, *m.*, rosemary
rompre, to break, open
ronce, *f.*, briar, bramble

rond, round
ronde, *f.*, roundelay (*type of song*); **danser des —s,** to dance in circles; **à dix lieues à la —,** within a radius of ten leagues
rondelet–te, round
rondeur, *f.*, roundness, frankness
ronfler, to hum, snore
ronger, to gnaw; **se rongeait les sangs,** fretted over it
rosâtre, pinkish
rose, ruddy, rosy, pink
rosée, *f.*, dew
rosier, *m.*, rosebush
rossignol, *m.*, nightingale
rôtie, *f.*, toast; **—s au vin,** toast with wine
rôtir, to roast
rouage, *m.*, wheel, movement
roue, *f.*, wheel, paddle wheel; **— de secours,** spare wheel
rouge, red; **— de brique,** dark red
rougir, to redden, flush, blush
rouille, *f.*, rust, brown, rust color
roulement, *m.*, rolling, beating (*of a drum*)
rouler, to roll, rattle, wrap, overturn, upset, fall over; **le fit —,** threw him down; **ses conversations . . . roulaient sur,** his conversations concerned, dealt with
roulotte, *f.*, gipsy van
route, *f.*, road, way, trip; **en —,** on the way, they are off; **se mettre en —,** to set out; **grand'route,** highway
rouvrir, to open again, reopen
roux, rousse, reddish brown
ruban, *m.*, ribbon
rubicond, rubicund, ruddy, high-colored
ruche, *f.*, hive
rude, coarse, rough, hard, severe
rudement, very, extremely, roughly, sharply, violently
rudesse, *f.* harshness· **avec —,** roughly
rue, *f.*, street
ruée, *f.*, rush
ruelle, *f.*, narrow street
ruer: se —, to throw one's self, rush upon
ruisseau, *m.*, rivulet, small stream, brook
ruisselant, streaming, dripping
ruisseler, to drip, trickle
rumeur, *f.*, noise
ruse, *f.*, ruse, trick
rusé, artful (cunning) person
ruser, to use deceit (craft)
rustique, rustic, country-man; *adj.*, artless
rustre, *m.*, rustic, boor
rythmé, rythmic

S

sable, *m.*, sand
sablonneux, sandy
sabot, *m.*, wooden shoe, hoof, shoe (*of an animal*)
sabre, *m.*, sword, saber
sac, *m.*, bag, sack; **—s d'osier,** wicker baskets
saccadé, jerking, irregular
sacerdoce, *m.*, priesthood, ministry
sache, *from* **savoir**
sacré, sacred, holy
sacrilège, *m.*, sacrilege (*sin against the church*), sacrilegious
sacristain, *m.*, sacristan
sage, *m.*, sage, wise man; *adj.*, good, well-behaved, discreet
sagesse, *f.*, wisdom, sense
saignant, bleeding
saigner, to bleed
saillie, *f.*, sally
sain, wholesome, healthful, healthy

saint, holy, sacred
saintement, blessedly, sacredly
sainteté, *f.*, holiness, sanctity
saisir, to seize, grasp, take; **se — de,** to take hold of
saisissant, impressive
saison, *f.*, season, time of the year
salaire, *m.*, salary, wage
sale, dirty, soiled
saleté, *f.*, filth
salière, *f.*, salt cellar
salive, *f.*, saliva
salle, *f.*, room; **— à manger,** dining room; **— des séances,** assembly-room; **la grande —,** the common room
salon, *m.*, parlor, drawing-room, social gathering
saltimbanque, *m.*, juggler, mountebank
saluer, to greet
salut, *m.*, greeting, good-bye; safety, salvation, benediction
sang, *m.*, blood; **se faire de mauvais —,** to be worried; **le — me montait,** I became angry; **sang-froid,** *m.*, coolness, fearlessness; **de sang-froid,** soberminded, cold-blooded, composed
sanglant, bleeding, bloody
sanglot, *m.*, sob, moaning
sangloter, to sob, cry
sanguinaire, sanguinary, bloodthirsty
sans, without; **— que,** without that
santé, *f.*, health
saperlotte, by Jove
sapin, *m.*, fir tree, spruce
Sarrasin, *m.*, Saracen, Arabe
satisfaire, to satisfy, grant
satisfait, satisfied, appeased
sauce, *f.*, gravy, sauce; **à toutes les —s,** in all kinds of ways
saucisse, *f.*, sausage
saucisson, *m.*, sausage
sauf, save, except; **— votre respect,** with all due reverence to you, by your leave
saurons, *from* **savoir**
saut, *m.*, leap, jump, bound
sauter, to jump
sautillant, skipping, lively
sautiller, to hop, skip about
sauvage, wild, uncivilized, savage, shy
sauver, to save; **se —,** to flee, run (hasten) away
sauveur, *m.*, savior
savamment, skillfully
savant, learned, scholarly, scholar
saveur, *f.*, taste, savor
savoir, to know; **—?** really? how do you know; **c'est à —,** that will be seen; **elle n'aurait su dire,** she could not say; **elle ne saurait respirer longtemps,** she could not breathe long; **en — plus long,** to know more about it; **il ne sut que,** he only could; **je n'en sais rien,** I do not know; *m.*, knowledge, skill
savon, *m.*, soap, lather
savonner, to wash (*with soap*)
savoureux, savory, tasty
Saxe, *f.*, Saxony
scandaliser: se —, to be scandalized
scander, to scan
scélérat, villainous, infamous
scène, *f.*, stage, scene; **on me faisait des —s abominables,** I was abused violently
sceptique, sceptic
science, *f.*, knowledge, learning
scintiller, to scintillate, sparkle
scolaire, *adj.*, school
scrupule, *m.*, scruple; **avec —,** scrupulously, carefully
scruter, to look into, search
sculpter, to carve, sculpture
séance, *f.*, meeting, sitting

sec, sèche, dry, crisp, sharp, stiff; **mettre à —,** *see* **mettre**
sèchement, dryly, sharply, bluntly, coldly
sécher, to dry; **se faire —,** to dry one's self
sécheresse, *f.*, dryness; **— du cœur,** lack of sympathy
seconde, *f.*: **de — en —,** every second
secouer, to shake; **se —,** to shake one's self (*in attempt to regain control of one's self*)
secourir, to help, give aid
secours, *m.*, help, assistance; **porter —,** to help
secousse, *f.*, jump, jolt
secret, *m.*, secret, secrecy
secteur, *m.*, sector
séculaire, secular, time-honored, ancient
sécurité, *f.*, safety
séduction, *f.*, enticement, allurement, charm
séduire, to charm, delight, attract, captivate, take the fancy of
séduisant, seductive, enticing, attractive, charming, fascinating
séduit, charmed, enamored, pleased
seigneur, *m.*, lord, noble; **S—,** Lord, Good Lord!
séjour, *m.*, stay
sellette, *f.*: **sur la —,** at the bar, at the witness' seat
selon, according to
semaine, *f.*, week; **étant à six —s l'une de l'autre,** being born within six weeks of each other
semblable, like, similar
semblablement, likewise
semblant: faire —, to pretend
sembler, to seem, appear
semer, to plant, sow, strew, scatter, drop (leave) behind
séminaire, *m.*, seminary
semonce, *f.*, reprimand, lecture
sens, *m.*, sense, direction, meaning, understanding, judgment; **au — propre,** literally; **bon —,** common sense; **— de l'entour,** sense of surroundings; *v., from* **sentir**
sensation, *f.*, feeling
sensible, sensitive; **au plus —,** to the heart
sensibilité, *f.*, sensitiveness, tenderness
senteur, *f.*, fragrance, odor, smell
sentier, *m.*, path
sentiment, *m.*, feeling, consciousness
sentir, to feel, smell, smack of; **— bon,** to smell sweet; **se —,** to feel (consider) one's self
séparer, to separate
serein, serene, tranquil
serment, *m.*, oath
sermonner, to sermon, lecture
serpe, *f.*, small curved knife, pruning knife; **taillé à coups de —,** carved in a rough, bungling manner
serpent, *m.*, snake, snake-like coils
serpenter, to wind, meander
serpentin, *m.*, roll confetti
serré, tight, restricted, oppressed, crowded
serrer, to tighten, clasp, hug, press, shake (*hands*), wring, crowd, press together (*closely*); **dents serrées,** clenched teeth; **sa poitrine se serra,** he felt a tightening at the heart
serrure, *f.*, lock
serviable, helpful, obliging
serviette, *f.*, napkin
servir, to serve; **— à,** to serve for; **— de,** to serve as, take the place of; **se —,** to use, to make use
serviteur, *m.*, servant

seuil, *m.*, door, threshold, doorway
seul, single, only, alone; **tout —,** by itself
seulement, only, even, merely
sévère, severe-looking, stern
sévèrement, severely, austerely
sévérité, *f.*, severity, sternness
si, yes, so, if; **— ce n'est pour la toilette,** except for clothes
siècle, *m.*, century
siège, *m.*, seat, chair, siege, offices, place of meeting
siéger, to sit
siens, his *or* her folks (*people, family, relatives*)
sifflement, *m.*, whistling, whizzing
siffler, to whistle, hiss
signaler, to take notice of, point out; **se —,** to distinguish one's self
signe, *m.*, sign; **faire —,** to make a sign, to motion, indicate, nod
signer: se —, to cross one's self
signification, *f.*, meaning
signifier, to signify, mean
silencieux, silent; **pour être —,** though being silent, although silent
silhouette, *f.*, silhouette, outline
simagrée, *f.*, grimace
simple, ingenuous, simple, pure of heart; *m. pl.*, herb, simple
simplement, simply, only
simulacre, *m.*, image, idol, dummy
simuler, to simulate, pretend
simultanément, simultaneously, at the same time
singe, *m.*, monkey
singulier, singular, strange, peculiar, odd
sinistre, sinister, dismal
sinon, except; **— que,** except that
sinueux, winding
site, *m.*, site, scenery, spot
sitôt: — que, as soon as; **— dit, — fait,** no sooner said than done
situation, *f.*, situation, position, social standing
sloughi, kind of African hunting dog
snobisme, *m.*, snobbery
sobre, composed, restrained
société, *f.*, company
sœur, *f.*, sister
soi: en —, within himself, in itself
soie, *f.*, silk
soierie, *f.*, silks, silk good
soif, *f.*, thirst; **avoir —,** to be thirsty
soigner, to care for; **se —,** to take care of one's self, nurse one's self
soigneusement, carefully
soin, *m.*, care, attention, attendance; **avoir —,** to take care, be careful, take heed; **sans —,** carelessly
soir, *m.*, evening
soirée, *f.*, evening, party, ball
soit, so be it, all right
soixante, sixty
sol, *m.*, soil, ground
soldat, *m.*, soldier
soleil, *m.*, sun, glory, glitter; **— levant,** rising sun; **au — levant,** at dawn; **— tournant,** declining sun; **par le grand —,** in the hot sun; **prendre le —,** to bask in the sun
solennel, solemn
solide, strong, solid, sturdy
solidement, strongly
solitaire, alone, solitary, lonely
solliciter, to solicit, ask for
solliciteur, *m.*, solicitor, petitioner
sombre, sad, dark
sommairement, summarily, briefly,
sommations légales, summons (*to consent to one's marriage*)

somme, *f.*, sum, amount; **en —,** in short, after all
sommeil, *m.*, sleep
sommeiller, to slumber
sommet, *m.*, summit, top
somptueux, sumptuous
son, *m.*, sound
sonder, to sound
songer, to think; **il ne fallait pas —,** it was quite out of the question; **tu n'y songes pas,** you do not mean . . .
songeur, thoughtful
sonnaille, *f.*, bell (*for cattle*)
sonner, to sound, ring, call, resound, strike; **ne sonna mot,** did not say a word
sonnerie, *f.*, ringing, pealing
sonnette, *f.*, bell, bell-cord; **coup de —,** ring
sonore, sonorous
sorcier, *m.*, sorcerer, wizard; **sorcière,** *f.*, witch; **avec sa — de vieille gueuse d'horloge,** with his wretched old witch of a clock
sors, sort, *from* **sortir**
sort, *m.*, lot, destiny, fate
sorte, *f.*, kind, sort; **de la —,** in this way; **de — que,** so that; **faire en — que,** to act so that; **de toute —,** of all kinds
sortie, *f.*, going out, departure, ride, walk; **à la —,** on leaving; **jour de —,** outing day
sortir, to go (come, bring, take) out, protrude; *m.*, leaving, going away, coming out; **au — de,** upon leaving
sot-te, fool
sou, *m.*, sou (*the 20th part of a franc*); **— à —,** sou by sou; **un — vaillant,** a single penny
souci, *m.*, care, solicitude, worry, anxiety; **sans —,** carefree
soucier: se —, to care, mind, be concerned
soudain, sudden, suddenly
soudainement, suddenly
souder, to join
souffle, *m.*, blowing, breath, breathing, puff
souffler, to breathe, blow, whisper, puff; **avait beau —,** blew in vain
souffleur, *m.*, blower
souffrance, *f.*, suffering
souffrant: être —, to be ill, unwell
souffrir, to suffer, allow
souhait, *m.*, wish
souhaiter, to wish, desire; **il est à —,** it is to be desired
soûl, drunk, intoxicated
soulagement, *m.*, relief
soulager, to relieve
soulèvement, *m.*, rising, revolt
soulever, to raise, lift, make indignant; **se —,** to rise, heave
soulier, *m.*, shoe
souligner, to emphasize
soumettre, to submit
soumis, *from* **soumettre**
soumission, *f.*, submission
soupçon, *m.*, suspicion, doubt; **un — d'espoir,** a spark of hope
soupçonner, to suspect
soupe, *f.*, soup; **— grasse,** meat soup; **de — au lait,** quick-tempered
souper, to eat supper
souple, docile, tractable, supple, pliant, flexible
souplesse, *f.*, flexibility, versatility
soupière, *f.*, soup-tureen
soupir, *m.*, sigh, breath
soupirer, to sigh, breathe, whisper
source, *f.*, spring, stream
sourcil, *m.*, brow, eyebrow
sourciller, to frown; **sans —,** with indifference

sourd, deaf, dull, silent, muffled, hollow
souriant, smiling
sourire, to smile; *m.*, smile
sournois, crafty, sly, artful
sous, under, at; — **-chef,** deputy head-clerk; — **-entendu,** understood; — **-officier,** non-commissioned officer; — **-préfecture,** district office
soutane, *f.*, cassock, priest's gown
soutenir, to sustain, uphold, support
souvent, often
souvenir: se —, to remember; *m.*, memory, remembrance
souverain, supreme
soyez, *from* **être**
spacieux, large, spacious
spahi, *m.*, spahi (*see Notes*)
spectacle, *m.*, sight, show, performance
spectre, *m.*, spectre, ghost
sphinx, *m.*: **de** —, sphinx-like
spontané, spontaneous, voluntary
station, *f.*, standing, waiting; resort; — **balnéaire,** bathing resort
statut, *m.*, statute, law, charter
stérile, barren
stupéfait, amazed, stupefied
stupeur, *f.*, stupor, astonishment
styler, to train, teach
stylet, *m.*, knife, dagger; **coup de** —, dagger thrust
su, *from* **savoir**
subir, to undergo, experience, give in to, take (*an examination*)
subit–e, sudden, unexpected
subjuguer, to overcome, conquer
subodorer, to scent at a distance
subsister, to subsist, remain
subtile, subtle
suc, *m.*, juice
succéder: se —, to pass, follow
succès, *m.*, success; **avoir un** —, to make a success
successivement, successively, one after another
succomber, to succumb, yield
sucre, *m.*, sugar
sucré, sweet, sweetened
sud, *m.*, south
sueur, *f.*, sweat, perspiration
suffir, to suffice, be enough, be sufficient
suffisant, sufficient
suffocation, *f.*, suffocation, choking
suffoqué, gasping for breath
suffoquer, to choke, suffocate
suffrage, *m.*, support, approbation, vote
suggestion, *f.*: **ce que c'est que la** —! what a powerful thing suggestion is!
suit, *from* **suivre**
suite, *f.*, continuation; **à la** —, as the result of, following; **de** —, in succession; **par la** —, later; **personne ne prit sa** —, no one took his place; **tout de** —, all at once, immediately
suivant, next, following, according to
suivre, to follow, trace
sujet, *m.*, subject, topic; **à ce** —, in this matter; **au** — **de,** concerning; **un mauvais** —, a worthless fellow
superbe: c'est —, it is wonderful
superficie, *f.*, surface
superposé, compound
suppliant, imploring
supplice, *m.*, torment
supplicier, to torture
supplier, to beg, beseech
supplique, *f.*, supplication, request
supporter, to support, bear, endure
supputer, to compute, calculate

suprême, highest, last
sur, on, over, concerning; **trois fois — quatre,** three times out of four
sûr, sure, certain, faithful; **bien —,** certainly; **bien —?** true? **pour —,** certainly
surabondance, *f.*, superabundance
sûrement, surely
surent, *from* **savoir**
sûreté, *f.*, safety
surexcité, excited
surgir, to rise, arise, spring up, come into view
surgissant, arising
surlendemain, *m.*, two days later; day after the morrow
surmener, to overwork, overtax
surmonter, to surmount
surnaturel, supernatural
surnom, *m.*, surname
surnuméraire, supernumerary
surplomber, to overhang
surprenant, surprising, astonishing
surprendre, to surprise, astonish, come unexpectedly upon, detect
surpris, surprised, astonished
surprise, *f.*, surprise, attack
sursaut, *m.*, jump, start; energy; **en —,** with a start
sursauter, to jump, start
surseoir, to postpone, delay, defer
surtout, above all, especially, mainly
surveiller, to watch, watch over, oversee
survenant, *m.*, new-comer
survenir, to occur, happen, come on, befall
survivant, survivor, person left behind
survivre, to survive
suspect, suspicious; **c'est par là qu'ils se rendaient plus suspects,** that was what made (the keeper) more suspicious of them (than)
suspendre, to suspend, hang
suspension, *f.*, hanging lamp
sut, *from* **savoir**
svelte, slender
syllabe, *f.*, syllable
système, *m.*, make, patent

T

tabac, *m.*, tobacco; **— d'Espagne,** snuff-colored
tabatière, *f.*, snuff-box; **fenêtre à —,** *see* **fenêtre**
tableau, *m.*, picture; **— noir,** black-board
tablier, *m.*, apron
tache, *f.*, spot, stain
tâche, *f.*, task
tacher, to stain, spot, disgrace
tâcher, to try, attempt
taille, *f.*, figure, body, stature, size, waist
taillé, shaped; **— à la serpe,** clumsily shaped
tailler, to cut, carve, prune, trim
taillis, *m.*, undergrowth, thicket
taillole, *f.*, belt
taire: se —, to be (remain) silent (quiet), stop
taisez-vous, *from* **se taire**
talon, *m.*, heel; **marchait sur ses —s,** walked close behind him
talus, *m.*, slope, declivity
tambour, *m.*, drum
tamiser, to sift, strain
tandis que, while
tanguer, to heave, pitch
tanière, *f.*, den
tanner, to tan
tant, so, so (as) much (many, long), so much so; **— bien que mal,** as well as I could, neither well nor badly; **— et plus,** just as many as you want
tante, *f.*, aunt

tantôt, by and by, sometimes, now; **— . . . — . . .,** now . . . now . . .; **sur le —,** in the afternoon
taper, to tap, strike
tapi, crouched
tapis, *m.*, rug
tapisserie *f.*, tapestry, upholstery
tard, late
tarder, to be long, delay, put off, wait, stay, be long in
tardif, late
tartane, *f.*, tartan (*small sailing ship*)
tas, *m.*, pile, heap; **— de foin,** haycock
tasse, *f.*, cup
tasser: se —, to heap (pile) up, sink
tâter, to feel, search, feel of
tâtonner, to feel one's way, grope
tâtons: à —, groping, gropingly
tatouer, to tatoo
taureau, *m.*, bull
taux, *m.*, rate (*of interest*)
té = **toi**
teint, *m.*, color, complexion
teinté, tainted, touched
tel, such, like; **rien de —,** nothing like that; **— ou —,** such and such
télégraphe, *m.*: **les T—s,** telegraph department
téléphoniste, *m.* & *f.*, telephone operator
tellement, so, so much
témoigner, to bear witness, show, evince, give evidence of, express; **— en justice,** to testify in court
témoin, *m.*, witness, second
tempête, *f.*, tempest, storm
temporaire, temporary
temps, *m.*, weather, time; **autre —,** formerly; **bien peu de — après,** very shortly after; **cela demande du —,** that requires time; **dans les derniers —,** of late; **du —,** in the time; **en ce —,** at that time; **en ce là,** in those days; **en même —,** at the same time, as, while; **par le — qui court,** in these days
tenace, tenacious
tenaillant, grasping, tight-holding
tendre, to extend, hold out (up); present, offer, strain; *adj.* tender, kind, loving, soft
tendresse, *f.*, tenderness, affection, kindly feeling
tendu, outstretched
ténèbres, *f. pl.*, darkness, shadow
ténébreux, dark, gloomy, obscure, shadowy
tenir, to keep, hold, have, possess, have received, take possession of, cling, consider; **— à,** to insist upon, care for; **— bon,** resist, hold one's own; **— en place,** remain (stand) still; **— pour,** be on the side of; **qu'il tenait d' . . .** which he learned from . . . ; **y —,** to hold out; **il ne tient qu'à moi,** I can; **tenez! tiens!** look! well! here! **se —,** to stand, be, keep, keep one's self; **se — debout,** to remain standing, stand up; **il ferait mieux de se — tranquille,** he would do far better to keep still
tennis, *m.*, tennis, tennis court
tentateur, *m.*, tempter
tentation, *f.*, temptation
tentative, *f.*, attempt
tente, *f.*, tent
tenter, to tempt, attempt, try
tenture, *f.*, hanging, tapestry
ténu, thin, subtle, tenuous
tenue, *f.*, appearance, deportment, bearing; **en grande —,** in best (full) dress

terme, *m.*, end, termination
terminer, to terminate, end
terne, dull, tarnished
ternir, to dull, fade
terrain, *m.*, ground
terrasse, *f.*, terrace
terrasser, to knock down, fell, overwhelm, overcome, succumb
terre, *f.*, earth, soil, land; — **blanche,** white clay; **à fleur de —,** at the level of the ground; **en —,** earthenware; **par —,** on the ground; **se mettre à la —,** to work the land
terrer: se —, to burrow
terreur, *f.*, terror, fear
terreux, earthy, dull, death-like
terrible: le — c'est que . . . , the terrible thing is that . . .
terrier, *m.*, burrow
terroir, *m.*, ground, soil; **de —,** regional, local
testament, *m.*, will, bequest
tête, *f.*, head, top; — **à —,** in private; — **d'abruti,** stupid head; **en —,** in the lead; **la — en avant,** head thrown forward; **la — en bas,** head down; **une fille de —,** not easily disappointed, a stubborn girl
thé, *m.*, tea
théogonie, *f.*, theogony (*see Notes*)
théorique, theoretical
tiède, warm
tiédeur, *f.*, warmth
tiers, *m.*, third
tigre, *m.*, tiger
tilbury, *m.*, tilbury (*a kind of gig*)
timbre, *m.*, stamp; bell, sound, tone; **un coup de —,** *see* **coup**
tint, *from* **tenir**
tintamarre, *m.*, clatter
tintement, *m.*, tinkling
tinter, to ring, sound
tir, *m.*, shooting, shooting-galleries; **au —,** in marksmanship
tirailler, to pull, tear, fire (*frequently and irregularily*)
tirer, to draw, pull, lead, take out, fire, shoot, realize, obtain; — **dessus,** to shoot at, fire upon; — **la langue,** put out the tongue; **jamais on n'en put — davantage,** one never could get more out of him; **savoir bien — l'épée, le pistolet,** be a good swordsman, marksman; **se — d'affaire,** get along, make one's way in the world; **s'en —,** to get along, manage, make both ends meet, get (keep) out of it
tireur, *m.*, marksman; **bon —,** crack shot
tireuse de cartes, fortune teller
tisonner, to poke (*the fire*)
tissu, *m.*, cloth
titre, *m.*, title; — **de pension,** pension certificate
tituber, to stagger, reel
titulaire, *m.*, member, incumbent
toile, *f.*, cloth, canvas, coarse cloth; — **d'araignée,** spider webs; — **cirée,** oilcloth; — **de tente,** canvas
toilette, *f.*, dress, gown, apparel, clothing; — **de bal,** evening attire
toiser, to measure, scrutinize, look askance
toit, *m.*, roof, covering
tolérer, to tolerate, permit
tombe, *f.*, tomb, grave; **pierre de —,** tombstone
tombeau, *m.*, tomb, grave
tombée, *f.*, fall, burst, flush; **à la — du jour,** at the end of day, at nightfall
tomber, to fall, meet, find; **laisser —,** to drop; **se laisser —,** to fall

ton, *m.*, color, shade, key, tone
tonnant, thundering
tonnelle, *f.*, arbor
tonnerre, *m.*, thunder
toqué, crazy man
torchère, *f.*, candelabrum (*tall stand for lamps*)
torchon, *m.*, rag, dish cloth
tordre, to twist
toréador, *m.*, toreador, bull fighter
tors-e, twisted, crocked
torse, *m.*, body
tort, *m.*, wrong, harm; **avoir —,** to be wrong; **dans son —,** in the wrong
tortiller, to twist
tortue, *f.*, tortoise
tortueux, winding, meandering
torturer, to torture, torment
tôt, early, soon; **ce dernier ne m'eut pas plus — aperçu,** no sooner had the latter noticed me
tôt-fait, *m.*, (kind of cake)
touché, moved
toucher, to touch, lay hands upon, touch upon, move, affect; **pour en — deux mots,** to have a few words
touffe, *f.*, bunch, small bouquet, tuft, cluster
touffu, thick, heavy, bushy
toujours, always, still; **— est-il,** the fact remains
toupie, *f.*, crazy old fool
tour, *f.*, tower; *m.*, turn, round, walk, trick, feat, foretop, front (*of hair*), roll of false hair for the front of the head; **—s de force et d'adresse,** feats of strength and skill; **à double —,** to lock (close) securely (*with a double turn of the key*); **à — de rôle,** in turn; **à son (mon,** *etc.*) **—,** in his (mine, *etc.*) turn; **faire le —,** to go (walk, drive) around; **faire un —,** to take a walk
tourelle, *f.*, turret
tourment, *m.*, torment
tourmenter, to torment, distress, worry, illtreat, bother, twist, twirl
tournant, *m.*, turn; **prendre un —,** to make a turn; *adj.*, turning, circling
tournée, *f.*, tour, trip, circuit; **se mettre en —,** to start on one's rounds
tourner, to turn, revolve; **faire —,** to twirl; **se —,** to turn one's self
tournois, *m.*, tournament, tourney
tournoyer, to turn, twist
tournure, *f.*, style, construction, bearing
tous, *see* **tout**
tout, all, the whole, everything, quite; **— à fait,** altogether; **— au plus,** at the very most; **— de suite,** immediately; **— en,** while; **pas du —,** not at all; **tous deux,** both
toutefois, yet, however; **si —,** at least if
toutou, *m.*, doggy, bow-wow
toux, *f.*, cough
toxique, *m.*, poison
trace, *f.*, trace, imprint, mark (*track*)
tracer, to trace, mark out
traduire, to translate, interprete, express
trahir, to betray, show
trahison, *f.*, betrayal; **faire une —,** to betray
train, *m.*, train, speed, pace; **être en — de,** be engaged, be in the act of; **allaient toujours leur —,** kept on going; **— de derrière,** haunches
traînée, *f.*, trail
traîner, to drag, draw, pull, protract, drawl, lie about, wander, trail about; **se — à quatre pattes,** to crawl

traire, to milk
trait, *m.*, feature, guise, mark, arrow, dart; **il partit comme un —,** he left like a flash
traite, *f.*, journey, stretch; milking
traité, *m.*, treatise, treaty
traiter, to treat, call, deal with, discuss, negociate; **— de,** to treat as, consider
traître, *m.*, traitor; **prendre en —,** to do by trick, by false play
trajet, *m.*, journey, distance, route, ground
tramontane, *f.*, north wind (*on the Mediterranean*)
tramway, *m.*, street car
tranche, *f.*, slice
tranchée, *f.*, trench
trancher, to cut, decide, settle, determine, stand out
tranquille, tranquil, assured, quiet, still, calm, peaceful; **à pas —,** with leisurely step, slowly; **laisser —,** leave alone; **sois —,** be assured, don't worry
tranquillité, *f.*, tranquillity, quiet; **avec —,** quietly
transcendant, transcendent, superior
transmettre, to transmit
transparent, *m.*, transparent
transpirer, to perspire, ooze
transporter, to transport, enrapture
trappe, *f.*, trap
trapu, short, thick-set
traquer, to hunt out, pursue
travail, *m.*, work, workmanship, occupation
travailler, to work
travailleur, *m.*, worker; **— enragé,** an intense (hard) worker
travers: à —, through, across; **au — des travaux modernes,** in the midst of modern constructions; **de —,** awry, crooked, askance, in the wrong direction; **il racle de —,** he fiddles all wrong
traverse, *f.*, short cut, cross-road
traversée, *f.*, voyage, crossing
traverser, to cross, pass through, pierce, come, penetrate
trébucher, to stumble, trip
treize, thirteen
trembler, to tremble, fear
trémousser: se —, to frisk
trempe, *f.*, character, make
trempé, tempered, hardened
tremper, to dip, wet, soak
trente, thirty
trépasser, to die
trésor, *m.*, treasure
tressaillement, *m.*, trembling
tressaillir, to tremble, give a start
trêve, *f.*, truce, cessation of hostilities
tricot, *m.*, knitting, network
triompher, to triumph
triste, sad, gloomy, sorrowful
tristesse, *f.*, sorrow, sadness, melancholy
trogne, *f.*, face
trombe, *f.*, hurricane
trompe, *f.*, horn, trumpet
tromper, to deceive, baffle, divert; **se —,** to be wrong, be mistaken
trompette, *f.*, bugle, trumpet
trompeur, deceptive, false
tronc, *m.*, trunk, tree-trunk
trône, *m.*, throne
trop, too, too much (many); **par —,** too . . .
trot, *m.*, trot
trotter, to run about
trottiner, to jog along
trottoir, *m.*, sidewalk
trou, *m.*, hole
troublant, disquieting

trouble, *m.*, confusion, agitation, disturbance, anxiety
troublé, disturbed, confused, faltering
troubler, to trouble, disturb, disquiet
trouer, to pierce, riddle, rend, tear
troupe, *f.*, troup, crowd, band
troupeau, *m.*, flock, herd, lot
troupier, *m.*, trooper
trouvaille, *f.*, find
trouver, to find, consider, think; **va —,** go to; **se —,** to be, happen, find oneself
truchement, *m.*, medium, agency
truite, *f.*, trout
tu, tut, *from* **se taire**
tuer, to kill; **qu'il eût tué ou non,** whether he killed or not
tuile, *f.*, tile
tuméfié, beaten black and blue
tumulte, *m.*, noise, uproar
tumultueux, tumultuous, riotous
tuteur, *m.*, tutor, trustee
tuyau, *m.*, pipe, tube, flue, chimney
tyran, *m.*, tyrant
tyrannique, tyrannical
tzigane, *m. & f.*, gipsy

U

un, one; **les —s,** some
unanimité: à l'—, unanimously
unique, single, only, sole
uniquement, solely
unir, to unite, put together
universellement, universally, generally
usage, *m.*, usage, custom; **à l'—,** by usage; **suivant l'—,** according to custom
user, to wear, wear out, use up
usine, *f.*, factory
usité, used, employed
ustensile, *m.*, utensil, implement
usure, *f.*, wear, shabbiness, usury
usurier, *m.*, usurer, money-lender
utile, useful

V

va, *from* **aller: va-et-vient,** *m.*, going and coming
vacances, *f. pl.*, vacation, holiday
vacarme, *m.*, hubbub, uproar, noise
vache, *f.*, cow
vagabond, *m.*, tramp
vague, *f.*, wave
vaguement, vaguely, dimly
vaillance, *f.*, valor, courage
vaillant, courageous
vain, vain, useless
vaincre, to conquer, vanquish, defeat
vaincu, *from* **vaincre**
vainement, vainly
vainqueur, *m.*, conqueror, winner, victor
vaisseau, *m.*, vessel, ship
vaisselle, *f.*, dish, plate, dishes
valet, *m.*, valet, footman, servant; **— de chambre,** personal servant; **— de ferme,** farm hand
valeur, *f.*, value
vallée, *f.*, valley
vallon, *m.*, valley
valoir, to be worth, cost, win; **— mieux,** to be better
valser, to dance (*the valse*)
valseuse, *f.*, fair dancer
valté, tossed about
valu, *from* **valoir**
vanter, to boast, praise; **s'en —,** to boast of it
vapeur, *f.*, steam, mist, fog; *m.*, steamer, steamship
vaporiser, to vaporize
varier, to vary, change

vaurien, *m.*, good-for-nothing, scamp
vaut, *from* **valoir**
vautré, rolling, sprawling
vautrer: se —, to wallow
veau, *m.*, calf; **V'la le — qui renâcle!** Aha, the calf hangs back!
vécu, vécut, *from* **vivre**
végétal, *m.*, plant
véhémence, *f.*, vehemence, impetuosity
véhicule, *m.*, vehicle, carriage
veille: la —, day or evening before
veillée, *f.*, vigil, watch, sitting up, evening meeting; **faire la —,** to spend the evening
veiller, to watch over, stay up at night
vélin, *m.*, vellum
velours, *m.*, velvet, corduroy, smoothness
velouté, velvety, soft
velouter: se —, to become soft
velu, hairy, shaggy, rough
vénal, venal, purchasable
venant, comer; **à tout —,** to the first comer
vendange, *f.*, vintage, grape-gathering
vendeur, *m.*, seller
vendre, to sell
vendredi, *m.*, Friday
vénérer, to venerate
vengeur, vengeresse, revengeful
venir, to come; **— de,** to have just; **s'en —,** to come; **on en vint à parler,** they began to talk; **d'où vient que,** how does it happen that; **qu'il vienne seulement,** let him only come; **viens que je t'embrasse,** let me embrace you
vénitien, Venetian
vent, *m.*, wind
vente, *f.*, sale
ventre, *m.*, stomach, belly, paunch
venu: nouveau —, newcomer; **—e,** *f.*, coming
vêpres, *f. pl.*, vespers; **bonnes —,** good evening
ver, *m.*, worm; **— à soie,** silk worm
verdâtre, greenish
verdeur, *f.*, verdure, youth
verdoyant, verdant
verdoyer, to look green, be verdant
verger, *m.*, orchard
vérifier, to test
véritable, real, true, veritable
vérité, *f.*, truth; **à la —,** in truth, really
vermillon, vermilion, red
vernir, to varnish
verras, verrez, *from* **voir**
verre, *m.*, glass
verrou, *m.*, bolt; **tirer le —,** to bolt
vers, towards, about, to, near; *m.*, verse
verser, to pour
verset, *m.*, verse (*of Scripture*)
vert, green, forage; **un — blessant,** an intense green; **les —s,** green stuffs
vertu, *f.*, virtue
veste, *f.*, jacket, sack-coat
vestige, *m.*, vestige, trace
vêtement, *m.*, garment, clothing, clothes, wraps
vêtir, to dress, clothe
vêtu, dressed, clothed, covered, hung
veuf, veuve, widower, widow
vexé, vexed, annoyed, displeased
viande, *f.*, meat
vibrant: tout — de soleil, bathed in sunlight
vibrer, to vibrate, shake
vicomte, *m.*, viscount
victoire, *f.*, victory

vide, empty; **à —,** empty
vider, to empty; **se —,** to become empty
vie, *f.*, life, existence, living; **une — à lui,** a life of his own
vieillard, *m.*, old man
vieille, *f.*, old lady; **de —,** of an old lady; **la —,** old woman
vieillesse, *f.*, old age
vieilli, obsolete
vieillir, to grow old
vieillotte, oldish
vierge, *f.*, virgin; **la Sainte V—,** the Blessed Virgin
vieux, old; **le —,** old man; **les —,** old people
vif, vive, bright, sharp, keen, quick, piercing, lively, eager, vivid, intense, warm; **vive!** long live!
vigne, *f.*, vineyard, vine
vigneron, *m.*, vine-dresser, vine-grower
vignoble, *m.*, vineyard
vigoureusement, vigorously, in a summary way
vigueur, *f.*, vigour, energy
vil, vile, base
vilain, ugly, wicked, sordid, wretched, mean
vilenie, *f.*, foulness, baseness
villa, *f.*, villa, country home
villageois, *m.*, villager
ville, *f.*, city, town; **— d'eau,** a watering place
vîmes, *from* **voir**
vin, *m.*, wine; **— cuit,** mulled wine; **— doux,** sweet wine
vingt, twenty; **vingtaine,** about twenty
vint, *from* **venir**
violemment, violently, excitedly
violence, *f.*, violent action
violent, violent, great, intense, sharp
violon, *m.*, violin
violoneux, *m.*, fiddler
virent, *from* **voir**
virer, to turn
vis, vit, *from* **voir** *or* **vivre**
visage, *m.*, face; **— ouvert,** frank face
vis-à-vis, opposite, towards, regarding, in relation to
viser, to aim
visiblement, apparently, visibly
visiter, to examine, inspect
visiteur, *m.*, visitor
vite, rapidly, quickly, quick; **au plus —,** as quickly as possible; **et plus — que ça,** and hurry
vitesse, *f.*, swiftness, speed; **faire des changements de —,** to shift gears (*automobile*)
vitre, *f.*, window pane
vitrine, *f.*, show-window
vivacité, *f.*, vivacity, animation, eagerness; **avec —,** lively
vivant, alive, lively, living
vivement, quickly, sharply, hotly, vigorously
vivre, to live; **de quoi —,** enough to live on; **faire —,** to give a livelihood
vivres, *m. pl.*, food, provision, supplies; **couper les —,** to cut off the allowance
vocable, *m.*, word, term, name
vocaliser, to sing
vocifération, *f.*, vociferation, cries
vociférer, to shout
vœu, *m.*, vow, prayer, wish
voici, here is, here are; **le —,** here it is; **me —,** here I am
voie, *f.*, way, road, path; *v.*, *from* **voir**
voilà, behold, look here; **— ce que c'est,** that is what it is, that is what happens; **— que,** behold; **— qu'un jour,** behold one day; **— quinze jours,** two weeks ago; **en —,** what a . . .; **en — assez,** that is enough; **le —,** there it is; **la — partie,** there she goes

voile, *m.*, veil; *f.*, sail; **entrer à pleine —,** to enter fully
voiler, to veil, hide; **— d'idéal,** to throw a veil of idealism; **se —,** to be veiled
voilette, *f.*, a small (light) veil
voir, to see; **aller —,** to visit; **il faut —,** you should see; **incapable de ne plus rien —,** incapable of seeing anything; **laisser —,** to show; **tel que vous me voyez,** such as I am; **se —,** to see one's self, be seen, see each other
voire, even
vois, *from* **voir**
voisin, *m.*, neighbor; *adj.*, neighboring, nearby; **— de son cœur,** close to her heart
voisinage, *m.*, neighborhood, nearness, proximity
voiture, *f.*, carriage, car, cab, automobile
voiturier, *m.*, driver
voix, *f.*, voice, tone; **à — basse,** in a low voice, in a whisper; **à haute —,** aloud; **à mi-voix,** softly, in a whisper; **sans —,** speechless
vol, *m.*, flight, theft; **au —,** in flight
volage, fickle
volaille, *f.*, fowl, poultry
volant, *m.*, steering-wheel; **un coup de —,** a brusque turn of the steering wheel
volatiliser: se —, to vanish
volée, *f.*, shower, volley; **à toute —,** with full force
voler, to fly, steal, rob
volet, *m.*, shutter
voleur, *m.*, thief
volonté, *f.*, will
volontiers, readily, willingly
volte-face, *f.*, turn, wheeling around
voltiger, to flutter, fly about, hover, float
voltigeur, *m.*, footsoldier, military policeman (*in Corsica*)
volubilité, *f.*, volubility
volupté, *f.*, pleasure, delight, luxury
voluptueux, voluptuous
vomir, to spew forth, pour out, utter
vote, *f.*, patron saint's day
votive: fête —, *same as* **vote** *above*
vouer, to vow, devote, swear, doom
vouloir, to wish, desire; **— bien,** to please . . .; **— dire** to mean; **je veux bien,** willingly; **que voulez-vous?** what can you expect? **en — à,** to blame, bear grudge against, think ill of
voulu, *from* **vouloir**
voûte, *f.*, vault, arch, arch-way
voyage, *m.*, trip
voyager, to travel
voyant, *from* **voir**
voyons! (*from* **voir**), come, now!
voyou, *m.*, rascal, blackguard
vrai, true, real, truth
vraiment, truly, in truth, really! indeed!
vraisemblable, probable, likely
vu, (*from* **voir**), seen, considering; **mal —,** looked upon with ill favor
vue, *f.*, sight, view; **à — d'œil,** visibly; **garder à —,** to keep in sight, watch

Y

ya (*German word* **ja**) yes
yeux, eyes (*plural of* **œil**): **ouvrir de grands —,** to open the eyes wide
yucca, *m.*, yucca

Z

zébré, stripped
zèle, *m.*, zeal
zingara, *f.*, gipsy